

Le sceau du diable

Peter Tremayne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PETER
TREMAINE



LE
SCEAU DU DIABLE

IZN



PETER TREMAYNE

LE SCEAU DU DIABLE

Traduit de l'anglais
par Corine Derblum

10

18

Grands détectives

créé par Jean-Claude Zylberstein

*Pour Kate et Dave Clayton,
avec ma profonde estime.
Que la bonne fortune
accompagne toujours le clan Clayton :
Dan, James, William et Matthew.*

*« Affuit inter eos etiam Satan. Cui dixit Dominus :
“Unde venis ?”*

*Qui respondens, ait : “Circuivi terram, et
perambulavi eam.” »*

Vulgate de saint Jérôme, IV^e siècle

*« Le Satan aussi s'avancait parmi eux. Dieu lui dit
alors : “D'où viens-tu ?” – “De parcourir la terre,
répondit-il, et de m'y promener.” »*

Job 1, 6-7

PRÉFACE

En 1993, sœur Fidelma fit son apparition dans quatre nouvelles publiées dans divers magazines et anthologies. Elle était la fille du roi de Muman – l'actuelle province de Munster, au sud-ouest de l'île –, dans l'Irlande du VII^e siècle. À la mort de son père, pour préserver sa vie, elle s'était retirée dans un monastère et était devenue une juriste accomplie, spécialiste de l'ancien système législatif irlandais que nous nommons aujourd'hui « les lois des brehons ». Très vite, elle avait démontré son talent pour élucider les mystères, toujours en stricte conformité avec le système légal.

J'avais écrit ces toutes premières histoires principalement pour illustrer le rôle qu'une femme juriste pouvait assumer dans la société irlandaise du VII^e siècle, et pour montrer les différences entre les Églises insulaires, qu'avec le recul nous appelons « l'Église celtique », et l'Église romaine dont les préceptes suivaient une constante évolution. À l'époque, j'étais certain que ces nouvelles tomberaient bien vite dans les limbes de la littérature. Cependant, un éditeur réclama une aventure complète sous forme de roman, et c'est ainsi que parut, en 1994, *Absolution by Murder*, publié en 2004 par les Éditions 10/18 sous le titre d'*Absolution par le meurtre*.

Onze ans plus tard, *Le Sceau du Diable* est la vingt-cinquième enquête à paraître chez 10/18. À l'étonnement de l'auteur, la série est devenue un véritable « phénomène », pour reprendre le terme de *Livres Hebdo* dans un article intitulé « Sœur Fidelma Superstar ! », paru en 2006.

Et, de fait, les enquêtes de Fidelma sont désormais traduites en dix-huit langues. Présentées sous forme de feuilleton radiophonique en Allemagne, elles ont également donné lieu à des livres audio et à des bandes dessinées ; elles font même l'objet d'options pour la télévision et

le cinéma. En 2001, aux États-Unis, un groupe de passionnés a créé The International Sister Fidelma Society, avec en sus non seulement un site internet (www.sisterfidelma.com) mais, depuis janvier 2002, un magazine de vingt pages en couleurs, *The Brehon*, qui paraît à la cadence régulière de trois fois par an afin que les fans de tous les pays restent en contact avec « le monde de Fidelma ».

En 2006, le *Féile Fidelma*, premier rassemblement international des fans de Fidelma, se réunit pendant trois jours à Cashel, dans le comté de Tipperary, en Irlande, au cœur de l'ancienne capitale de Muman. C'est là que régnèrent les Eóghanacht à partir du III^e siècle, là que notre héroïne s'employa à résoudre les divers mystères relatés au long de ses aventures. Ces congrès ont connu un tel succès que celui de 2014 accueillit les fans de quatorze pays. Il fut solennellement inauguré par M. Alan Kelly, ministre de l'Environnement et des Collectivités locales, qui qualifia la série de « trésor national ».

Les lecteurs enthousiastes, adoptant le terme forgé par *Livres Hebdo*, se revendiquent fièrement comme des « fidelmaniaques ». Les chroniqueurs littéraires de nombreux pays se sont montrés élogieux. En Angleterre, le Pr James Mullen, l'éminent critique du *Guardian*, a classé Fidelma neuvième des dix meilleures nonnes de la littérature de tous les temps jusqu'à la prieure des *Contes de Cantorbéry*. Maintes distinctions, dont le prix Historia 2010 en France, ont également couronné cette série, dans laquelle le journal de l'American Library Association, *Booklist*, voit la suite « de mystères médiévaux aux détails les plus authentiques qui soient publiés à l'heure actuelle ».

Tandis que ces quelques nouvelles naissaient sous ma plume en 1993, j'étais loin de me douter de l'engouement qu'elles allaient déclencher. Je l'avoue, ma stupéfaction demeure entière alors que je vois croître la popularité de Fidelma, même au Japon.

Je comptais seulement montrer que, dans le système social irlandais du VII^e siècle, une femme pouvait être juriste à l'égal de l'homme. Les lois des Fénéchus ou cultivateurs libres constituent le code législatif européen le plus ancien hors du cadre romain. On sait qu'elles furent révisées et codifiées en 438, quand Laoghaire, le haut roi d'Irlande, convoqua un concile de neuf érudits pour examiner les lois et rejeter toutes celles qui entraient en conflit avec la nouvelle religion chrétienne. Le processus dura trois ans. Les plus anciens textes de loi complets qui nous soient parvenus datent de la fin du Moyen Âge.

Hélas, le colonialisme anglais entreprit une œuvre de destruction massive durant les conquêtes du ^{xvii}e siècle, où même la langue irlandaise fut interdite et presque éradiquée. Quand le pays recouvra son indépendance en 1922, rares étaient ceux qui avaient connaissance de ce système juridique en dehors des Départements d'études celtiques des universités.

Ces lois étaient étonnamment libérales comparées à l'idée générale qu'on se fait du ^{vii}e siècle. De plus, les Églises chrétiennes insulaires s'opposaient aux nouvelles réformes de Rome, tensions qui joueraient un rôle important dans la trame en arrière-plan. Par exemple, *Absolution par le meurtre* traite du synode de Whitby en 664, et *Le Concile des maudits* du synode d'Autun, qui eut lieu en Bourgogne en 670 et fut dévastateur pour l'« Église celtique », imposant l'adoption de la règle de saint Benoît à toutes les communautés chrétiennes d'Occident.

Nombre de lecteurs se sont étonnés, au début, des règles de l'époque concernant le célibat. Les religieux se mariaient et avaient des enfants en toute légitimité. Fidelma finit par épouser son fidèle partenaire ès investigations, frère Eadulf, un Angle de l'actuel Saxmundham dans le Suffolk. On oublie que, en dépit d'un groupe d'esthètes, petit mais influent, qui prônait le célibat, cette pratique ne se généralisa, y compris au sein de l'Église chrétienne, qu'à partir des décrets pontificaux du ^{xi}e siècle. Même ensuite, il fallut du temps pour que ce courant prévale. Au ^{xiv}e siècle, on estimait que la moitié des clercs romains se mariaient encore.

Toutefois, mis à part leur aspect historique, les enquêtes de sœur Fidelma ont pour ambition première de distraire. Si elles ne remplissent pas ce rôle, elles auront raté leur but. Quand je rencontre des fans, du Japon à l'Argentine, de la Norvège à la Grèce, de la Hollande à l'Espagne, sans parler de l'Allemagne, de la France et de tant d'autres pays, je suis conforté dans la conviction d'avoir réussi, dans une certaine mesure, à procurer ce divertissement.

Alors, que vous soyez un nouveau lecteur ou que vous ayez déjà cheminé en compagnie de Fidelma et d'Eadulf au fil des ans, j'espère que vous partirez avec moi pour Cashel, capitale des Eóghanacht, en l'an de grâce 671, où nos amis attendent l'arrivée d'une inquiétante délégation qui apporte avec elle le Sceau du Diable.

Et si vous réchappez à ce périple, peut-être viendrez-vous à Cashel

pour de bon afin d'y rencontrer des amateurs du monde entier, lors du prochain *Féile*, à l'ombre du Rocher où le clan de Fidelma régna jadis, voilà plus de mille ans.

Peter Tremayne, printemps 2014

NOTE DE L'AUTEUR

Dans cet ouvrage, j'entends respecter l'orthographe de la Siúr (prononcée « Chour ») et non sa version anglicisée, *Suir*. On pense que cette dernière graphie provient de l'inversion erronée du « i » et du « u ». La présente explication a pour but d'éviter les lettres des partisans bien intentionnés de l'une ou l'autre orthographe qui, par le passé, ont suggéré une correction quelle que soit la forme choisie.

La Siúr désigne l'un des fleuves qu'on appelle « les trois sœurs¹ ». Elle prend sa source dans la Devil's Bit Mountain, au nord de Durlus Éile (Thurles) – voir le chapitre xvi de *La Septième Trompette* – et traverse vers le sud la plaine de Tipperary avant de s'incurver vers l'est puis, au terme d'un voyage de 185 kilomètres, elle débouche dans l'estuaire à Port Láirge (Waterford). L'actuelle Devil's Bit, or Bite, était autrefois nommée *Bearnán Éile* (la Bouchée du Diable).

Les événements de cette histoire font suite à ceux relatés dans *Expiation par le sang*. Ils se situent à l'époque de *Dubh-Luacrann*, « les jours les plus sombres », qui correspond à nos mois de janvier et de février. Le récit débute peu avant l'ancienne fête d'Imbolc, fixée, dans le calendrier moderne, au 1^{er} février. Cette célébration marquait le début de la lactation chez les brebis, le temps où les jours rallongeaient perceptiblement. Jadis associée à Brigit, la déesse irlandaise de la Fertilité, elle fut placée sous le patronage de sainte Brigitte de Kildare peu après l'introduction du christianisme. L'action se déroule en 671.

1. Les deux autres sont la Barrow et la Nore. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

PERSONNAGES PRINCIPAUX

Fidelma de Cashel, *dálaigh* ou avocate des cours de justice de l'Irlande du VII^e siècle

Frère *Eadulf* de Seaxmund's Ham de la terre des South Folk, son époux

À Cill Siolán, sur la Siúr

Gormán, commandant du Nasc Niadh, garde d'élite du roi

Enda, membre de la garde

Dego, membre de la garde

Frère *Siolán*

Frère *Egric*

À Cashel

Colgú, roi de Muman et frère de *Fidelma*

Beccan, *rechtaire* ou intendant du roi

Dar Luga, *airnbertach* ou gouvernante du palais

Ségdae, abbé d'Imleach, archevêque de Muman

Frère *Madagan*, son intendant

Aillín, chef brehon de Muman

Luan, membre de la garde

Aidan, membre de la garde

Alchú, fils de *Fidelma* et d'*Eadulf*

Muirgen, nourrice d'Alchú
Frère Conchobhar, apothicaire

Les visiteurs de passage à Cashel

Deogaire de Sliabh Luachra, neveu de frère Conchobhar
Líoch, abbesse de Cill Náile
Sœur Dianaimh, sa *bann-mhaor* ou intendante
Cummasach, prince des Déisi
Furudán, son brehon
Rudgal, hors-la-loi Déisi
Vénérable Verax de Segni
Arwald, évêque de Magonsaete
Frère Bosa, scribe saxon
Frère Cerdic, émissaire saxon
Fíthel, du conseil des brehons

Dans la ville de Cashel

Rumann, tavernier
Della, mère de Gormán
Aibell, leur amie
Muiredach, guerrier du Clan Baiscne

À Eatharlach

Frère Berrihert, moine saxon installé en Irlande
Frère Pecanum et frère *Naovan*, ses frères
Maon, membre des Déisi

CHAPITRE PREMIER

Les trois cavaliers s'arrêtèrent au sommet du coteau et contemplèrent la vallée. Une étendue d'arbres dressait une barrière entre les collines et le grand fleuve qui coulait, placide, vers le sud. La canopée formait une composition d'émeraude, d'ocre et de fauve : chênes aux troncs massifs, aux branches tordues et aux hautes frondaisons ; prunelliers au bois jaune et aux longues épines cruelles, sorbiers brun-gris et saules – tous s'élançaient, d'une poussée vigoureuse et drue, vers les eaux nourricières.

Des échappées de bleu et un soleil brumeux apparaissaient de temps à autre derrière de lents nuages d'un blanc argenté. Il faisait étonnamment chaud et clair pour cette saison, surtout en cette période censée être la plus sombre de l'année.

Les cavaliers étaient de jeunes gens, des guerriers à en juger par leur tenue et par leurs armes. Tous arboraient un torque d'or, emblème de la garde d'élite du roi de Muman, le plus vaste des cinq royaumes d'Éireann. Leur chef, Gormán, flatta l'encolure de son cheval tout en jetant un coup d'œil vers l'est, puis vers l'ouest comme pour se représenter la course du soleil qui se cachait derrière les nues. Il hocha la tête avec satisfaction.

— Nous arriverons au Champ de miel bien avant le crépuscule, annonça-t-il à ses compagnons.

Cluain Meala, le « Champ de miel », était un hameau situé plus à l'ouest, sur la rive septentrionale de la Siúr dont les eaux s'étendaient devant eux.

— Nous y ferons halte et nous reprendrons demain la route de Cashel.

— Je ne serai pas fâché de rentrer, soupira l'un des autres, qui se retourna avec nervosité vers la montagne d'où ils venaient, sinistre et

imposante au-dessus des collines.

— Les sortilèges des femmes de l'autre monde vous auraient-ils inspiré de la crainte, Enda, quand nous avons franchi le défilé ?

— Il est facile de plaisanter, Gormán, pourtant les vieilles légendes recèlent souvent du vrai.

— Alors, selon vous, Fionn Mac Cumhaill et ses guerriers auraient vraiment été victimes d'un enchantement lorsqu'ils sont passés par là ? s'enquit Gormán, un tantinet goguenard.

— Ne l'appelle-t-on pas Sliabh na mBan, la « montagne des Femmes » ? C'est bien connu, l'entrée du souterrain qui mène au monde des esprits se trouve près de sa cime.

Le troisième membre du groupe ne contient plus son exaspération.

— Des histoires d'outre-tombe qu'on se répète à la veillée ! Si l'on devait trembler chaque fois qu'on approche d'un lieu évoqué dans un conte, on ne sortirait plus de chez soi. Maintenant qu'on a quitté la montagne sans encombre, préoccupons-nous de ce monde-ci. Allons ! Plus tôt nous atteindrons le Champ de miel, plus vite nous pourrons nous détendre devant une cruche de *corma*, de la bonne chère et une belle flambée.

— Bien parlé, Dego ! approuva Gormán.

Il allait pousser son cheval en avant quand une soudaine cacophonie monta au-delà du bois. De son regard acéré, le jeune homme distingua, au loin, un cercle d'oiseaux effarouchés.

— De quoi ont-ils eu peur ? marmonna Enda.

— Ils s'effraient d'un rien, répliqua nonchalamment Dego. Un loup ou un renard aura bondi sur sa proie.

Sans commentaires, Gormán reprit la tête pour descendre la déclivité. Il connaissait bien cette piste étroite qui menait au fleuve. Bientôt, les arbres cédèrent la place à des fourrés, puis des joncs et des roseaux frangèrent les berges. Le trio continua vers l'ouest, conscient de la présence des volatiles qui tournoyaient toujours dans le ciel. De temps en temps, des bruants à tête noire rasaient la surface de l'onde en lançant leur cri plaintif. Gormán reconnut le jacasement rauque des pies qui voletaient au-dessus d'eux. Parmi les oiseaux, il en distingua de plus gros, noirs, le bout de la queue en forme de losange.

— Des corbeaux !

Sa voix trahissait le dégoût que lui inspiraient ces charognards, symboles de mort et de bataille.

— Dego a raison, un prédateur a dû achever sa proie, observa Enda. Voilà la cause du vacarme de tout à l'heure ! Et maintenant, ceux-là viennent réclamer leur part.

Ils avaient avancé au pas sur la rive nord et, au détour d'une courbe légère décrite par le fleuve, ils découvrirent ce qui avait semé l'alarme parmi les oiseaux.

Gormán ne fut pas le seul à réprimer un cri.

Quatre corps gisaient, bras et jambes en croix, au milieu de débris calcinés. À proximité, pas même arrimée à la rive, dansait une *sercenn*, une embarcation à une voile qui, en cas de vents ou de courants contraires, pouvait être aisément ramenée. La toile déchirée pendait mollement et une des rames, brisée, flottait près du voilier.

Le malheur s'était abattu sur les passagers. Deux d'entre les cadavres, vêtus de gilets de cuir, devaient être des bateliers. L'un présentait des plaies béantes au crâne ; l'autre, sur le ventre, avait une flèche plantée entre les omoplates.

Gormán serra les dents en constatant que les deux dernières victimes portaient des robes de bure, lacérées et ensanglantées.

Enda et Dego avaient tiré le glaive du fourreau et scrutaient les alentours.

Gormán secoua la tête.

— Si c'est arrivé au moment où l'on a entendu fuir les oiseaux, les attaquants sont partis depuis belle lurette.

Les corbeaux s'étaient un peu écartés à leur approche, mais les observaient fixement. Voyant qu'ils ne constituaient pas un danger, ils se rapprochaient petit à petit des corps. Gormán sauta à terre et ramassa quelques pierres qu'il lança sur eux. Ils se réfugièrent à distance prudente en battant des ailes, puis se remirent à épier les créatures qui s'interposaient devant leur pitance. On ne les éloignerait pas si facilement de telles agapes.

Enda rejoignit Gormán et inspecta la scène. Dego avait mis pied à terre et tenait les brides de leurs trois montures.

— Des voleurs ?

— Il semblerait, répondit Gormán. S'il y avait à bord des objets de valeur, ils s'en sont emparés.

Il posa un genou en terre près d'un des religieux.

— Le crucifix de celui-ci a été enlevé de force.

— Comment le savez-vous ?

— Grâce à une méthode que m'a enseignée lady Fidelma : l'observation. Vous voyez cette tuméfaction à la gorge ? Elle vient de ce que les brigands ont arraché le pendentif. Quel bijou un moine peut-il porter au cou, sinon un crucifix ?

— Qui était-ce ? s'enquit Enda. Quelqu'un de la région ?

L'homme gisait face contre terre. Ses vêtements déchirés laissaient voir un dos sillonné de balafres – des cicatrices de flagellation. Gormán le tourna sur le flanc. Quelque chose d'indéfinissable dans l'apparence de cet homme d'âge avancé, au teint jaunâtre, lui faisait penser qu'il n'était pas d'Éireann. De quel pays, il n'aurait su le préciser. La tonsure était, certes, taillée à la manière de Rome. La seconde victime était plus jeune et arborait une tonsure identique.

— Des étrangers, conclut-il. Ils remontaient le fleuve quand ils ont été attaqués. Selon toute apparence, le crime avait le vol pour motif. On ne voit ni biens personnels ni marchandises sur le bateau. Et, avant que vous ne posiez la question, Dego, la proue pointe vers l'amont, il est donc logique qu'ils avançaient dans cette direction.

Enda remarqua avec un sourire enjoué :

— Vous avez vraiment été à bonne école auprès de lady Fidelma.

Dego, qui avait attaché les chevaux à un arbuste, s'intéressait à des débris de vélin ou de papyrus calcinés qu'il retournait du bout du pied.

— Il ne reste pas assez de fragments pour qu'on puisse en reconstituer le sens. Pourquoi y a-t-on mis le feu ? Les supports d'écriture sont des produits rares, qu'un scribe aurait acquis au prix fort, même usagés. Je les ai vus faire : ils effacent l'ancien texte et récrivent par-dessus. Et...

Il ramassa un petit objet rond, qu'il scruta.

— Qu'avez-vous trouvé ? interrogea Gormán.

— J'ai cru que c'était une pièce d'argent, mais ce n'est que du plomb, répondit l'autre, déçu. Des lettres y sont gravées comme sur de la monnaie. Quelle idée d'utiliser un matériau aussi vulgaire ! V... I... T... A..., déchiffra-t-il. On ne distingue rien de plus.

— *Vita* signifie « vie » en latin, déclara Gormán avec autorité.

— Eh bien, ça ne vaut pas un trognon de chou !

Il lança le morceau de plomb en l'air et le rattrapa habilement.

— Je m'en servirai pour lester ma ligne quand j'irai à la pêche.

— Qui a bien pu perpétrer ce forfait ? s'interrogea Enda.

— Certains jeunes Déisi se sont rebellés contre le prince

Cummasach, répondit Gormán. Cela pourrait être leur œuvre.

Les Déisi formaient une petite principauté, au sud du fleuve, dont les princes devaient allégeance au roi de Muman.

— Auraient-ils commis une pareille boucherie ? objecta Enda, dubitatif.

— Ils ont été mêlés à une rixe sanglante pour du bétail, près du fort de Garbhán, après laquelle ils ont été déclarés *élúdaig*, fugitifs et hors-la-loi. Ils sont désormais déchus de tous leurs droits au regard de la société. Il faut croire qu'ils se sont rabattus sur le meurtre et la rapine, expliqua Gormán.

Enda remarqua des rouleaux de cordages dans un coin du pont.

— Mieux vaut installer ces corps à bord et les couvrir le plus décentement possible. Ainsi, nous les protégerons au moins des corbeaux. Nous sommes à faible distance de la chapelle de frère Siolán, si je ne m'abuse. On peut se servir de cordes pour haler le bateau depuis la rive avec nos chevaux. Nul doute que le bon frère offrira à ces malheureux une sépulture chrétienne.

Gormán l'approuva et barbota jusqu'à l'embarcation pour la rapprocher de la berge. Enda et Dego hissèrent à l'intérieur le plus âgé des deux religieux tandis que Gormán nouait l'extrémité de la corde à la proue.

— Ce bateau n'est pas bien lourd. Un cheval suffira pour le tirer, constata-t-il avec satisfaction en remontant à pied sec.

Alors que ses compagnons soulevaient un des matelots, il eut conscience d'un mouvement derrière lui. Il se retourna et n'en crut pas ses yeux : le jeune moine s'agitait.

Aussitôt, il s'accroupit et lui tâta le poulx.

— Dieu tout-puissant ! s'écria-t-il, bouleversé. Il est vivant !

Enda accourut avec l'outre qu'il conservait sur sa monture et humecta les lèvres et le front du blessé, un beau gaillard aux cheveux sombres. Sa tempe était contusionnée, mais le regard exercé de Gormán ne décela par ailleurs aucune plaie.

Le filet d'eau lui fit reprendre brièvement connaissance ; il tenta de se débattre, croyant être encore l'objet d'une attaque. Mais il n'avait pas de force et Gormán parvint sans peine à lui bloquer les bras.

— Tout va bien, dit-il d'une voix apaisante. Nous sommes des amis.

Le jeune homme marmonna quelques mots dans un langage aux sonorités rudes qui parut vaguement familier à Gormán, puis s'évanouit

à nouveau.

— Il survivra ? s'inquiéta Enda, par-dessus l'épaule de son chef.

— Il faut l'amener à frère Siolán. Lui saura le guérir.

— Il m'est inconnu et pourtant... pourtant je jurerais que j'ai déjà vu ces traits. Quelle langue parle-t-il ?

— Je l'ignore. Aidez-moi à l'installer dans le bateau. Ce sera toujours mieux de le transporter ainsi qu'à cheval.

Le jeune homme ne revint pas à lui une seule fois pendant qu'ils l'allongeaient à l'écart de ses trois compagnons défunts.

Enda se porta volontaire pour manœuvrer à la proue, muni d'une rame. Son chef, après s'être assuré d'un dernier regard qu'ils ne laissaient rien d'important sur les lieux, attacha l'autre extrémité de la corde à sa selle. Enda écarta l'embarcation de la berge boueuse pendant que Gormán faisait avancer son cheval. La tâche s'avéra ardue, au début, et Enda eut fort à faire pour ne pas s'enliser, mais bien vite ils trouvèrent le moyen de progresser à un rythme raisonnable. Derrière Gormán, Dego menait la monture d'Enda, prêt à donner main-forte en cas de difficulté. Tous avaient la désagréable impression que les corbeaux les suivaient, comme réticents à renoncer à leur macabre festin.

La petite chapelle de Cill Siolán était située sur une partie rectiligne du fleuve, dotée d'un appontement de bois. Un chemin menait à la cabane où vivait le moine, au milieu de la forêt tapissant les collines jusqu'à la lointaine éminence du Sliabh na mBan. Un second sentier aboutissait au bourg du Champ de miel, plus à l'ouest.

Les trois guerriers guidèrent le bateau et sa sinistre cargaison jusqu'au quai. Tandis que Gormán amarrait l'esquif, Enda scruta le ciel.

— Plus aucun espoir d'arriver avant la nuit, à présent.

— Au moins, nous ne coucherons pas à la belle étoile, remarqua Dego. Frère Siolán est réputé pour son hospitalité.

Une voix les héla et une silhouette trapue, en robe de bure, dévala le sentier. Joufflu, ses yeux bleus brillants sous une masse de cheveux blond-roux, le moine se hâta de les rejoindre, un grand chien-loup à ses côtés.

— Gormán ! C'est un plaisir de vous revoir. Quel bon vent... ?

Il s'interrompit net à la vue des passagers.

— Au nom du Ciel, que s'est-il passé ?

— Des brigands, expliqua laconiquement Gormán. Peut-être ces

hors-la-loi Déisi qui font parler d'eux ces temps-ci. Une des victimes a survécu et requiert vos soins au plus vite.

Frère Siolán ne perdit pas de temps en questions.

— Transportez-le à la cabane que je puisse l'examiner.

Il lança des ordres brefs à son chien, qui regagna la cahute et s'allongea sous l'auvent, observant les nouveaux venus d'un œil vigilant.

— Chargeons-nous-en tous les deux, dit Gormán à Enda. Dego, occupez-vous des chevaux. Nous vous aiderons plus tard à ensevelir les morts, assura-t-il à frère Siolán.

Les deux hommes soulevèrent le jeune moine inconscient et remontèrent le sentier derrière le religieux, qui les fit entrer et leur indiqua le lit, où ils déposèrent le corps inerte.

— Cela s'est passé il y a combien de temps ?

— Nous n'en sommes pas sûrs, mon frère, répondit Gormán, essoufflé par l'effort. Mais sans doute pas bien longtemps. Vivra-t-il ?

Frère Siolán se penchait sur son patient, l'examinant de tous côtés.

— Il semble que l'unique blessure soit cette contusion à la tempe. A-t-il recouvré connaissance ?

— Rien que quelques instants.

— Un signe rassurant pour le moins. Il a dû s'évanouir sous l'effet du choc et c'est ce qui lui a sauvé la vie : ses assaillants l'ont laissé pour mort. Espérons que le coup n'a pas causé de saignements internes. Quoiqu'il en soit, il souffrira de violents maux de tête à son réveil. J'ai un onguent confectionné à partir des pétales écrasés d'une plante qu'on trouve dans les parages, qui purifiera la plaie. Quand ce jeune homme reprendra ses esprits, je lui administrerai une infusion d'écorce de saule blanc afin de soulager la douleur. Alors il sera temps de me narrer en détail ce qui est arrivé.

— Il nous faudra enterrer ses malheureux compagnons avant de songer à nous installer à notre aise, remarqua Gormán.

— Bien entendu, convint frère Siolán. Qui pouvaient-ils être ? En avez-vous la moindre idée ?

— L'un était un religieux, les deux autres des marins. Les deux moines paraissent être des étrangers. Peut-être venaient-ils de Láirge.

Ce port situé près de l'embouchure de la Siúr était le havre de nombreux navires maritimes.

— Celui-ci porte la tonsure à la manière de Rome, je vois. Allons ! Au lieu de me perdre en conjectures, je vais m'occuper de lui. Étendez

les dépouilles à l'arrière de la chapelle et amarrez le bateau. Vous trouverez un enclos et du fourrage pour vos montures derrière la hutte.

— Mais... votre chien ? s'enquit Enda, que le regard insistant de l'animal rendait nerveux.

— Figleóir ? Oh ! Je comprends, dit frère Siolán avec un large sourire. Ne faites pas attention à lui, il ne vous ennuiera pas maintenant qu'il voit que nous sommes amis.

— Figleóir, « Celui qui observe »... Bien trouvé pour un chien de garde, commenta le guerrier.

La nuit était depuis longtemps tombée quand ils vinrent à bout des tâches qu'ils s'étaient fixées. Ayant enseveli les morts, marqué les emplacements des tombes et fouillé le bateau dans l'espoir de déterminer sa provenance, les trois guerriers s'installèrent autour du feu dans la cabane de frère Siolán. Le rescapé, sur le lit de leur hôte, respirait plus paisiblement.

— Il a glissé dans un sommeil naturel, expliqua le moine en servant un repas aux voyageurs affamés.

Il leur avait déjà apporté une cruche d'ale de sa fabrication, dont ils savouraient chaque gorgée.

— C'est bon signe de dormir si longtemps ? interrogea Enda.

— Oh oui ! Maintenant, dites-moi ce qui amène des membres du Nasc Niadh sur les bords de la Siúr ? Quelles nouvelles de Cashel ?

Gormán s'étira devant les flammes à la chaleur réconfortante.

— Nous n'en avons guère de récentes vu que nous sommes sur les routes depuis plus d'une semaine. Nous avons dû enquêter au sujet d'une querelle au gué de Feu.

Áth Thine, le gué de Feu, était un point de passage entre les royaumes de Muman et de Laigin, souvent cause d'escarmouches et de conflits.

— Ensuite, nous sommes revenus par la montagne des Femmes, puis nous avons suivi le fleuve. Nous comptons bivouaquer au Champ de miel avant de bifurquer pour regagner Cashel.

— J'ai ouï dire que Caol ne commande plus la garde, remarqua le frère.

— En effet, confirma Gormán d'un air gêné.

Enda précisa en souriant avec fierté :

— Il est trop modeste pour vous le dire, mais c'est lui qui a été désigné pour le remplacer.

— Mais alors, des félicitations s'imposent ! s'enthousiasma frère Siolán.

Gormán admit avec embarras :

— Colgú a placé sa confiance en moi. Je m'efforcerai de répondre à ses attentes.

— Caol était pourtant bien jeune pour renoncer à sa carrière.

— Il voulait retourner à la terre, précisa Enda. Il est parti s'occuper d'une ferme, quelque part à l'ouest de la Mháigh, à la lisière du territoire Luachra.

Frère Siolán, étonné, était sur le point d'émettre un commentaire, mais Gormán ne lui en laissa pas le temps.

— Quant à notre roi, il s'est remis de sa blessure et se porte comme un charme.

À peine quelques mois plus tôt, Colgú avait été victime d'une tentative d'assassinat¹.

— C'est Caol qui l'a sauvé, paraît-il, dit frère Siolán, songeur. Il a bien mérité de retourner à la vie paisible à laquelle il aspirait. Et comment va la sœur du roi, lady Fidelma ?

— Elle allait fort bien à notre départ.

Le patient alité poussa un gémissement. Il revenait à lui et prenait conscience de ce qui l'entourait. Frère Siolán approcha un gobelet de ses lèvres et lui fit avaler quelques gorgées d'une décoction de plantes.

Le jeune homme se redressa en se frottant la tête, puis les interrogea dans une langue qu'aucun d'eux ne comprenait. À frère Siolán qui lui demandait comment il se sentait, il répondit avec un étrange accent :

— Que m'est-il arrivé ?

— Vous avez été attaqué par des pillards et laissé pour mort. Vos compagnons, hélas, ont péri.

Le jeune étranger gémit à l'annonce de cette nouvelle.

— Vous souvenez-vous de ces événements ? demanda Gormán en venant à son chevet. Et de votre nom ?

Le blessé s'humecta les lèvres.

— Je suis frère Egric. Nous remontions le courant quand nous avons croisé un navire plus imposant que le nôtre. Il avait à son bord une demi-douzaine d'hommes d'équipage qui nous ont salués amicalement, et nous avons d'abord cru qu'ils ne faisaient que passer. Soudain, ils nous ont pris à l'abordage. Un de nos marins est tombé, le dos percé

d'une flèche, et notre embarcation a heurté la berge. Le vénérable Victricius, avec qui je voyageais, a tenté de raisonner nos assaillants. C'étaient des jeunes gens, qui d'abord se sont gaussés de lui, puis l'un d'eux lui a assené une hache de guerre sur le crâne. J'ai tourné les talons pour m'enfuir et j'ai reçu un coup violent à la tempe. J'ai eu le temps de penser que tout était fini, et puis j'ai flotté dans une sorte de rêve jusqu'à ce que je me réveille.

Le vieux moine hocha le menton avec compassion.

— Vous êtes en sécurité à présent, mon ami. Je suis frère Siolán. Ma petite chapelle n'est pas loin de l'endroit où vous avez essuyé cette attaque ; les guerriers que voici vous ont découvert et vous ont amené ici. Nous avons enterré vos infortunés compagnons derrière la chapelle.

L'affliction se peignit sur les traits du jeune homme.

— Le vénérable Victricius est donc mort.

— Hélas oui, confirma Gormán.

Frère Egric soupira.

— Et nos effets ? Nous a-t-on volé quelque chose ?

— Ils ont tout emporté ou l'ont réduit en cendres.

— Vous n'avez rien retrouvé d'intact ? demanda-t-il avec fébrilité.

Rien du tout ?

— Non, à part ces vêtements empilés dans le coin, là-bas. Mais, d'abord, éclairez-nous sur certains points. Vous nous avez appris votre nom et celui de votre compagnon. D'où veniez-vous et où vous rendiez-vous ?

Le jeune religieux passa la main sur son front.

— Nous sommes arrivés dans ce pays il y a cinq jours, au port de Láirge, et nous avons payé deux marins pour nous conduire en amont. Ce fleuve, c'est toujours la Siúr ? Nous devons toucher terre à Cluain Meala où, nous a-t-on dit, nous attendait un guide.

— Un guide ? Pour aller où ?

— En un lieu nommé Cashel.

— Cashel ?

Gormán se serait attendu à ce que des moines étrangers se rendent à Imleach, l'abbaye la plus ancienne et la plus importante de Muman.

— Nous devons rencontrer un certain frère Docgan.

Gormán et frère Siolán échangèrent un regard perplexé.

— Ce nom nous est inconnu. Il semble d'origine saxonne. D'ailleurs, d'après votre accent, vous aussi.

Le jeune homme secoua la tête, ce qui le fit tressaillir de douleur.

— Je ne suis pas saxon, mais angle, ce qui, j’imagine, ne fait pas grande différence pour vous.

Gormán éclata de rire.

— Détrompez-vous. Un de mes meilleurs amis se fait un point d’honneur de reprendre ceux qui le disent saxon.

— Je ne comprends pas.

— La sœur de notre roi, lady Fidelma, est mariée à un Angle.

— Il faut absolument que je fasse sa connaissance. De quel royaume vient-il ?

— Celui des Angles de l’Est, répondit Gormán.

— Mais... moi aussi ! annonça l’autre, stupéfait. De la terre des South Folk !

— Le nom d’Eadulf de Seaxmund’s Ham vous dit-il quelque chose ? s’enquit Gormán, tout animé.

— Eadulf ?

Létranger se tut, rassemblant ses idées, puis répondit avec lenteur :

— Je me nomme Egric de Seaxmund’s Ham. Eadulf, qui avait hérité du titre de *gerefa* comme notre père avant lui, est mon frère.

1. Voir *Expiation par le sang*, 10/18, no 4834.

CHAPITRE II

— Frère Eadulf de Seaxmund's Ham, de la terre des South Folk, du royaume des Angles de l'Est, est mandé par le roi Colgú de Muman.

Eadulf refréna son envie de rire devant l'expression compassée de l'intendant et adopta lui aussi une mine solennelle. Pour Beccan, qui assumait depuis peu les fonctions de *rechtaire*, le protocole devait être respecté à la lettre. Si l'intendant replet se montrait pointilleux à l'excès, c'était, lui avait expliqué Gormán, qu'il était relativement nouveau à Cashel. Originaire du sud du royaume, au-delà de la Siúr, il était entré au château pour superviser les cuisines. Au bout de quelques mois, le précédent contrôleur de la maison du roi étant retourné vivre dans sa ferme, auprès des siens, Beccan avait été élevé à cette éminente position.

— Eadulf, époux de Fidelma de Cashel, obéira à cette injonction, assura Eadulf avec gravité, puis il ne parvint plus à réprimer son sourire. Que me veut Colgú ? Pourquoi me convoque-t-il, moi, et non Fidelma ?

Les bajoues de Beccan frémirent de réprobation.

— Il ne m'appartient pas d'interpréter les désirs de notre souverain, seulement de transmettre ses ordres.

Son air pincé arracha un soupir à Eadulf.

— Je viens immédiatement.

Fidelma et leur petit Alchú, âgé de quatre ans, étaient sortis faire une promenade à cheval, il n'avait donc pas à expliquer son départ. Il emboîta le pas à l'intendant et ils traversèrent la cour vers le bâtiment principal, où se trouvaient les appartements royaux.

— Cela aurait-il un rapport avec la venue de l'abbé Ségdae et de ses compagnons ? interrogea Eadulf.

Ségdae, abbé d'Imleach et archevêque de Muman, était arrivé la

veille au crépuscule avec son intendant, frère Madagan, et un religieux étranger. Ils s'étaient immédiatement retirés dans les quartiers des invités. En raison de ses visites régulières à Cashel, dont il était le guide spirituel, la présence de Ségdae n'avait pas suscité de commentaires. Toutefois, contrairement à son habitude, l'abbé ne s'était pas joint à eux pour le repas du soir.

— Ils ont toujours à débattre de la politique de l'Église, éluda Beccan.

— Le *tánaiste* du roi est-il là ?

— Finguine, l'héritier présomptif, est parti de bon matin pour rendre visite au prince des Eóghanacht Glendamnach.

— Encore un retard dans le paiement du tribut, je suppose, avança Eadulf d'un ton désinvolte.

Il se heurta à une expression de marbre.

— Même si je le savais, il ne conviendrait pas que je discute des affaires du roi.

Quel pisse-froid ! Eadulf ne rompit plus le silence pendant que l'intendant le précédait dans le couloir. Un garde était campé devant la porte en if rouge des appartements royaux. Beccan y assena trois coups secs de son bâton de commandement, puis ouvrit les battants et s'immobilisa sur le seuil.

— Eadulf de Seaxmund's Ham... commença-t-il d'une voix de stentor.

Il fut interrompu par Colgú, qui dit avec lassitude :

— Je sais fort bien qui il est. Vous pouvez nous laisser, Beccan. Veuillez à ce que nous ne soyons pas dérangés jusqu'à ce que je vous envoie chercher. Entrez, Eadulf.

Cette repartie laissa l'intendant déconfit et, comme toujours, exaspéré par la nonchalance systématique du monarque envers le protocole. D'un air de patiente résignation, il s'effaça devant Eadulf, puis referma sans bruit la porte en sortant.

— Beccan est si pompeux qu'il va jusqu'à noter les noms des invités afin de les annoncer dans l'ordre convenable, commenta le roi.

L'abbé Ségdae était assis, le front barré de plis soucieux. D'un signe, Colgú invita Eadulf à les rejoindre au coin du feu.

— Nous avons besoin de votre assistance.

— Je vous apporterai toute l'aide qui est en mon pouvoir, assura Eadulf, intrigué, en les regardant tour à tour.

Colgú invita l'abbé à exposer la situation. Séгдаe pesa ses mots avant de prendre la parole :

— Nous venons d'être informés qu'une délégation de vos compatriotes arrivera bientôt à Cashel.

— Mes compatriotes ? Pour quelle raison ?

— Sans doute celle-là même qui a donné lieu à tant de conciles entre nos religieux et les partisans de Rome. Ceux qui s'acharnent à nous détourner de la voie de la foi que nous avons choisie.

L'abbé s'interrompt afin de dominer son irritation. Comme le silence se prolongeait, Eadulf se sentit obligé de remarquer :

— Peut-être l'avez-vous oublié, mais j'adhérais aux prescriptions de Rome avant...

Il s'apprêtait à préciser « avant que je ne rencontre Fidelma », mais le roi l'interrompt :

— C'est précisément pourquoi votre conseil nous est précieux. J'espère que vous serez à même de nous renseigner au sujet de ces gens et de leurs idées.

— Je ne comprends toujours pas. Des représentants de Rome viennent vanter les mérites de leur Église ? Qui a pris de telles dispositions ? La tenue de ce genre de réunion se doit d'être proposée, acceptée et arrangée longtemps à l'avance. Et puis, pourquoi ici plutôt qu'à Imleach ?

— Ils nous ont mis devant le fait accompli, répondit l'abbé, outré. D'abord, par le biais de deux messagers qui se sont présentés à mon abbaye. Lun, frère Cerdic, est un Saxon ; il était accompagné de frère Rónán de Fearna, qui lui servait de guide. Non seulement frère Cerdic a déclaré qu'une délégation arriverait à Cashel dans moins d'une semaine, mais il a exigé que la séance soit présidée par le roi en personne.

— Sans plus d'explication ?

— Non. Quelle arrogance, jusque dans l'attitude de leur émissaire !

— Ces deux hommes venaient de Fearna... Ne serait-ce pas là une nouvelle machination de Laigin ?

Fearna était la principale abbaye du royaume voisin, Laigin, dont les rois conspiraient de longue date contre Muman.

— La même idée m'est venue, de prime abord, confia Colgú. Toutefois, l'abbé Moling de Fearna a fait savoir avec la plus vive insistance à l'abbé Séгдаe, par l'intermédiaire de frère Rónán, que

Laigin n'y est pour rien. La délégation est arrivée chez eux sans s'annoncer. Après avoir causé de choses et d'autres, ils ont requis un guide et un interprète pour frère Cerdic qui se rendait à Cashel. L'abbé Moling assure que le roi Fianamail n'a aucun intérêt dans cette affaire.

— Pouvons-nous ajouter foi à ses dénégations ? J'ai entendu dire qu'il est originaire de Sliabh Luachra. Ma récente expérience m'empêche d'être impartial envers les gens de ce territoire.

— C'est exact, confirma l'abbé, cependant je pense qu'on peut se fier à sa parole. Frère Rónán est reparti pour Fearna sitôt sa mission accomplie. Ils n'ont donc laissé ici aucune représentation.

— Étrange...

— Certes, l'attitude du Saxon est déplacée. Mon intendant en est presque venu aux mains avec lui.

Eadulf ne cacha pas sa stupéfaction.

— Connaissant frère Madagan, j'ai peine à l'imaginer en train de perdre son calme.

— Cela vous donne une idée de l'impudence de frère Cerdic. Avec quel air hautain il a délivré son message à notre royaume ! Frère Rónán tentait de tempérer ses propos, mais frère Madagan, qui connaît un peu le saxon, a compris très vite qu'il s'agissait d'ordres purs et simples.

Cette idée laissa Eadulf dubitatif.

— Au contraire, la traduction ne leur aurait-elle pas conféré une emphase excessive ? Ces gens venaient peut-être préparer un concile plus important, à une date ultérieure. On se sera mépris sur leur intention.

L'abbé renifla avec indignation.

— Le message était on ne peut plus clair. D'ailleurs, frère Madagan s'en est ouvert à frère Rónán, qui a confirmé que le roi de Laigin trouvait lui aussi les Saxons irrespectueux.

Ainsi, frère Madagan possédait une assez bonne maîtrise du saxon, songea Eadulf. Pourtant, en aucune des occasions où ils s'étaient rencontrés ils n'avaient conversé dans cette langue.

— Oui, le message ne prêtait pas à confusion, ami Eadulf, confirma Colgú.

— Une délibération concernant des affaires religieuses aurait plus de sens à l'abbaye, en présence de gens versés en théologie. Pourquoi l'organiser ici et insister pour que vous, le roi, la présidiez ?

— C'est toute l'étrangeté de la chose et la raison pour laquelle nous

vous consultez.

— On nous a déjà infligé bien assez de conciles où des délégués étrangers s'évertuaient à changer nos lois et nos usages ! s'emporta Ségdae. Si les règles de l'hospitalité n'imposaient de les recevoir, je conseillerais au roi de les renvoyer.

— Et cette députation séjourne pour le moment à l'abbaye de Fearna ? s'enquit Eadulf.

— Ses chefs sont restés auprès du roi Fianamail, à la forteresse de Dinn Rig, pendant que frère Cerdic les devançait. Ils cheminent probablement déjà en terre d'Osraige et seront à nos portes d'un jour à l'autre, soupira Ségdae.

— Donc, d'après frère Cerdic, cette délégation serait formée de membres de mon peuple ? L'Est-Anglie n'est qu'un minuscule royaume sur lequel maints autres, angles et saxons, prétendent affirmer leur pouvoir. Nos abbés ne sont pas influents au point de mener une délégation hors de nos frontières. Enfin, ce n'est que dans mon enfance qu'ils ont renoncé à nos croyances anciennes et que mon peuple...

L'abbé l'arrêta d'un mouvement impatient.

— Par « votre peuple », j'entendais un des royaumes des Angles et des Saxons, rectifia-t-il, comme si la différence était insignifiante. Quoi qu'il en soit, ils se prévalent de l'autorité de l'évêque de Rome, Vitalien. Quand cessera-t-on de nous harceler et respectera-t-on nos convictions ?

Colgú objecta avec un peu d'embarras :

— Plusieurs de nos abbés et évêques, en particulier ceux des royaumes du Nord, ont d'ores et déjà adopté les rituels romains. Nombre d'entre eux suivent les enseignements de Cumméne Fota de Connacht – l'évêque et lecteur de Cluain Ferta, qui s'est éteint à une époque relativement récente, précisa-t-il, voyant que cette mention laissait Eadulf perplexe. Il s'était converti à la liturgie romaine et propageait cette doctrine.

— J'en conviens, Cumméne était un homme sage et pétri d'érudition, n'empêche qu'il s'est laissé égarer. Nous devrions rester fidèles à nos propres croyances.

Eadulf ne voulait pas être entraîné sur ce terrain-là.

— Je ne vois toujours pas quel rôle vous souhaitez me voir jouer dans cette affaire. Qu'attendez-vous de moi ?

— Les philosophes antiques n'ont-ils pas pour dicton *Nam et ipsa*

scientia potestas est ? rappela l'abbé Ségdae d'un ton sec.

— Je vous l'accorde, « savoir, c'est pouvoir ». Mais que s'agit-il de savoir, au juste ?

— Le chef de ces visiteurs est un certain Arwald. Vous connaissez peut-être à son sujet certaines choses qui nous éclaireraient sur l'attitude à adopter à son égard. Il vient, nous dit-on, en compagnie d'un prélat nommé Verax, avec la bénédiction de Vitalien, évêque de Rome, et de Théodore, archevêque de Cantorbéry. Je crois que vous l'avez rencontré.

— Théodore ? Mais oui, en effet ! J'étais à Rome quand il fut nommé archevêque des royaumes anglo-saxons à la place de Wighard, assassiné dans des circonstances que Fidelma et moi avons élucidées¹. Théodore étant un Grec de Tarse, je fus chargé de l'instruire dans les mœurs des Angles et des Saxons avant son entrée en fonction. Plus tard, il m'envoya dans ce royaume, et je décidai d'y rester.

Colgú lui sourit avec douceur.

— Nous sommes au fait de cette partie de l'histoire. Nous souhaiterions des informations sur le chef de cette délégation dans l'espoir de discerner son dessein. Avez-vous déjà rencontré l'évêque Arwald de Magonsaete ?

— Magonsaete ? répéta Eadulf, relevant vivement la tête.

— Son nom vous est familier ? l'interrogea le roi.

— Le sien, non, mais je connais Magonsaete. C'est le dernier endroit au monde où je me serais attendu qu'on désigne un évêque pour débattre d'affaires ecclésiastiques.

— Dites-nous tout, exigea Colgú. Où se trouve ce lieu ?

— Il est d'existence très récente : un royaume hybride, n'appartenant ni aux Angles ni aux Saxons mais situé entre les deux. Il est né lorsque Penda de Mercie – un des principaux royaumes des Angles – unit ses forces à celles de Bretons pour étendre ses frontières orientales. Parmi les Bretons qui combattaient pour Penda se trouvait un guerrier surnommé Merewalh – littéralement « illustre étranger ». J'ignore son nom véritable. Il y a vingt ans, en récompense de ses services, Penda l'éleva au rang de vice-roi du nouveau territoire, Magonsaete.

Le souverain se frotta pensivement le menton.

— On aurait donc un royaume breton rendant allégeance à un royaume angle ?

— Pas exactement. Les Angles de Mercie y affluèrent, déplaçant la population bretonne vers l'ouest. Merewalh, bien que breton, règne sur les colons. Il a épousé une des filles de Penda et a renié son propre peuple.

Colgú s'efforçait de discerner les enjeux politiques de cette situation.

— Donc, ce Breton serait investi de l'autorité de Rome et de Cantorbéry pour envoyer son évêque débattre avec nous ?

— À peine croyable ! convint Eadulf. D'autant que Merewalh n'est converti que depuis dix ans à la foi du Christ.

— Tous les Bretons n'étaient-ils pas chrétiens ?

— Il se peut que Merewalh l'ait été à l'origine et qu'il ait abjuré quand il a conclu alliance avec le roi de Mercie. Penda croyait aux anciens dieux de notre peuple, tels que Woden.

— Vous êtes très informé concernant ce royaume, qui n'a pourtant aucun lien avec le vôtre. Comment cela se fait-il ?

— Penda était le plus implacable, le plus ambitieux des rois. Il voulait nous soumettre, nous, les Angles de l'Est, et tua notre grand roi Anna lorsque je n'étais qu'un gamin. À la mort de Penda – j'avais alors une vingtaine d'années –, son fils, Wulfhere, a continué de faire peser son joug sur notre petit royaume. La menace mercienne, nous la connaissons bien.

Colgú secoua la tête.

— Avec tout le respect qui vous est dû, Eadulf, je trouve ces noms étrangers bien compliqués. Je ne comprends rien aux règles qui prévalent dans les royaumes angles et saxons. N'ont-ils pas, comme nous, de haut roi à leur tête ?

— Cette idée fait son chemin. Toutefois, il existe onze royaumes principaux, dont les chefs guerroient souvent les uns contre les autres. Je doute qu'ils puissent un jour être unifiés. Quoi qu'il en soit, le problème n'est pas tant l'union des royaumes que le titre de conquérant et gouverneur des Bretons.

— Pourquoi donc ?

— *Bretwalda* signifie « Celui qui exerce autorité sur les Bretons ». N'oubliez pas que les royaumes angles et saxons furent issus du morcellement des terres bretonnes quand nos ancêtres débarquèrent sur l'île, il y a deux siècles. Ce titre est donc dénué de sens, car les Bretons ne se sont jamais soumis.

— Votre peuple paraît belliqueux et avide de conquête, remarqua tristement Colgú.

— Je l'admets, à mon grand regret. À mesure que la nouvelle foi se répandra, nous apprendrons peut-être à vivre en paix et à nous satisfaire de notre sort. Nos royaumes sont nés dans la guerre et dans le sang. Il nous faudra du temps pour nous en remettre.

— Alors, qu'allons-nous faire de cet Arwald de Magonsaete ?

— Difficile de le dire avant de le connaître. Il se réclame de l'autorité des évêques Vitalien et Théodore ?

— À ce qu'on nous a dit.

— Qui sont les autres membres du groupe ?

— Un clerc romain nommé Verax, répondit l'abbé.

— Un patronyme assez répandu, qui signifie « le sincère ».

— Et puis, bien sûr, frère Cerdic.

— Quant à celui-là, c'est du pur Magonsaete ! commenta Eadulf.

Les voyant déconcertés, il ajouta :

— Cerdic dérive d'un prénom jadis populaire parmi les Bretons, « Ceretic ». Vu que les deux populations se côtoient, à Magonsaete, il n'est pas rare de le rencontrer même parmi les Angles.

— Autrement dit, résuma Colgú, il nous faudra attendre l'arrivée de cette délégation pour en percer l'intention.

Soudain, à la grande surprise d'Eadulf, Colgú prit une expression malicieuse, celle-là même qu'avait Fidelma quand une idée comique lui venait.

— À moins, abbé Ségdae, que vous ne vouliez consulter Deogaire ?

L'abbé fronça les sourcils avant de remarquer le sourire taquin du roi.

— Certainement pas, répliqua-t-il d'un air pincé.

— Qui est Deogaire ? s'enquit Eadulf.

— Quelqu'un que vous devriez éviter, conseilla sèchement l'abbé.

— Surtout compte tenu de vos préventions contre Sliabh Luachra, ajouta Colgú. Comme si tous ces soucis ne suffisaient pas, c'est maintenant qu'il a décidé de rendre visite à Cashel.

Quelque temps plus tôt, Eadulf s'était rendu à la lisière de Sliabh Luachra, territoire des Luachair Deaghaidh, et avait été témoin de l'assassinat de leur chef, Fidaig, par son propre fils². Il réprima un frisson au souvenir des montagnes menaçantes qui encerclaient ces terres telle une forteresse.

— Pourquoi ce Deogaire serait-il en mesure de répondre à vos questions ?

Ce fut l'abbé Ségdae qui expliqua :

— Le roi se livre à une petite plaisanterie. Deogaire est un sauvage, un homme des monts et des collines. Il se dit capable de prédire l'avenir et se prétend magicien, ou devin. De temps à autre, il quitte son repaire et vend ses prophéties aux naïfs de peu de foi.

— Deogaire a le don de créer des disputes entre les moines, ajouta le roi.

— Pourquoi alors l'accepte-t-on au château ?

Colgú esquissa un sourire.

— Difficile de lui en refuser l'accès ! C'est le neveu de Conchobhar par sa mère.

Toute justification supplémentaire était superflue. Le vieil apothicaire s'occupait de Colgú et de Fidelma depuis leur plus tendre enfance ; il avait été leur mentor. Dès avant leur naissance, il avait servi leur père, Failbhe Flann. S'il y avait quelqu'un à Cashel en qui Eadulf plaçait sa confiance entière, c'était ce vieillard au regard vif.

— Eadulf, reprit le souverain, je souhaite que vous m'assistiez lors de cette réunion imminente. Votre rôle sera d'une importance vitale.

— Fidelma l'assurerait bien mieux.

— Non. Vous êtes de leur contrée, vous connaissez leur langue, leur façon de raisonner, or c'est précisément ce dont j'ai besoin. Plutôt qu'à Fidelma, c'est à Aillín, mon chef brehon, qu'il incombera de me conseiller en matière légale, tout comme les affaires religieuses relèvent de Ségdae.

— À ce propos, intervint ce dernier, je m'étonne que frère Cerdic ait insisté pour rendre visite à l'abbesse Líoche de Cill Náile.

— Une vieille amie de Fidelma, commenta Eadulf. Moi aussi, cela me surprend. Bien des religieux de haut rang auraient semblé plus qualifiés que l'abbesse pour assister à un concile.

— Peut-être est-ce en raison de sa connaissance de votre peuple – ou du moins, des Angles, suggéra Colgú. Il y a quelques années, elle a fait œuvre de missionnaire et séjourné à l'abbaye de Lastingham, en Northumbrie.

L'abbé Ségdae opina du chef.

— Il serait appréciable de bénéficier de son expérience, en plus de la vôtre.

— Je n'y vois pas d'objection, répondit Eadulf, bien que sachant qu'on ne s'inquiétait pas de son avis. Ce sera une occasion de la rencontrer.

Cill Náile se trouvait à peu de distance de Cashel à cheval, toutefois il n'était jamais allé dans cette petite communauté religieuse. Líoeh, lui avait raconté Fidelma, comptait aussi parmi les délégués irlandais qui s'étaient rendus au Grand Débat de Streonshalh, mais n'y avait pas participé. Elle était demeurée à Lastingham, qui se trouvait plus à l'ouest, à quelques jours de chevauchée.

— Où est frère Cerdic, à présent ? demanda-t-il à l'abbé. J'ai cru comprendre qu'il est venu avec vous à Cashel.

— En effet. Il attend l'arrivée de ses compagnons.

— Je vais m'entretenir avec lui. J'arriverai peut-être à glaner quelques informations.

— Je n'en attendais pas moins de vous, dit le roi. Je suis très affecté par cette incertitude.

— Vous devriez le trouver à la chapelle, indiqua l'abbé. Il se complaît dans la solitude.

Eadulf traversait la cour quand Fidelma apparut sur son étalon gris au cou épais, nommé Aonbharr comme la monture de Mannanán Mac Lir, l'ancien dieu des Océans. À côté d'elle, Alchú, sa houppette rousse tout ébouriffée, rayonnait de joie sur son poney pie. Derrière, Aidan, de la garde royale, les couvait d'un regard vigilant.

Eadulf resta en admiration devant son épouse. Après toutes ces années où elle avait été « sœur Fidelma », vêtue d'une robe de bure, il ne s'accoutumait pas tout à fait à cette princesse des Eóghanacht. Sa chevelure flamboyante était divisée en trois tresses et maintenue par des cercles d'argent. Sa tunique indigo, ajustée à la taille, se retroussait sur ses cuisses gainées par les *triubhas*, des pantalons dont le bas disparaissait dans des bottines de cuir du même bleu. La mante accrochée sur ses épaules, au col en poil de castor, était fermée par une fibule en métal précieux. Chacun de ses vêtements s'ornait de broderies en fils d'or et d'argent.

Bien que Fidelma eût renoncé à la foi, il n'en allait pas de même d'Eadulf, qui continuait donc à arborer la tonsure de Rome et sa robe de moine. Il se sentait parfois bien terne lorsqu'il se tenait à côté de sa femme.

Il se ressaisit et aida son fils à descendre de sa monture avant que

l'échaire, qui dirigeait les écuries, ne les rejoigne.

— Alors, cette promenade ? Elle t'a plu ?

Le petit se laissa aller dans ses bras avec un grand éclat de rire.

— On s'est bien amusés, *athair* ! On a été à travers la forêt et on a rencontré des cerfs, ils étaient tout surpris et ils se sont sauvés. Et puis, en revenant, on a vu plein d'hommes qui construisaient quelque chose.

— Qu'est-ce qu'ils construisaient ?

— Il parle du chantier de réfection à l'angle sud-ouest, expliqua Fidelma. Les ouvriers dressent un échafaudage de bois pour pouvoir travailler en hauteur avec leur matériel.

Mais oui ! Un éboulement s'était produit sous l'enceinte pendant l'hiver, et l'extrémité des fortifications avait été endommagée. Le Rocher sur lequel la majestueuse forteresse des rois de Muman était bâtie dressait ses parois calcaires à une hauteur vertigineuse de soixante-deux mètres au-dessus de la plaine. Au sommet, une aire de plus de mille mètres carrés était enclose par des murailles que les *Eóghanacht* avaient érigées depuis qu'ils avaient choisi ce lieu, quatre siècles plus tôt.

Eadulf s'apprêtait à avertir son fils des dangers d'un site de construction quand Alchú ajouta :

— Et on a vu deux dames bizarres, et on a vu...

Amusée, Fidelma mit pied à terre et confia son cheval au maître des écuries, tout en congédiant le guerrier d'un geste de la main.

— Tu raconteras tout à ton père dès que tu auras fait ta toilette. Regarde, voici Muirgen qui vient t'emmener te laver et manger quelque chose.

Le garçonnet saisit sans se faire prier la main que lui tendait la nourrice. Eadulf était un peu surpris que Fidelma eût écourté le récit enthousiaste de ces péripéties matinales. À une lueur dans son regard, il comprit qu'elle voulait lui parler en privé.

— Je te rejoins très vite ! lança-t-il derrière son fils. Alors, tu me narreras la suite de tes aventures.

Alchú, qui pensait déjà à la collation promise, lui prêta à peine attention et s'éloigna joyeusement avec la nourrice.

Les chevaux avaient été conduits aux écuries et la cour était déserte.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est la question que je me pose. Je suis tombée sur une connaissance de longue date, au retour, et nous nous sommes attardées

à bavarder.

Il leva un sourcil interrogateur.

— Les dames bizarres dont parlait Alchú ?

Fidelma grimaça.

— Líocho peut sembler étrange aux yeux d'un jeune enfant. Comme tu le sais, ici nous aimons les habits de couleurs vives, et les religieux ne font pas exception. Mais depuis que Líocho est revenue des terres saxonnes, elle ne porte plus que du noir, même pour son *cenn-barr*, le voile dont elle se coiffe, et les attaches de ses vêtements. Tu ne la verras jamais parée de bijou précieux, sauf une pierre noire sertie dans du métal sombre.

— L'abbesse Líocho ? dit Eadulf, sans cacher sa surprise. Elle est déjà arrivée ?

— Comment, « déjà » ? Tu savais qu'elle était attendue au château ?

— Seulement qu'on l'avait priée de venir. Mais commence plutôt. Je te dirai ensuite ce que j'ai appris de mon côté.

— Eh bien, nous rentrions de promenade par la route principale de Cashel quand nous avons rencontré l'abbesse et sa *bann-mhaor*, apparemment une sœur de sa communauté. J'étais à la fois heureuse et surprise de la voir ici. Elle est venue car on attend, paraît-il, une délégation d'un royaume saxon.

— Où est-elle, à présent ? s'enquit Eadulf, regardant en direction des portes.

— Nous n'avons fait route ensemble que jusqu'à la ville. Sa compagne et elle tenaient à y trouver un gîte, même si le château contient plus de place qu'il n'en faut. J'ai eu l'impression, Eadulf, que ces événements lui inspirent de l'appréhension. Que se passe-t-il ?

— Si seulement je le savais... Que de mystère !

Il leva la main pour prévenir les questions de son épouse.

— Laisse-moi te relater l'affaire depuis le début.

Il lui rapporta brièvement la teneur de son entrevue avec le roi et l'abbé Ségdae, qui la laissa dubitative.

— Cette réunion a de quoi intriguer, sans parler du fait que Líocho ait été priée d'y assister.

— Oui. Cela pique ma curiosité à moi aussi. L'abbé Ségdae pense que c'est parce qu'elle a vécu en Northumbrie.

— Elle m'a confié que deux moines se sont présentés à son abbaye, il y a quelques jours. L'un était le Saxon dont tu as fait mention, l'autre

venait de l'abbaye de Fearná. C'est frère Cerdic qui a requis sa présence. Plus exactement, il aurait recommandé qu'elle « y assiste dans son propre intérêt ». Je l'ai sentie troublée par cette requête.

— « Dans son propre intérêt » ? Voilà une singulière formulation.

— Connais-tu ce frère ?

— En aucune façon.

— Où est-il à présent ? À Cashel ?

— Oui, il a voyagé de conserve avec l'abbé Ségdæ et frère Madagan. En fait, je le cherchais justement pour tenter d'en découvrir davantage.

— Et frère Rónán ?

— Il est déjà retourné à Fearná, ayant rempli son rôle. Quant à frère Cerdic, il affirme ne pas être au courant. Il ne serait qu'un simple messager venu en avant.

— L'abbé Ségdæ le croit ? répliqua Fidelma, sceptique.

— Tu penses bien que non. On ne peut accomplir un tel périple, à travers l'Océan, sans découvrir les intentions du groupe qu'on escorte. Si Cerdic a laissé entendre à l'abbesse qu'il en allait de son intérêt, c'est à coup sûr qu'il en sait plus long qu'il ne veut le montrer.

— Entièrement d'accord, l'approuva son épouse. D'ailleurs, on dirait que la seule mention du nom de frère Cerdic la rend mal à l'aise. Soit ils s'étaient déjà rencontrés, soit il lui a dit pourquoi elle devait venir ici.

— Il s'en ouvrira peut-être plus volontiers à moi, qui suis du même pays.

— D'abord, il faut tenir ta promesse à Alchú, lui rappela-t-elle. Il brûle de te narrer ses aventures. Pendant ce temps, j'irai voir Colgú, car j'aimerais connaître le fond de sa pensée.

Peu après, Eadulf reparut dans la cour, prêt à exécuter sa mission. Croisant Beccan, il lui demanda s'il avait vu frère Cerdic. L'intendant indiqua la chapelle derrière lui.

— Le Saxon ? Je crois l'avoir vu y entrer. Un individu fort peu aimable, remarqua-t-il avec un reniflement.

Eadulf s'était presque résigné au fait que Saxons, Angles ou Jutes fussent tous englobés sous l'appellation de Saxons par les gens des cinq royaumes. Il pénétra dans la chapelle à pas feutrés, prit le temps de s'accoutumer à la pénombre, puis parcourut l'intérieur du regard.

Une silhouette était prosternée devant l'autel dans la posture du suppliant.

Eadulf toussota en s'approchant afin d'attirer son attention, mais l'autre demeura immobile, le tronc contre les cuisses et les genoux, le front sur la pierre glacée. Il observa une lueur par terre, puis se rendit compte que c'était le reflet de la chandelle sur une flaque... Du sang !

Étouffant un cri, il s'accroupit et posa la main sur l'épaule du pénitent. À peine eut-il exercé une pression légère que l'autre roula sur le côté, livide, les yeux écarquillés.

Il n'y avait pas d'arme à proximité, mais la ligne sanglante en travers de sa gorge montrait clairement comment il avait péri. Le fait qu'il n'en eût pas non plus dans la main démontrait aussi qu'il ne s'était pas donné la mort de son propre chef.

1. Voir *Le Suaire de l'archevêque*, 10/18, no 3631.

2. Voir *Expiation par le sang*, *op. cit.*

CHAPITRE III

Eadulf avait déjà vu bien des morts, cependant il trouvait particulièrement pathétique ce suppliant à la gorge tranchée.

Il l'observa dans la lumière vacillante. L'homme devait être de son âge. Ses cheveux blonds et raides étaient surmontés de la tonsure de Rome. Son corps, d'une minceur qui confinait à la maigreur, était vêtu d'une robe d'un blanc grisâtre – celui de la laine non teinte. L'habit caractéristique des adeptes de la règle du bienheureux Benoît, à laquelle, selon le décret de Rome au récent concile d'Autun¹, tout moine devait se conformer. Ses partisans s'astreignaient à n'utiliser pour leur vêture que des matériaux bruts, sans ornement, et à mener une vie simple, vouée au travail et à la prière.

Désormais, frère Cerdic ne serait plus à même de répondre à aucune question.

Eadulf lui tâta le cou. La peau était encore tiède ! Il se redressa, tous ses sens en alerte : le meurtre s'était produit peu avant qu'il entre dans la chapelle. Il scruta du regard les coins d'ombre. Pas un bruit, sauf celui du suif gouttant d'un des grands cierges au contact d'une dalle de pierre.

Il se hâta de ressortir et aperçut, à l'autre bout de la cour, frère Conchobhar aux côtés d'un jeune homme au manteau chamarré. Il n'y avait personne d'autre alentour.

— Frère, un moment ! appela-t-il.

L'apothicaire leva la main et le rejoignit, suivi de son compagnon, qui était inconnu à Eadulf. Il avait des traits séduisants, un teint clair qui contrastait avec ses longs cheveux d'un noir de jais sous le soleil léger. Ses yeux, surtout, retinrent l'attention d'Eadulf : des yeux bleu clair qui semblaient le happer vers les abysses, insondables comme un océan. Il lui fallut un effort pour en détacher son regard.

— Vous paraissez inquiet, mon ami, dit l'étranger.

Le timbre et la cadence de sa voix subjuguèrent. Eadulf avait rarement éprouvé semblable réaction.

— Je vous présente Deogaire, mon neveu, déclara le vieillard. Il a raison, quelque chose vous tracasse, ami Eadulf.

— Avez-vous vu quelqu'un sortir de la chapelle ?

— Personne. Qui cherchez-vous ?

Eadulf leur fit signe de le suivre à l'intérieur et, sans un mot, désigna le corps prostré devant l'autel.

Frère Conchobhar s'en approcha aussitôt et se pencha pour l'examiner. Son regard exercé nota rapidement la blessure et les marbrures de la peau, devenues visibles même à la lumière des cierges.

— Que s'est-il passé ?

— Franchement, je l'ignore. Il y a quelques instants, je suis venu m'entretenir avec cet homme. Il semblait en prière mais, dès que je lui ai effleuré l'épaule, il s'est écroulé.

— Pas d'arme dans les parages, constata Deogaire, regardant autour de lui.

— Je n'en ai pas vu non plus.

— La mort a été quasi instantanée, annonça frère Conchobhar en se redressant. Une estafilade en travers de la gorge pour l'empêcher de crier, suivie d'un coup en plein cœur pour l'achever.

— Ainsi, le meurtrier s'entend à manier une lame.

— Et connaît l'anatomie, renchérit Deogaire.

— Sa victime n'a pas rendu l'âme depuis longtemps, ajouta le vieil homme.

— C'est pourquoi j'ai pensé que vous auriez pu le voir sortir.

— Il n'y a guère d'endroits pour se cacher dans la chapelle ! remarqua Deogaire. Vous avez dû le manquer de peu.

— Voilà qui est très ennuyeux pour nous, mon ami, déclara l'apothicaire avec gravité. C'était un moine saxon, nouvellement arrivé.

— Colgú et l'abbé Ségdæ m'ont informé à son sujet. Apparemment, il précédait des clercs saxons. J'étais chargé de l'approcher dans l'espoir d'en savoir plus.

Frère Conchobhar laissa échapper une grimace.

— Il paraît qu'il se montrait odieux.

— De qui tenez-vous cela ? demanda Eadulf.

— De frère Madagan, l'intendant de l'abbé.

— Au point qu'on veuille le tuer ?

Deogaire secoua la tête.

— Des temps difficiles arrivent pour Cashel, des temps funestes.

Eadulf se surprit à éviter ces yeux brillants, profondément enfoncés dans leurs orbites.

— Je dois aviser Colgú.

— Allez-y, approuva frère Conchobhar. Nous prendrons soin du corps

C'était lui qui, d'ordinaire, se chargeait des trépassés au sein de la forteresse, préparant leur dépouille aux rites de l'inhumation.

Eadulf les laissa donc et se dirigeait vers les appartements du roi quand Fidelma, venant d'un pas vif à sa rencontre, lui demanda sans préambule :

— Quelles nouvelles ? As-tu tiré de lui la moindre information ?

— Il est mort. Assassiné, répondit sombrement son époux.

Ses yeux verts s'agrandirent tandis qu'Eadulf lui narrait rapidement ce qui s'était passé.

— C'est ennuyeux pour nous, dit-elle, répétant presque les paroles de l'apothicaire.

— Nous devons avertir Colgú et l'abbé Séгдаe. Dis-moi, reprit-il après une hésitation, que sais-tu de Deogaire ? Je n'avais jamais entendu parler de lui auparavant.

— Deogaire ? Il a toujours eu un comportement singulier. Excentrique mais sans rien d'effrayant, à moins qu'on ne croie pour de bon à son don de prophétie. De temps à autre, il rend visite à son oncle, Conchobhar, mais il se plaît mieux en compagnie de ceux qui ajoutent foi à ses prédictions.

— Les gens de Sliabh Luachra, par exemple ?

— Exactement.

— Une personnalité puissante, admit Eadulf. Même moi, j'en ai éprouvé l'ascendant.

— Ça, c'est indéniable, sans quoi il ne parviendrait pas à abuser les gens. Oh, non !

Eadulf eut à peine le loisir de s'interroger sur cette interjection qu'il aperçut la silhouette anguleuse d'Aillín venant à pas pressés à leur rencontre. L'air belliqueux, le chef brehon de Colgú se planta devant eux.

— Je viens de voir frère Conchobhar, lança-t-il sèchement. Je m'en

vais informer le souverain.

— Nous aussi, répondit Fidelma, qui s'attira un regard fielleux.

— J'apprends que votre époux a été témoin du meurtre de son compatriote. Il me faudra savoir ce que le Saxon a dit avant d'expirer.

— À moi ? Rien ! protesta Eadulf. Il était déjà décédé quand je l'ai trouvé. Je ne le connaissais même pas.

— En ce cas, pourquoi le cherchiez-vous ? Vous êtes tous deux saxons. Qu'était-il pour vous ? cracha le vieillard.

Eadulf exhala profondément afin de se calmer. Aillín avait toujours détesté Fidelma et sa haine s'était encore exacerbée depuis qu'elle s'était portée candidate, devant le conseil des brehons, aux fonctions qu'Aillín occupait désormais. Cette aversion rejaillissait sur lui.

— Je suis du royaume des Angles de l'Est tandis que frère Cerdic était originaire de Magonsaete. Donc, si vous voulez être précis, nous ne sommes absolument pas saxons, répliqua très calmement Eadulf.

— Angles, saxons ! Qu'importe ? riposta l'autre.

Fidelma décida d'intervenir.

— Mon frère a invité Eadulf à conférer avec l'abbé Ségdae et lui-même, ce matin, car il souhaite ses conseils. Sur sa requête, Eadulf s'est rendu auprès de ce moine pour découvrir la raison de sa venue. Si cette explication ne vous convient pas, toute demande d'information supplémentaire devra être adressée au roi.

Le brehon accusa le coup, puis rétorqua, les traits crispés :

— Je suis le chef brehon. Il m'incombe de mener les investigations sur ce crime. Je ne permettrai pas que l'on usurpe mon rôle.

Fidelma eut un sourire sans joie.

— Je ne vois pas qui chercherait à le faire, Aillín. Je vous propose de nous accompagner. Mon frère a sûrement hâte d'entendre les faits de la bouche d'Eadulf.

Sur ce, après un bref regard à son époux, elle ouvrit la marche vers la chambre du conseil. Eadulf lui emboîta le pas et, après quelques instants d'hésitation, le brehon s'empressa de les rattraper.

Colgú accueillit la nouvelle avec gravité.

— Il va falloir l'apprendre à l'abbé Ségdae. Comment découvrir des suspects alors que nous ne savons rien de ce frère ?

Aillín s'éclaircit la gorge.

— Une personne issue de la même nation réside dans ce château.

Le roi le considéra, ébahi, puis comprit ce qu'il sous-entendait.

— Vous voulez parler d'Eadulf ? Eh bien, en quoi cela nous aide-t-il ?

— Il se trouvait auprès du frère quand il est mort. Par conséquent...

— Allons ! s'irrita le souverain. L'heure n'est pas à la plaisanterie.

L'autre pinça les lèvres. Colgú se trompait, Eadulf le savait : le vieux brehon plein de préjugés était loin de vouloir faire de l'esprit. Il allait devoir se méfier de lui.

Fidelma enchaîna bien vite :

— Frère Cerdic et frère Rónán ont invité l'abbesse Líocho à ce conseil. Elle a préféré séjourner en ville plutôt qu'au château. Comme je la connais, je lui demanderai si elle avait déjà rencontré frère Cerdic auparavant et s'il lui a fourni des précisions lorsqu'il est allé la trouver à Cill Náile.

— Si tu penses que cela en vaut la peine, bien sûr, n'hésite pas. Tâche aussi de la convaincre qu'elle est la bienvenue chez nous.

Aillín toussota à nouveau pour attirer l'attention.

— Puis-je vous rappeler qu'en tant que chef brehon, c'est à moi qu'il appartient de mener ces différentes enquêtes ?

— Croyez-vous que je l'oublie ? Cependant, des tâches plus importantes vous attendent. Je veux que vous collaboriez avec l'abbé Ségdæ pour préparer l'accueil de cette députation. Voilà votre priorité. Fidelma pourra se concentrer sur le meurtre, étant habituée à de telles affaires.

— Mais... commença à objecter le brehon.

Colgú le fit taire d'un geste.

— Plus tôt vous commencerez et mieux ce sera. Bien entendu, si vous apprenez quelque détail qui vous semble intéresser l'enquête de Fidelma, vous l'en informerez.

Le brehon faisait grise mine. Après une brève inclinaison de la tête, il sortit. Aussitôt, l'atmosphère se détendit.

— Cet homme devient plus impossible de jour en jour, maugréa Colgú.

Ce commentaire les surprit, car il ne s'agissait pas à un roi d'émettre une telle critique en public.

— C'est ton chef brehon, souligna Fidelma avec douceur.

— Pas par choix.

Certes, Aillín avait accédé à cette position quand Áedo, le chef brehon du royaume, avait donné sa vie pour sauver le roi quelques

mois plus tôt. Aillín était alors son suppléant, en raison de son âge et de son expérience ; au moment de sa nomination, le conseil des brehons avait eu le sentiment qu'il prendrait bientôt sa retraite, aussi lui avait-on accordé ce titre en reconnaissance de ses services. Et puis Áedo était mort. L'entrée en fonction d'Aillín s'était ensuivie et avait été entérinée, bien qu'il fût connu pour son esprit tatillon, sa pédanterie et ses préjugés. Les lenteurs causées par son attention méticuleuse à des brouilles exaspéraient Colgú.

Le roi s'adressa à Eadulf :

— Avez-vous quoi que ce soit à ajouter concernant le meurtre de frère Cerdic ?

— Non, si ce n'est que j'approuve la suggestion de Fidelma ; interroger l'abbesse Lóch est pour l'instant la seule piste logique. Il y avait forcément au château quelqu'un qui le connaissait assez bien pour avoir un motif de le tuer.

— Pourquoi ? Un étranger n'aurait-il pu commettre ce crime par rancœur envers le pays d'origine de cet homme ou ses choix en matière de foi ? N'oubliez pas, maints d'entre nos gens d'Église ont été chassés du royaume des Angles et des Saxons après Streonshalh, où l'on trancha en faveur des préceptes de Rome. Après tout, même certains Angles, certains Saxons sont venus chercher ici la liberté de vivre selon leurs convictions – par exemple, frère Berrihert et ses compagnons, qui se sont installés à Eatharlach.

— Un bon argument, convint Eadulf. Toutefois, frère Cerdic connaissait son agresseur.

— Sur quoi vous fondez-vous pour l'affirmer ?

— Il était sans méfiance. Il l'a laissé approcher suffisamment pour lui infliger deux coups mortels, sans se douter de rien.

— La déduction est raisonnable, approuva Fidelma.

Le roi réprima un soupir.

— En ce cas, laissez-vous guider par la logique. Il serait préférable de résoudre cette affaire avant l'arrivée de l'évêque Arwald et de son groupe. Rien ne devrait plus détourner notre esprit de cette visite, et de ce qu'elle cache.

— Nous ferons de notre mieux, soyez-en sûr, répondit Eadulf en se levant pour prendre congé.

Fidelma l'imita et ils s'apprêtaient à sortir quand Colgú lança derrière eux :

— *Post equitem sedet atra cura.*

— Je n'ai pas saisi ce qu'a dit ton frère, avoua Eadulf une fois dehors.

— Cela provient d'une ode d'Horace : « Le noir souci monte en croupe derrière le cavalier. »

— Si puissant soit-il, un roi ne peut s'affranchir de l'inquiétude, réinterpréta Eadulf avec philosophie. Certes, il en a de bien grands motifs.

Ils prirent leurs montures aux écuries et s'approchèrent de l'entrée principale. Le garde de faction les salua avec respect.

— Nous descendons simplement en ville, Luan, dit Fidelma. Si l'on nous demande, nous ne serons pas longs.

— Où allez-vous exactement, lady ?

— À la recherche de l'abbesse Líoch.

— Vous l'avez manquée de peu.

Elle échangea un coup d'œil surpris avec Eadulf.

— Comment cela ?

— Elle vient de quitter le château avec une autre religieuse. Vous la rattraperez facilement, elles sont à pied.

Fidelma savait que Luan était de garde quand elle était revenue de sa promenade matinale avec le petit Alchù, néanmoins, lorsqu'ils avaient quitté les deux femmes sur la piste, celles-ci descendaient vers la cité qui s'étendait au sud du grand rocher de grès où s'élevait le palais des Eóghanacht.

— Quand l'abbesse est-elle entrée dans l'enceinte ? s'enquit-elle.

— Pas très longtemps après vous, lady. Vous discutiez avec l'ami Eadulf dans la cour, puis vous êtes partis chacun de votre côté. C'est alors qu'elles se sont présentées.

— Elle se serait donc ravisée ? murmura Fidelma, pensive.

— Ne disais-tu pas qu'elles étaient à cheval ? Pourtant, d'après Luan, elles sont arrivées à pied, lui rappela son époux.

— Oui, c'est bien ça, confirma le guerrier.

— Un mystère de plus, remarqua Eadulf.

— Celui-là sera facile à résoudre ! répliqua-t-elle, pressant sa monture en avant pour franchir les portes.

Ils retrouvèrent les religieuses sur la place du marché, et non pas à pied, mais à cheval. Fidelma héla son amie, qui tira sur les rênes, imitée par sa compagne.

— Líoeh ! Il paraît que vous êtes montées au château.

Les voyageuses paraissaient nerveuses, songea Eadulf. Ou était-ce le fruit de son imagination ?

— Mon frère insiste pour que vous acceptiez notre hospitalité et s'offusquerait d'un refus, poursuit son épouse affablement. À propos, ajouta-t-elle avant que l'abbesse n'ait pu répondre, voici Eadulf, mon époux. Eadulf, je te présente l'abbesse Líoeh de Cill Náile.

Il inclina la tête.

— Fidelma m'a souventes fois parlé de vous.

L'abbesse lui rendit son salut en le dévisageant brièvement, sans mot dire. Pas étonnant qu'elle eût impressionné le petit Alchú. Elle avait des sourcils noirs et des yeux sombres dans des orbites creuses. Ses traits étaient séduisants, un peu poupins, avec des joues roses et des lèvres rouges charnues. Cependant, bien qu'elle ne fût guère plus âgée que Fidelma, elle était vêtue de noir des pieds à la tête, ce qui n'était pas la coutume du pays. Il avait en revanche observé une tenue similaire à Rome, parmi les religieuses d'âge respectable.

— Pardonnez-moi, ma sœur, j'ai oublié votre nom, dit Fidelma à la compagne de l'abbesse, conservant un ton enjoué malgré le silence qui leur était opposé.

— Dianaimh, ma *bann-mhaor*, répondit Líoeh à sa place.

L'intendante de l'abbesse formait avec cette dernière un contraste saisissant, car elle portait les habits colorés qu'affectionnaient les habitantes des cinq royaumes. Des mèches de cheveux blonds s'échappaient du *caille*, le voile qu'arboraient les femmes entrées en religion ; son visage manquait de finesse mais était par ailleurs attrayant, d'une fraîcheur juvénile. Pour l'heure, ses yeux bleus n'exprimaient que méfiance.

— Mon frère insiste pour que vous jouissiez du confort des quartiers des invités, où vous serez bien mieux que dans n'importe quelle auberge. Vous ne pouvez dire non.

— Puisque le roi l'ordonne, nous obéirons, concéda l'abbesse.

— Quand je vous ai quittées, tout à l'heure, je pensais que vous vous rendiez directement en ville.

Líoeh s'éclaircit la gorge.

— Certes, mais, comme vous m'aviez informée que l'abbé Ségdae était au château, j'ai pensé aussitôt après qu'il convenait de l'aviser de ma présence.

— Bien entendu. La sentinelle a précisé que vous étiez à pied, continua Fidelma d'un air candide. La montée a dû être fatigante.

— Nos chevaux étaient fourbus, répliqua l'abbesse.

Les voyant surpris de sa brusquerie, elle expliqua sur un ton radouci :

— Nous préférons les laisser se reposer et, justement, nous avons rencontré en chemin un jeune homme qui a bien voulu nous les garder.

— Ah ! Donc vous avez vu l'abbé ? s'enquit Eadulf.

— Non, nous ne l'avons pas trouvé. Nous avons récupéré nos montures et pensions nous mettre en quête d'un logis.

— Tant d'efforts pour rien, quel dommage ! compatit Fidelma. C'est donc réglé : vous vous installez au château. Vous y trouverez meilleure chère qu'en ville.

Elle fit faire demi-tour à son cheval.

Après une hésitation – allaient-elles se raviser malgré tout ? s'interrogea Eadulf –, elles l'imitèrent.

— La visite de cette délégation nous a fait l'effet d'un coup de tonnerre, reprit Fidelma de but en blanc. Donc, l'émissaire saxon est venu vous proposer d'assister à cette réunion ?

— En effet, ainsi que je vous l'ai dit, confirma Líoch en se rembrunissant.

— Nous ne comprenons pas que l'évêque Arwald tienne à vous voir. Frère Cerdic en a-t-il mentionné la raison ? Vous a-t-il donné le moindre détail ?

— Seulement qu'ils étaient investis de l'autorité de l'Église.

— C'est intéressant qu'il ait fait halte dans votre abbaye avant de rencontrer Ségdae.

L'abbesse gardait les yeux rivés sur la route, comme si elle se concentrait pour guider sa monture.

— Lorsqu'on débarque à Laigin, la route d'Imleach passe par Cill Náile. Il était donc naturel que frère Rónán et lui s'y arrêtent.

— Assurément. Pourtant, continua Fidelma d'un ton léger, en vous écoutant, ce matin, j'ai eu l'impression qu'il requerrait votre participation en particulier.

L'abbesse Líoch claqua la langue, exaspérée. Fidelma lui adressa un sourire contrit.

— Pardonnez-moi, mon amie. Vous savez que je suis *dálaigh*. N'est-ce pas la déplorable habitude des gens de loi de poser toutes sortes de

questions ? Cela m'est devenu une seconde nature. Néanmoins, il me déplairait de paraître trop curieuse.

— Et moi, de donner l'impression que vos questions m'incommodent.

— Tout va bien, dans ce cas. Hormis pour des raisons de géographie, pourquoi frère Cerdic aurait-il sollicité votre présence ?

— Parce que, je présume, il avait appris que j'ai œuvré au royaume d'Oswy de Northumbrie. Il devait penser que, connaissant la langue de son peuple, je saurais me rendre utile.

— Il est vrai. Ainsi, vous ne l'aviez jamais rencontré, du temps où vous étiez là-bas ? Je me souviens que, bien que vous ayez voyagé avec notre groupe quand nous sommes allés à Iona, puis à Streonshalh, vous n'avez pas assisté au concile à l'abbaye de Hilda. Vous aviez décidé de rester dans cet endroit...

— Lastingham. L'abbaye de Lastingham. Pour répondre à votre interrogation : non, je n'avais jamais vu ce frère avant qu'il n'arrive à Cill Náile. Pourquoi tant d'insistance, Fidelma ?

— Sans vouloir vous alarmer, je devais vous l'apprendre... On a trouvé frère Cerdic assassiné.

L'abbesse tira si rudement sur les rênes que son cheval se cabra en hennissant. Blême, elle se tourna vers sœur Dianaimh, dont les traits s'étaient décomposés.

— Ne l'auriez-vous pas aperçu pendant que vous étiez en quête de l'abbé Ségdæ ? poursuivit Fidelma, feignant de ne pas remarquer leur réaction.

— Aucunement. Et... la chose est toute récente ?

— Oui, répondit Eadulf. C'est moi qui l'ai découvert dans la chapelle.

— Assassiné ?

— Poignardé en plein cœur, précisa-t-il, décidant de s'en tenir à ce détail.

— Cela va jeter une ombre sur cette visite, murmura Líoich.

— À coup sûr, convint Fidelma avant d'ajouter : À ce propos, j'espérais que vous pourriez m'éclairer un peu.

— Je serais bien en peine de le faire. Des prélats viennent discuter avec le roi et notre archevêque, l'abbé Ségdæ d'Imleach. Quant au reste, cela dépasse mon entendement.

— Eh bien, tant pis ! Vous n'avez rien remarqué non plus de

particulier, alors que vous cherchiez l'abbé ?

— Quoi, par exemple ?

— En passant du côté de la chapelle, vous auriez pu voir quelqu'un y entrer ou en sortir...

— Non, personne, répondit l'autre avec fermeté.

Ils étaient arrivés aux portes où Luan montait toujours la garde.

— Demandez au responsable des écuries de s'occuper des montures de nos invitées, ordonna Fidelma. Puis envoyez quérir Beccan.

Peu après, l'intendant vint accueillir les deux visiteuses comme il convenait. Fidelma et Eadulf les regardèrent s'éloigner vers les quartiers où elles seraient hébergées.

— Tu ajoutes foi à ses dires ? interrogea-t-il.

Elle soupira.

— À ce stade, il ne servirait à rien de la prendre de front. En se fondant sur quoi, de toute façon ? C'est clair, il y a là anguille sous roche... pourtant, la Líoche que j'ai connue ne pratiquait pas l'art du subterfuge. Je ne l'ai guère revue depuis qu'elle a pris la tête de Cill Náile, après son retour du royaume d'Oswy. Elle a terriblement changé. Où est passée la jeune fille insouciant d'antan ? Elle a l'air si triste... As-tu remarqué sa froideur ? On aurait dit qu'elle s'adressait à une étrangère.

— T'a-t-elle marqué la même attitude quand tu l'as rencontrée avec Alchú ?

— Oui, mais je n'y ai pas attaché d'importance sur le moment.

— Que pouvons-nous faire, à présent ?

— Pas grand-chose, tant qu'on ne dispose pas de plus d'informations.

— On pourrait interroger sa compagne, suggéra Eadulf. Elle se montrera peut-être plus loquace.

— Sœur Dianaimh ? Elle est aussi discrète qu'une souris, au point qu'on en oublie sa présence. Elle porte un prénom que je n'avais encore jamais entendu. Il vient de Laigin et signifie « la Parfaite ». « La Taciturne » lui aurait mieux convenu ! observa-t-elle avec une petite moue. Pour l'instant, continuons à vérifier si l'on a vu rôder quelqu'un du côté de la chapelle pendant que tu étais à l'intérieur.

— Tu sais, déclara Eadulf, Aillín a raison.

— Raison ? À quel propos ?

— J'ai de quoi passer pour suspect.

— Ne sois pas ridicule !

— Je suis un Angle. J'aurais pu connaître frère Cerdic de longue date. Je suis bien renseigné au sujet du royaume dont vient son évêque. Qui peut affirmer que j'ignore tout de cette députation ?

Fidelma pouffa de rire, le laissant déconcerté.

— C'est la première fois que j'entends quelqu'un soutenir qu'on devrait le soupçonner de meurtre !

Il sourit.

— Tout ce que je dis, c'est qu'on peut comprendre son point de vue.

— Aillín est un vieux grincheux qui n'avait pas assez de talent pour être nommé chef brehon. Seule la disparition d'Áedo lui a valu sa présente position. Par malheur, il ne possède pas la largeur d'esprit et l'imagination qui lui permettraient de voir plus loin que le bout de son nez. Allons parler à frère Conchobhar. Il aura peut-être quelque chose à nous apprendre maintenant qu'il a examiné le corps.

À leur vif désappointement, le vieux moine ne put que confirmer la cause du décès, qu'ils connaissaient déjà. Ils sortaient de l'officine quand un appel les fit se retourner. Gormán s'empessa de les rattraper.

Fidelma accueillit avec plaisir le nouveau commandant de la garde royale.

— Gormán ! C'est bon de vous voir revenu d'Áth Thine sain et sauf. Avez-vous résolu le différend ? L'ordre est-il rétabli ?

— La querelle n'était pas bien méchante, lady, lui répondit-il avec un grand sourire. Une simple histoire de bétail égaré au-delà de la frontière, qu'un brehon aurait pu résoudre. Une affaire autrement plus grave s'est produite chez les Déisi.

— Grave à quel point ? demanda Eadulf.

— Des voyageurs ont été attaqués sur le fleuve, à l'est du Champ de miel, tout près de la petite chapelle de frère Siolán ; l'un des deux moines et les deux bateliers ont péri.

— Qui les a attaqués ? interrogea Fidelma, consternée.

— Le prince Cummasach des Déisi ne contrôle plus certains jeunes du clan, ces temps derniers. Nous avons rapporté les faits au brehon du Champ de miel, qui va mener l'enquête. D'après le rescapé, les voyageurs étaient censés retrouver là-bas un certain frère Docgan. Nous avons eu beau poser la question à la ronde, personne n'a entendu parler de lui.

— Docgan est un nom saxon, leur apprit Eadulf. Il signifie « petit

chien ».

— Qu'est devenu ce rescapé ? s'inquiéta Fidelma.

— Nous l'avons ramené avec nous. Je pense que vous devriez parler avec lui, l'ami. Je l'ai conduit chez vous.

Eadulf attendit une explication qui ne vint pas.

— Vous êtes fort mystérieux, Gormán, remarqua Fidelma.

— Je tiens à m'assurer que cet homme est vraiment ce qu'il prétend.

Comprenant qu'il n'en saurait pas plus, Eadulf céda.

— En ce cas, finissons-en.

Dès leur entrée dans leurs appartements, ils constatèrent que Gormán avait confié la surveillance de leur hôte à Enda, qui les salua d'un mouvement du menton et d'un sourire. Leur attention se concentra ensuite sur l'homme qui regardait par la fenêtre, à l'autre bout de la pièce, et dont ils ne voyaient que le dos. En les entendant, il se retourna.

Eadulf eut un mouvement de recul et s'écria :

— Toi !

1. Voir *Le Concile des maudits*, 10/18, no 4466.

CHAPITRE IV

Le jeune homme qui leur faisait face écarta les bras.

— Eh oui, c'est bien moi !

Cet échange avait eu lieu dans leur propre langue, mais Fidelma la connaissait suffisamment pour comprendre.

— Je te croyais mort depuis des années, dit Eadulf, bouleversé.

— Pour autant qu'il me déplaie d'ébranler tes certitudes, mon cher frère, répondit l'autre en souriant, en l'occurrence je suis heureux de te détromper.

— Egric, c'est vraiment toi ?

— Moi-même, de dix ans plus vieux.

Eadulf se précipita sur lui et le serra dans ses bras. Il déversait un flot de paroles désordonnées que Fidelma renonça à saisir.

Le nouveau venu se dégagea en riant, puis regarda Fidelma et posa une question. Eadulf se tourna d'un air penaud.

— Voici Egric, mon frère cadet.

L'explication paraissait superflue tant, alors qu'ils se tenaient côte à côte, la ressemblance était frappante.

— C'est ce qu'il nous a dit, déclara Gormán, mais je devais m'en assurer. Nous allons maintenant vous laisser à vos retrouvailles.

Il fit signe à Enda de le suivre.

Quand Eadulf eut présenté son épouse, ils appelèrent Muirgen pour qu'elle leur apporte une collation et s'assirent auprès du feu.

— Que de temps nous avons à rattraper ! déclara Eadulf, passant au latin que Fidelma pratiquait couramment. Connais-tu assez cette langue pour que nous l'utilisions ? demanda-t-il à son frère.

— Je parle aussi un dialecte d'ici, car j'ai été converti tout comme toi par des maîtres qui venaient de ce royaume. De plus, j'ai passé des années en tant que missionnaire parmi les Cruthin du Nord, après

qu'Oswy les a soumis. Nombre d'habitants de Dál Riada s'étaient établis dans leur clan et parlaient une langue proche de celle de Muman, ce qui m'a permis d'acquérir une plus grande aisance.

— Eadulf et vous avez beaucoup à vous raconter, dit Fidelma.

Elle était revenue à sa propre langue afin de tester les connaissances d'Egric. D'ailleurs, pensait-elle, il devait suffisamment la maîtriser pour se faire comprendre de Gormán et des autres.

— Mais d'abord, reprit-elle, commençons par le commencement : dans quel dessein êtes-vous ici ?

— C'est une longue histoire que je vais tenter d'abréger, répondit Egric. Je ne sais si Eadulf a évoqué mon passé ?

Fidelma hésita, mais se sentit contrainte de dire la vérité.

— Il n'a jamais fait allusion à un frère.

— Parce que je le croyais mort ! se justifia son époux. Lorsque nous étions jeunes, nous avons été convertis par Fursa, venu avec d'autres missionnaires de ton pays. Il m'a inspiré l'envie d'étudier à Tuam Breacain ; c'est ainsi que j'ai quitté Seaxmund's Ham. Je croyais que mon cadet était parti rejoindre les guerriers d'Athelwold à Rendel's Ham. Egric ne rêvait que plaies et bosses. À l'époque, notre terre était menacée par Wulfhere de Mercie, qui levait une armée. Quand je suis retourné à Seaxmund's Ham, personne n'avait de nouvelles de lui. J'ai vraiment cru qu'il avait péri sur un champ de bataille.

— On mûrit avec le temps, fit valoir Egric. J'ai préféré la sérénité de la foi au fracas des armes.

— C'est incroyable... Se retrouver au bout de toutes ces années, et ici, de surcroît ! s'exclama Eadulf.

— Nous nous sommes manqués à plusieurs reprises après ton départ. Je me suis rendu avec un groupe de religieux à la cour d'Oswy, à Streonshalh. Là-bas, j'ai entendu ton nom, associé au Grand Débat qui s'y était tenu. On m'a dit que tu avais pris la route de Rome.

— En effet, pour la seconde fois.

— Oswy a accepté la règle romaine, même si, parmi ses prêtres et ses évêques, certains préféraient les préceptes des missionnaires d'Aidan d'Iona, qui avait apporté la foi en Northumbrie, expliqua Fidelma. Eadulf et moi avons accompli ensemble le voyage à Rome. Dans quelle abbaye vous êtes-vous retiré, à Streonshalh ?

— Dans aucune. Oswy voulait que les nouveaux missionnaires répandent la parole divine chez les Cruthin, dont il gouvernait le

royaume en ce temps-là. Ainsi, j'y ai passé quelques années, à prêcher tout en apprenant leur langue. Et puis, l'an dernier, avant le printemps, Oswy a rendu l'âme. Les Cruthin sont alors tombés sous l'autorité de Drust, fils de Donal, un roi auparavant assujetti à Oswy. Le peuple regimbait depuis longtemps sous le joug étranger. Cette fois, il s'est soulevé. J'ai cherché mon salut dans la fuite et j'ai réussi à regagner Streonshalh sain et sauf.

« Le royaume d'Oswy aussi était en proie aux changements. Les rois des provinces de Deira et de Northumbrie rivalisaient pour le pouvoir. Wilfrid, qui menait la faction proromaine au Grand Débat de Streonshalh, s'était arrogé des pouvoirs quasi illimités. Pour commencer, il a évincé nombre des membres de l'ancienne Église de Colomba, dont l'évêque Chad. Il se débarrassait ainsi de toute opposition à Rome. Même l'épouse d'Oswy, Eanfleda, et sa fille ont dû se réfugier dans l'abbaye de Hilda, qui était apparentée au roi défunt, mais qui, elle, prônait toujours les enseignements de Colomba. Apparemment, Wilfrid menait cette politique avec l'autorisation pleine et entière de Théodore de Cantorbéry, qui l'avait nommé évêque de Northumbrie.

Il marqua une pause le temps de se désaltérer.

— Quoi qu'il en soit, ce royaume n'était pas le mien ; je suis parti vers le sud. Arrivé dans la ville du peuple de Kent, j'ai fait la connaissance d'un clerc de Rome, le vénérable Victricius de Palestrina. Théodore lui avait confié une mission : il devait se rendre ici, dans ce royaume, et y rencontrer certaines personnes. Le vénérable Victricius connaissait très peu la langue, aussi m'a-t-il proposé de l'accompagner en tant qu'interprète.

— C'est donc Théodore qui t'a envoyé ? s'étonna Eadulf. Quelle coïncidence ! J'ai moi-même été son conseiller pendant mon bref séjour à Rome et je l'ai accompagné au royaume de Kent avant de venir ici comme son émissaire.

— Comprends bien que je n'ai jamais rencontré personnellement Théodore de Cantorbéry, se hâta de préciser Egric. Tout a été convenu entre le vénérable Victricius et lui.

— Pourquoi Théodore l'a-t-il dépêché dans cette partie du monde ? s'enquit son frère. Est-ce la même mission qui amène l'évêque Arwald ?

Egric se redressa.

— L'évêque Arwald est là ?

— Pas encore, nous l'attendons d'un jour à l'autre. Alors, crois-tu qu'il y ait un rapport ?

Egric, détendu, esquissa un haussement d'épaules.

— Peut-être. Hélas, Victricius ne m'a jamais confié l'objectif de sa mission.

Eadulf et Fidelma en restèrent pantois.

— Il n'y a jamais fait allusion pendant ce long voyage ? demanda la jeune femme. Aurait-il, au moins, mentionné le nom de l'évêque Arwald ?

— Non. L'évêque est connu à Cantorbéry, mais lui non plus je ne l'ai jamais rencontré.

— Par la Sainte Croix, que tout cela est donc singulier ! s'étonna Eadulf.

— Le vénérable Victricius n'a rien expliqué. Il avait en sa possession un coffret dont il prenait le plus grand soin. Quand nous avons été attaqués, le contenu a été détruit ou emporté par nos assaillants. Je n'ai jamais su ce qu'il y avait dedans.

— Donc, pas une seule fois durant le trajet de Cantorbéry à Muman votre compagnon ne vous a fait de confidences ? insista Fidelma.

— C'est la vérité, lady. Le vénérable Victricius était un homme très réservé. Je sais, on peut être surpris que j'aie accepté de l'accompagner dans ces conditions, néanmoins je l'ai fait de bon cœur. Je lui devais allégeance, lui-même devait allégeance à Théodore de Cantorbéry, et Théodore à Vitalien de Rome. C'était aussi simple que ça. Je m'étais fait à l'idée que j'en saurais plus le moment venu.

Fidelma inclina la tête et commenta d'une voix un peu narquoise :

— Tant de confiance et de soumission aveugles montrent assurément que vous êtes différent de votre frère. Mais maintenant que le vénérable Victricius a disparu avec ses effets, comment achèverez-vous cette mission dont vous ignorez tout ?

— Je ne le pourrai pas, répondit Egric avec simplicité.

— On vous préviendra quand l'évêque Arwald arrivera avec ses compagnons.

— Ses compagnons ?

— Un clerc romain nommé Verax.

Egric soupira.

— Il m'est inconnu.

— Et frère Cerdic ? demanda Fidelma avec sécheresse.

— Qui avez-vous dit ?

— Cerdic.

Cette fois, il eut beau tenter de demeurer impassible, ce nom évoquait manifestement quelque chose pour lui.

— Frère Cerdic ? Je ne pense pas. Qui est-ce ?

— Un émissaire venu nous annoncer l'arrivée imminente de la délégation de Théodore.

— Mais, s'il est là, il peut certainement vous fournir des explications, objecta Egric après un silence gêné.

— Cela lui est impossible, répondit Eadulf.

— Je ne vois pas pourquoi.

— Il est mort.

Son frère pâlit.

— Mort ? Cerdic est mort ?

— Assassiné, ce matin, dans notre chapelle. On ne sait par qui ni pourquoi. Tu as l'air troublé, Egric, tu disais pourtant ne pas le connaître.

Le jeune homme répliqua d'une voix blanche :

— Non, c'est vrai. Mais penser qu'un visiteur saxon ait subi un tel sort, entre ces murailles... Je cours peut-être un danger, alors que j'ai déjà survécu à une attaque dont mon compagnon n'a pas réchappé.

— Il y a, certes, un mystère, admit Fidelma. Pour le résoudre, nous avons besoin du plus grand nombre d'informations possible. Quant à l'agression dont vous avez été victime, nous ferons en sorte que les coupables soient jugés. À présent, dit-elle en se levant, la nouvelle de votre venue doit s'être répandue à travers le château. Il serait peu séant de vous garder plus longtemps pour nous seuls. Nous allons vous présenter au roi et à l'abbé Ségdae, l'archevêque du royaume.

— Est-ce vraiment nécessaire ? demanda Egric. Mon voyage a été long et fertile en incidents. Je suis exténué.

— Vous êtes le frère d'Eadulf, mon époux. Je suis la sœur du roi. Vous voyez, il s'agit d'une affaire de famille. Colgú tiendra à vous connaître, surtout au vu des circonstances.

— Quelles circonstances ?

— Le vénérable Victricius de Palestrina était un haut personnage envoyé par Rome. Puis le meurtre de Cerdic commis au sein du château. L'inquiétude se répand déjà à Cashel.

— Nous allons lui présenter Egric sur-le-champ, approuva Eadulf. À

moins que tu ne veuilles faire d'abord connaissance avec ton neveu ?

— Notre fils, Alchú, précisa Fidelma. Tu oublies qu'il est trop tard pour que je le réveille, Eadulf, même pour découvrir son nouvel oncle. Muirgen ne le permettrait jamais ! Ils auront tout le loisir de lier connaissance demain. Non, le plus urgent est de vous introduire auprès du roi.

Alors que les deux hommes se levaient, Egric lança un regard gêné à Fidelma, puis dit à son frère, dans leur propre langue :

— J'aimerais... euh, faire un tour dans les lieux d'aisances avant d'apparaître devant le roi.

— Je t'y conduis. Fidelma, nous te rejoignons dans un moment, répondit Eadulf, se gardant de souligner qu'elle comprenait ce qu'ils disaient pour ne pas embarrasser davantage le jeune homme.

Quand ils furent sortis, Egric lui confia :

— Désolé, je ne me rappelais aucun terme poli pour désigner cela dans le langage de ce pays.

— Eh bien, tu peux l'appeler *fialtech*, qui signifie « maison du voile ». Le mot pour « urinoir » est *fúatech*. Je vais t'attendre ici. Il est de coutume de se laver les mains dans une cuvette, que tu trouveras dans le coin.

Les gens des cinq royaumes étaient très pointilleux en matière d'ablutions : ils ne transigeaient pas sur le bain complet du soir et la toilette du matin. Cela étant inhabituel parmi son propre peuple, Eadulf jugeait nécessaire qu'Egric en ait conscience.

Son frère acquiesça, disparut, puis reparut sans tarder. Lui voyant les sourcils froncés, Egric lui demanda :

— Qu'y a-t-il ?

— Rien... Je croyais seulement que tous les religieux avaient coutume de faire un signe de croix en entrant et en quittant ce genre d'endroit.

Egric gloussa de rire.

— Dans quel but ?

— Oh ! Parce qu'on pense que les lieux d'aisances sont l'ancre des démons ; quiconque y pénètre ou en sort est enjoint de les bénir et de se signer.

— Étrange coutume ! estima Egric, amusé. Mais, dis-moi, crois-tu que ton épouse a raison et que les gens d'ici vivent dans la peur à cause du meurtre ?

— Ce ne sont pas tout à fait les termes qu'elle a employés, souligna Eadulf. L'assassinat d'un émissaire étranger – un homme d'Église –, et ce au cœur du palais royal, a de quoi semer le trouble. Puis voici qu'à ton tour tu nous apprends que tu as été attaqué et que ton compagnon, un éminent religieux de Rome, a été tué. C'est bien assez pour semer la consternation.

— Comment sais-tu qu'il était éminent ?

— Le titre de « vénérable » n'est pas accordé à la légère.

— Tu as raison.

Fidelma avait dit vrai : l'atmosphère était pesante à Cashel. Le temps qu'ils se rendent dans les appartements royaux, le château résonnait de folles spéculations.

En dépit de la courtoisie que déployèrent Colgú et l'abbé Ségdæ envers Egric, Fidelma le sentait très mal à l'aise. Peut-être parce qu'on lui réclamait avec insistance des détails au sujet de l'attaque, surtout le brehon Aillín, à la langue acérée et l'air suspicieux chaque fois qu'il questionnait le jeune homme.

— Le brehon de Cluain Meala mène l'enquête, rappela Gormán, désolé du déluge de questions qui pleuvait sur Egric. Il soupçonne les jeunes Déisi.

— Nous le laisserons donc élucider l'affaire, décida Colgú. Nous avons déjà notre compte de problèmes avec la mort de frère Cerdic. Et les obsèques ? demanda-t-il à l'abbé. Votre intendant ne devrait-il pas être ici pour veiller à de tels détails ?

— Frère Madagan est retenu par une affaire urgente, mais viendra superviser les préparatifs. Frère Cerdic sera inhumé hors de l'enceinte à minuit, selon la tradition. Peut-être, étant lui aussi saxon, frère Egric voudra-t-il diriger l'enterrement et les prières ?

L'intéressé changea de position sur son siège.

— Je viens d'arriver et connais mal vos usages. Mieux vaudrait qu'Eadulf assume cette tâche.

— Je ne vois pas d'objection à ce que vous vous conformiez à vos rites, l'encouragea l'abbé.

Quand il fut clair qu'Egric n'y tenait pas, Eadulf accepta de s'en charger.

— Une quelconque avancée sur la piste du criminel ? demanda le roi à sa sœur.

Celle-ci ne put retenir un coup d'œil vers Líoich, qui était assise de

l'autre côté de la chambre du conseil.

— Non, pas encore. Il n'y avait pas de témoins directs. Nous allons maintenant élargir nos recherches et je suis certaine que nous trouverons des éléments.

Dans le silence, Colgú poussa un soupir résigné.

— Nous devons donc attendre ce mystérieux Arwald pour connaître le dessein de cette délégation.

Beccan toussota discrètement.

— Il reste la question du repas de ce soir à régler, sire, puisque nous avons des hôtes supplémentaires.

— Qu'y a-t-il à régler ?

— La liste des convives.

— Les convives ? L'abbé Séгдаe, frère Madagan, le brehon Aillín, l'abbesse Líoch et sa *bann-mhaor*, ainsi, bien sûr, qu'Egric, Eadulf et ma sœur. C'est tout.

— Donc, le repas sera terminé avant minuit ?

Colgú toisa son intendant avec fureur. Même Fidelma déplorait que Beccan ne montre pas plus d'initiative, au lieu de solliciter à tout bout de champ confirmation.

— Après le souper, nous nous réunirons dans la cour juste avant minuit pour escorter le défunt jusqu'au vieux cimetière. Les détails ne peuvent-ils être arrangés sans moi ?

Beccan rougit.

— Il s'agit d'une procédure qui empiète sur la bonne marche de la maison royale. Le protocole exige que je requière la permission du souverain.

— Suffit ! Voyez le reste avec frère Madagan.

Beccan inclina la tête, puis tenta d'ajouter quelque chose, mais Colgú y coupa court.

— Je ne veux pas non plus être consulté au sujet des plats servis ce soir. Dar Luga, mon *airnbertach*, vous conseillera. Si ma gouvernante ne connaît pas encore mes plats favoris, des changements s'imposent au château.

En dépit des mets délicats, le repas du soir ne fut pas des plus plaisants. Le brehon Aillín, le visage fermé, se tenait coi ; l'abbesse regrettait manifestement de se trouver là et restait presque aussi silencieuse que sœur Dianaimh. Toutes les personnes conviées étaient présentes, à l'exception de frère Madagan dont l'occupation urgente

s'était muée en indisposition.

— Un refroidissement. Notre ami, frère Conchobhar, lui a prescrit de l'ail des ours et des simples à même de soulager les bronches, expliqua l'abbé Ségdae. Néanmoins, il tient à assister aux obsèques tout à l'heure.

La conversation aurait été tout à fait languissante si Eadulf n'avait persuadé son frère de leur narrer ses aventures. Egric s'était présenté au souper à contrecœur, mais, au fil de la soirée, il se détendait et se plaisait même à parler, sans que ses récits fussent ennuyeux ou répétitifs. Il raconta surtout la période qu'il avait passée chez les Cruthin, un peuple étonnant qui vivait au nord de l'île de Bretagne. Leur fondateur, un nommé Cruthine, avait eu sept fils. Leurs descendants étaient de farouches guerriers qui se peignaient le corps avant d'aller au combat. Les Romains les appelaient *Pictii*, « le peuple peint ».

Oswy de Northumbrie avait gouverné les Cruthin par le biais de vice-rois tout dévoués à ses ordres, mais, expliqua Egric, à l'époque où il était arrivé parmi eux, ils éprouvaient un ressentiment grandissant contre les Angles. Les Dál Riada, qui s'étaient établis à l'ouest trois siècles auparavant, croissaient aussi en force. Un an plus tôt, à la mort d'Oswy, les Cruthin s'étaient révoltés.

— Une période difficile, confia Egric à son auditoire captivé. On nous avait envoyés pour servir Oswy, et voilà que même le roitelet qu'il avait mis en place, Drust, se retournait contre nous.

— Pour servir Oswy ? releva l'abbé Ségdae. N'étiez-vous pas plutôt envoyés là-bas au service du Christ ?

Egric lui adressa un sourire contrit.

— C'est ce que je voulais dire. Toujours est-il qu'Oswy avait été leur souverain légitime en même temps que le protecteur de l'Église. Les rebelles brûlaient et détruisaient sans distinction.

— Comment, alors, avez-vous réchappé à ce carnage ?

— Pour beaucoup d'entre nous, en gagnant la côte, puis un port à l'embouchure d'un fleuve nommé Deathan. Un navire nous a ramenés à Streonshalh, en Northumbrie.

— Par ces temps troublés, ceux que vous avez laissés derrière vous avaient besoin des consolations de la foi, remarqua l'abbé. C'est se dresser contre la loi que d'attaquer et de tuer des religieux. Quelle ignominie !

— Difficile de faire des remontrances à un ennemi armé jusqu'aux dents, fit valoir Egric d'un air sombre. La compagnie avec laquelle je me trouvais a bien failli être massacrée par les Cruthin.

— N'étaient-ils pas chrétiens ? s'enquit Aillín, poussé par la curiosité.

— Si. Ils le sont.

Cette réponse les prit au dépourvu car elle provenait de l'abbesse, tirée de son mutisme.

— Il y a plus de deux siècles, Ninnian fonda une mission dans ce qui était alors la terre des Cruthin. Beaucoup de moines se rendirent dans leur contrée – même notre Colomba, qui porta la foi aux Dál Riada, sur le rivage des enfants des Gaëls.

Elle releva brusquement la tête et planta son regard dans celui d'Egric.

— On a peine à croire qu'ils s'en soient pris à de saintes communautés sans provocation.

— Je me borne à relater ce que j'ai vu, répondit le jeune homme d'un ton indifférent.

— Et, par bonheur, vous en êtes sorti indemne ! ajouta Colgú avec chaleur. Par un effet de la Providence, vous êtes arrivé à Cashel et avez renoué avec votre frère après cette longue séparation.

— Le vénérable Victricius n'a pas eu autant de chance, ironisa Aillín. Pas plus, évidemment, que les deux marins. J'imagine que, bien entendu, vous ignoriez leurs noms ?

Eadulf lança un regard noir au vieux brehon.

— Oui, à mon grand regret, répondit son frère, qui se tourna vers Líoich. Ma mère, vous semblez connaître les Cruthin. Êtes-vous allée dans leur territoire ? J'y ai vu beaucoup de gens des cinq royaumes, surtout de celui d'Ulaidh. Ce peuple parlait un curieux mélange de votre langue et de celle de leurs voisins du Sud, les Bretons.

L'abbesse parut mal à l'aise.

— Maints d'entre nous, de même que mon amie Fidelma, ont été chargés de traverser la mer étroite vers les rives des enfants des Gaëls, où Colomba fonda son abbaye. Nous passions naturellement en territoire Cruthin, comme avant nous nos compatriotes Aidan, Finan, Colmán, Tuda et leurs compagnons. Nous allions porter la foi aux Angles de Northumbrie – une foi rejetée par Oswy après le Grand Débat.

Sa voix exprimait tant d'amertume que Fidelma lança un regard inquiet à son époux.

— C'est lors de ce concile que j'ai rencontré Eadulf, rappela-t-elle d'une voix douce.

— Souvenons-nous que l'assemblée s'est conclue en termes amicaux, enchaîna-t-il. Tous sont restés libres de conserver la liturgie et les rites des cinq royaumes. Même l'abbesse Hilda, dans son abbaye de Witebia. Il en fut ainsi pour Cuthbert, Chad et nombre d'autres. Quant aux gens d'Église qui, comme l'évêque Colmán, ne voulaient pas séjourner là où l'on pratiquait des rites romains, ils sont revenus ici. Aucune discrimination n'a frappé ceux qui désiraient préserver leur propre interprétation de la foi.

— Du moins tant qu'Oswy était en vie, répliqua sèchement l'abbesse. Depuis mon retour, j'ai ouï dire que le principal partisan de l'Église romaine à ce concile s'est s'élevé au rang d'archevêque de Northumbrie. Il a déposé Chad, qui restait favorable à nos rites. On m'a dit que, avec le soutien de Théodore de Cantorbéry, il projette d'éliminer tous ceux qui demeurent fidèles aux enseignements de Colomba au royaume des Saxons.

Colgú toussota, puis intervint avec diplomatie :

— Mes amis, nous sommes réunis pour partager un bon repas, non pour revivre un concile. Changeons de sujet, voulez-vous ?

Rompant le silence qui suivit, Fidelma entreprit de retracer l'histoire des ancêtres des Eóghanacht. C'était en grande partie pour le seul bénéfice d'Egric, cependant elle persévéra. Le soulagement fut général quand retentit la cloche de la chapelle. Ils quittèrent la salle du festin pour rejoindre la petite procession funéraire qui se formait dans la cour.

Le corps avait été lavé et enveloppé dans le traditionnel *racholl*. Quatre membres de la communauté portaient le *fuat*, la bière. Une douzaine de participants, chacun muni d'une torche enflammée, se préparaient à accompagner le défunt vers sa dernière demeure. Le frère Conchobhar, qui avait effectué la toilette, se tenait devant. Eadulf, s'étant porté volontaire pour conduire les obsèques, prit la tête du groupe.

Une silhouette emmitouflée et encapuchonnée les rattrapa dans le noir.

— Frère Madagan ! se récria l'abbé Ségdæ. Est-ce bien sage de sortir alors que vous avez pris froid ?

— Les remèdes m'ont soulagé, répondit l'intendant en réprimant une quinte de toux. Je m'en veux de négliger mes devoirs.

— Tout a été arrangé au mieux, lui assura l'abbé.

Colgú frissonna et drapa les plis de son manteau autour de ses épaules. Il se pencha vers Fidelma et lui dit tout bas :

— Au moins, cet Arwald ne pourra nous accuser de manque de respect envers son émissaire.

— En courons-nous le risque ?

— Nous avons intérêt à trouver le meurtrier, chuchota son frère, qui ordonna ensuite en haussant le ton : Procédons à la cérémonie.

Avant que le cortège ne s'ébranle, une voix résonna, si impérieuse que tous s'arrêtèrent net :

— Prenez garde, gens de Cashel ! Le fils du Chaos vient revendiquer ces lieux !

Un homme se tenait sur les marches de la chapelle. Malgré les ténèbres, ils virent qu'il élevait les bras, laissant choir son manteau derrière lui.

— L'*Antikos* approche de l'orient, reprit la voix, ferme et rythmée. Votre adversaire arrive telle l'étoile du matin, la Porteuse de lumière. Alors suivront la mort et la destruction.

L'abbé Ségdae se signa, contemplant la silhouette avec horreur, et marmonna :

— *Quod avertat Deus !* Dieu nous en préserve !

— Ce n'est que Deogaire, soupira Fidelma alors qu'Eadulf se mettait devant elle pour la défendre.

Colgú poussa une exclamation de rage et chercha des yeux le commandant de la garde.

— Gormán, emmenez Deogaire dans un endroit où il ne pourra pas insulter les morts.

Le vieil apothicaire s'avança en toute hâte.

— Pardonnez-lui, seigneur ! Laissez-moi le ramener chez moi. Il se conduira décemment, je m'en porte garant. Il n'avait pas l'intention d'offenser qui que ce soit.

Deogaire se déplaça légèrement, si bien que la lumière d'une torche illumina ses traits. Il les contemplait tous avec une expression exaltée.

— Je n'insulte pas les morts, mais je tente d'avertir les vivants. Bientôt le Tentateur, le Père du Mensonge approchera d'ici et alors... Restez sur le qui-vive ! Je le sens dans l'air glacé qui souffle de l'est.

C'est écrit dans le ciel des ténèbres et dans la pâleur de la lune. Prenez garde, Ségdæ d'Imleach, au nom de tous ceux que vous prétendez protéger. Voilà tout ce que j'ai à dire.

Sur ce, Deogaire disparut dans la nuit. Gormán et frère Conchobhar allaient s'élancer derrière lui quand le roi les retint d'un geste de la main.

— Laissez-le. Les paroles sont inoffensives. Continuons.

Labbé Ségdæ fit observer avec gravité à son intendant :

— Voyez, frère Madagan, ce qu'il en coûte de prophétiser et de parler d'ouvrir les tombes. Cela vous stigmatise et vous rejette au-delà de toute rédemption, comme ce pauvre lunatique.

Fidelma accompagnant le cortège, ils franchirent les portes et descendirent la déclivité vers le cimetière, où une fosse était déjà creusée. Nul ne connaissant frère Cerdic, on ne réciterait pas d'éloge funèbre. En revanche, Eadulf entonna le *nuall-guba*, la lamentation de l'endeuillé. Labbé prononça la bénédiction et l'assistance rebroussa chemin en silence, laissant les fossoyeurs recouvrir la bière de pelletées de terre.

Plus tard cette nuit-là, Fidelma dit dans le noir :

— Une bien curieuse journée, Eadulf. Tu n'avais jamais fait mention de ce frère auparavant.

Il se tourna légèrement vers elle. Lui non plus ne trouvait pas le sommeil, ressassant les événements : l'arrivée bouleversante d'Egric, le mystère entourant le meurtre de frère Cerdic, puis Deogaire et ses sinistres avertissements...

— Je pensais m'être expliqué là-dessus, répondit-il. Je le croyais mort. Durant ma dernière visite à Seaxmund's Ham, on m'a dit qu'il avait embrassé la carrière des armes. Le bruit courait qu'il avait péri. À quoi bon conjurer les morts ?

— Je te comprends. Ton père était magistrat ?

— Oui, *gerefa*. De même, d'ailleurs, que mon grand-père. D'après la tradition familiale, il était si versé dans la loi qu'il fut le conseiller du roi Athelberht, à Cantorbéry, lorsque les premiers grands textes législatifs furent rédigés dans la langue vernaculaire.

— Vous étiez seuls, ton frère et toi ? Tu ne parles jamais de ta mère. Je croyais que tu n'avais aucune parentèle.

— Ma mère est morte d'un empoisonnement quand j'avais quinze

ans. J'en avais dix-huit lorsque mon père a été emporté par la peste jaune.

— Je savais, pour ton père, mais pas pour ta mère, dit Fidelma d'une voix frémissante d'émotion. Comment a-t-elle été empoisonnée ?

Eadulf relata l'histoire d'un ton haché.

— Un jour, elle est allée chez une voisine, qui venait de faire du pain. Toute la famille s'est attablée pour en manger. Et elle avec eux. Quand elle est rentrée, elle s'est sentie mal. Puis elle a été prise de convulsions. Très vite, sa peau s'est gangrenée. Notre apothicaire, qui était très instruit, a compris que c'était à cause du pain. Il en a interdit la consommation. Mais c'était trop tard. Nos voisins sont morts en quelques jours. Ma mère aussi.

— Qu'y avait-il dans le pain ? insista-t-elle avec douceur.

— L'apothicaire a examiné le seigle, dans la grange du voisin. Il y a découvert un champignon, qui pousse parfois lorsqu'il fait froid ou humide. Pour peu qu'on ne le remarque pas, et qu'il soit moulu pour faire la farine, puis cuit dans le pain, il produit un poison...

— Je suis désolée, chuchota Fidelma.

— Je te l'ai dit, on ne gagne rien à conjurer les morts.

— Quel terrible malheur pour toi et pour ton frère ! Quel âge avait-il à l'époque ?

— Cinq ans.

— Et donc, tu n'avais que dix-huit ans quand ton père vous a quittés ? C'est triste d'être orphelin, Eadulf. J'en sais quelque chose. Je me rappelle vaguement mon père, mais, ma mère, je ne l'ai pas connue... Elle est morte en me mettant au monde.

Eadulf poussa un soupir et s'éclaircit la gorge.

— Tu vois, ce n'est pas bon de se retourner vers le passé. Quoi qu'il en soit, à cette époque, Fursa était arrivé dans notre royaume et prêchait la bonne parole. J'avais hérité de la fonction de mon père, cependant j'étais plus attiré par le monde que Fursa ouvrait devant moi. Sur son conseil, non seulement j'ai mené des études de théologie, mais, vu mon intérêt de longue date pour l'art des remèdes et des potions, j'ai poursuivi dans cette voie à Tuaim Brechain. Le reste, tu le sais.

— C'était à cause de ce qui était arrivé à ta mère ?

Sa question ne rencontra que le silence. La réponse allait de soi.

— Qu'est-ce qui t'a donné à penser que ton frère avait été tué ? Juste une rumeur ? reprit-elle au bout d'un moment.

— Bien que nous ayons tous deux entendu les enseignements de Fursa, il me semblait que cette nouvelle foi le touchait peu. Quand je m'en suis allé étudier, le jeune Egric parlait de rejoindre l'armée de notre roi Athelwold. À mon retour des années plus tard, on m'a dit qu'il était parti et qu'on était sans nouvelles de lui. On présumait qu'il était mort à la bataille.

— Or il s'avère qu'Egric est bien vivant et a suivi ton exemple. Tu as de quoi te réjouir.

Il poussa un nouveau soupir dans le noir.

— Difficile d'exprimer ce que je ressens. Après m'être cru seul au monde pendant tant d'années, c'est étrange de rencontrer soudain ce frère perdu, surtout en de telles circonstances. De plus... certains de ses propos me troublent, comme ses expériences parmi les Cruthin, ou même sa réaction en apprenant les usages liés au *fialtech*.

— Je ne comprends pas.

— On dirait qu'il ignore les fondements de la religion. Ah, bah ! Nous avons été séparés trop longtemps. Je n'ai plus l'habitude d'avoir un frère.

— Aucune chance que d'autres de tes frères et sœurs n'apparaissent subitement sur le pas de notre porte ? le taquina-t-elle.

— Si cela se produit, je ne les connaîtrai pas plus que toi.

— En tout cas, c'est intéressant qu'Alchú ait un nouvel oncle.

Eadulf esquissa un sourire.

— Il va devoir apprendre un nouveau mot. Et moi aussi.

— Comment ça ? dit Fidelma en bâillant.

— *Amnair* est le terme que vous utilisez pour un oncle maternel. Alchú s'adresse à ton frère en l'appelant *Am-Nar*, car il n'arrive pas encore à le prononcer convenablement. Je me demande quel nom il trouvera pour Egric !

— *Bratháir-athar*.

Il fit la grimace.

— Comment est-on censé articuler des sons pareils ?

Elle pouffa de rire.

— Il finira probablement par l'appeler *Braw-her*.

Ils gardèrent le silence. Eadulf dit d'une voix ensommeillée :

— Je n'en reviens pas que, entre les myriades de destinations possibles, le destin ait guidé Egric jusqu'au château.

Il demeura pensif, puis ajouta :

— Ton amie Líoche me paraît elle aussi fort singulière.

— Je la trouve de plus en plus changée. J'ai besoin de discuter avec elle, pourtant je ne sais comment l'aborder. Si je l'accuse, il lui suffira de nier. Elle n'est pas devenue abbesse sans détermination et force de caractère. Je dois trouver un moyen de percer sa cuirasse.

— Que savons-nous ? Frère Cerdic lui a rendu visite avant d'aller voir l'abbé Ségdæ, récapitula Eadulf. Pour quelle raison ? Il devait déjà la connaître. Sinon, pourquoi lui aurait-il dit qu'elle avait intérêt à venir à Cashel ? Et comment croire qu'il ne lui ait pas appris le but de cette délégation ?

— Tu as en tout point raison, Eadulf. Et si nous savions répondre à tes questions, il n'y aurait plus de mystère.

— Que fais-tu du malheureux neveu de frère Conchobhar ? Il a l'esprit dérangé. Quel spectacle, ce soir !

Fidelma resta silencieuse. Eadulf se demandait si elle s'était endormie quand elle remarqua :

— Je ne dirais pas que Deogaire est fou. Différent, assurément, mais il y a en lui quelque chose...

Eadulf éclata de rire.

— Je sais, il a la réputation de posséder un don de prophétie, mais... toutes ces appellations aussi pompeuses que fantaisistes qu'il a données à la personne censée arriver de l'orient...

— Fantaisistes, vraiment ? Moi, ce qui m'a frappée, c'est que pour quelqu'un qui réside dans les déserts montagneux de Sliabh Luachra et qui prétend vénérer les anciennes divinités, Deogaire est étonnamment versé dans les Saintes Écritures.

— Comment cela ?

— Le Fils du Chaos, l'Adversaire, le Tentateur, le Père du Mensonge, qui vient comme l'étoile du matin, la Porteuse de lumière...

— Des sornettes, à mon avis.

— *Antikos* signifie « Adversaire », et même nos Pères de l'Église, Origène et Jérôme, savaient que l'étoile du matin était la Porteuse de lumière... Lucifer.

— Que dis-tu ? se récria Eadulf.

— Deogaire a utilisé les noms qu'on trouve dans nos textes sacrés pour désigner celui que les écrits grecs nomment *ho diabolos* et *ho satanos* – le Diable, ou Satan.

CHAPITRE V

Le ciel était de plomb ; aucun vent ne dispersait les nuages qui pesaient telle une chape. Pour autant, le froid n'était pas rigoureux. Depuis l'aube, la pluie balayait les plaines fertiles autour de Cashel, si drue que, du Rocher, on distinguait à peine la ville. Même les fumées des multiples foyers étaient invisibles sous ce déluge.

C'était un jour de désolation pour les fermiers et les voyageurs. Les uns le maudissaient car il retardait les semailles d'avoine et d'orge dans la terre changée en bournier, les autres parce que les routes, les gués des ruisseaux enflés et les fleuves devenaient impraticables. C'était un jour où nul n'avait envie de s'aventurer au-dehors pour peu qu'on eût le choix, un jour où toute besogne extérieure était différée. Il en allait de même dans l'enceinte. Les guerriers du Collier d'or qui n'étaient pas de garde restaient au *Laochtech*, les quartiers des héros. Même le responsable des écuries et ses palefreniers se calfeutraient autour du feu.

Fidelma et Eadulf estimèrent l'occasion idéale pour présenter Egric à Alchú, puis lui faire visiter le palais. Pendant qu'Eadulf s'en chargerait, Fidelma tenterait d'interroger son amie Líoeh avec diplomatie.

Elle la trouva à la *tech screptra*, la maison des manuscrits. L'abbesse était seule, mis à part le gardien des livres qui écrivait dans son coin sur une tablette de cire, après quoi la surface serait lissée en vue d'un futur usage. Le moine voulut se lever à l'entrée de Fidelma, mais elle posa un doigt sur ses lèvres et fit un geste du menton en direction de la visiteuse, plongée dans un manuscrit à l'autre bout de la salle. Cette bibliothèque faisait la fierté de Cashel. Bien que plus petite que dans la plupart des abbayes, elle possédait plusieurs trésors en grec, en latin et en hébreu, ainsi que dans la langue des cinq royaumes. Ceux-ci étaient

suspendus dans des sacs de cuir sur des crochets ou des râteliers le long des murs. Les livres étaient hautement appréciés et souvent offerts en cadeau au roi.

Líoch leva les yeux à l'approche de Fidelma et se rembrunit.

— Êtes-vous occupée ? lui demanda la nouvelle venue d'un ton aimable tout en s'asseyant sans y être invitée.

L'abbesse tapota sa table du bout de l'index.

— Je lis le dernier ouvrage de Tirechán des Uí Amolngid de Connacht.

— Tirechán ? s'étonna Fidelma. J'ai ouï dire qu'il est mort récemment. Ne se vouait-il pas à faire reconnaître Armagh comme le principal siège de la foi dans les cinq royaumes ?

— Si. Néanmoins cette revendication a été émise par d'autres abbayes plus anciennes et plus importantes.

— J'ignorais que notre bibliothèque comptait cette œuvre. L'abbé Ségdæ en serait affligé. Si ma mémoire est bonne, Tirechán affirmait de surcroît que Patrick avait bâti toutes les églises et les abbayes des cinq royaumes.

— Il qualifie ceux qui osent nier qu'Ard Macha mérite d'être la première cité de la foi de « déserteurs, voleurs et brigands, et simples seigneurs de guerre », convint Líoch.

— En tant qu'abbé d'Imleach et archevêque de Muman, Ségdæ le contesterait avec vigueur.

— Je m'étonne que vous preniez tant à cœur la question de l'autorité ecclésiastique. Pour autant que je le sache, vous avez toujours éprouvé plus d'intérêt envers le droit qu'envers la religion, Fidelma.

Celle-ci ne s'offensa pas.

— Quelquefois, les gens d'Église cherchent à peser sur la loi. Vous-même, c'est bien connu, vous êtes opposée à l'adoption des pénitentiels, qui s'exercent au détriment de nos propres lois. Plusieurs abbés les ont en revanche adoptés, surtout ceux qui estiment que nous devrions nous rapprocher de Rome.

— Vous êtes une excellente avocate. Certes, je défends nos enseignements, admit l'abbesse. Je n'ai pas été surprise que vous quittiez officiellement la vie monastique. Bien qu'on continue généralement à vous appeler « sœur Fidelma », vous n'étiez pas taillée pour la religion, mais pour le droit.

— Je le prendrai comme un compliment.

— C'était bien l'intention. Je n'avais jamais rencontré votre époux avant hier. Il arbore la tonsure de saint Pierre. Quelle est sa position ?

— À l'égard de la foi ? Il en accepte les préceptes, mais il est mû depuis toujours par un amour de la justice qui transcende tout le reste. Il a été converti par des missionnaires de Connacht dans le royaume des Angles de l'Est, dont il est originaire. Puis il est venu étudier ici.

— Même s'il porte la tonsure de Rome ?

— Il est également allé là-bas. Au Grand Débat de Streonshalh, il soutenait la cause romaine.

Les traits austères de Líocho furent à peine animés par un sourire.

— Cela ne remonte pas à tant d'années. Combien, déjà ? Six ou sept ? Vous rappelez-vous notre petit groupe de pèlerins ? Nous nous sommes tous rencontrés à l'abbaye du bienheureux Machaoi, sur l'île d'Oen Druim, avant la traversée vers Iona.

— Comme si c'était hier. J'entreprenais mon premier voyage si loin au nord des cinq royaumes, au-delà du pays des Dál Riada d'Ulaidh. Nous étions effrayés par la tempête et les flots tumultueux.

— J'ai été malade presque tout du long, se remémora l'abbesse. Cependant, par la grâce de Dieu, nous sommes arrivés sains et saufs sur l'île de Colomba.

— Une charmante petite île, acquiesça Fidelma. Puis le voyage reprit, à travers la terre des Cruthin, jusqu'au royaume d'Oswy. Quelle n'était pas notre émotion de marcher sur les pas d'Aidan pour nous rendre à l'abbaye de Hilda ! Nous nous préparions à un grand affrontement avec ceux qui voulaient nous imposer les nouvelles idées de Rome. Bien d'autres ont suivi.

Líocho coula un regard en biais à Fidelma.

— Alors déjà vous ne veniez pas pour défendre la religion, mais pour conseiller notre délégation en matière juridique.

— Je ne le nie pas. Je me suis toujours demandé pourquoi vous aviez mis un terme prématuré à ce périple sans nous en aviser.

— Si vous vous souvenez bien, je voyageais en compagnie d'un jeune érudit. Un ami... qui m'était très cher.

— Oui, Olcán. Que s'est-il passé ?

— Nous nous sommes séparés du groupe et avons poussé vers le sud-ouest, jusqu'à Lastingham. Une modeste abbaye qu'un des rois de cette région avait édifiée car il souhaitait reposer à cet endroit. Cela ne se trouvait qu'à une journée de cheval de l'abbaye de Hilda et, à

l'origine, nous comptons vous rejoindre au bout de quelques jours.

— Pourquoi deviez-vous vous y rendre ?

— Cedd était l'abbé de Lastingham, à l'époque.

— Oui, et l'un des principaux intervenants du Grand Débat, remarqua Fidelma, qui ne voyait pas où sa compagne voulait en venir.

— Il était versé dans plusieurs langues et avait prié Cumméne, l'évêque d'Iona, de lui faire parvenir une copie du *Computus* de Mo Sinu maccu Min de Beannchoir, désirant l'étudier au préalable. Cumméne nous confia le manuscrit à Olcán et moi et nous demanda de le porter à l'abbaye de Cedd. Telle fut la raison pour laquelle nous vous quittâmes en chemin.

— Mais Cedd vint, lui, et prit une part active au concile. Pourquoi Olcán et vous n'étiez-vous pas avec lui ?

— Quand nous arrivâmes à Lastingham, Cedd était déjà parti pour Streonshalh. Nous avons besoin de repos, aussi y sommes-nous restés pour la nuit. Et cette nuit-là...

Elle marqua une pause, une expression indéfinissable sur le visage.

— Nous avons été empêchés de vous rejoindre.

— Empêchés ? De quelle manière ?

— L'abbaye se réduisait à un petit ensemble de bâtisses en bois, sans murs de défense. Pendant que nous dormions, nous avons subi une attaque. Olcán a été tué. D'autres aussi y ont perdu la vie, y compris des femmes.

— Je ne savais pas... Je suis désolée. Comment vous êtes-vous sauvée ?

— Me sauver ? Je ne l'ai pas pu. J'ai été violentée et laissée plus morte que vive. Quand Cedd est revenu après le concile, il a trouvé les survivants terrés parmi les décombres. J'étais du nombre. Il m'a fallu plusieurs semaines pour m'en remettre.

— Qui étaient les criminels ?

— Des guerriers du royaume de Mercie qui menaient une incursion.

Fidelma exhala un long soupir. Elle se rappelait en effet que des raids de Mercie avaient menacé la paix pendant le Débat.

— Ont-ils fini par être capturés et punis ?

— Voici tout ce que je sais : peu après avoir regagné son abbaye, Cedd tomba malade. À l'automne de cette année-là, il succomba à la peste jaune. Nous l'enterrâmes au milieu des ruines calcinées. Je restai quelque temps et m'efforçai de me rendre utile, par gratitude envers ces

gens qui m'avaient soignée quand j'étais folle de chagrin et de honte. Sans leur soutien, je serais morte. Puis je revins dans mon pays, auprès de mon peuple, et je m'abîmai dans le travail qu'exigeait ma petite abbaye de Cill Náile. Peu après, on me chargea de diriger cette communauté et je fus nommée abbesse.

Líoch se carra contre le dossier de son siège et adressa un pauvre sourire à Fidelma.

— Telle est ma triste histoire. Depuis mon retour, tout va bien.

— Ou plutôt, tout allait bien.

L'abbesse sursauta et fixa Fidelma avant de baisser les paupières.

— Je ne comprends pas.

— Tout allait bien jusqu'à ce que frère Cerdic se présente à votre porte. D'après Eadulf, la délégation que nous attendons est dirigée par l'évêque Arwald de Magonsaete, royaume inféodé à la Mercie. Le prénom « Cerdic » aurait la même origine.

— Ce qui implique ? interrogea Líoch, ses yeux lançant des éclairs.

— Après l'épreuve dont vous avez été victime à Lastingham, il serait compréhensible que vous éprouviez de l'hostilité à l'égard des gens de ce pays.

— J'espère bien, même après mon « épreuve », être à même de faire la part entre un peuple entier et quelques individus.

— Voilà qui est admirable. Cependant, je suis contrainte de vous poser la question : avez-vous tué frère Cerdic ?

— Non ! rétorqua l'abbesse d'un ton cinglant.

— Vous en avez eu l'occasion. Vous avez laissé vos montures au bas de la colline et êtes montées à pied afin, avez-vous dit, de ménager les chevaux.

— C'est vrai. Sœur Dianaimh avait l'impression que le sien boitait.

— Donc, vous êtes toutes deux venues au château. Pour quelle raison ?

— Présenter mes respects à l'abbé Ségdae.

— Mais vous ne l'avez pas trouvé. Alors, vous avez rebroussé chemin sans parler à quiconque. Seul le garde vous a vues entrer et sortir. Où avez-vous cherché l'abbé ? À la chapelle ?

Le visage de Líoch était un masque livide.

— Vous avez déjà formé votre opinion, c'est ça ? Je croyais que vous n'aspiriez qu'à la vérité. Il semble que ce qui vous intéresse par-dessus tout soit de désigner une victime expiatoire, un bouc émissaire.

Fidelma la regarda sans ciller, longuement et durement.

— Jurez-moi, sur ce que vous avez de plus sacré, sur notre amitié d'antan, que vous n'avez rien à voir avec la mort de frère Cerdic.

L'abbesse Líoch avança sa tête tout près de celle de Fidelma et répondit avec ferveur :

— Je vous jure, sur tout ce que j'ai de plus sacré, sur le tombeau du pauvre Olcán, si loin de sa patrie, que je n'ai pas levé la main sur ce Cerdic.

Fidelma attendit un moment, puis déclara :

— J'accepte votre parole, Líoch. Vous comprendrez, j'espère, que ma question était inévitable. À moins que nous ne trouvions le coupable, Colgú aura des comptes à rendre à l'évêque Arwald.

L'abbesse dévisagea la jeune femme avec froideur.

— Les temps changent, Fidelma de Cashel. Nous étions toutes deux jeunes et candides. En mûrissant, nous avons appris que le mal existe en ce monde et qu'il importe de le combattre. Vous avez choisi votre méthode et moi la mienne. Après mon départ, je n'aurai nul désir de vous revoir en tant qu'amie. Maintenant, si vous voulez m'excuser, je reprendrai mon étude.

— Vos paroles me peinent, néanmoins l'amitié n'exclut pas la poursuite de la vérité.

Fidelma quitta la bibliothèque, profondément insatisfaite. Loin d'apaiser ses soupçons, Líoch venait de les étayer. Les événements de Lasingham pouvaient motiver une vengeance. Même si elle croyait connaître suffisamment l'abbesse pour se fier à sa parole, elle éprouvait des sentiments contradictoires : elle ne se sentait pas convaincue par ces protestations d'innocence.

Elle se figea dans l'entrée couverte de la maison des manuscrits. Une silhouette accourait sous la pluie battante, traversant la cour tête baissée : sœur Dianaimh. Elle s'arrêta devant Fidelma sous le porche, essuya son visage trempé et sourit avec nervosité.

— Je cherche l'abbesse... L'auriez-vous vue ?

— Oui, à l'intérieur.

Comme la jeune fille allait ouvrir la porte, Fidelma la retint :

— Un mot, je vous prie.

Les yeux bleu vif se tournèrent vers elle, interrogateurs.

— Je me demandais... depuis combien de temps êtes-vous au service de l'abbesse Líoch ?

— Depuis l'été dernier.

— Vous êtes bien jeune pour une *bann-mhaor*.

— Auparavant, lady, je servais à l'abbaye de Sléibhte, à Laigin. J'ai rejoint la communauté de l'abbé Aéd quand j'ai eu l'âge du choix.

— L'abbesse Líoch avait-elle rencontré frère Cerdic avant qu'il ne vienne à Cill Náile, voilà quelques jours ?

Sœur Dianaimh redressa le menton d'un air de défi.

— C'est à elle qu'il faut poser la question.

— Voyez-vous, poursuivit Fidelma, faisant mine de ne pas entendre, il me faut mener l'enquête puisqu'un crime a été commis. Vous vous rappelez que je suis entrée avec vous en ville, après vous avoir rencontrées toutes deux sur la grand-route...

— Oui, vous étiez avec votre fils et un guerrier.

— Je m'étonne que vous ayez changé d'avis, une fois que je vous ai quittées, et que vous soyez montées à pied.

— L'abbesse s'est soudain rappelé ses devoirs à l'égard de l'abbé Séгдаe, cependant nous avons mis nos chevaux à rude épreuve – le mien commençait à boiter –, aussi les avons-nous confiés à un garçon, puis nous avons gravi la colline.

— Vous n'avez pas vu l'abbé Séгдаe.

— L'abbesse vous l'a déjà dit, répliqua l'intendante avec méfiance.

— Où l'avez-vous cherché ?

Pour la première fois, sœur Dianaimh hésita.

— Moi, je suis restée aux portes pendant que l'abbesse s'enquerrait de lui.

— A-t-elle demandé à la sentinelle où l'on pouvait le trouver ? la pressa Fidelma.

— Je ne m'en souviens pas. Je suppose que oui.

— Ainsi, l'abbesse est partie à sa recherche pendant que vous restiez aux portes. Du côté extérieur ou bien dans la cour ?

— Juste à l'intérieur. L'abbesse ne s'est pas absentée très longtemps. Elle a rencontré un vieux moine qui l'a informée que l'abbé conférait avec le roi. Alors, elle a résolu de retourner chercher un gîte en ville. Nous venions de remonter en selle quand vous et ce Saxon, votre époux, nous avez rattrapés. Et maintenant, si c'est tout... ?

— Un moment encore. Vous dites que vous êtes restée près des portes ?

— Oui, répondit la jeune fille impatientement.

— Dans ce cas, vous pouviez voir le flanc de la chapelle, de l'autre côté de la cour principale. Quelqu'un l'a-t-il traversée, pendant que vous attendiez ?

— Quelques personnes, comme on peut l'escompter.

— Comment étaient-elles ? Décrivez-les-moi.

Sœur Dianaimh esquissa un haussement d'épaules.

— Le responsable des écuries, deux guerriers... Oh ! et aussi un religieux.

— Un religieux ? À quoi ressemblait-il ?

— Son capuchon dissimulait son visage, mais de toute façon je ne pouvais savoir qui c'était. Je n'étais jamais venue ici. Maintenant, puis-je passer ?

Fidelma hocha la tête, pensive, pendant que la jeune fille pénétrait dans la bibliothèque. Elle s'attarda quelques instants avant de s'envelopper dans sa mante et de sortir sous la pluie. Elle courut jusqu'à la petite cour à l'arrière de la chapelle où, dans un angle, était située l'officine de frère Conchobhar.

Elle y entra, aussitôt baignée par les effluves puissants qui émanaient d'innombrables plantes séchées suspendues au plafond et d'aromates poussant en pots sur des bancs. Le vieil apothicaire, penché sur un établi au fond de la salle encombrée, s'employait à broyer une pâte dans un mortier. Il leva les yeux à son entrée et écarta sa préparation.

— Je vous attendais, dit-il en guise de salut, la mine grave.

— Vraiment ?

— Je pensais que vous viendriez me voir concernant l'attitude de Deogaire, la nuit dernière.

— Ah ! Elle avait de quoi surprendre, mais ce n'est pas mon propos.

— En quoi puis-je vous aider, alors ? s'enquit le vieillard, étonné.

— On m'a dit que l'abbesse Líoch était passée dans les parages, hier, avant qu'Eadulf découvre le meurtre. L'auriez-vous aperçue ?

Frère Conchobhar se frictionna la tempe comme si cela stimulait sa mémoire.

— Tout à fait. Elle cherchait l'abbé Ségdæ. Je lui ai dit que l'abbé tenait conciliabule avec le roi. Elle m'a remercié et elle est partie. Non, un instant ! Ce n'est pas dans cet ordre-là que ça s'est produit. J'étais ici et, par hasard, j'ai jeté un coup d'œil vers cette petite porte, en face, qui donne sur l'arrière de la chapelle. L'abbesse actionnait la poignée, en

vain évidemment. Je suis allé la prévenir que cette porte était en permanence fermée de l'intérieur et que le seul accès était le portail principal. Je lui ai demandé si je pouvais la renseigner en quoi que ce soit. Elle m'a dit qu'elle cherchait l'abbé Ségdae, et c'est alors que je l'ai informée qu'il se trouvait auprès de votre frère.

— Et ensuite elle est partie ?

— Oui. J'attendais Deogaire, qui devait m'aider à porter quelques objets à la forge.

— Mais elle a très bien pu entrer dans la chapelle, raisonna Fidelma.

Frère Conchobhar posa sur elle un regard scrutateur.

— À condition qu'on lui ait ouvert dès que j'ai eu le dos tourné. Vous ne soupçonnez tout de même pas l'abbesse Líoch d'avoir occis le Saxon ?

— Il est dans ma nature d'être suspicieuse, vous le savez bien, vieil ami des loups, répondit-elle en utilisant avec affection le sens littéral du nom de son mentor.

— Votre nature, je la connais. Ne vous ai-je pas enseigné l'art de mener des recherches quand vous étiez enfant ? fit-il en souriant.

— Vous m'avez appris en particulier qu'on doit poser les bonnes questions pour obtenir des réponses pertinentes. Le problème, c'est que les réponses que j'ai ne mènent à rien.

— Ce qui signifie que vous ne posez pas les bonnes questions, conclut-il.

— Peut-être bien.

Une idée vint soudain à l'esprit de la jeune femme.

— Très peu de temps après cette rencontre, Deogaire vous a rejoint et vous avez traversé la cour pour contourner la chapelle, n'est-ce pas ?

— En effet. Nous apportions des herbes aromatiques à la forge quand Eadulf est sorti par le portail et nous a appelés. Il a demandé si nous avions vu quelqu'un, ce qui n'était pas le cas. Il n'y avait personne dans les parages... Sauf, en fait, frère Madagan, qui se dirigeait de l'autre côté de la cour. Alors Eadulf nous a montré le cadavre.

Fidelma secoua la tête avec exaspération.

— Quelque chose m'échappe, mais je n'arrive pas à savoir quoi. Tant pis, cela me reviendra.

— Et Deogaire ? s'inquiéta frère Conchobhar. Votre frère envisage-t-il de le châtier pour son éclat de cette nuit ?

— Je ne le pense pas, à moins que des membres de l'assistance ne se soient sentis insultés.

Cela ne tranquillisa pas le vieux moine.

— Deogaire affirme qu'il possède l'*imbas forosnai* – le don de prophétie des poètes. Se prévaloir d'un talent de ce genre n'est guère avisé par les temps qui courent.

— L'abbé Ségdæ soutient que c'est interdit et que cela va à l'encontre de la foi.

— Certes, soupira frère Conchobhar. Mais il ne suffit pas de l'interdire pour que cela n'existe pas. Fionn Mac Cumhaill n'avait-il pas moult fois fait la preuve d'un tel don de divination ? Entre nous, je crois Deogaire. Il s'est souvent montré plein de sagesse.

— Ne dit-on pas, pourtant, qu'un sage ne l'est pas forcément en permanence ? objecta-t-elle.

— Là encore, vous avez raison. On dit aussi qu'une bouche silencieuse est la plus mélodieuse. Deogaire aurait mieux fait de se taire.

— Vous a-t-il déjà expliqué ce que signifie cette prophétie ?

— Celle-ci ne m'était jamais venue auparavant, répondit le principal intéressé, émergeant de l'arrière-salle.

— Et de quelle manière l'inspiration vous a-t-elle visité, Deogaire ? interrogea Fidelma sans se laisser démonter.

— Pendant que je contemplais l'astre de la nuit, au-dessus des collines. Ne l'appelle-t-on pas Aesca, la source du savoir ?

— Et donc, en contemplant la lune, vous avez soudain vu qu'un danger menaçait le château ?

— Je ne le nierai pas.

— Je sais que la nouvelle foi ne vous attire pas, mais est-il bien judicieux de se vanter de posséder l'*imbas forosnai* ?

— Tout le monde n'a pas renié les anciennes voies pour l'attrait de l'inconnu, lady. Vous-même avez abandonné la religion afin de préserver nos lois ancestrales.

— J'ai abandonné la vie religieuse – cela ne veut pas dire que j'ai perdu la foi. Et, bien que vous rejetiez les nouveaux enseignements, votre prophétie contenait nombre d'images propres aux Saintes Écritures.

Deogaire gloussa de rire.

— Devais-je recourir à celles de notre culture ? Comment alors

aurait-on interprété clairement mon message ? Les images, comme les mots d'une langue, n'ont de sens que si elles sont communes.

— En réalité, repartit Fidelma, amusée, certains n'ont rien compris aux termes que vous avez employés jusqu'à ce que j'en explique la signification. Pourquoi cet avertissement que Satan allait fondre sur Cashel ?

— J'ai choisi de désigner le Diable car j'aurais produit peu d'effet en annonçant que les messagers des Fomorii s'apprêtaient à souper avec le roi.

Fidelma ouvrit de grands yeux. Deogaire faisait allusion aux anciennes puissances maléfiques de son peuple. De leurs grottes sous les flots, guidées par Cichol, Balor au mauvais œil et Gaborchend à la tête de bouc, elles attaquaient sans relâche les divinités bénéfiques, les enfants de Danú. Chaque fois, Lugh Lamhfada et Nuada à la main d'argent les repoussaient vers les profondeurs.

— En somme, peu importent les images, votre prophétie annonce que le mal va frapper ?

— Ne vous semble-t-il pas que cela a déjà commencé ?

— Vous parlez du meurtre ?

— Je vous laisse libre de votre interprétation, Fidelma de Cashel. Je me contenterai de répéter que je sens un vent glacé venir de l'est et de vous prodiguer un avertissement : mieux vaut se retourner deux fois que de garder les yeux fixés devant soi. La mort revêt bien des formes, même celle d'un démon ailé surgi du Ciel. Vous savez que ce ne sont pas des chimères. J'ai hérité le don de la mère de ma mère, qui le tenait de la mère de sa mère, et ainsi depuis la nuit des temps.

Sur ce, il tourna les talons et quitta l'officine, les laissant médusés.

Frère Conchobhar écarta les bras en un geste désespéré.

— Je suis désolé, Fidelma.

Elle lui répondit en souriant :

— Il ne faut pas, mon vieil ami. J'ai connu des gens dotés du don de prophétie, il serait stupide de nier son existence. Si le mal vient de l'est, autant nous y préparer.

CHAPITRE VI

— Voici mon fils, Alchú, déclara Eadulf après avoir serré l'enfant dans ses bras. Alchú, voici ton oncle Egric, mon frère.

Il avait emmené Egric faire connaissance avec le petit dès que Fidelma était allée poursuivre son enquête. Alchú jouait auprès de Muirgen, dont la tâche consistait à le baigner et à l'habiller, à lui donner son petit déjeuner, puis à le distraire jusqu'à ce que ses parents soient disponibles. Elle se retira dans un coin de la chambre où elle s'affaira à trier des vêtements. Le garçonnet, qui avait accueilli son père avec un sourire, observait gravement le nouveau venu, raide et emprunté sous son regard clair.

— Il ressemble plus à ton épouse, déclara Egric à son frère sans adresser un mot à son neveu.

— Tant mieux pour lui ! plaisanta Eadulf. Dis bonjour à ton oncle, Alchú, ajouta-t-il sur un ton encourageant.

Son fils ne répondit pas immédiatement, mais continua d'examiner l'adulte avec curiosité.

— C'est mon oncle pour de vrai, *athair* ?

— Vrai de vrai, confirma Eadulf. Et tu dois l'accueillir gentiment. Sinon, c'est...

Il chercha l'équivalent de « mal élevé » dans son vocabulaire, opta pour *dorrda*, qui voulait dire « maussade » ou « grincheux ».

— Bonjour, dit Alchú de mauvaise grâce.

Egric se dandina d'un pied sur l'autre et hocha la tête en guise de réponse.

— Je ne suis pas doué avec les gamins, Eadulf, lâcha-t-il enfin.

— Il ne veut rien me dire du tout, murmura Alchú à son père. Ça aussi, c'est *dorrda*, pas vrai ?

Eadulf, les joues cramoisies, perdit contenance.

— Je te vois et je t'entends, petit, s'irrita Egric. Rappelle-toi que ça n'écorche pas la bouche de parler poliment.

Eadulf pinça les lèvres devant cette réprimande. La rencontre n'était pas une réussite. Il n'aurait jamais cru qu'Egric se montrerait aussi désagréable vis-à-vis de son fils qui, bien sûr, s'en rendait compte.

Muirgen s'interposa d'un ton joyeux – à l'évidence, elle avait tout entendu.

— C'est l'heure de la partie matinale de *fidchell*.

Le jeu de « sagesse de bois » était très en vogue à travers les cinq royaumes et Alchú s'y révélait très doué.

Eadulf lança à la nourrice un regard mi-soulagé, mi-reconnaissant, puis entraîna son cadet par le bras. Ce dernier demeura silencieux tandis qu'ils parcouraient les couloirs de la forteresse, évitant les cours battues par la pluie. Eadulf s'étonnait qu'ils fussent devenus à ce point étrangers. Les années de séparation les avaient éloignés autant sur le plan des émotions que physiquement.

— Les choses ont bien changé, Egric, soupira-t-il pour rompre le silence par trop pesant.

— Nul ne reste le même en vieillissant.

— Je n'aurais jamais cru que tu embrasserais la foi. Toi qui aimais tant la bagarre ! Notre père t'avait donné le nom du roi guerrier de notre peuple.

— Je pense avec révérence au roi Egric et à son frère Sigebert, morts sur le champ de bataille quand les Merciens nous ont envahis. Sigebert a été tué alors même qu'il avait passé des années dans un monastère et accompagnait son frère muni d'un simple bâton.

— Je me le rappelle à peine, mais je garde en revanche le souvenir d'Anna, qui régna après la disparition de Sigebert et d'Egric.

— Et moi, des histoires qu'on racontait à son sujet. Anna chassa les Merciens de notre terre et nous devînmes puissants. Cenwealh des Saxons de l'Ouest chercha asile dans notre pays quand ces mêmes ennemis le jetèrent hors de son propre royaume.

— Tu étais certainement trop jeune pour que ça te marque, répondit Eadulf, surpris.

Egric eut un mince sourire.

— J'ai très bonne mémoire, mon frère. J'étais assez âgé pour ne pas oublier le jour où nous avons appris qu'Anna aussi était tombé face aux Merciens. C'est ce jour-là que j'ai décidé d'être guerrier.

— Tu n'avais que treize ans.

— Certes. Pourtant, je me souviens de la sombre époque où Penda, roi de Mercie, dominait les Angles de l'Est. Un tyran sans foi ni loi.

— Un païen de la naissance à la mort, convint Eadulf. Mais, à cette époque-là, nous vénérions tous encore les anciens dieux.

— Oswy de Northumbrie défia la Mercie dans la pluie et dans la boue de Winwaed, où Penda perdit la vie, continua Egric avec enthousiasme. Nous fûmes à nouveau libres et Athelwold reprit notre royaume, boutant les Merciens hors de nos frontières. Le dieu des Armées était avec nous ! Ce furent de grands jours, Eadulf, t'en souviens-tu ?

Egric parlait d'un ton animé, les yeux brillants. Son exaltation ne ressemblait guère à celle qui naît de la vocation religieuse.

— Bien sûr, répondit Eadulf d'une voix posée. J'étais plus âgé que toi.

— Tu te rappelles, alors, la fois où nous sommes allés avec notre père à la grande cour du roi Athelwold, à Rendel's Ham ?

Eadulf soupira de nouveau à cette évocation.

— Et toi, comme nous nous sommes sauvés, tous les deux, pour voir le site du tombeau royal où seuls les membres de la famille du roi avaient le droit d'entrer ?

— Quelle époque captivante, Eadulf !

— Peu après, j'ai quitté Seaxmund's Ham afin de poursuivre mes études. Je suis venu ici, dans les cinq royaumes, ainsi que Fursa me l'avait recommandé.

— En abandonnant la charge de *gerefa* qui aurait dû te revenir à la mort de notre père.

Percevait-il une pointe de réprimande dans la voix de son jeune frère ?

Il haussa les épaules.

— J'ai appris de lui les rudiments de la tâche de magistrat, ce qui n'a jamais été perdu. Mais pourquoi, toi, n'as-tu pas repris cette fonction ?

Egric rit à gorge déployée.

— Moi, *gerefa* ? Je rêvais toujours de devenir guerrier et de défendre notre peuple. Quand es-tu retourné au village ?

— En plusieurs occasions. J'ai même été témoin du baptême du roi Swithhelm des Saxons de l'Est, à Rendel's Ham, avec Athelwold pour

parrain. C'est alors que je me suis enquis de toi. J'ai assisté au Grand Débat de Streonshalh, puis je suis retourné à Rome en compagnie de Wighard, l'archevêque désigné de Cantorbéry. Il devait y recevoir la bénédiction de l'évêque de Rome, mais il fut assassiné ; Fidelma et moi, nous contribuâmes à élucider le meurtre.

— Et tu n'es jamais retourné à la maison après ?

— Si, une fois. Mon vieil ami Botulf... tu vois de qui je parle ? Il s'était lui aussi converti à la foi et vivait à l'abbaye d'Aldred. Il y a cinq ans, alors que nous rendions visite à l'archevêque de Cantorbéry, Fidelma et moi, nous avons reçu un message du pauvre Botulf qui me réclamait d'urgence¹. Nous sommes arrivés trop tard. Il avait été assassiné et nous dûmes démasquer le coupable. Grâce à Dieu, la forêt qui entoure Rendel's Ham nous offrit un refuge quand nos vies se trouvèrent menacées. C'est la dernière fois où je demandai de tes nouvelles.

— Que te dit-on ?

— Les gens qui se souvenaient de toi pensaient que tu t'étais enrôlé dans l'armée du roi. Un fermier, Mul...

— Mul ? Mul le fou de Frig's Tun ? l'interrompt Egric en riant. En voilà un qui ne se convertira jamais ! Il a juré qu'il a été fidèle à Woden toute sa vie et le restera.

— C'est bien lui, confirma Eadulf. Il se souvenait de moi, mais pas que tu te sois converti à la nouvelle foi.

— Je n'ai pas traîné à Seaxmund's Ham après ma conversion, et je n'y suis pas retourné autant que toi. Mais ta dernière visite remonte déjà à cinq ans ?

— Je me suis installé ici et j'y suis heureux.

— Heureux ? répéta Egric d'un air cynique. Sur cette terre où tu n'es qu'un étranger ?

— J'y suis accepté. Mon épouse est ici, mon fils aussi. J'ai des amis. N'est-ce pas suffisant ?

— Tu n'as pas la nostalgie des lieux de ta jeunesse ?

— Ils sont gravés dans ma mémoire. Il ne peut en aller autrement, car la marche des jours est inéluctable et tout change avec eux. Ne dit-on pas que les pas ne vont jamais à reculons ?

— Peut-être, répondit Egric d'une voix douce. Si c'est ce que tu veux, mon frère, qu'il en soit ainsi. Je ne voulais pas critiquer ta décision. C'est seulement étrange de se retrouver au bout de tout ce

temps et de constater que nos chemins ont à ce point divergé. En dépit de tout, je veux croire que tu es heureux.

— Nos chemins n'ont pas tant divergé que cela, puisque toi aussi tu es devenu moine. Tu sembles même avoir appris un peu la langue de ce peuple au cours de tes tribulations et te voilà bel et bien à Cashel. Une curieuse coïncidence.

— Un pur hasard néanmoins.

Eadulf jeta un coup d'œil par la fenêtre. La pluie avait cessé ; les nuages s'étaient éclaircis et commençaient à fuir sous le vent.

— Hélas, mes devoirs m'appellent, Egric. Je vais te présenter un des gardes du roi, nommé Dego. Il était parmi ceux qui t'ont découvert sur le fleuve. Il te fera visiter la ville au pied du Rocher et te narrera l'histoire de ces lieux.

En vérité, aucune obligation particulière n'appelait Eadulf. Il se sentait coupable d'avoir inventé ce prétexte pour quitter son frère et essayait de comprendre pourquoi. Assurément, il était facile d'expliquer que les grands changements survenus en Egric depuis qu'Eadulf l'avait vu pour la dernière fois le mettaient si mal à l'aise. Le jeune homme bouillant de vitalité, qui aimait la compagnie des filles, la bonne chère et la danse, semblait avoir disparu. Eadulf n'était pas sûr d'aimer le nouvel Egric, réservé et morose, qui condamnait le style de vie qu'il avait choisi. La veille, il s'était réjoui de retrouver son frère. À présent, il tentait d'éviter sa compagnie.

Plus tard, il croisa Fidelma dans la cour principale.

— Tu as l'air contrarié, lui dit-elle.

— Toi aussi, éluda-t-il.

Elle décida que l'affaire en cours avait priorité.

— Hier, il semblait que personne n'avait vu qui que ce soit près de la chapelle et maintenant j'entends le contraire. Cela ne me plaît pas.

— Je t'ai dit quant à moi que Conchobhar et son neveu passaient dans la cour.

— Mais, à présent, Conchobhar lui-même m'a aussi signalé l'abbesse Líocho, et sœur Dianaimh m'a parlé d'un moine inconnu, qui pourrait être frère Madagan si je recoupe mes informations.

Eadulf haussa légèrement les sourcils.

— Tu soupçonnes toujours l'abbesse ?

— Je n'exonère jamais personne avant d'avoir connaissance de tous les faits. J'ai besoin de m'entretenir avec frère Madagan. Il me

confirmera peut-être que le moine inconnu et lui ne faisaient qu'un.

— Je viens de le voir entrer dans la chapelle.

— Excellent. Où est ton frère ? Je croyais que tu le présenterais à notre petit Alchú.

— C'est chose faite. J'ai laissé Alchú avec Muirgen et je me suis arrangé pour que Dego fasse visiter la ville à Egric.

— Tu crois pouvoir me donner le change ? Que s'est-il passé ?

— Disons que ce nouvel oncle n'a pas beaucoup plu à Alchú. Je ne l'en blâme pas, mon frère n'est pas très à l'aise avec les enfants.

Eadulf ne voulut pas confier ses propres incertitudes, qu'il ne s'expliquait pas.

— Je ne m'inquiéterais pas, à ta place, répondit-elle, se voulant rassurante. Après tout, il doit être encore bouleversé. On tue son compagnon de voyage, puis il retrouve son frère après toutes ces années – son frère, devenu père...

— Et marié à la sœur d'un roi étranger. Tu penses que c'est pour cela qu'il est si tendu ?

— J'en suis sûre. Quand as-tu dit l'avoir vu pour la dernière fois ?

— Il y a plus de dix ans.

— Tu vois bien ! Il ne faut pas t'attendre à rattraper les années perdues en une seule journée. Laisse-lui le temps. Vous avez tout à réapprendre l'un sur l'autre.

Eadulf hésita, puis fit une petite grimace.

— Tu as raison. J'en attendais trop, trop vite.

Elle acquiesça d'un sourire.

— Maintenant, allons rejoindre frère Madagan.

L'intérieur de la chapelle était sombre et le mauvais temps n'arrangeait rien – il pleuvait de nouveau. Une lanterne éclairait juste l'entrée au-delà du portail et, sur l'autel, deux cierges grésillaient sans apporter beaucoup de lumière.

Fidelma et Eadulf laissèrent leurs yeux s'accoutumer à la pénombre. Au premier abord, l'édifice semblait désert. Dans le profond silence, les gouttes de pluie résonnaient comme des cailloux sur la toiture.

— Frère Madagan ? lança doucement la jeune femme, et l'écho de son appel leur revint tel un soupir.

Aussitôt, quelqu'un se racla la gorge et émergea de derrière un pilier.

— Sœur Fidelma ?

À sa voix, ils reconnurent le *rectaire* de l'abbé Ségdae.

— Je ne suis plus une sœur dans la foi, vous devriez le savoir, dit-elle gravement.

— Pardonnez-moi, lady. J'ai en effet appris que vous aviez souhaité vous consacrer tout entière au droit.

— Comment vous sentez-vous, frère Madagan ?

— Beaucoup mieux, bien que cela m'attriste d'avoir manqué le repas hier soir. Est-ce votre époux que je distingue, auprès de vous ?

— Oui, c'est bien moi, confirma ce dernier en s'avancant.

— Je m'apprêtais à faire la connaissance de votre frère. Où est-il ?

— En ville, en compagnie de Dego.

— J'ai hâte d'entendre les détails de l'attaque qu'il a subie sur le fleuve. Il paraît qu'un dignitaire de l'Église a été tué. Vous a-t-il tout raconté ?

— Non, assez peu de chose, en fait. Mais ne l'avez-vous pas vu aux funérailles, la nuit dernière ?

— Pas vraiment, entre l'obscurité et les divagations du neveu de frère Conchobhar.

— Vous pensez qu'il divague ? répliqua Fidelma.

— Qu'est-ce qui le poussait à proférer ces sornettes, sinon ?

— Vous voulez parler de la prophétie ?

— Exactement, s'écria l'intendant avec véhémence. Pareil sacrilège ne devrait pas rester impuni. Vous connaissez le proverbe : « Malheur à celui qui prend son opinion pour une certitude ! Malheur aux porteurs d'avertissements et de prophéties ! »

— Les Saintes Écritures n'abondent-elles pas en avertissements et en prophéties ? objecta Fidelma avec douceur.

— Mais pas en inepties païennes !

— Vous jugez sacrilège qu'il ait utilisé des termes des textes sacrés ?

— Choisir des obsèques pour se livrer à cette diatribe était blasphématoire autant qu'irrespectueux.

— La discrétion et le bon sens ne sont pas les qualités premières de Deogaire. Mais ce n'est pas de lui que je désire parler.

— De quoi s'agit-il ?

— Asseyons-nous un moment.

Fidelma désigna un banc près du pilier, sous la maigre lumière filtrant d'une fenêtre. Quand ils furent installés, elle reprit :

— On m'a dit que vous passiez près de cette chapelle peu avant

qu'on ait découvert le meurtre. Avez-vous vu quelqu'un en sortir ?

Frère Madagan se plongeait dans ses réflexions.

— Vu ? Non, cependant j'ai entendu un cri derrière moi – c'était votre époux qui appelait frère Conchobhar et Deogaire. À ce moment-là, frère Cerdic...

— ... était déjà mort, acheva Eadulf. Il était allé à l'abbaye d'Imleach, d'où il vous avait accompagnés ici, l'abbé et vous. Pendant tout ce temps, quelque chose, dans ses actes ou dans ses propos, vous a-t-il donné l'impression qu'il avait des ennemis ?

Frère Madagan renifla d'un air de dérision.

— C'était un prétentieux, qui aurait mieux fait de se rappeler qu'il n'était pas parmi son peuple !

— Vous avez failli vous emporter contre lui, à Imleach, remarqua Eadulf sur un ton paisible.

— C'est exact. Il m'avait provoqué à force d'arrogance.

— Je ne m'étais pas rendu compte que vous parliez ma langue, frère Madagan, poursuivit Eadulf.

— Vraiment ? Cela importe peu, mais, en l'occurrence, frère Cerdic ne connaissait pas un mot de la nôtre. C'est pourquoi frère Rónán de Fearná a dû lui servir de guide et d'interprète.

Ce fut Fidelma, cette fois, qui le questionna :

— Où avez-vous appris le saxon ?

— J'ai vécu quelque temps dans la ville de Láirge, le port sur la côte. C'est par là qu'arrive une multitude de visiteurs étrangers, qui viennent notamment étudier dans nos collèges, tel celui de Durrow. J'y ai passé deux étés à enseigner à des étudiants des royaumes saxons avant qu'ils ne poursuivent leur voyage.

— Revenons à frère Cerdic, dit Eadulf. Vous étiez présent quand frère Rónán et lui ont informé l'abbé de la nature de leur mission ?

— Bien entendu. C'était mon devoir en tant que *rechtaire*.

— Alors, dites-moi, en quels termes a-t-il expliqué le but de cette délégation menée par l'évêque Arwald ?

Frère Madagan soupira.

— Tout le problème est là. Il n'a rien expliqué. Il a simplement déclaré qu'elle venait à Cashel et comptait être reçue par l'abbé. Il s'agissait d'un ordre, non d'une requête.

— A-t-il indiqué qu'il avait fait halte à Cill Náile et réclamé la présence de l'abbesse Líocho ?

— Non. Je l'ai appris plus tard de frère Rónán.

— Qu'en pensait-il ?

— Il était aussi perplexe que nous. Il n'avait pas participé aux discussions avec l'évêque Arwald, à Fearna, aussi était-il bien en peine de nous dire de quoi il retournait. Je crois qu'il fut soulagé de repartir après avoir escorté frère Cerdic à Imleach.

— Frère Cerdic ne s'est livré à aucune confidence, durant le trajet ?

— Chaque fois qu'il ouvrait la bouche, on aurait dit qu'il donnait des ordres à des domestiques. C'est ce qui m'a mis en colère.

— Il avait donc le don d'énervier ceux qui le côtoyaient, conclut Eadulf.

— Je n'aurais pas été étonné qu'il soit assassiné hors de Cashel.

— Que voulez-vous dire ? insista Fidelma.

— Certains auraient pu s'offenser bien plus que moi de ses manières. Prions pour que cet évêque ne soit pas aussi odieux que son messager.

— Frère Cerdic a-t-il parlé de lui ? s'enquit Eadulf.

— Assez peu. Il se souciait davantage d'un clerc qui accompagnait Arwald.

— Un clerc ? Que savez-vous de plus précis ?

— C'était un clerc de Rome, un érudit. Ah ! Cela me revient : il s'appelle Verax. Le vénérable Verax, fils d'Anastase de Segni.

Eadulf étouffa une exclamation.

— Vous êtes sûr de son nom ?

— Ces patronymes étrangers vous restent en mémoire. Pourquoi ?

— On l'a mentionné devant moi au cours de mon séjour à Rome.

Fidelma lui lança un regard pensif avant de s'adresser à l'intendant d'Imleach :

— Pensez-vous qu'il inspirait de l'inquiétude à frère Cerdic ?

— Difficile à dire, lady. Il prononçait son nom avec respect, sans doute parce que cet homme éminent lui en imposait.

— Frère Cerdic ne vous a donné absolument aucune idée du but de sa venue ?

— Seulement que ce serait une importante discussion à laquelle devaient assister l'abbé Ségdæ et le roi de Cashel.

— Cela ne me dit rien qui vaille, commenta Eadulf.

— Je suis d'accord, ami Eadulf. Je sens que quelque chose se trame, quelque chose de néfaste...

— Encore un peu, le coupa Fidelma, et vous allez vous faire l'écho de Deogaire en annonçant que c'est la délégation du Diable.

Frère Madagan rougit.

— Bon, reprit-elle, se dressant brusquement. Je désirais savoir si vous aviez vu quoi que ce soit d'inhabituel en passant devant la chapelle hier et vous avez dit clairement que non.

— C'est exact, confirma l'intendant d'Imleach, se levant lui aussi, imité par Eadulf.

— Alors nous ne vous dérangerons pas plus longtemps. Merci, frère Madagan.

Une fois dehors, elle interrogea son époux :

— Le nom Verax signifie quelque chose pour toi, n'est-ce pas ?

— Le nom seul, non, rectifia-t-il. En revanche, si l'on me parle du vénérable Verax, fils d'Anastase de Segni, cela change tout. Te rappelles-tu l'époque où je suis resté à Rome, après que nous avons élucidé la mort de Wighard ? Tu étais retournée à Cashel. Moi, je devais conseiller son successeur, Théodore, un Grec de Tarse qui ne connaissait rien de mon peuple.

Fidelma refréna son impatience.

— Bien sûr, tu penses bien !

— J'ai passé beaucoup de temps au palais du Latran...

— Eadulf !

— L'évêque de Rome s'appelle Vitalien.

— Et donc ?

— Vitalien est le fils d'Anastase de Segni.

— Tu veux dire que ce vénérable Verax serait...

— Le frère de Vitalien lui-même, et donc l'un des premiers princes de l'Église.

— Le frère de l'évêque de Rome ? Le frère du pape ? souffla Fidelma, stupéfaite.

L'évêque de Rome avait adopté le titre latin de *papa*, mot enfantin pour « père ». Il était encore rare que les membres des Églises des cinq royaumes l'utilisent, comme la jeune femme venait de le faire dans sa stupéfaction. Elle concentrait son regard vert sur Eadulf.

— Si un personnage de ce rang se déplace jusqu'ici, cela accroît encore le mystère...

— Et l'urgence de résoudre l'affaire ! Frère Cerdic devait être son émissaire, non celui de l'évêque Arwald.

— Je dois aviser Colgú de l'illustre rang de cet hôte.

— Et moi, obtenir plus d'informations de mon frère. On peut imaginer que le vénérable Victricius comptait rencontrer Verax ici.

— Mais pourquoi aurait-il gardé le secret sur sa mission ? lui opposa Fidelma.

— Je n'en sais rien... Peut-être qu'Egric...

Il ne put se résoudre à formuler ce qu'il avait en tête.

— Tu penses qu'il n'aurait pas dit toute la vérité ?

— Je sens qu'il répugne à se livrer, admit Eadulf à contrecœur. J'entrevois plusieurs possibilités. D'abord, on a pu lui imposer le silence concernant l'identité du vénérable Verax. Dans ce cas, sachant que je l'ai percée à jour par le plus grand hasard grâce à mon séjour à Rome, il se montrera plus ouvert.

— Qu'en est-il des autres possibilités ?

— Soit il ne sait rien, soit il sait mais préfère n'en rien dire pour une raison que nous ignorons. Je continue à trouver certaines de ses réflexions étranges de la part d'un religieux.

Sur ces entrefaites, un cavalier entra dans la cour – à sa silhouette sèche et nerveuse, le couple reconnut Aidan, de la garde royale. Il tira précipitamment sur la bride et se jeta à bas de sa monture, puis il appela un palefrenier tout en se dirigeant d'un pas vif vers les appartements du roi.

— Aidan ! appela Fidelma. Pourquoi tant de hâte ?

Le guerrier se retourna et, les remarquant, leur adressa un bref sourire d'excuse.

— Des nouvelles pour le roi, lady.

— Mauvaises ?

— Hier j'ai envoyé des guetteurs sur les routes de l'Est, car votre frère attend des visiteurs de Fearna. J'apprends qu'ils ont traversé le fleuve An Fheoir. La nuit dernière, ils se sont reposés à l'église de Mogeanna.

Fidelma haussa les sourcils.

— C'est à environ dix lieues, ce qui signifie...

— Ils pourraient être ici demain.

Après un bref salut, le guerrier repartit précipitamment.

— Demain... répéta-t-elle, saisie de désarroi. Nous n'aurons jamais le temps.

-
1. Voir *Le Châtiment de l'au-delà*, 10/18, no 4160.

CHAPITRE VII

Eadulf repéra le cheval de Dego devant l'auberge de Rumann, sur le côté de la place. À l'intérieur, le garde et Egric savouraient une ale, que l'aubergiste brassait lui-même à l'arrière de la taverne. Ils tournèrent la tête vers Eadulf tandis qu'il traversait la salle pour les rejoindre. Le maître de céans le suivait déjà avec un gobelet bien rempli.

— Ce n'est pas si souvent qu'on vous voit ici, frère Eadulf, lança-t-il joyeusement. Il est vrai que c'est un jour à marquer d'une pierre blanche. Vous venez célébrer l'arrivée de votre frère, je parie ! Comment se porte lady Fidelma ? Et votre fils ?

— Très bien, Rumann. Et votre famille ?

— Mon fils va bien et m'est d'une grande aide.

Un sourire épanoui aux lèvres, le robuste aubergiste partit s'occuper de deux bergers installés dans un coin.

Eadulf leva son ale à la santé de ses compagnons. Egric le considérait d'un air indéchiffrable où il crut toutefois déceler de l'appréhension. Dego ne semblait rien remarquer.

— J'ai fait faire le tour de la ville à votre frère, annonça-t-il. Vu que ça n'a pas pris très longtemps, j'ai eu l'idée de lui montrer le lieu où tout le monde se retrouve. Ah ! J'ai croisé Della, qui m'a demandé de vous transmettre un message : si lady Fidelma peut passer la voir, elle aura des aromates à lui remettre. Maintenant qu'Aibell vit avec elle, Della a plus de temps pour cultiver sa terre.

Della était une amie de Fidelma, qui l'avait blanchie d'une accusation de meurtre. Quelques mois plus tôt, elle avait recueilli la jeune Aibell, qui s'était échappée du pays de Sliabh Luachra où elle avait été vendue illégalement comme esclave. Fidelma lui avait accordé sa protection¹.

— Je le lui transmettrai, assura Eadulf.

— Viens-tu me chercher ? Que se passe-t-il ? s'inquiéta Egric.

— Rien de nouveau. Je voulais simplement te poser encore certaines questions. Pouvez-vous nous accorder quelques instants ? demanda-t-il à Dego sur un ton d'excuse.

Celui-ci se leva.

— J'avais justement deux mots à dire au vieux Nessán, là-bas.

Dès qu'ils furent seuls, Egric lança d'un air de défi :

— C'est à quel propos ?

— Toujours le même, répondit Eadulf avec un sourire détendu. Je tiens à le vérifier encore une fois : le vénérable Victricius n'a fait aucune allusion au motif de son voyage ?

— Je t'ai dit que non.

— Tu n'avais aucune idée que vous trouveriez frère Cerdic ici ?

Egric marqua une infime hésitation, puis répliqua :

— Je ne le connaissais pas, combien de fois faut-il le répéter ?

— Fort bien. Mais, dis-moi encore, quand as-tu rencontré le vénérable Victricius ?

— Quand j'étais à Cantorbéry.

— Et dans quelles circonstances ? Sois précis, c'est important.

— Tu veux les circonstances précises ? Je suis arrivé là-bas, ayant pris la route maritime depuis Streonshalh avec d'autres moines.

— Ce n'est pas à Streonshalh que tu as lié connaissance avec lui ?

— Non. Il y était donc ?

— Comment et où cette première rencontre s'est-elle produite ? questionna Eadulf sans répondre.

— J'étais en quête d'un groupe de religieux ou de marchands en chemin pour une nouvelle abbaye, à l'est du royaume de Kent, dont j'avais entendu parler et... je crois que notre première rencontre a eu lieu dans une taverne.

Il grimaça devant l'expression réprobatrice de son frère.

— Quel meilleur endroit pour être informé que des marchands s'apprêtent à partir ?

Eadulf allait lui opposer que les foyers et hostelleries monastiques ne manquaient pas là-bas, mais Egric continuait.

— Je désespérais de trouver des compagnons de route quand j'ai noué conversation avec lui. Il m'a appris que l'archevêque Théodore en personne l'avait chargé d'une mission spéciale et qu'il devait se rendre à Muman. J'ai mentionné que j'avais séjourné au pays des Cruthin ; que

je connaissais un peu la langue commune, bien que je n'aie jamais mis les pieds ici. Tout cela, je te l'ai déjà raconté.

— C'est ainsi qu'il t'a demandé de l'accompagner ?

— Il avait besoin de mes talents et, étant âgé, de quelqu'un de jeune à ses côtés.

— Et tu as accepté sans connaître le motif de ce voyage, long et ardu, vers une terre étrangère ? C'est surprenant.

— Ce n'en est pas moins vrai, mon frère. J'étais désœuvré et la perspective d'une aventure ne manquait pas d'attrait. N'as-tu jamais entrepris un voyage sans savoir où il te mènerait ?

Eadulf reconnut en son for intérieur que son frère venait de marquer un point.

— Ce n'est pas moi qu'il faut convaincre, Egric. Le fait que frère Cerdic soit venu nous annoncer l'arrivée d'une délégation de Cantorbéry, puis ait été assassiné...

— Tu m'accuses ?

— Ne sois pas à ce point susceptible. Tu es arrivé après qu'on a découvert le meurtre. Je ne cherche qu'un fil qui m'aiderait à démêler ce mystère.

— Tu passais déjà ton temps à résoudre des devinettes, autrefois, se remémora Egric, un peu amer.

Eadulf soupira.

— Tu ne trouves pas curieux que frère Cerdic vienne de Cantorbéry et soit tué dans ces murs ? Que le vénérable Victricius et toi, venus vous aussi de Cantorbéry, ayez été attaqués tout près d'ici, ce qui lui a été fatal ? Je suis certain que tu pourrais m'en dire davantage.

Egric secoua la tête.

— Je t'ai rapporté tout ce que je sais. S'il existe un lien, je l'ignore.

— L'évêque Arwald sera bientôt là. Tu m'as dit que tu le connaissais de nom. Qu'en est-il de Verax ?

Egric se donna une contenance en buvant une gorgée d'ale.

— Alors, tu le connais ? insista Eadulf.

— Eadulf, je ne suis qu'un humble clerc, pas de ceux qui évoluent dans les hautes sphères du clergé.

— Pourtant tu voyageais de conserve avec le vénérable Victricius, persista patiemment Eadulf.

— C'est différent.

— En quoi ?

— Quand la délégation est-elle attendue ? éluda Egric.

— Elle se trouve à environ un jour de cheval.

Eadulf observait son frère. Il sentait que celui-ci lui cachait quelque chose, mais quoi ? Il ne pouvait l'accuser de complicité de meurtre, mais à coup sûr il en savait bien plus qu'il ne voulait l'avouer.

— Je retourne au château, dit-il enfin en quittant la table. J'ai à faire. On se verra plus tard.

— Je regrette de te causer autant de contrariété, murmura Egric, levant les yeux vers lui.

— Ne t'inquiète pas. Dès que cette délégation sera partie, on passera du temps ensemble et on se racontera tout ce qui nous est arrivé. Je t'emmènerai pêcher sur la Siúr, au nord, où les eaux sont poissonneuses. Tu aimais tellement pêcher sur la Fromus, à côté de la maison...

— C'est du passé.

— Pas au point d'être oublié... Le gibier abonde aussi.

Egric parut pensif.

— Tu as raison. Je devrais m'accorder un peu de loisir.

— À la bonne heure !

Eadulf se pencha et lui tapa sur l'épaule.

— Tu as traversé une pénible épreuve. Une fois que nous saurons ce que le vénérable Verax attend de nous, tout ira pour le mieux.

Saluant Rumann, Dego et les autres d'un geste de la main, il sortit de la taverne.

De retour au château, il regagna ses appartements pour voir si Fidelma s'y trouvait. Muirgen était en train de ranger, près d'Alchú, qui observait ses moindres gestes.

— Bonjour, mon fils !

L'enfant se pencha sur le côté comme s'il s'attendait à découvrir quelque'un derrière lui.

— Où est le drôle de bonhomme, *athair* ?

— Le bonhomme ?

— Il parle de votre frère, expliqua timidement Muirgen en s'interrompant dans sa tâche.

— Comment, c'est comme ça que tu appelles ton oncle Egric ? dit Eadulf, secouant la tête avec réprobation.

— Je ne l'aime pas.

Se forçant à sourire, il s'assit en face de son fils.

— Pourquoi ça ?

Le petit garçon fixa intensément ses mains, puis marmonna :

— Je ne sais pas. C'est juste que je ne l'aime pas.

— Il doit bien y avoir une raison, insista Eadulf avec douceur. Enfin, tu ne le connais même pas !

Alchú s'obstina à baisser la tête, refusant d'affronter son regard.

Eadulf lança un coup d'œil désespéré à Muirgen qui, d'un mouvement du menton, lui fit signe de la rejoindre à l'autre bout de la chambre. Elle lui fit son rapport à voix basse :

— Il est resté anormalement silencieux après que vous lui avez présenté votre frère ce matin. Certains enfants – la plupart, en fait – ont des sentiments instinctifs qu'ils sont incapables d'expliquer.

— J'éprouve un grand respect à l'égard de vos talents de nourrice, Muirgen. C'est d'ailleurs pourquoi nous vous avons fait venir de Sliabh Mís pour vous occuper de notre fils, votre époux Nessán et vous. Mais je ne comprends pas ce que vous entendez par là.

— Eh bien, un enfant dira tout à coup qu'il n'aime pas les œufs, ou n'importe quel autre aliment. Quand on lui demande pourquoi, il ne sait pas. Pareil avec les gens. Quelquefois, quand on rencontre quelqu'un, il nous inspire sur-le-champ de l'aversion. Pour quelle raison ? Avec la maturité, une fois adulte, on va essayer de justifier ce sentiment, mais bien souvent on en revient nous aussi à l'instinct.

— Alors, d'après vous, je ne devrais pas chercher à convaincre Alchú de l'aimer ?

— Ce sera à votre frère de le conquérir.

Eadulf fit la grimace.

— Facile à dire ! Hélas, Egric n'a pas l'air de savoir y faire avec les enfants.

— Ma foi, à ce que j'ai entendu, il se tient en général sur la réserve. Après ce qui lui est arrivé dernièrement, il se retrouve sur une terre étrangère. Il ne sait plus à qui se fier. Pas étonnant qu'il soit mal à l'aise avec tout le monde !

Eadulf fut impressionné par le bon sens de la nourrice.

— Ma parole, vous seriez douée pour la philosophie.

Elle éclata de rire.

— J'ai grandi parmi les gens de la campagne. On est plus proches de la nature et de tous les êtres vivants. Votre frère préfère garder ses pensées et ses émotions pour lui-même, voilà tout.

— Vous me conseillez donc de laisser les choses suivre leur cours ?
Et de ne pas tenter de forcer le petit ?

— Exactement.

— Entendu. Avez-vous vu Fidelma ? Il doit être presque l'heure du repas de la mi-journée.

— Oui, on prépare l'*eter-shod* dans la pièce voisine. Lady Fidelma a dit qu'elle reviendrait dès qu'elle aura fini de discuter avec son frère.

— On a prévu une place pour Egric ?

— Naturellement !

Muirgen parut un peu offensée et Eadulf la pria de l'excuser.

Toutefois, Egric ne revint pas partager leur repas. Fidelma et Eadulf s'abstinrent de toute remarque à ce propos devant leur fils tandis qu'ils prenaient la collation traditionnelle. Ce fut seulement une fois qu'ils eurent fini et que la nourrice eut emmené Alchú que la jeune femme aborda le sujet. Eadulf lui relata en détail la rencontre guindée entre l'oncle et le neveu, puis l'opinion de Muirgen.

Fidelma soupira.

— Egric avait-il compris que nous l'attendions pour ce repas ?

— Oui.

— Mieux vaudrait aller voir ce qui le retient. Pendant ce temps, je vais m'entretenir à nouveau avec frère Conchobhar.

Eadulf n'avait guère envie de retourner chez Rumann et encore moins de faire des reproches à son frère, certain que celui-ci le prendrait mal. Cependant, en descendant dans la cour, il rencontra Gormán et eut la présence d'esprit de lui demander s'il avait vu Egric au château.

— Il est toujours à la taverne, ami Eadulf. En revenant de chez moi, je suis passé chez Rumann car j'avais à lui parler. Votre frère et Dego discutaient de pêche. Ils ont l'air de s'entendre comme larrons en foire.

— Au point qu'il en oublie de venir manger ?

Ils furent interrompus par le cri d'alerte d'Enda, du haut de la tour de guet.

— Des cavaliers !

— À l'est ? lança Gormán.

— Non, au sud. Six hommes – quatre ont l'air de guerriers. L'un d'eux arbore une bannière.

— Quelles armes ? interrogea le commandant de la garde.

— Je ne les distingue pas encore. Ils traversent la ville en direction

du château.

— Prévenez-nous dès que vous reconnaîtrez la bannière, répondit Gormán avant de se tourner vers Eadulf. Au moins, ce ne sont pas les visiteurs attendus par le roi.

— Leur venue suscite une terrible tension.

— Oui et, pour être honnête, certains sont effrayés par les paroles de Deogaire.

— Le mal venant avec le vent d'est ? Je n'en ferais pas cas.

Eadulf feignit de s'esclaffer, mais son rire sonnait creux et il le savait.

— Moi non plus, répondit le guerrier, mais d'autres sont attachés aux anciennes superstitions.

— Les cavaliers approchent ! cria Enda. Je vois la bannière, à présent... C'est celle de Cummasach.

Gormán siffla tout bas.

— Qu'est-ce qui amène le prince des Déisi à Cashel ? De telles visites sont rares.

— Peut-être l'attaque contre mon frère et son compagnon ? suggéra Eadulf, parvenant à la conclusion logique.

— Mais oui, certainement ! Il n'en est pas moins inhabituel que le prince se déplace lui-même au nord de la Siúr. Ce peuple-là a une histoire fort particulière.

— Vous m'intriguez !

— Autrefois, ils étaient riches et puissants et vivaient sur les terres fertiles de Midhe, le royaume du Milieu. Selon la légende, à la suite d'une dispute, leur chef rompit une lance avec le haut roi et lui creva l'œil. Les brehons, réunis en conseil, décidèrent que la moitié des Déisi, commandée par le prince Oenghus à la lance terrible, partirait en exil au-delà des eaux. Ils fondèrent le royaume de Dyfed. L'autre moitié de ce peuple fut autorisée par le roi de Cashel à s'installer au sud de la grande Siúr.

Eadulf se rappela le naufrage qu'ils avaient subi, Fidelma et lui, sur les rives de Dyfed, et songea aux points communs qui unissaient la population rencontrée là-bas et celles des cinq royaumes².

— Quand furent-ils exilés ?

— Il y a des siècles. N'ayez crainte, les Déisi de Muman sont assez pacifiques et paient régulièrement leur tribut à Cashel.

— Je le sais. N'ai-je pas bien des fois accompagné Fidelma à travers

leur territoire ?

Une corne résonna soudain sur le sentier montant aux portes du château. Les étrangers en armes avaient coutume d'annoncer ainsi leur présence.

— Répondez, ordonna Gormán à Enda. Je vais les accueillir.

Enda souffla dans sa corne de chasse. Eadulf suivit Gormán jusqu'aux portes de la forteresse. Le temps qu'ils les atteignent, le groupe de cavaliers entraît et Eadulf resta dans l'ombre pendant que le commandant de la garde royale allait les saluer officiellement.

Le chef à la chevelure et à la barbe noires avait une carrure imposante et un air d'autorité. Sa cape bigarrée et ses armes rutilantes semblaient proclamer son haut rang. À côté de lui, un guerrier portait l'enseigne des Déisi. Derrière venait un homme d'âge avancé – un brehon, d'après sa tenue et ses insignes. L'adolescent qui les accompagnait retint l'attention d'Eadulf, car il avait les mains entravées devant lui par une corde. Ses habits étaient sales et déchirés, son visage maculé de poussière et de sang, et ses cheveux bruns en bataille. En dépit de son apparence, il affichait un sourire supérieur, les yeux fixés vers le lointain. Deux guerriers fermaient la marche.

— Bienvenue à Cashel, Cummasach. Je suis Gormán, commandant du Nasc Niadh.

— Merci pour votre accueil, guerrier du Collier d'or, répondit le prince, ni amical ni hostile. Je viens, avec mon brehon Furudán, afin de rencontrer Colgú.

— On va l'informer de votre arrivée et l'on prendra soin des membres de votre escorte, annonça Gormán, qui ordonna aussitôt à l'un de ses hommes d'appeler l'*echaire*. Quel est ce prisonnier qui vous accompagne ?

— Rudgal, qui est, hélas, un renégat à mon peuple.

— Est-il... ?

— Informez donc le roi, comme vous le proposiez. Après cette longue chevauchée, je ne veux pas m'attarder plus que nécessaire.

— Je m'en charge, annonça Eadulf, s'avançant en pleine lumière.

Il sentit peser sur lui le regard pénétrant de Cummasach tandis qu'il s'éloignait d'un pas décidé et eut le temps de l'entendre déclarer à Gormán que le captif devait être enfermé sous bonne garde. Il emprunta le couloir de la chambre du conseil, où il se retrouva nez à nez avec Fidelma.

— Qui sont les visiteurs ? l'interrogea-t-elle, essoufflée.

— Cummasach et son brehon. Ils ont avec eux un prisonnier, l'un de ceux, je pense, qui ont attaqué Egric. Cummasach demande à être reçu par ton frère.

— Enfin une bonne nouvelle ! Au moins, un des assaillants a été pris. Mais pourquoi Cummasach a-t-il besoin de voir Colgú ?

— Mieux vaut ne pas trop le laisser attendre, se borna à répondre son époux.

Elle l'accompagna auprès de son frère, qui discutait avec l'abbé Ségdae et Beccan. Eadulf expliqua brièvement la raison de cette interruption.

— Cummasach, prince des Déisi, a amené ce prisonnier en personne ? s'enquit le roi, perplexe. Beccan, prévenez le brehon Aillín que je requiers sa présence et trouvez le frère d'Eadulf. Si ce prisonnier est notre homme, Egric pourra l'identifier.

On eût dit que le brehon du roi attendait de l'autre côté de la porte car à peine l'intendant fut-il sorti que le juge entra. Après un court laps de temps, on toqua à la porte et Beccan reparut.

— Cummasach, prince des Déisi... commença-t-il d'un air pompeux.

— Je sais, je sais, l'interrompit Colgú. Faites-les entrer.

— Le prince Cummasach et son brehon, Furudán, persista l'intendant en introduisant les visiteurs, suivis par Gormán.

Eadulf trouva l'échange de salutations froid et guindé. Colgú reprit place sur son fauteuil imposant mais, tandis que les autres restaient debout, on apporta un siège pour le prince, puis les traditionnelles coupes d'hydromel circulèrent.

— Eh bien, seigneur Cummasach ? dit Colgú, l'invitant à s'exprimer.

— Je laisse la parole à mon brehon afin de gagner du temps, répondit le chef Déisi, avec un geste de la main en direction de son compagnon.

Celui-ci attendant en silence, le roi lui en donna la permission formelle.

— J'ai appris par le brehon de Cluain Meala l'attaque qui s'est produite sur le fleuve, près de la chapelle de frère Siolán. Depuis un certain temps, des jeunes de notre clan nous donnent du fil à retordre, ils refusent d'obéir aux anciens et méprisent les lois des brehons. Mes soupçons se sont tout de suite portés sur ces fauteurs de troubles, qui s'en sont déjà pris à des voyageurs traversant nos montagnes, jusque du

côté de l'église de Míodán.

— Celle qui se trouve au sud de la Siúr, avant le port de Láirge ? interrompit Fidelma.

— Oui, lady, acquiesça Furudán, qui, à l'évidence, connaissait la jeune femme de vue. Il y a peu, ils ont attaqué un navire marchand qui remontait le fleuve. C'est pourquoi, dès que j'ai entendu cette nouvelle, j'ai reconnu leur œuvre. Or, le jour même, nous avons été informés de l'endroit où ils se cachaient – ils avaient établi leur repaire sous un à-pic, au sud du fleuve. Mon seigneur Cummasach a réuni vingt guerriers et nous avons attaqué leur campement juste avant le point du jour.

— Les jeunes imbéciles ! intervint le prince alors que son brehon marquait une pause. Ils ont préféré résister plutôt que de se rendre. Deux ont réussi à s'échapper, mais les autres sont tombés.

— À l'exception d'un seul, précisa Furudán.

— Celui que vous avez amené captif ? questionna Eadulf.

Cummasach le dévisagea, les sourcils froncés. Colgú réagit aussitôt :

— Vous pouvez parler librement à l'époux de ma sœur, qui a notre pleine confiance.

— Oui, Rudgal, confirma le brehon.

— Et les deux fugitifs ?

— On ne les a pas rattrapés. Toutefois, ils ne pourront se cacher éternellement.

— Pourquoi votre prisonnier s'est-il rendu alors que ses complices se sont battus jusqu'à la mort ? voulut savoir Colgú.

— Il ne paraissait pas redouter le châtiment, dans la cour, fit remarquer Eadulf. Il semblait pourtant du genre, lui aussi, à préférer mourir que de se rendre.

— Mes compliments, l'époux de votre sœur a le sens de l'observation, commenta Cummasach avec un sourire glacial. Cet impudent aurait combattu jusqu'à la mort s'il n'avait eu un marché à proposer.

— Un marché, lui ? dit Fidelma, stupéfaite.

— Nous partageons votre étonnement, convint le brehon. Rudgal a abaissé ses armes et a réclamé une trêve.

— Le combat a donc cessé et vous l'avez fait prisonnier, résuma Colgú, pressé de savoir de quoi il retournait.

— Oui, seigneur. Alors, Rudgal a annoncé que, pour prix de sa liberté, il était prêt à livrer des informations qui concernaient au

premier chef l'archevêque du royaume.

L'abbé Ségdæ sursauta.

— Comment un brigand aurait-il des informations me concernant ?

— Je ne peux que rapporter ses paroles. En outre, il ne voulait les révéler qu'à l'abbé Ségdæ et au roi.

— Vous l'avez interrogé ? s'enquit Colgú.

— Bien sûr, mais il n'a pas chancelé dans sa résolution. Il nous a appris un seul élément essentiel : ses compagnons et lui avaient touché un *cumal* chacun pour tuer les deux moines étrangers, ou en tout cas, coûte que coûte, le plus âgé. Ils pourraient s'emparer de toutes leurs possessions.

Dans le silence choqué, l'abbé murmura :

— Qui pourrait financer un tel forfait ?

— Cela, il a refusé de le dire, répétant qu'il ne le révélerait qu'à vous et au roi.

— Vous avez fouillé leur campement, je suppose ? interrogea Fidelma. Avez-vous découvert les objets volés aux victimes ?

— Nous avons trouvé des pièces, dont plusieurs *cumals* flambant neufs qui corroborent les affirmations de Rudgal. Parmi le butin accumulé, certains objets avaient pu appartenir aux moines, mais il n'y avait rien de particulier – des fragments de parchemin et des livres calcinés.

Colgú tambourina sur l'accoudoir de son fauteuil, puis soupira.

— Nous écouterons donc ces informations censées lui valoir la liberté en dépit de ses crimes odieux. Gormán ! Eadulf et vous, faites comparaître Rudgal devant nous. Si ce qu'il prétend est vrai et qu'on les a payés pour assassiner ces moines en visite dans notre royaume, il faudra trouver le coupable au plus vite.

— Eh bien, ami Eadulf, confessa Gormán pendant qu'ils descendaient dans la cour, nous vivons une étrange époque. Je ne comprends rien à tous ces événements.

— Vous n'êtes pas le seul.

Eadulf espérait que son frère serait revenu au château, d'autant que le roi voulait qu'il identifie formellement le captif. Cependant, la sentinelle rapporta qu'Egric et Dego étaient toujours en ville.

Au *Laochtech*, qui abritait la garde d'élite, Enda était assis dans l'antichambre avec Luan et les Déisi ; ils disputaient une partie de *brandubh*, le « corbeau noir », un jeu de plateau populaire chez les

guerriers ; il requérait moins d'habileté que le *fidchell*, que tous les nobles aspiraient à maîtriser.

À l'entrée de leur commandant et d'Eadulf, Enda et Luan se levèrent.

— Nous venons chercher le prisonnier, annonça Gormán.

— Il est derrière, dans la réserve. Nous lui avons laissé les mains ligotées, par précaution.

— Personne n'est posté devant ? s'étonna Gormán.

Enda eut un sourire complaisant.

— Avec une corde aux poignets et la porte barrée, quel besoin ? D'ailleurs, il n'a pas l'air d'avoir envie de s'échapper.

Gormán leur fit signe de se rasseoir et de reprendre leur jeu.

Eadulf et lui contournèrent le bâtiment, à l'arrière duquel une réserve générale servait à entreposer les armes et les équipements. Alors qu'ils approchaient, Gormán poussa un juron, à la profonde stupéfaction d'Eadulf qui n'en avait guère entendu dans la bouche du jeune guerrier.

— Enda a laissé le prisonnier attaché, néanmoins il n'a pas pris la peine de barrer la porte correctement. Une simple poussée suffirait à l'ouvrir ! Il va écoper d'heures de garde supplémentaires pour prix de cette négligence.

En effet, la lourde barre en bois aurait dû bloquer la double porte entière, mais n'était engagée qu'en partie, comme si elle avait été mise en place à la va-vite.

Gormán ouvrit les battants en grand. À l'intérieur de l'entrepôt plongé dans la pénombre, on entendait un grincement rythmé.

Eadulf scrutait l'ombre. Soudain, il s'exclama :

— *Quod avertat Deus !* Gormán, apportez de la lumière !

Il attendit à la porte le temps que le guerrier coure chercher des lanternes au *Laotech*, puis revienne suivi d'Enda et de Luan.

— Ma parole, la barre était bien en place ! protestait Enda.

Ils s'arrêtèrent près d'Eadulf et éclairèrent la salle.

Un cadavre oscillait lentement au bout d'une corde attachée à un chevron. Ses pieds n'étaient qu'à faible distance du sol, mais assez loin pour n'y trouver aucun appui. Rudgal avait été pendu.

2. Voir *Les Disparus de Dyfed*, 10/18, no 4125.

CHAPITRE VIII

Eadulf réagit promptement et ordonna qu'on soulève le corps pendant qu'il le détachait. Luan posa sa lanterne, puis Enda et lui l'aidèrent pendant qu'il tranchait la corde à l'aide de son couteau. Ils étendirent la dépouille sur le sol. Un coup d'œil sur le visage noir et les traits déformés suffit à Eadulf pour conclure que la mort avait effectivement eu lieu par strangulation. Un détail pourtant retint son attention ; quelque chose dépassait au coin de la bouche, qui n'était pas la langue. Il le tira avec précaution : c'était un morceau d'étoffe.

Enda, de son côté, examinait le corps sans émotion.

— Il a préféré la mort à la justice.

— Parce que vous pensez qu'il s'est pendu ? lui demanda Eadulf.

— C'est évident, non ? Pas étonnant qu'il ait été si calme quand on l'a fait prisonnier ! Il était déterminé à fuir les conséquences de ses actes.

— Il était calme parce qu'il pensait monnayer sa liberté.

— Mais, comment... ?

— Les faits parlent d'eux-mêmes ! Regardez ses mains toujours entravées. Vous voulez me faire croire qu'il aurait trouvé une longueur de corde dans l'obscurité, fabriqué un nœud coulant, lancé la corde, passé la tête dans la boucle, lié l'autre extrémité à cette poutre, puis qu'il se serait miraculeusement élevé dans les airs afin de rester suspendu dans le vide ?

— Qu'en concluez-vous, ami Eadulf ? demanda patiemment Gormán.

— Pendant que nous étions devant le roi, quelqu'un a enlevé la barre, enfoncé ce chiffon dans la bouche de Rudgal en guise de bâillon, et l'a pendu. L'assassin a ensuite fixé l'autre bout de la corde à ce pilier et a pris la fuite, négligeant dans sa précipitation de bloquer

convenablement la barre. Il a réduit Rudgal au silence pour l'empêcher de dévoiler les informations destinées à l'abbé.

Gormán le fixait avec stupeur.

— En ce cas, cela signifie...

— Oui. Le meurtrier est dans nos murs. Celui-là même qui a tué frère Cerdic s'est maintenant débarrassé de Rudgal ; cela démontre qu'il existe un lien.

— Eh bien, nous pouvons déjà éliminer quelques suspects, argua Gormán.

— Qui, par exemple ?

— Tous ceux qui se trouvaient dans la chambre du conseil.

— Cela nous laisse néanmoins une très longue liste de coupables potentiels. Mieux vaudrait que vous vous chargiez des préliminaires pendant que j'informe Colgú. Interrogez tous ceux qui se trouvaient au *Laochtech* et dans les parages pendant que Rudgal était incarcéré. Quelqu'un pourrait avoir remarqué un détail qui nous conduira au criminel.

— Je ferai de mon mieux, mon ami.

Eadulf n'était pas préparé à l'accueil que lui réserva le chef brehon lorsqu'il rapporta ce retournement de situation. Alors que tous restaient abasourdis, Aillín s'avança vers le roi, les traits sévères.

— Je devrais désormais prendre cette affaire en main, seigneur. C'est le second meurtre au château en l'espace de quelques jours, sans qu'on ait résolu le premier. Je soutiens que c'est parce qu'on ne m'a pas permis de poursuivre le suspect en dépit de l'évidence. On aurait dû m'autoriser à enquêter sur l'assassinat de frère Cerdic, alors, peut-être, ce deuxième crime aurait-il été évité.

Fidelma étrécit les yeux, pressentant en qui le brehon pugnace voyait un coupable évident.

— Vous avez donc une théorie expliquant le lien entre frère Cerdic et ce jeune brigand ? interrogea Colgú, moins perspicace que sa sœur sur ce point.

Celle-ci fut incapable de se contenir.

— Oui, parlez, Aillín. Partagez donc vos intuitions pénétrantes avec nous et expliquez-nous comment l'élucidation du premier meurtre aurait empêché le second.

Le brehon rougit violemment sous son ton narquois.

— Vais-je être questionné par une jeune *dálaigh* ?

— Vous avez une explication, je présume, remarqua posément le roi. Les investigations ont été confiées à ma sœur qui, jeune ou pas, est expérimentée en ce domaine. Toutefois, puisque vous avez une théorie... ?

Aillín se redressa de toute sa taille.

— Je suis, moi, chevronné en matière de droit, c'est pourquoi je suis votre chef brehon.

— Par défaut ! murmura de façon audible l'abbé Ségdæ, exaspéré.

— Je n'aurais, moi, du moins, pas été soumis à une influence indue, rétorqua le brehon avec force, dardant un coup d'œil vers Eadulf dont les joues s'empourprèrent sous l'affront.

— Vous insinuez donc que mon opinion est biaisée ? s'emporta Fidelma. Si je me souviens bien, vous vouliez imputer le meurtre de frère Cerdic à Eadulf, sur l'unique fondement qu'il était de la même nation. C'est bien ça ?

Aillín ne céda pas d'un pouce.

— J'aurais recouru à la logique, non à l'émotion. Je ne serais pas resté aveugle, alors que frère Eadulf se trouvait à proximité lorsque les deux crimes ont été commis.

Eadulf fit involontairement un pas en avant, les poings serrés, mais Colgú l'arrêta d'un geste. Son visage était sombre, son ton froid et déterminé.

— Vous vous oubliez, brehon Aillín. En ce qui concerne la mort du prisonnier, votre propre sens de la logique devrait vous rappeler qu'Eadulf était ici, avec nous, jusqu'à ce qu'il aille chercher Rudgal avec Gormán et découvre son cadavre. Quant à la mort de frère Cerdic, je croyais à une plaisanterie quand vous prétendiez soupçonner Eadulf. À présent, je comprends que vous êtes mû par vos préjugés, car je ne vois aucun autre motif à vos arguments. Vous pouvez maintenant vous retirer.

Le brehon se tint raide pendant tout le discours du roi. Blême, il tenta de protester :

— Mais le meurtre de Rudgal exige une nouvelle enquête...

— Je désignerai une personne compétente à cet effet. Je vous suggère de vous inquiéter plutôt de votre propre sort. Vous avez mis en cause l'honneur de mon beau-frère sans juste motif et devant témoins.

Aillín demeura absolument immobile sous cette rebuffade, les lèvres frémissantes comme s'il voulait répliquer. Mais il garda le silence et, les

mâchoires crispées, quitta la chambre du conseil.

L'expression de Fidelma s'était adoucie, passant de la colère à la tristesse.

— Nous avons peut-être été trop durs envers lui, mon frère, hasarda-t-elle.

— Tu as un tempérament versatile, ma sœur.

— Je reconnais mes fautes. Quelquefois, je laisse ma passion me contrôler. Je suis encline à penser qu'Aillín vieillit mal, et les vieillards se montrent parfois bornés.

— Il est le chef brehon de Muman, rappela Colgú. Même s'il a accédé à ses fonctions par suite de la mort du pauvre Áedo, il n'en demeure pas moins le principal représentant de la loi dans mon royaume. Il doit remplir ce rôle avec dignité.

Eadulf s'éclaircit la gorge et déclara d'un air gêné :

— Il me déplairait que cet homme souffre simplement parce qu'il ne m'aime pas.

— Ne pas vous aimer est une chose, Eadulf ; vous accuser de meurtre sur ce seul fondement le rend inapte à servir la justice. Nous prêtons tous serment de poursuivre la vérité.

— Et quel manquement à l'étiquette, devant des visiteurs... renchérit l'abbé Séгдаe, les ramenant au sens des réalités.

Au long de cet échange, le prince Cummasach était resté silencieux, son brehon debout à ses côtés. Ils avaient été aussi atterrés par la discussion que par la nouvelle qui l'avait engendrée, mais s'étaient gardés de tout commentaire. Cummasach se leva et annonça d'une voix distante :

— Nous perdons du temps. J'ai accompli mon devoir en capturant le meneur de l'agression contre les moines. Je l'ai amené ici et je l'ai placé sous la garde du roi. À présent, il est mort. Je retourne au pays des Déisi.

— Une question se pose toutefois, fit observer Furudán. Bien qu'il ait reconnu son crime, Rudgal a été tué illégalement, et ce au château royal. Il y avait été conduit sous la protection de Cummasach, notre prince, auquel une réparation est due ; sa réputation est ternie car il a été incapable de protéger celui qui s'était rendu à lui.

Il y eut un silence, puis Colgú lança un coup d'œil consterné à Fidelma.

— Est-ce vrai ?

Elle hocha la tête.

— Cependant, avant toute réparation, un laps de temps adéquat doit être accordé à un brehon afin de trouver le coupable.

— Un laps de temps adéquat, répéta le roi, soulagé, en se tournant à nouveau vers Furudán.

— Telle est la loi, admit celui-ci. Toutefois, le mot « adéquat » demande à être défini.

— Acceptable pour la tâche à entreprendre ? suggéra Fidelma avec douceur.

— *Comchirte*, approuva le brehon, utilisant le mot légal.

— Puisque nous approchons de la pleine lune, attendons un cycle complet. Nous tenterons d'achever l'enquête dans ces délais. Est-ce acceptable ?

Le prince et son brehon échangèrent un regard et acquiescèrent aussitôt.

— *Comchirte*, répéta Furudán.

Les visiteurs prirent congé dans les formes. Les règles de l'hospitalité furent respectées. On les pria de rester et d'assister au repas du soir, et ils déclinèrent l'invitation avec courtoisie. À dire vrai, Colgú en fut soulagé.

Après leur départ, il demanda à sa sœur :

— Tout cela est bel et bon, mais qu'arrivera-t-il si tu ne parviens pas à résoudre cette affaire ? Maintenant, nous avons ce problème-là, en plus du premier.

— Il n'y a pas de mystère sans solution, dit-elle fermement. Remets-t'en à nous. Un délai d'un cycle lunaire est acceptable.

Le roi ne parut guère confiant, mais se rangea à son opinion.

— Gormán est déjà en train d'interroger les gardes dans l'espoir qu'ils aient vu quelque chose, lui dit Eadulf.

— Il faut emporter la dépouille chez frère Conchobhar en vue des funérailles, déclara Colgú. Où est Egric ? La-t-il identifiée ?

Eadulf admit, mortifié :

— Mon frère n'est toujours pas revenu de la taverne, où il est avec Dego. Je vais aller le chercher immédiatement et l'emmener voir le corps.

— Tâchons de résoudre cela au plus vite, insista Colgú. C'est encore plus urgent maintenant que je sais, par Fidelma, que le frère de l'évêque de Rome, pas moins, figure dans cette délégation.

— Est-on certain que ce vénérable Verax est réellement apparenté à l'évêque de Rome ? demanda l'abbé Ségdæ à Eadulf. Frère Madagan l'ignorait.

— Si cet homme est bien le fils d'Anastase de Segni, alors c'est le cas. Il exerce une forte autorité sur l'Église. Cependant, je l'ai appris parce que j'ai séjourné quelque temps à Rome. Frère Madagan n'avait aucune raison particulière de le savoir.

— Eh bien, maintenant, c'est une information que nous devons prendre en compte, dit Colgú avec force. Nous aurons affaire à un personnage éminent, prince parmi les princes. Cela signifie en outre que nous devons prévoir un festin et des divertissements en conséquence, ajouta-t-il en posant sur Beccan un regard lourd de sous-entendus.

— Et pour le brehon Allín, mon frère ? s'enquit Fidelma, se sentant toujours coupable de la disgrâce du vieux juge.

Colgú se carra contre le dossier de son fauteuil. Sa détermination ne faisait aucun doute.

— J'aurai besoin d'un nouveau conseiller en matière de droit.

— Il est toujours ton chef brehon, insista-t-elle.

— Quelle confiance puis-je avoir en lui ? Il ne t'a jamais aimée et n'accepte pas Eadulf, au point qu'il se conduit au-delà de toute raison. Il m'a outragé devant le prince des Déisi et son brehon.

— Il appartiendra au conseil des brehons de déterminer s'il a commis une erreur et s'il faut le remplacer, lui rappela-t-elle. Tu ne peux lui ôter son titre avant qu'on ait statué là-dessus.

— Malheureusement ! soupira son frère. Cependant, il m'est permis de choisir qui je veux pour conseiller, du moment que ses compétences le justifient. Nous avons deux meurtres inexpliqués sur les bras. Tu as déjà été chargée d'enquêter sur le premier, Fidelma. À présent, tu vas aussi te charger du second. De plus, Eadulf et toi devrez être prêts à m'épauler lorsque cette délégation sera là.

Eadulf toussota.

— Cela vous pose-t-il un problème, mon ami ? voulut savoir le roi.

— Votre chef brehon devrait se tenir à vos côtés en présence des émissaires. Son absence ne paraîtrait-elle pas étrange ?

Colgú écarta cette objection d'un geste de la main.

— Je veux à mes côtés quelqu'un en qui je peux me fier, dont les jugements ne sont pas empreints de préjugés, de pédanterie et de

conservatisme.

— Il ne se résignera pas facilement à son renvoi, avertit Fidelma.

— Je ne prends pas cette décision de gaieté de cœur, avoua son frère, mais cela fait partie des responsabilités d'un roi. Le conseil des brehons avait désigné Áedo pour chef. Lorsqu'il a sacrifié sa vie pour me sauver, Aillín lui a succédé uniquement parce qu'il avait été nommé suppléant eu égard à son âge et à sa longue carrière. Il n'était pas censé accéder au pouvoir. Maintenant, il est temps que le conseil se réunisse et nomme un nouveau chef brehon.

Labbé Ségdæ adressa un sourire pensif à Fidelma.

— Vous vous étiez présentée contre Áedo, la dernière fois.

— C'est vrai. Mais j'ai appris que la charge d'un chef brehon n'est pas ce que j'imaginai. J'aime m'impliquer dans l'administration de la justice. Un chef brehon passe le plus clair de son temps à superviser le travail des juges et des avocats à travers le royaume, et à traiter les plaintes et les appels. Il ne peut plus être au plus près des gens, or c'est en cela que ma force réside. Je me satisfais de rester avocate.

Eadulf dissimula son soulagement. Il avait craint que Fidelma ne saisisse cette occasion pour se présenter à nouveau et, en vérité, il avait été enchanté quand sa candidature avait été rejetée en faveur d'Áedo.

— Fort bien, conclut Colgú. Nous allons aviser les brehons que je requière la réunion du conseil au plus tôt. Quant à Aillín, je m'entretiendrai en privé avec lui. Il est veuf, mais sa fille et son gendre, qui possèdent une ferme au sud de Rath na Drinne, prendront bien soin de lui.

— Il n'acceptera pas sans protester, s'inquiéta Fidelma.

— Il devra pourtant s'y résoudre, répliqua son frère d'une voix ferme. Nous avons tous fort à faire. Tiens-moi informé des progrès de l'enquête.

Il se leva, indiquant que la réunion était close.

Quand ils furent sortis, Fidelma commenta tristement :

— Dommage qu'il n'y ait pas de moyen plus délicat de mettre fin à la carrière d'Aillín. Après tout, il n'a pas toujours été un vieux grincheux. Beaucoup de jeunes avocats ont approfondi leur savoir grâce à lui.

— Ce n'est plus entre nos mains, fit valoir Eadulf avec philosophie.

Elle resta pensive, puis se tourna résolument vers la tâche qui les attendait.

— Allons retrouver Gormán pour voir s'il a pu recueillir quelques informations. Avec de la chance, il y aura eu des témoins du côté de la réserve.

— D'abord, je dois mettre la main sur Egric afin qu'il identifie le corps, lui rappela son époux.

Lorsqu'ils débouchèrent dans la cour, le vieil apothicaire se hâta de les rejoindre.

— Je vous cherchais, murmura-t-il, jetant un regard de conspirateur autour de lui. Il faut absolument que vous veniez voir.

Ils le suivirent jusqu'à son officine sans poser de question, si grande semblait son agitation, et pénétrèrent dans la pièce exigüe située à l'arrière. C'est là qu'il examinait et préparait les défunts pour les rites funéraires. Le cadavre de Rudgal était allongé sur la table en vue de la toilette, couvert par le *racholl*.

— En le dévêtant, j'ai trouvé ceci autour de sa taille, expliqua frère Conchobhar.

Du milieu d'une pile d'habits sur la chaise toute proche, il tira un bout d'étoffe qu'il remit à Fidelma.

C'était une étroite bande de tissu en laine d'agneau, jadis blanche, à présent grise et tachée. D'une épaisseur de trois doigts, elle semblait faite pour être enroulée et était brodée de six croix noires.

— Autrefois, se rappela le vieux moine, tous les évêques de la nouvelle foi portaient un ornement rituel à peu près semblable.

— Mais pourquoi Rudgal en cachait-il un autour de sa taille ? demanda Fidelma. Était-ce cela qu'il jugeait si important ?

— L'aurait-il volé à Victricius ? dit Eadulf, réfléchissant à voix haute. Dans ce cas, cela nous éclairerait sur ce personnage, qui aurait été un évêque.

Il prit la bandelette de laine et l'examina avec minutie.

— Si c'est le cas, il devait en savoir davantage sur cet objet, raisonna Fidelma.

— Que pouvait savoir quelqu'un comme Rudgal des vêtements sacerdotaux ? poursuivit Eadulf. D'après le brehon Furudán, quelqu'un, au port de Láirge, avait payé ces vauriens pour tuer le vénérable Victricius et mon frère. Il faut croire que l'instigateur lui a fourni des explications supplémentaires.

— Cela paraît peu probable, objecta son épouse. S'il ne cherchait qu'à recruter des hommes de main, il ne leur aurait pas confié de secret

au risque de leur conférer le moindre ascendant.

— Mais alors, pourquoi aurait-il caché cette bande de tissu sur lui ? Pourquoi se montrait-il confiant, sûr que nous accepterions le marché ? Et pourquoi l'a-t-on assassiné ?

— Tu poses trop de bonnes questions, Eadulf. Notre seule certitude, c'est que, grâce à elle, il comptait recouvrer la liberté. Pour l'instant, nous avons un autre point à clarifier.

— Lequel ?

— Nous savons que c'était naguère un ornement porté par les prêtres. Son sens a pu évoluer.

Frère Conchobhar intervint.

— Je vais m'informer discrètement. Notre gardien des livres possède une vaste érudition et, venant de moi, ce genre de question n'attirera pas l'attention.

— Ne la lui montrez pas, recommanda Fidelma en enroulant l'étoffe. Décrivez-la comme si vous l'aviez vue il y a un certain temps. En attendant, dissimulez-la en lieu sûr.

Ils sortirent de l'officine encore plus perplexes qu'en y entrant. Gormán les cherchait, et partagea avec eux sa déception.

— J'ai parlé à tous les membres de la garde qui étaient du côté du *Laochtech* pendant la détention du prisonnier. Personne n'a rien vu. Les guerriers Déisi n'ont pas abandonné leur partie de *brandubh*. Tous les autres étaient de faction dans la forteresse et sont restés à leur poste.

— L'ennui est que la réserve est située à l'arrière de vos quartiers, fit observer Fidelma. N'importe qui aurait pu y pénétrer à l'insu des guerriers installés au *Laochtech*.

— J'ai pour ma part une autre tâche à exécuter, déclara Eadulf. Mon frère est-il enfin rentré ? Il ne s'est pas attardé jusqu'à maintenant à la taverne, tout de même ?

— Il ne vous a pas prévenu ? dit Gormán, stupéfait.

— Prévenu à quel sujet ? Je ne l'ai pas revu depuis que je vous ai demandé où il était, tout à l'heure.

Le jeune guerrier parut nerveux.

— Il est parti avec Dego pour quelques jours.

Eadulf le fixa sans comprendre, et ce fut Fidelma qui entreprit d'en savoir plus.

— Où est-il parti, Gormán ?

— Comme je l'ai expliqué à l'ami Eadulf, ils discutaient de chasse ou

de pêche. Eh bien... J'avais accordé une permission à Dego, après notre récent voyage. Il voulait aller dans sa cabane, quelque part dans les Sliabh na gCoillte.

Eadulf savait que les « montagnes de la Forêt » étaient le nom des pics au sud-ouest – une région étendue.

— Quand l'avez-vous appris ? demanda-t-il froidement.

— Juste après que vous êtes allé avertir le roi que le captif était mort. Dego est revenu me signaler qu'il partait. Puisqu'il avait passé les dernières heures en ville, il ne pouvait détenir d'informations au sujet du meurtre. Je n'ai vu aucune objection à son départ, expliqua le guerrier non sans embarras.

— Là n'est pas le problème, objecta Fidelma d'un ton posé. On croit que ce prisonnier dirigeait l'attaque qu'a subie Egric sur le fleuve, aussi était-il essentiel qu'il l'identifie. Pourquoi ne l'avez-vous pas gardé ici, en tant que témoin officiel ?

Gormán ouvrit les bras pour exprimer son impuissance.

— Il n'est pas revenu avec Dego. Je suppose qu'il l'attendait chez Rumann. Je croyais qu'il avait déjà annoncé son intention à Eadulf, un peu plus tôt, à la taverne. En fait, je venais de croiser Beccan, qui demandait si Egric festoierait avec le roi ce soir. Il s'inquiétait des préparatifs, comme d'habitude. Mais... n'avez-vous pas dit que vous aviez parlé de pêche avec votre frère ?

Eadulf secoua la tête, contrarié.

— Il n'avait pas annoncé son intention de partir immédiatement avec Dego.

Le guerrier avait l'air piteux.

— Je ne m'en doutais pas et il ne m'est pas venu à l'idée que vous désapprouveriez...

— Ce n'est pas que je désapprouve, Gormán. Cependant, le moment choisi et les circonstances me laissent... songeur.

— Ce n'est pas votre faute, intervint Fidelma. Nous avons besoin de savoir s'il reconnaissait Rudgal, mais peu importe, ce n'était qu'une formalité. Les preuves ne manquent pas. Cependant, avec ce second meurtre et l'arrivée prochaine de la délégation, il serait préférable que les membres de la garde royale soient au complet.

— Et si j'envoyais un cavalier à leur poursuite ? proposa Gormán.

— Ils étaient tous deux à cheval ?

— Oui, ils avaient les montures avec lesquelles ils sont sortis ce

matin. Dego est revenu juste le temps de rassembler ses effets pour le voyage. Votre frère ayant perdu toutes ses possessions, j'ai présumé qu'ils achèteraient le nécessaire en ville avant de partir.

— De quel côté se dirigeaient-ils ?

— Vers les montagnes, au sud de la vallée d'Eatharlach.

— Un bon cavalier finirait par les rattraper s'il était sûr de la direction à prendre, mais rien ne le garantit, dit Fidelma à Eadulf.

— Pourquoi ? S'il suit la grand-route qui mène vers le sud-ouest...

— Dego doit connaître une bonne dizaine d'autres chemins, répondit-elle. Une armée entière pourrait se dissimuler dans ces montagnes, et on la chercherait en vain pendant des années.

Elle comprenait pourquoi Eadulf était furieux et blessé, en réalité. Son frère était parti sans un mot, sans la moindre considération à son égard alors qu'ils venaient d'être réunis. Elle s'efforça de l'apaiser.

— Dego a promis de revenir dans quelques jours et c'est un homme de parole. Il nous faudra patienter jusque-là – rien ne sera probablement résolu entre-temps. De toute façon, Egric t'a déjà affirmé par deux fois qu'il ignorait le but de son compagnon de voyage. Sa réponse changera-t-elle la troisième fois ? Il t'a dit que Victricius transportait des documents. Le brehon des Déisi a confirmé que Rudgal et sa bande avaient brûlé des manuscrits. Il n'y a là pas grand-chose qui puisse nous aider.

Eadulf inspira puis expira profondément.

— Ainsi, tu proposes d'attendre le retour d'Egric et de Dego ?

— Nous n'avons guère d'autre choix. Il sera toujours temps de comprendre l'attitude de ton frère ensuite.

Encore troublé, Eadulf interrogea Gormán :

— Dego vous a-t-il indiqué où, exactement, se trouve sa cabane dans les montagnes des Sliabh na gCoillte ?

— Il aime garder le secret sur sa « retraite », ainsi qu'il l'appelle.

Eadulf poussa un lourd soupir.

— Qu'est-ce qui pèse sur ton cœur ? s'inquiéta Fidelma. Il y a autre chose, je le sens.

— Si ce que Victricius et Egric transportaient faisait partie du mystère... S'ils ont été attaqués à cause de cela, et si Rudgal a été tué, lui aussi, pour cela, alors d'autres dangers guettent Egric. Après tout, il a eu une chance incroyable d'en réchapper.

Fidelma soupesa cet argument.

— Cela se tient, Eadulf. Malgré tout, en partant avec Dego qui, nous le savons d'expérience, est un excellent guerrier, Egric sera peut-être plus en sécurité qu'en restant à Cashel.

Eadulf n'avait pas envisagé la situation sous cet angle. Au bout de quelques instants, il conclut :

— Tu as sans doute raison, il sera plus en sécurité au loin.

CHAPITRE IX

Ségdae et Lóich étant encore officiellement ses hôtes, Colgú décida d'offrir un festin. Leurs intendants aussi se virent conviés, de même que Fidelma, Eadulf et Gormán, qui était souvent invité à festoyer avec le souverain. Beccan, multipliant sourires et courbettes, conduisit chaque convive à sa place, puis annonça le roi avant de se retirer. De toute évidence, il avait déjà prévenu Colgú de l'absence d'Egric et de Dego, car, dès qu'Eadulf aborda ce sujet, le monarque sourit.

— Si seulement je pouvais me joindre à eux pendant ces quelques jours ! Je préférerais de loin chasser le sanglier sauvage que traiter les affaires d'État.

Fidelma se trouva assise à côté de sœur Dianaimh. Après quelques menus propos, elle lui demanda si elle connaissait, ne fût-ce que de nom, le vénérable Victricius.

— Je ne crois pas l'avoir jamais entendu. Pourquoi ?

— C'était le clerc assassiné sur le chemin d'Imleach, celui que le frère d'Eadulf accompagnait.

— On en a fait mention devant moi, cependant son nom ne m'a pas frappée.

À la fin du repas, le vin circulait encore à profusion. On débarrassa, puis les musiciens vinrent divertir l'assistance. Fidelma y vit l'occasion de discuter avec Gormán, d'autant qu'une question lui trottait dans la tête.

— Quand vous avez trouvé les victimes, près de l'église de frère Siolán, avez-vous examiné le corps du vénérable Victricius ?

— Bien sûr. Je devais m'assurer qu'il était mort avant d'autoriser l'inhumation.

— Il est difficile de se former une idée de quelqu'un que l'on n'a jamais vu. C'est Egric qui a permis de l'identifier ?

— En effet.

— Le vieil homme portait la tonsure de Rome ?

— Oui. Il était petit et basané. On voyait qu'il venait d'au-delà de ces rivages.

— Était-il d'apparence robuste ?

— Je n'en ai pas eu l'impression, vu son âge avancé. Comment vous le décrire ? Ses traits étaient ingrats. Il devait être de ces ascètes qui s'infligent des privations et des châtements corporels pour montrer leur sainteté. Ils croient que la mortification de la chair les rapproche de Dieu.

— Pourquoi pensez-vous qu'il usait de telles pratiques ? demanda Fidelma, aussitôt intéressée.

— Il avait le dos couvert de cicatrices de fouet. Certains moines s'administrent la discipline pour, disent-ils, prouver à Dieu quelles souffrances ils sont prêts à endurer en Son nom. Comment cette autoflagellation peut-elle plaire à Dieu ? Ne nous répète-t-on pas qu'Il est paix et amour ?

Fidelma sourit et lui tapota le bras.

— Vous êtes un sage, Gormán, toutefois, ne répétez ces idées à personne. Vous m'avez apporté une aide immense.

Se retournant, elle découvrit Colgú qui approchait, l'air enfin détendu.

— Rien de tel que la bonne chère et le bon vin, déclara-t-il avec satisfaction. Au moins, nous n'avons pas eu à supporter les interminables annonces de Beccan !

— Il se montre très pointilleux en matière d'étiquette, cependant on ne peut lui tenir grief de prendre son rôle à cœur. Où est-il, au fait ? Il a disparu dès que nous nous sommes attablés. Il ne s'absente pas durant les festins, d'ordinaire.

— Il avait affaire en ville et m'a prié de l'excuser, répondit Colgú avec négligence. Mais, dis-moi, j'ai appris qu'Egric est parti sur un coup de tête. Comment l'expliques-tu ? Eadulf et lui ne sont-ils pas proches ?

— Ils ne s'étaient pas vus depuis dix ans et les retrouvailles ont été empreintes d'une certaine raideur. Apparemment, Egric se sent plus à l'aise avec Dego, puisqu'ils sont partis ensemble à la pêche.

— Ils ont de la chance ! soupira Colgú. Quant à moi, je suis contraint de rester au château jusqu'à ce qu'on sache enfin pourquoi cette délégation tient tant à nous rendre visite.

— Elle arrivera demain, d'après tous les rapports que nous avons reçus.

— Quel malheur que ce manque de temps ! Tu n'as rien appris de plus sur la mort de frère Cerdic ? Je m'en doutais. Deux meurtres à élucider, et pas de chef brehon à qui me fier !

— À ce propos, mon frère, le protocole n'aurait-il pas requis qu'Aillín assiste au festin ? As-tu eu avec lui cette entrevue dont il était question ?

— Bien entendu. Cela devait être fait avant que Beccan avertisse les membres du conseil des brehons qu'ils doivent se doter d'un nouveau chef.

— Dois-je déduire de son absence ce soir qu'il n'a pas très bien pris ta décision ?

— Pas très bien ? Il a réagi avec hargne, menacé d'intenter un procès à ce pauvre Eadulf, alors que c'est lui l'offensé, et il a eu l'audace de répliquer qu'un roi n'est pas au-dessus des lois.

— Il n'a pas tort. Un roi est tenu de les respecter au même titre que le plus humble fermier.

— Je sais, je sais ! Mais il a employé des termes d'une virulence... ! J'ai eu peine à me contenir pendant qu'il poussait des cris d'orfraie où il était question de *gáu flathemon*.

— L'injustice du roi et ses conséquences ?

— Ce vieux fou a commencé par me menacer de *troscud* ; il a déclaré qu'il jeûnerait, assis devant ma porte, jusqu'à ce que je revienne sur ma décision et le rétablisse dans ses fonctions.

— Vraiment ? La grève de la faim n'est pas un recours habituel. Te l'a-t-il notifié dans les formes ?

— Non, ce n'était qu'une menace. Pourquoi ?

— Il doit respecter toute une procédure juridique s'il y pense sérieusement.

— Pourvu que nous n'en arrivions pas là !

— Quelles charges a-t-il contre Eadulf ? Il ne va tout de même pas l'accuser d'assassinat ?

— Il compte exiger une compensation.

— Il l'accuse de *deirmitiu* ?

— C'est cela. Il réclame l'*enech rucce*, le dédommagement pour le déshonneur qu'il a subi.

Fidelma calcula en son for intérieur.

— La compensation équivaudrait à huit *cumals*. Soit la valeur de vingt-quatre vaches laitières, la moitié du prix de l'honneur d'un chef brehon tel que stipulé par la loi. Il n'était pas sérieux !

— Autant que peut l'être un homme fou de rage. Je l'ai averti que je témoignerais en faveur d'Eadulf, et contre lui. C'est alors qu'il m'a menacé du jeûne rituel. La vie l'a rendu aigre et acariâtre. J'espère que le conseil des brehons prendra au plus vite les mesures qui s'imposent. Enfin, soupira-t-il, si cela peut te rassurer, Aillín était invité, ce soir. Il est toujours sous mon toit et je respecte les règles de l'hospitalité. C'est lui qui a choisi de s'isoler.

Il se détourna. Fidelma fut peinée qu'il la quitte l'air morose, sa belle humeur trop vite envolée. Elle avait eu tort d'aborder ce sujet... Avisant Eadulf, assis avec l'abbé Séгдаe et frère Madagan, elle s'approcha de leur petit groupe. L'abbé lui adressa un faible sourire.

— Frère Eadulf nous a confié que votre enquête a peu progressé.

— Hélas, je ne peux le nier.

— Il nous a également donné des informations concernant l'évêque Arwald de Magonsaete, ajouta frère Madagan. Quelle surprise qu'un tel personnage vienne ici, accompagné du frère de l'évêque de Rome !

— Cela nous intrigue autant que vous, confirma Eadulf.

— Ma foi, c'en sera bientôt fini de cette incertitude, dit Fidelma. Demain, nous connaissons le but de leur visite. Rien ne sert de se perdre en spéculations tant qu'on ne dispose pas de tous les faits.

Elle surprit le sourire furtif d'Eadulf alors qu'elle énonçait son principe favori. Il s'empressa d'abonder dans son sens :

— Excellente maxime !

— Pour être ancienne, une parole de sagesse n'en reste pas moins vraie.

Les musiciens entamèrent un morceau au rythme enlevé qui coupa court à toutes les conversations. Composé pour attirer l'attention à grand renfort de tambours, de cloches, d'instruments à vent et à cordes, il entraînait dans le genre dit de la « musique à ale », autrement dit à boire. Profitant du calme qui s'était emparé du public, la troupe enchaîna sur un morceau plus doux. Le plus jeune s'avança pour chanter en s'accompagnant sur une petite harpe à huit cordes.

Le divertissement se prolongea jusqu'à ce que l'abbesse Líoche étouffe un bâillement de façon ostensible et annonce que, à son grand regret, elle se sentait tomber de fatigue. Colgú l'autorisa d'un sourire à

se retirer et elle quitta la grand-salle, suivie de sa jeune intendante. Fidelma lança un regard complice à Eadulf : à la fin du morceau de musique suivant, elle userait du même subterfuge. Il était donc prêt lorsqu'elle aussi fit mine de bâiller.

Quand ils se levèrent, Colgú congédia les musiciens. Tous avaient besoin de repos, une journée éprouvante les attendait le lendemain.

Fidelma et Eadulf marchèrent sans se presser vers leurs appartements.

— Je me pose toutes sortes de questions à propos du vénérable Victricius. As-tu entendu ce nom, à Rome ?

— Il n'est pas répandu, mais pas inconnu non plus. Un évêque de la ville de Rotomagus¹, en Gaule, s'appelait ainsi. Il avait servi dans les légions jusqu'à sa conversion.

— Comment as-tu appris son existence ?

— Te rappelles-tu l'époque où nous étions à Menevia ? Là-bas, l'abbé Tryffin m'a parlé de lui.

— Notre naufrage sur les rivages de Dyfed n'est pas mon souvenir le plus enchanteur. Mais pourquoi l'abbé se souciait-il d'un ancien soldat romain ? Je croyais que les Bretons les détestaient !

— Ce Victricius-là avait su conquérir leurs cœurs et ils l'avaient invité à intervenir dans une dispute entre leurs évêques. Bien sûr, c'était de longues années avant que mon peuple s'installe sur l'île de Bretagne. L'abbé Tryffin m'a montré un manuscrit écrit par ce Victricius, *De laude Sanctorum*.

— *De la louange des saints*, traduisit Fidelma.

— Donc, ce patronyme n'est pas inusité.

Fidelma lui rapporta sa conversation avec Gormán.

— Il pense que Victricius pouvait être de ces ascètes qui pratiquent la flagellation.

Ils empruntèrent un passage découvert qui reliait les appartements royaux au bâtiment dans lequel ils logeaient. Des torches, à chaque extrémité, projetaient des ombres fantasmagoriques sur les murs de pierre grise.

Louïe fine de Fidelma les sauva. Un grincement résonna au-dessus d'eux, une ombre passa sur les murailles, différente de celles de la nuit. Sans hésiter, Fidelma poussa Eadulf et se jeta en avant. Tous deux retombèrent sur les dalles glacées au moment où un bloc de marbre massif s'écrasait derrière eux en projetant une pluie de fragments.

Fidelma se releva d'un bond et scruta les hauteurs du passage.

Eadulf, lui, gardait les yeux fixés sur la statue brisée en morceaux – l'une de celles qui décoraient la toiture des appartements royaux.

Des gardes accoururent, alertés par le fracas, avec à leur tête Enda muni d'une lanterne.

— Que s'est-il passé ? Êtes-vous blessés ?

La jeune femme secoua la tête tandis qu'Eadulf marmonnait en se frictionnant le bras :

— Juste quelques égratignures à cause des éclats.

Fidelma contempla à son tour la statue, une créature ailée à laquelle elle trouvait elle ne savait quoi de familier, puis elle passa à l'action.

— Enda ! Vous et vos hommes, avec moi !

Encore un peu étourdi par le choc, Eadulf les suivit à l'intérieur par une porte latérale.

— Que fais-tu ? interrogea-t-il, hors d'haleine, lorsqu'il eut rattrapé son épouse.

— Une statue de la taille d'un enfant ne tombe pas comme ça d'un toit, lui lança-t-elle par-dessus son épaule.

Il faillit s'arrêter, mais les guerriers l'entraînèrent dans leur sillage. Fidelma courait vers l'escalier conduisant sur la terrasse. Les compagnons d'Enda s'emparèrent au passage de deux torches fichées aux murs.

Ils déboulèrent sur le toit, qui semblait désert. De part et d'autre s'élevaient de larges parapets surmontés de trois statues, dont une manquait du côté du passage.

— Cherchez partout ! ordonna Fidelma. Enda, apportez votre lanterne par ici.

Elle s'approcha de l'espace vide et l'examina de près. Par-dessus son épaule, Eadulf distingua des rayures sur la maçonnerie ; la pierre était écornée par endroits. Fidelma soupira.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Enda.

— C'est bien ce que je pensais. Voyez-vous où la statue était placée ? Dans l'alignement des autres, juste au milieu. Impossible qu'elle soit tombée toute seule. Donc, quelqu'un l'a poussée jusqu'au bord. Il a fallu utiliser une barre en métal qui a laissé des traces dans la pierre – là, et là. Ces rayures-ci ont été causées par le frottement. Celui qui avait tramé ce forfait nous a guettés. Dès qu'il nous a vus, il a fourni

un dernier effort et l'a fait basculer. Si je n'avais pas prêté attention au raclement de la pierre...

Elle frissonna.

Les hommes d'Enda les avaient rejoints.

— Pas l'ombre d'une trace, lady. Mais regardez un peu ce qu'on a trouvé près de la porte.

Ils lui montrèrent une barre de fer d'une demi-toise dont la double extrémité avait été aplatie au maillet.

— Voilà donc ce qui a servi de levier ! Qu'en est-il de la seconde porte qui donne accès à ce toit ?

— Verrouillée de l'intérieur.

— Peut-être par l'assassin dans sa fuite, suggéra Enda.

— Forcément, puisqu'il n'y a pas d'autre issue et que nous n'avons pas croisé âme qui vive en montant.

— Où mène cette volée de marches ? s'enquit Eadulf, à qui certaines parties du bâtiment étaient inconnues.

— Aux quartiers des invités, expliqua Enda. De là, un autre escalier conduit aux quartiers de la suite du roi, aux appartements royaux, à la chambre du conseil et à la salle du banquet.

— Le coupable pouvait donc s'échapper facilement.

— En aucune façon, lui opposa Fidelma avec calme. La nuit, la garde personnelle de mon frère est postée à chaque entrée. Le Nasc Niadh redouble de vigilance depuis qu'on a tenté de l'assassiner...

— Et que le haut roi Sechnussach a été tué dans sa propre chambre, à Tara, renchérit Enda.

— Mais alors... commença Eadulf.

Déjà Fidelma lançait un nouvel ordre :

— Qu'un de vos hommes monte la garde devant la porte verrouillée. Le criminel pourrait revenir dans l'espoir de filer par ce passage.

Enda eut à peine le temps de faire signe à un guerrier qu'elle dévalait l'escalier. Le groupe sur ses talons, elle se précipita dans la cour principale et courut jusqu'aux appartements royaux.

Le garde qui attendait avec nonchalance devant le double battant de bois se mit au garde-à-vous à leur approche. Fidelma le questionna d'un ton sec :

— Quelqu'un est-il passé par ici récemment ?

— Personne depuis votre départ avec frère Eadulf, lady.

— Que nul ne quitte la salle sans mon accord, commanda-t-elle, écartant le garde stupéfiat et repoussant les battants.

À l'intérieur, ils furent accueillis par Gormán, médusé. Il était chargé de la garde pendant le premier tiers de la nuit.

— Lady, je croyais que vous vous étiez retirée...

Elle lui relata brièvement les dernières péripéties.

— Assurez-vous que les gardes sont à leur poste et les sorties bloquées. Demandez si quelqu'un s'en est allé.

— Ce sera fait, lady.

— Ensuite, envoyez-moi Dar Luga.

Gormán se hâta d'obtempérer. Au même instant, le roi sortait de la chambre du conseil, l'abbé Séгдаe à ses côtés. Une fois de plus, elle exposa la situation en quelques mots.

— Mon frère, rappelle-moi où sont les accès qui relient les chambres des hôtes aux autres parties de cet édifice.

— Au quatrième étage. Un escalier mène au troisième. Un autre permet de monter à la terrasse, qu'on peut traverser pour prendre celui qui descend directement jusqu'au passage, tout en bas. Celui-là sert d'issue au cas où un incendie rendrait l'escalier principal impraticable.

— Par conséquent, toute personne venant de là-haut est obligée d'emprunter l'un de ces deux escaliers ? interrogea Eadulf, tâchant d'y voir plus clair.

— Absolument.

— Et il est d'usage qu'un membre du Nasc Niadh soit posté à chaque étage ? insista Fidelma.

— Oui. Une mesure superflue, à laquelle j'allais mettre un terme.

— En attendant, elle a tourné à notre avantage. Grâce à cette précaution, personne n'a pu bouger des quartiers des invités depuis notre départ. Cela signifie que celui qui a tramé ce mauvais coup est toujours là-bas. Enda, faites venir le guerrier de faction devant les chambres des hôtes, je souhaite l'interroger. Et, ho ! Enda, lui lança-t-elle comme il s'éloignait, remplacez-le et ne laissez personne sortir.

Colgú proposa aussitôt qu'ils se réunissent dans la chambre du conseil. Quelques instants plus tard, Aidan y entra.

— Êtes-vous resté près de l'escalier une fois que les invités se sont retirés ? lui demanda Fidelma.

— Oui, lady.

— Après le début de votre garde, l'un d'entre eux a-t-il eu besoin

d'assistance ou est-il passé près de vous ?

Si Aidan fut surpris, il se contenta de répondre par un signe de dénégation.

— Donc, nul n'aurait pu quitter sa chambre ?

— Pas pour descendre, mais il était possible de monter sur le toit.

— Ce qui nous intéresse, c'est de savoir si quelqu'un est descendu. Pas seulement les invités, n'importe qui.

— À moins de monter sur le toit puis de redescendre par l'autre escalier, il aurait fallu passer à côté de moi, et personne ne l'a fait, lady.

— Par conséquent, si quelqu'un est monté sur le toit il y a quelques instants et n'a pas emprunté le second escalier, il se trouve dans une des chambres d'hôtes, conclut Eadulf.

— Correct, confirma le guerrier.

— Très bien. Allez reprendre votre poste et dites à Enda de revenir ici.

Avant de sortir, Aidan hésita et demanda :

— Est-il arrivé quelque chose de grave ?

— Rien d'inquiétant pour l'instant. Beccan est-il de retour ?

Ce fut Colgú qui répondit :

— Rappelle-toi, je l'ai autorisé à partir.

— Ne s'agissait-il pas de la soirée ?

— Non, je lui ai accordé deux jours de congé. Il devait se rendre au chevet d'une personne souffrante. Quelqu'un de très proche.

— Était-ce judicieux alors que nous attendons des visiteurs éminents d'un jour à l'autre ?

— Il reviendra à temps. Il est seulement en bas, en ville.

Fidelma ne se contenta pas de cette explication.

— Je ne savais pas qu'il avait un proche parent ici. De quel mal souffre cette personne ? N'y a-t-il aucun risque que Beccan soit contaminé et que l'infection se propage au château ?

— J'y ai pensé, répondit Colgú, supportant avec patience la contrariété de Fidelma. Je ne suis pas aussi inconséquent que tu sembles le croire, petite sœur. Beccan m'a juré que ce n'est pas contagieux. Quant à le remplacer dans ses devoirs, Dar Luga sert ma maison depuis plus longtemps que lui. Qui mieux qu'elle saurait veiller à satisfaire les besoins de mes hôtes ?

En sortant, Aidan croisa Gormán, qui entraînait dans la chambre du conseil avec l'*airnbertach* ; elle se frottait les yeux, à l'évidence tirée du

sommeil.

— Nous sommes désolés de vous déranger, dit Fidelma. Pouvez-vous me dire si tous les invités se sont retirés dans leur chambre, ce soir ?

Dar Luga prit le temps de rassembler ses idées.

— Oui, sauf l'abbé Ségdae. Aucun d'eux n'a réclamé de domestique. Y a-t-il un problème ?

— L'abbé ne m'a pas quitté depuis que tu es partie, Fidelma, dit Colgú. Cela fait toujours un suspect de moins.

Fidelma ne fut pas sensible à la plaisanterie.

— Maintenant, nous devons vérifier si l'un de nos hôtes a quitté sa chambre, déclara-t-elle à Gormán. Si je me rappelle bien l'agencement de ce bâtiment, il y a la porte principale, toujours gardée, l'issue menant des quartiers des invités au toit, et...

— La porte de la cuisine et de la réserve, acheva la gouvernante. Elle donne sur l'arrière.

— Est-elle verrouillée ?

— Il n'y a pas de verrou. Elle est fermée à clé.

— Qui se charge de la fermer, d'habitude ?

— D'habitude ? L'intendant.

— Mais Beccan n'était pas là ce soir.

— Non, lady. C'est moi qui m'en suis occupée.

— Parfait. Pendant que Gormán inspecte les chambres des invités, nous vérifierons la porte de derrière, décida Fidelma.

La femme de charge ouvrant la marche, Fidelma et Eadulf empruntèrent l'enfilade de couloirs aboutissant à la cuisine des appartements royaux. La *cuchtar* était une vaste salle pleine de meubles et de tables, où toute la nourriture du château était préparée. Elle comportait une broche, mais, pour l'essentiel, les cuissons importantes étaient effectuées dans deux constructions en pierre à quelque distance du château, de peur d'un incendie. L'une abritait l'*áith* pour sécher le grain, et l'autre les fours. La cuisine était plongée dans l'obscurité, néanmoins, à la lumière de la lampe, ils n'eurent aucun mal à constater que la porte en bois massif était fermée, la clé en métal pendue à son crochet.

Puisque manifestement personne n'était passé par-derrière, Fidelma pressa Dar Luga de retourner se coucher, puis regagna la chambre du conseil. Elle y trouva cette fois frère Madagan, l'abbesse Líoich, sœur

Dianaimh et même le brehon Aillín, plus grincheux que jamais. Colgú leur avait déjà expliqué de quoi il retournait.

— J'ai peine à imaginer que des soupçons puissent peser sur nos invités, déclara le brehon avec raideur.

Chacun d'eux affirmait qu'il s'était retiré dans sa chambre et n'en avait pas bougé.

— Néanmoins, répliqua Fidelma, cette statue ne s'est pas renversée toute seule.

Des vociférations retentirent au-dehors et tous se tournèrent vers la porte qui s'ouvrait à la volée. Enda fit irruption, essoufflé, les habits en désordre. Il venait visiblement de se battre.

— Nous tenons le coupable ! annonça-t-il sur un ton triomphant. Aidan et moi avons décidé d'examiner les chambres inoccupées et y avons trouvé un hôte supplémentaire.

Il fit un geste en direction du couloir et trois hommes entrèrent à leur tour.

Aidan et Luan empoignaient un individu échevelé qui se débattait comme un beau diable : Deogaire de Sliabh Luachra.

1. Rouen.

CHAPITRE X

— Un peu de tenue, Deogaire ! commanda Fidelma. Vous êtes en présence de votre roi.

— Ordonnez à ces imbéciles de me lâcher ! maugréa-t-il, cessant néanmoins de se débattre.

— Vous parlez des guerriers du Nasc Niadh, ma garde personnelle, tonna Colgú. Ils ne vous libéreront pas tant que vous n'aurez pas recouvré votre sang-froid.

— Ce n'est pas moi qui ai commencé. Je dormais paisiblement quand ils m'ont sauté dessus et m'ont tiré hors de mon lit. Comment réagir à la violence physique, sinon en me défendant ?

— Il ne vous sera fait aucun mal si vous vous calmez, assura Fidelma.

— Ai-je la parole du roi ?

— Vous avez ma parole de *dálaigh*.

— J'accepte à condition que ces cerbères vous obéissent.

Fidelma fit signe à Enda et à son compagnon de s'écarter. Ils obtempérèrent avec méfiance, prêts à bondir au moindre geste menaçant. Le jeune homme se redressa avec dignité et frictionna ses poignets où apparaissaient des empreintes rougeâtres – les gardes l'avaient entraîné sans ménagement. Il s'inclina devant Fidelma avec un sourire en coin.

— Vous m'excuserez, lady, de paraître devant vous en tenue de nuit. On ne m'a pas laissé le temps de me vêtir.

— Vous prétendez qu'on vous a tiré de votre lit, répliqua-t-elle, impassible. Pourtant, vous n'avez pas été autorisé à séjourner dans les quartiers des hôtes du roi.

Le sourire de l'autre s'élargit.

— Je n'entendais pas que cette couche était véritablement la

mienne. Je n'ai pas passé la nuit dans mon lit depuis mon départ de Sliabh Luachra. Mais depuis quand la loi m'impose-t-elle de posséder le lit où je dors ?

— Vous aimez les interprétations littérales, je vois. Puisqu'il faut éviter toute ambiguïté, que faisiez-vous dans une chambre réservée aux invités du roi ?

— Je dormais, ma foi... jusqu'à ce que je sois réveillé avec rudesse.

— L'affaire est trop grave pour jouer sur les mots, intervint Colgú. Répondez sans détour aux questions de lady Fidelma. On a tenté de les tuer, son époux et elle. Continuez sur ce ton et nous aurons un coupable tout trouvé.

Les paupières de Deogaire masquèrent le bleu intense de ses prunelles, évoquant le clignement d'yeux d'un oiseau de nuit. Il esquissa un haussement d'épaules.

— Je me suis querellé avec mon oncle, le pieux Conchobhar, qui m'a chassé de chez lui. J'ai donc été forcé de me procurer un autre lit confortable.

— Et, par un concours de circonstances, vous vous êtes retrouvé dans les appartements du roi – pourtant gardés par des sentinelles –, vous avez choisi une chambre à votre goût et vous vous êtes installé ? fit Gormán, goguenard.

— Pas le moins du monde. J'ai confié mon histoire à Beccan en début de soirée. Il m'a dit que certaines chambres étaient libres cette nuit et que, si je ne le criais pas sur les toits, je pouvais en utiliser une.

— Vous rejetez la faute sur lui ? Nous perdons notre temps, seigneur, s'impatienta le guerrier. C'est clair, il a accompli son mauvais coup puis s'est caché, pensant qu'on n'inspecterait pas toutes les chambres.

— Où suis-je censé avoir commis ce crime ? s'enquit Deogaire.

— Du toit, en poussant une statue au moment où lady Fidelma et son époux passaient au-dessous. Le coupable s'est sauvé par la porte menant aux quartiers des invités et l'a verrouillée. Il ne disposait d'aucun moyen de s'échapper car les issues étaient gardées. Chacun de nos hôtes étant dans sa chambre, Enda était en droit d'arrêter tout intrus, expliqua Gormán.

Deogaire sembla enfin prendre conscience de la gravité de sa situation et perdit sa superbe.

— Je vous ai raconté l'entière vérité. Demandez plutôt à Beccan : je

l'ai rencontré devant les dépendances au début du festin. Il m'a conduit dans une chambre libre au premier étage et m'a dit que je pouvais m'y reposer, mais qu'un guerrier garderait le couloir toute la nuit. Je ne devais pas sortir avant l'aurore, quand j'entendrais du mouvement.

— Dommage qu'il ne soit pas là pour corroborer vos dires, observa sèchement Eadulf.

— Comment, pas là ? Où est-il ? Il m'avait assuré qu'il ne tarderait pas ! protesta Deogaire, saisi d'appréhension.

Fidelma poursuivit son interrogatoire.

— Comment frère Conchobhar en est-il arrivé à jeter son neveu à la porte, lui qui voue un profond respect aux traditions et particulièrement à celle de l'hospitalité ? Et alors, de surcroît, que vous êtes unis par les liens du sang ?

De plus en plus accablé, Deogaire marmonna :

— Vous savez que lui et moi ne voyons pas du même œil les questions de religion. Je reste fidèle à nos coutumes ancestrales, tandis qu'il adhère au nouveau mysticisme venu de Rome. Il ne faut pas s'y fier ! Selon les Anciens, la connaissance se trouve à l'ouest, la guerre au nord, le danger à l'est et la tranquillité au sud. Oui, le danger est à l'est ! Et ce danger approche.

— Vous avez proféré des menaces contre moi, lui rappela-t-elle.

— Non, ce n'était qu'une mise en garde. Restez vigilante et vous serez épargnée, voilà tout.

— Je sais pertinemment ce que vous avez dit. Vous avez ajouté que la mort revêtait bien des formes, y compris celle d'un démon ailé de la nuit.

— Pourquoi ? Que représentait la statue ?

— Aoife ? avança Colgú, soudain très pâle.

Fidelma hocha la tête, provoquant un silence effrayé.

— Aoife ? Qui était-ce ? voulut savoir Eadulf.

— Une méchante marâtre. En punition de sa cruauté envers les enfants de Lir, le dieu Bodh Dearg la transforma en démon des airs, expliqua Gormán. Les statues de la terrasse représentent des créatures de nos légendes d'autrefois.

Deogaire, qui avait écouté en ouvrant de grands yeux, recouvra sa contenance.

— Qu'est-ce que cela prouve ? Seulement que je possède le don d'*imbas forosnai*, la vision prophétique des poètes.

Fidelma resta songeuse.

— Les intuitions prémonitoires s'expliquent en général par la perception aiguë que l'on a d'un sujet dont on possède une connaissance approfondie. Je ne suis pas une devineresse, Deogaire. Je m'appuie sur les faits et sur la logique. Là commence ma sagesse.

Elle riva sur lui son regard pénétrant avant de continuer.

— Vos déclarations ne peuvent être confirmées avant le retour de l'intendant. Rassurez-vous, nous ne vous condamnerons pas sans preuves, ce n'est pas dans nos habitudes. En attendant, nous mettrons un autre lit à votre disposition pour le reste de la nuit. Gormán, conduisez-le au *Laochtech*, où il restera enfermé jusqu'à nouvel ordre de ma part. Et cette fois, Deogaire, si vous leur opposez la moindre résistance, vous vous en repentirez.

Le jeune homme objecta :

— Votre dernier prisonnier a été retrouvé pendu !

— N'ayez crainte, vous serez détenu à l'intérieur du bâtiment, non dans la réserve. Un guerrier restera à portée de voix en permanence. Le commandant de la garde y veillera.

— À vos ordres, lady. Alors ! dit Gormán, posant la main sur l'épaule de Deogaire, allez-vous venir bien tranquillement ou faut-il user de la force ?

Deogaire, se frictionnant à nouveau les poignets, soupira.

— Tranquillement, je vous prie. Allons-y tranquillement.

Dès qu'ils furent sortis, Fidelma se laissa choir sur une chaise.

— Il ne te resterait pas un peu de *corma*, mon frère ? demanda-t-elle avec un faible sourire.

Colgú la servit avant d'inviter également les autres à s'attabler et à boire pour se remettre de leurs émotions. Seul le brehon Aillín s'excusa d'un air pincé et se retira dans sa chambre.

— C'était donc Deogaire ! déclara l'abbé Ségdæ d'un air satisfait. Il est également l'auteur des meurtres, n'est-ce pas ? Il tenait à voir ses prophéties se réaliser.

Fidelma fixa le fond de son gobelet avant d'avouer :

— Je ne suis pas certaine de sa culpabilité.

Tous la regardèrent avec étonnement.

— Pas certaine en ce qui concerne les meurtres ? s'enquit Eadulf.

— Tout le désigne d'une façon un peu trop flagrante.

— Il arrive qu'une affaire soit limpide, souligna son frère. Tout n'est

pas toujours aussi compliqué que d'aucuns aimeraient nous le faire croire.

— Il est vrai. Pourtant, reprenons le fil des événements de ces derniers jours. Est-on en droit d'affirmer que Deogaire a causé la mort de frère Cerdic ? Qu'il a pendu Rudgal ? Qu'en est-il de l'attaque sur le fleuve et de...

Elle s'interrompit, se rendant compte qu'elle avait failli en dire trop. Nul ne devait rien savoir de l'étoffe que Rudgal portait autour de la taille. Frère Conchobhar en connaissait l'existence... Cela signifiait-il que Deogaire aussi ? Elle fixa Eadulf, espérant qu'il comprendrait tacitement.

— Et maintenant ? demanda-t-il. N'y a-t-il rien à faire d'ici le retour de Beccan ?

Gormán, qui arrivait après avoir laissé le prisonnier sous bonne garde, entendit ces paroles.

— Je pourrais descendre le chercher en ville, si seulement je savais où demeure la personne qu'il comptait voir. Quelqu'un en a-t-il une idée ?

— Comment peut-on l'ignorer ? s'étonna le roi. Il n'y a pas d'étrangers, à Cashel. Tout le monde se connaît.

— Je n'ai jamais entendu Beccan dire qu'un de ses proches vivait à proximité, se justifia Gormán. Je me renseignerai auprès de ma mère. La question devrait être facile à résoudre.

— Pendant ce temps, j'irai trouver frère Conchobhar, décida Fidelma. Au moins, nous saurons de source sûre s'il a mis Deogaire dehors.

Labbé Ségdæ vida son gobelet d'un trait et le posa, le visage fermé.

— Je ne comprends pas qu'il vous faille plus de preuves, Fidelma. J'aurais pensé que sa culpabilité crevait les yeux.

— Pas pour un *dálaigh*.

Sentant que sa réponse avait été par trop abrupte, elle se montra plus nuancée :

— Il n'est pas exclu qu'il dise la vérité.

— Mais cette hypothèse impliquerait que le meurtrier soit parmi nous, qui occupons les chambres d'hôtes, et, cela...

— Cela signifierait, continua Gormán avec un léger sourire, qu'on a le choix entre quatre suspects : frère Madagan, le brehon Aillín, l'abbesse Líocho et sœur Dianaimh.

— Autant d'accusations plus ridicules les unes que les autres ! s'impatiente l'abbé. J'aurais déjà moins de mal à admettre qu'un des démons de Deogaire a animé la statue d'Aoife. Le mal venu de l'est, vraiment !

Ils restèrent assis en silence. Enfin, Fidelma se leva.

— Viens, Eadulf, il se fait tard.

— Je vous accompagne pour m'assurer que vous arrivez sains et saufs, proposa Gormán.

Fidelma secoua la tête avec un sourire.

— Nous ne risquons plus rien, à présent. On dit que la foudre ne tombe jamais deux fois au même endroit. Tout ira bien.

Ils quittèrent les appartements royaux, mais Fidelma emprunta un parcours différent à travers le bâtiment. Quand Eadulf s'étonna de ce détour, elle rit tout bas.

— C'est que je me suis rappelé, tout à coup, que la foudre frappe parfois au même endroit. Du temps où j'étudiais à l'école de droit du brehon Morann, il y avait un berger qui gardait ses moutons dans les collines alentour et qui ne voulait pas s'abriter pendant les orages. Il a été foudroyé en quatre différentes occasions et il a chaque fois survécu. Mieux vaut ne pas tenter le sort.

— À la bonne heure, voilà qui est rassurant ! marmonna Eadulf. Mais pourquoi passes-tu par ce chemin particulier ?

Fidelma lui montra un rectangle lumineux découpé dans les ténèbres, au-delà de la chapelle : l'officine de frère Conchobhar.

— La nuit sera courte et j'ai promis à Alchú une promenade à cheval de bon matin, protesta son mari.

Sans répondre, Fidelma s'approcha de l'huis et toqua avec détermination. À peine quelques instants s'écoulèrent avant qu'ils ne perçoivent un mouvement à l'intérieur et que le vieil apothicaire apparaisse sur le seuil, levant sa lampe afin de scruter leurs visages.

— Vous êtes debout bien tard, observa-t-il avant de reculer pour les laisser entrer, fermant derrière eux.

— On pourrait vous retourner la pareille, répondit Fidelma, traversant la pièce familière vers les sièges placés devant l'âtre.

— Vous connaissez mes habitudes. Tard couché, tard levé.

— Vous ne croyez donc pas à l'adage *Sero venientibus ossa* ? soupira Eadulf, pensant avec regret à son propre lit.

L'expression signifiait qu'un retardataire ne trouve plus que des os à

se mettre sous la dent, autrement dit que le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt.

Frère Conchobhar expliqua avec amusement :

— Je passe des heures sur ma petite terrasse à observer le mouvement des cieux et des astres afin de calculer le cours de notre fortune. Il est malaisé de se livrer à semblable occupation en plein jour.

— Et qu'avez-vous vu, ce soir, mon vieil ami ? s'enquit Fidelma en s'asseyant tandis que l'apothicaire leur servait à boire.

— Pour l'essentiel, les signes indiquent une nuit calme : la lune est en équilibre et pas moins de quatre planètes, y compris celle de la connaissance, flottent sur l'eau. C'est, selon les Anciens, de cet élément que nous acquérons le savoir. Par conséquent, les actions commises cette nuit seront riches d'enseignements. Ce qui ne signifie pas pour autant que tout soit serein, car la planète du défenseur se déplace.

Eadulf, qui ne comprenait qu'à moitié ce symbolisme, fit la grimace.

— Avez-vous vu dans le ciel nocturne un démon ailé prêt à fondre sur Fidelma et moi ?

Une expression d'alarme se peignit sur les traits de frère Conchobhar.

— Plaisantez-vous, ami Eadulf ?

— Hélas non, dit Fidelma, jetant un coup d'œil réprobateur à son époux. Mais, dites-moi d'abord quelle a été la cause de votre querelle avec Deogaire.

Il ne sembla pas surpris de sa question.

— Celui-là, pourvu qu'il n'ait pas encore fait des siennes ! Neveu ou pas, j'avoue qu'il met ma patience à bout. J'ai supporté ses excentricités en souvenir de ma pauvre sœur, mais il y a des limites. Aujourd'hui, en effet, nous avons échangé quelques réflexions acerbes sur nos convictions respectives, jusqu'au moment où je n'ai pu contenir ma colère, ce que je regrette sincèrement. Je lui ai ordonné de sortir et de ne plus remettre les pieds chez moi.

Fidelma hocha la tête.

— Il n'est donc pas parti de son propre fait ?

— Non, *mea culpa*. À ma grande honte, en dépit de mon âge et de mon expérience, il m'a mis hors de moi. J'étais d'autant plus humilié et furieux que l'intendant de l'abbé assistait à cette scène. Frère Madagan était venu chercher de l'ail des ours pour soigner une indisposition. Mais pourquoi ces questions ? Que lui est-il encore arrivé et quel

rapport cela a-t-il avec des démons ailés ?

Fidelma lui narra l'attaque qu'ils avaient subie.

— Votre neveu est en lieu sûr, ajouta-t-elle, tapotant la main du vieil homme. Demain, nous en aurons le cœur net.

Frère Conchobhar la contempla, le front soucieux.

— Je veux bien croire beaucoup de choses de sa part, mais pas qu'il ait cherché à vous nuire. En dépit de son arrogance, il a raison sur un point : le mal approche, s'il ne rôde pas déjà parmi nous. Peut-être devrions-nous vraiment redouter ce qui nous arrive de l'est.

— Pour autant que nous le sachions, il ne s'agit que d'une paisible délégation de membres de la foi. Nous ne devrions nourrir aucune appréhension.

— Vous pesez vos mots avec soin, Fidelma. Nous ne « devrions » rien avoir à craindre, mais vous n'excluez pas totalement la possibilité contraire, n'est-ce pas ?

La jeune femme claqua la langue.

— Vous avez l'esprit aiguisé, frère Conchobhar.

— Il le faut. Dites-moi : Deogaire n'était pas le seul à même d'accéder à la terrasse au moment où la statue s'est écrasée sur votre passage.

— Il est vrai.

— Avez-vous éliminé tous les autres suspects ?

— Non, répondit-elle à la surprise d'Eadulf.

— Vous ne les avez pas interrogés ?

— Pas encore. Ils ne risquent pas d'aller très loin. Vous semblez avoir une idée derrière la tête, mon ami.

— Frère Madagan n'était-il pas là pour confirmer que Deogaire et moi nous sommes disputés ?

Fidelma songea qu'il avait raison : l'intendant de l'abbé était resté silencieux.

— De quoi a-t-il été témoin, au juste ? Vous a-t-il entendu renvoyer Deogaire ?

Frère Conchobhar hésita.

— Peut-être pas de façon distincte, mais il aura perçu les éclats de voix.

— Cela ne nous donne aucune certitude.

— Frère Madagan parle un peu votre langage, Eadulf, remarqua l'apothicaire.

— Et même mieux qu'un peu ! convint celui-ci. Il l'a appris durant son séjour dans la cité portuaire de Láirge.

— Il ne s'en est aucunement caché, ajouta Fidelma. Il a passé là-bas deux étés à apprendre notre langue à des étudiants saxons qui se préparaient à entrer dans nos collèges. Láirge est le port d'élection des navires d'outre-mer.

— A-t-il précisé dans quelle école il dispensait son enseignement ?

Fidelma consulta Eadulf du regard, puis répondit par la négative.

— Celle de sa sœur, dit frère Conchobhar. Mella tenait une petite école sur la rive droite de la Siúr, à faible distance du port. Elle connaissait bien votre langue, Eadulf, car elle avait vécu au royaume de Genwealh et de son épouse Seaxburh.

— Le royaume des Saxons de l'Ouest. Comment le savez-vous ?

— Frère Madagan me l'a confié il y a déjà un certain temps. Sa sœur y avait été missionnaire. Forte des connaissances qu'elle avait acquises, elle est revenue enseigner notre langue aux Saxons de passage sur notre terre. Madagan est allé l'aider et c'est ainsi qu'il s'est familiarisé lui aussi avec votre langage.

— J'ignorais qu'il avait une sœur, dit Fidelma, étonnée.

— Mella n'est plus de ce monde.

— Comment est-ce arrivé ? A-t-elle été emportée par la peste jaune ? Ce mal a causé des ravages dans cette région-là.

Frère Conchobhar secoua tristement la tête.

— Non. Un étranger saxon l'a tuée après avoir abusé d'elle. Peu après, frère Madagan est retourné à Imleach, où il est devenu l'intendant de l'abbé.

— C'est Madagan qui vous a confié toute cette histoire ? s'enquit Eadulf.

— L'incident a fait du bruit, à l'époque. Mais cela remonte déjà à plusieurs années.

— Qu'est-ce qui vous y a fait songer ? voulut savoir Fidelma.

— Cela m'est revenu l'autre jour, et j'aurais dû vous le rapporter plus tôt. Frère Madagan m'aidait à préparer la dépouille de frère Cerdic pour les rites funéraires. J'étais allé chercher un *racholl* pour envelopper le corps et, à mon retour, j'ai été saisi de stupeur.

— De stupeur ?

— J'ai rarement vu des traits à ce point déformés par la haine alors qu'il se penchait sur le mort. Il le maudissait et le vouait, lui et tous les

Saxons, aux régions infernales sans rédemption possible par la nouvelle foi.

— Cela ne ressemble pas à frère Madagan ! observa Fidelma.

— À cet instant, on aurait dit qu'un serpent s'exprimait à travers lui. Puis il a levé les yeux et il a vu que je le contemplais avec effroi. Il s'est ressaisi, cependant son visage est demeuré d'une pâleur extrême. Alors je me suis rappelé sa sœur.

— A-t-on arrêté le coupable ? demanda Fidelma.

— On n'a retrouvé Mella que le lendemain. On a présumé que le criminel avait repris la mer à la première marée.

— Sur quoi s'est-on fondé ?

— Frère Madagan savait qu'un certain Ceolwulf s'intéressait de très près à sa sœur. Un brehon le fit rechercher dans le port de Láirge sans qu'on en trouve aucune trace. Ce matin-là, un navire avait levé les voiles en direction d'un port nommé Clifadun, au nord du royaume des Saxons de l'Ouest. Aucun recours n'était possible, car le brehon n'était pas habilité à ordonner des poursuites. Frère Madagan a reporté son amertume sur tous les Saxons.

— Il ne m'a jamais témoigné d'animosité, remarqua Eadulf, pensif.

— Il sait se maîtriser, mais je pense qu'il a été nommé avec sagesse, car parfois il se montre aussi agressif qu'un roquet.

— Cela donnerait une nouvelle explication au meurtre de frère Cerdic, convint Fidelma. Néanmoins, tout se complique dès que l'on considère l'assassinat de Rudgal et l'attaque dont nous avons fait l'objet.

— Je regrette de parler ainsi d'un membre de votre famille, mais, pour l'instant, Deogaire est un coupable des plus plausibles, déclara Eadulf. Il avait à la fois l'occasion et le motif – l'accomplissement de sa menace envers Fidelma et le désir d'instiller la peur.

Son épouse n'était pas convaincue.

— Là encore, il manque un lien avec les autres meurtres. En fait, nous avons un suspect différent pour chaque crime, mais personne à qui tous les imputer.

— Nous cherchons peut-être plusieurs assassins, suggéra Eadulf.

— Tu crois vraiment que Deogaire aurait agi ainsi à seule fin de justifier sa prophétie ? Non, cela n'explique pas son comportement, même s'il désire attiser l'inquiétude qu'inspire l'arrivée de la délégation. À quoi bon quitter ses montagnes désertiques alors que les cinq royaumes sont irrévocablement engagés dans la nouvelle foi ? Depuis

plusieurs siècles, nous accueillons des étrangers sur nos rives afin de les instruire, nous envoyons nos missionnaires au-delà des mers pour encourager les païens à abandonner leurs voies... Même si quelques enclaves isolées telles que Sliabh Luachra subsistent, rien ne pourra endiguer ce courant.

Eadulf écarta légèrement les bras, à court d'arguments. Pour finir, il lança une boutade :

— Eh bien, s'il te faut un autre suspect, pourquoi pas le brehon Aillín ? En voilà un qui alliait le motif et l'occasion.

— Je n'écarte pas cette possibilité, répliqua-t-elle sans sourire.

— Un chef brehon du royaume ? Par pure vindicte ?

— N'importe quel être humain peut céder à la fureur pour peu qu'on le pousse dans ses derniers retranchements. Mais, tu as raison : je ne crois pas qu'il ait renversé la statue sur nous. Il est trop âgé et trop frêle. Tu as vu combien la barre de fer qui a servi de levier est lourde ? Sans parler du poids de la statue.

Frère Conchobhar, qui avait écouté leur échange avec attention, prit alors la parole :

— Fidelma, quoique je trouve maints défauts à Deogaire, jamais un membre de ma famille n'aurait eu l'idée de commettre un tel forfait. Je refuse de le croire coupable.

— Tâchez de ne pas trop vous inquiéter, mon vieil ami. Il ne sera pas accusé arbitrairement.

Elle s'apprêtait à prendre congé quand un élément du mystère lui revint.

— Avez-vous questionné le bibliothécaire au sujet de cette bande d'étoffe rituelle ?

— Oh, oui ! Il a confirmé que, il y a plusieurs générations, les évêques la portaient en étole pendant l'office. Cependant, elle serait tombée en désuétude quand un nouvel ornement liturgique a été imposé par Rome. Il va vérifier dans certaines archives qui pourraient fournir davantage d'explications.

— Faites-le-nous savoir sitôt que vous aurez de ses nouvelles, mon ami. Cette longue journée m'a épuisée, dit-elle en se levant.

Eadulf aurait voulu pousser plus loin cette conversation. Dans son irritation, il faillit faire remarquer qu'il n'eût pas demandé mieux, lui, que d'aller se coucher un peu plus tôt. Ce n'était pas si souvent qu'il emmenait son fils faire une balade à cheval car, à la différence de

Fidelma, il avait peine à comprendre qu'on pût trouver plaisir à être en selle.

— Soit, dit-il d'un ton guindé en suivant l'exemple de son épouse. Nous en reparlerons au matin. Mais, comme vous l'avez dit si justement, nous n'aurons pas le temps d'élucider cette affaire avant l'arrivée de l'évêque Arwald. Je ne pense pas que nous ayons quoi que ce soit à redouter de lui. Le fait qu'il soit accompagné du vénérable Verax, frère de l'évêque de Rome, me préoccupe autrement.

Ils souhaitèrent bonne nuit à frère Conchobhar et le laissèrent à ses calculs. Alors qu'ils pénétraient dans leur chambre, Eadulf demanda de but en blanc :

— Crois-tu ce qu'il nous a raconté au sujet de frère Madagan ?

Fidelma le dévisagea, stupéfaite.

— Je ne l'ai jamais entendu mentir. Y a-t-il une raison de douter de sa parole à présent ?

— Je trouve curieux que cette histoire lui revienne en tête au moment même où il apprend que de lourds soupçons pèsent sur son neveu.

CHAPITRE XI

Avec le matin clair et le ciel d'azur était venue une bise du nord-est qui fouettait les plaines et glaçait jusqu'aux os. Eadulf se sentait épuisé, ayant à peine dormi. Mais une promesse était une promesse, surtout envers son fils. En de trop nombreuses occasions il avait accompagné Fidelma dans des missions qui les entraînaient au loin, si bien qu'ils avaient à peine vu grandir leur enfant pendant ses toutes premières années.

Au moins, le souffle du vent soulageait ses tempes palpitantes. Il montait avec raideur son cob robuste, suivi par Alchú sur son poney. Malgré son jeune âge, le petit manifestait une aisance et une maîtrise de sa monture qu'Eadulf lui enviait. Luan allait à côté de l'enfant, qu'il surveillait sans relâche. Connaissant les médiocres talents de cavalier de son époux, Fidelma tenait à ce que leur fils soit toujours accompagné d'un guerrier du Nasc Niadh.

Au sortir de la forteresse, Eadulf avait choisi le chemin le plus facile, à travers la forêt où prédominaient de grands ifs, des bouleaux et des ormes. Hormis les arbres à feuillage persistant, tous conservaient leur allure hivernale, les branches semblables à des membres desséchés. Pourtant, çà et là, des touffes de primevères annonçaient le renouveau. De temps à autre, au bord des chemins, elles mêlaient leurs corolles aux fleurettes blanches du *lus an sparáin* sur ses tiges dressées. Qu'était-ce donc qu'il avait appris au sujet de cette plante, lorsqu'il étudiait le secret des simples ? Quelques gouttes du suc de la fleur dans l'oreille soulageaient l'otite et la douleur qui lui était associée. Comment s'appelait-elle dans son propre langage ? Ah oui ! « Bourse-à-pasteur. »

Des fourrés montait le « tuit-tuit-tuit » sonore du roitelet, qu'il entraperçut avant que le petit oiseau ne se taise soudain. Une grive au plumage blanc moucheté s'enfuit d'un sous-bois. Eadulf regarda

alentour, cherchant la raison du brusque silence. Non loin tournoyait, solitaire, un corbeau noir de sinistre présage, cependant il ne constituait pas une menace. Alors il distingua deux faucons crécerelles qui planaient au-dessus du sentier – la femelle reconnaissable à sa queue brun-roux, le mâle à ses longues ailes pointues, son dos marron et sa queue grise à bandes noires. De redoutables prédateurs. Le corbeau attendait que les oiseaux de proie accomplissent leur œuvre, puis il se repaîtrait des restes.

Eadulf frissonna. Le monde était cruel et, si fort qu'il tentât de s'en dissocier, l'homme en faisait partie. Il pouvait se montrer aussi implacable que les rapaces, guettant la moindre imprudence d'un roitelet ou d'une grive, et alors...

Il lança un regard en arrière. Radieux, Alchú observait les faucons avec une joie innocente. Porterait-il un jour sur eux le même regard que lui ? Prendrait-il conscience de la froide sauvagerie qui émanait de cette scène ? Ou resterait-elle un fragment d'une promenade à travers les arbres murmurants, éclairés par un pâle soleil ?

Il n'avait pas l'intention d'aller très loin ; peut-être jusqu'à Rath na Drinne où Ferloga et son épouse Lassar dirigeaient une auberge. Fidelma et lui y faisaient souvent halte. Elle était proche d'un ancien enclos transformé en ferme fortifiée, dont le nom signifiait « fort des Affrontements ». Ferloga lui avait appris que, jadis, on l'appelait ainsi car c'était là que se tenaient les grandes rencontres d'*immán* ou de *camán*, où les joueurs poussaient une balle à l'aide de bâtons en frêne sur le terrain herbu, tentant de la faire passer entre deux poteaux. D'autres genres d'affrontements y avaient aussi lieu : course à pied, lutte et lancer du disque.

Juste au-delà de Rath na Drinne, la forêt finissait au bord de la grande plaine de Femen, qui s'étendait jusqu'au Champ de miel sur le bord de la Siúr. C'est pourquoi, des siècles plus tôt, les Eóghanacht avaient choisi d'établir leur capitale sur une éminence dominant cette plaine, contrôlant la richesse et la sécurité du royaume. Loin au sud-ouest, sur la ligne de l'horizon, s'élevaient les Sliabh na gCoillte, les montagnes de la Forêt, abritant le mystérieux lac de la Gueule du Dragon. Là, l'ancien dieu de l'Amour, Aengus Og, avait trouvé sa belle, Caer, qui lui était apparue en rêve. Après s'être déclaré leur flamme, tous deux s'étaient transformés en cygnes et avaient décrit trois cercles autour du lac avant de disparaître au pays de l'Enchantement. Eadulf

sourit. Il avait souvent entendu ces histoires de la bouche des vieux conteurs de Cashel. Elles formaient le corps des légendes du peuple de Fidelma.

Son sourire s'effaça. Le peuple de Fidelma, non le sien. Il ressentit soudain au plus profond le sens des paroles de son frère. N'était-il qu'un intrus sur une terre étrangère, à laquelle il n'appartenait pas ? Se berçait-il d'illusions en se croyant accepté ? Mais pourquoi ces questions l'assaillaient-elles au bout de tant d'années ? Qu'est-ce qui l'ébranlait ? Les remarques d'Egric, l'aversion du brehon Aillín ou la récente découverte de la haine que frère Madagan vouait à tous les siens ? Les gens le toléraient-ils, lui souriant par-devant pour le dénigrer derrière son dos ? Eadulf tenta de se reprendre, d'endiguer ce flot de sombres pensées.

Il avait vécu en paix jusqu'à ce qu'Egric remette en cause les fondements mêmes de son existence. De quel droit ? Les deux frères avaient choisi des chemins différents. Pourquoi avait-il surgi, ici, à cet instant précis, pour disparaître plus brusquement encore ? Sans un au revoir, sans un mot... On pouvait se fier à Dego, qui les avait escortés, Fidelma et lui, au long de nombreux périples ; nombreux étaient les dangers qu'ils avaient partagés. À coup sûr, Dego le respectait, ne le considérait pas comme un étranger. Il ne se serait jamais laissé convaincre d'emmener Egric sans avoir la certitude qu'Eadulf en était informé. Ah ! Quelles mornes idées le submergeaient ! S'abusait-il en voyant désormais dans cette terre son propre foyer ? Mais non, c'était assurément Egric qui avait fait naître ces doutes dans son esprit !

Voilà, il avait touché le cœur du problème. Son frère lui rappelait les fantômes du passé, sa famille et la maison de son enfance. Pourtant, il ne les avait jamais rejetés, jamais reniés. Il avait mûri, tout simplement, il était allé de l'avant. Ainsi qu'il avait tenté de le faire comprendre à Egric, *Vestigia nulla retrorsum* – nul ne retourne à son passé. Il se sentit gagné par la tristesse et la nostalgie, puis il s'en voulut. Que faisait-il de Fidelma, de leur petit Alchú et du bonheur qu'il avait tissé avec eux ? C'était là le monde qu'il avait voulu. Son monde à lui.

Son esprit vola vers sa première rencontre avec Fidelma, à l'abbaye de Hilda. Il s'était rendu à Streonshalh sans autre projet que de se faire l'avocat des nouveaux enseignements de Rome. Il argumenterait contre les doctrines des Églises de l'Ouest, si fougueusement défendues par les délégués religieux des cinq royaumes. Il déambulait dans l'abbaye

quand elle avait déboulé au détour du couloir, le pas vif et l'esprit ailleurs, et s'était cognée contre lui. Il l'avait retenue pour l'empêcher de tomber. Une lueur espiègle avait brillé dans les prunelles vertes tandis qu'il contemplait les boucles rousses échappées de la coiffe, la peau diaphane délicatement piquetée de taches de rousseur. En latin, elle l'avait prié de l'excuser, il avait répondu avec courtoisie que la faute n'incombait qu'à lui. Ils étaient restés face à face un instant suspendu dans le temps, où ce qui passait entre eux tenait de l'alchimie. Puis chacun avait repris son chemin.

À peine quelques jours plus tard, après l'assassinat de l'abbesse Étain, alors qu'une suspicion mutuelle entachait les débats, le roi Oswy et l'abbesse Hilda avaient proposé que Fidelma et lui mènent des investigations conjointes afin qu'aucune des factions n'accuse l'autre de partialité. Dès lors, ils s'étaient côtoyés par la force des choses, eux qui n'avaient en commun que cette rencontre accidentelle. Six à sept ans plus tard, ils enquêtaient toujours ensemble et avaient mis un enfant au monde. Non, il n'était pas un étranger parmi eux...

— Frère Eadulf !

Une voix retentit à son oreille en même temps qu'une main ferme s'abattait sur son épaule.

Eadulf cligna des yeux et découvrit qu'il penchait dangereusement sur le côté ; seule la poigne vigoureuse du guerrier l'empêchait de tomber. Il se redressa sur sa selle et se frotta le front.

— Vous somnoliez, frère Eadulf, le tança Luan. Je vous ai vu dodeliner de la tête.

— Tu dormais, *athair* ?

Alchú, sur son petit poney, avait la mine grave. Son père le rassura d'un sourire.

— Non, je réfléchissais.

— Comment vous sentez-vous, ami Eadulf ? s'inquiéta Luan. Voulez-vous que nous fassions demi-tour ?

— J'ai veillé une grande partie de la nuit, confessa-t-il, mais, lisant la déception sur les traits de son fils, il ajouta : Je vais parfaitement bien. Lauberge de Ferloga n'est plus très loin. Continuons. Nous nous reposerons là-bas avant de rebrousser chemin.

Il se concentra sur sa monture, ennuyé de laisser le retour inopiné de son frère l'affecter à ce point.

Plus tôt ce matin-là, après avoir assisté au départ d'Eadulf, d'Alchú et de Luan, Fidelma alla trouver Gormán pour s'assurer que Deogaire avait passé la nuit en sûreté. En ayant eu confirmation, elle demanda au commandant de la garde de l'accompagner sur la terrasse afin d'examiner les lieux au grand jour. Elle commença par l'emplacement originel de la statue.

— Gormán, hier soir un de vos hommes a trouvé la barre métallique qui a servi de levier. Je crois qu'il l'a laissée près de la porte, là-bas, quand nous avons tenté de poursuivre le coupable par l'autre issue.

Le jeune homme revint avec la pièce de fer et considéra la double extrémité aplatie qui en faisait l'instrument idéal pour le dessein auquel il avait servi.

— Cela ressemble à un *forsua-fert*. C'est l'œuvre d'un forgeron, commenta-t-il.

Fidelma le prit pour l'étudier. L'outil servait d'ordinaire à déterrer les souches d'arbre, à déplacer les blocs de maçonnerie ou à creuser le sol. La barre était pesante et avait dû être levée au moins à hauteur d'épaules pour faire levier à la base de la statue. Cela exigeait de la force et de la détermination.

— Le forgeron de Cashel saurait-il le reconnaître et nous mener à son possesseur ? demanda-t-elle.

— C'est un instrument d'usage très courant. En y repensant, les ouvriers qui réparent la muraille ont dû en utiliser de semblables pour dégager les rochers. Cependant, on ne perd rien à poser la question.

Deogaire était certes capable de manier cet outil. Qui d'autre l'aurait pu ? Soudain, Fidelma s'interrogea sur sa curieuse réticence à le tenir pour coupable. Tout concordait en apparence. Son attitude combative, ses menaces – ou, selon lui, ses avertissements –, son éviction de la demeure de frère Conchobhar qui lui avait fourni cette occasion providentielle... Car elle n'oubliait pas que, en dépit des remords de son oncle, Deogaire avait provoqué la dispute.

— Il va falloir la porter chez le forgeron, dit-elle avec un sourire d'excuse en rendant à Gormán la lourde barre de fer.

Elle se remit à scruter le mur et poussa un soupir de déception.

— Redescendons par le bâtiment principal, dit-elle au guerrier qui attendait patiemment.

Ils étaient montés par les quartiers des invités. Alors qu'ils empruntaient l'escalier situé de l'autre côté, elle s'arrêta si brusquement

que Gormán faillit la heurter. Le brehon Aillín leur bloquait le chemin. Très pâle, il leva vers eux un regard surpris.

Sans un mot, elle regarda le vieux juge, qui haletait comme s'il avait couru.

— Je montais prendre un peu l'air.

— J'espère que vous allez bien, brehon Aillín. Vous paraissiez essoufflé.

Il se redressa de toute sa taille, recouvrant son arrogance coutumière.

— À dire la vérité, que cela plaise ou non à votre frère, je suis venu, en tant que chef brehon, relever les indices qu'une jeune *dálaigh* inexpérimentée aurait pu négliger.

Fidelma se contenta de sourire. Le vieillard savait-il que Colgú lui avait rapporté leur entretien et ses menaces ? Aillín était un avocat exécrationnel lorsqu'il s'agissait de plaider sa propre cause. Elle le plaignait, cependant tout fonctionnaire devait savoir se retirer avec grâce le moment venu.

— Observez la terrasse à votre aise. Je ne pense pas que vous y découvriez grand-chose à présent.

Le brehon se renfrogna et continua à gravir les marches. Au passage, son regard tomba sur la barre de fer que portait Gormán. Fidelma le vit écarquiller les yeux, mais cela ne dura qu'une fraction de seconde, après quoi ses traits reprirent leur expression dédaigneuse. Elle eut l'impression troublante qu'il reconnaissait l'instrument. Et si elle se trompait du tout au tout ? Aillín possédait-il la force suffisante pour faire basculer la statue ? Venait-il sur le toit afin de récupérer cette preuve, abandonnée dans sa fuite ? Cela semblait invraisemblable, mais comment interpréter autrement sa réaction ? Fidelma n'avait pas le temps de pousser plus loin sa réflexion. Cela attendrait un moment plus propice.

Gormán s'éclaircit la gorge, ne comprenant pas pourquoi elle demeurait immobile. Elle lui sourit et se remit à descendre. Les quartiers des invités étaient déserts, hormis une servante occupée à nettoyer. Au bas des marches, ils rencontrèrent la femme de charge, qui avait la mine défaite.

— Bonjour, lady. Est-ce que tout va bien, ce matin ? Puis-je me rendre utile en quoi que ce soit ?

La jeune femme lui tapota le bras.

— Ne vous tourmentez pas, Dar Luga. Vous ne pouviez empêcher ce qui est arrivé hier soir. Tous les invités sont-ils levés ?

— Oui, lady.

— Où sont-ils, en ce moment ?

— Le brehon Aillín est toujours en haut...

— Nous l'avons croisé.

— L'abbesse, son intendante et frère Madagan sont à la bibliothèque. L'abbé confère avec votre frère dans la chambre du conseil.

— Auriez-vous déjà vu cette barre de fer ? interrogea Fidelma en lui montrant l'instrument dans les mains de Gormán.

La femme s'approcha, puis recula en secouant la tête.

— Non, jamais. On dirait un outil.

— Oui, de construction, acquiesça Fidelma.

— Vous pourriez poser la question au *rathbuigé*, le contremaître chargé de la réfection. Lui saura sûrement vous en dire plus.

La gouvernante repartit en direction de la cuisine tandis que Fidelma et le guerrier quittaient le bâtiment.

— Si cet outil provient du chantier en cours, le criminel s'est arrangé pour l'apporter jusque dans ces quartiers, raisonna la jeune femme. Il a attendu que nous quittions la salle du festin, puis il est monté sur le toit, sachant qu'Eadulf et moi prendrions cet étroit passage afin de regagner nos appartements. Il s'est hâté car la statue devait choir au bon moment.

Elle fronça les sourcils brusquement.

— Cela laissait une place considérable au hasard.

— Vous ne pensez pas que cela se soit passé ainsi ?

— Cette hypothèse suscite de nombreuses interrogations.

— Je ne comprends pas, lady.

— La barre de fer est quasi impossible à dissimuler, ce qui signifie que notre agresseur a dû longuement mûrir son plan. Il fallait l'emporter dans sa chambre ou sur la terrasse à l'insu de tous. Les gardes prennent-ils leur poste avant que les invités regagnent leurs quartiers, ou après ?

— Juste après, lady. Dès qu'on leur a signalé que tout le monde s'est retiré pour la nuit.

— Donc les dispositions ont été arrêtées avant le banquet.

— À moins que le coupable n'ait pas assisté au repas, comme

Deogaire.

— Ou comme le brehon Aillín. Néanmoins, je reste sceptique. À supposer qu'il se soit procuré l'outil sur le chantier longtemps à l'avance, encore fallait-il choisir la bonne statue, connaître le moment où nous quitterions le festin, l'itinéraire que nous choisirions pour rentrer, et, enfin, estimer le temps nécessaire pour pousser le bloc de marbre. Bref, si cet homme agissait seul, réunir toutes ces conditions relevait du prodige.

Gormán frissonna et chuchota, impressionné :

— Ou de l'intervention d'esprits maléfiques ?

— Fi, Gormán ! Non, ce n'est nullement ce que je veux dire ! Il existe une explication naturelle et je la découvrirai. Le processus logique qui permet d'aboutir à la vérité commence toujours par engendrer beaucoup plus de questions.

— Alors que faisons-nous maintenant, lady ? demanda le jeune guerrier sans conviction.

Fidelma lança un coup d'œil vers le soleil. Même si elle feignait de n'être pas affectée par sa nuit trop courte, la tête lui tournait. Elle devait s'accorder du repos.

— Je vais aller attendre dans ma chambre qu'Eadulf rentre avec notre fils, sans doute vers midi. Ensuite, nous interrogerons Deogaire. Il aura eu tout le loisir de méditer sur sa situation et comprendra l'intérêt de nous fournir des réponses claires.

— Que dois-je faire de cette barre de fer ?

— Gardez-la dans le *Laochtech*. Nous verrons ce que le prisonnier a à nous dire à ce sujet.

À peine Fidelma ferma-t-elle les paupières qu'elle eut conscience du retour d'Eadulf. Elle se redressa, se sentant coupable de s'être assoupie, et se frotta les yeux.

— La promenade a été courte !

— Non, assez longue au contraire, répondit-il avec un sourire las. Midi a passé depuis longtemps. Nous sommes allés jusqu'à Rath na Drinne et nous nous sommes reposés à l'auberge de Ferloga. Ma parole, notre jeune fils a plus d'énergie que les guerriers de ton frère. Plus que moi, en tout cas. Je suis vanné.

— Il est déjà si tard ? fit-elle, consternée. Où est Alchú ?

— Auprès de Muirgen. Je vais oublier le repas et m'accorder une sieste.

— Je comptais interroger Deogaire, dit Fidelma en se levant.

Il s'étira sur le lit.

— Cela ne peut-il attendre ?

— J'avais promis à Gormán de le retrouver à midi. Je te raconterai tout à l'heure ce que j'aurai appris.

Eadulf s'endormait déjà. Fidelma passa d'abord s'assurer qu'Alchú allait bien et trouva la nourrice occupée à le débarbouiller. Ainsi tranquilisée, elle se rendit sans plus tarder aux quartiers des héros, où Gormán mangeait sur le pouce. Étrangement, elle ne ressentait pas la faim. Tandis qu'il terminait, elle lui demanda si Beccan était revenu au château. Le guerrier répondit qu'on était toujours sans nouvelles ; il n'avait pas non plus d'informations au sujet d'une personne proche de l'intendant qui fût établie en ville. Pour finir, sur l'instruction de Fidelma, il se munit de la barre de fer et tous deux allèrent vers l'arrière de l'édifice, où Deogaire était détenu.

Quand la jeune femme entra dans la chambre exigüe, il se leva avec empressement du lit improvisé.

— Alors, Beccan est-il revenu ? A-t-il confirmé mes dires ?

Fidelma le regarda en silence, puis s'assit sur l'unique tabouret. Gormán resta campé sur le seuil, la barre de fer entre les mains. À sa vue, Deogaire eut un mouvement de recul.

— Vous n'avez pas l'intention d'en faire usage ! dit-il, la voix mal assurée.

— Ne soyez pas ridicule ! répliqua sèchement la jeune femme. Nous prenez-vous pour des barbares ?

— Je suis accusé d'un crime que je n'ai pas commis, en un lieu où deux meurtres ont déjà été perpétrés. Vous m'emprisonnez, puis vous entrez ici avec une barre de fer. Que suis-je censé croire ? Qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous nous disiez si vous la reconnaissez. Regardez-la attentivement. L'avez-vous déjà vue auparavant ?

— C'est une barre de fer semblable à toutes les autres, répondit-il avec nervosité.

— Pas exactement. C'est un outil dont se servent souvent les bâtisseurs.

— Ce n'est pas là mon métier, lady.

— Donc, vous ne l'avez pas vue, ni aucun instrument similaire ?

— J'en ai vu de semblables utilisées pour dégager des rochers du

sol, pour préparer la terre aux plantations, ou même pour déplacer des pierres jusqu'à des sites de construction.

— Et ici, à Cashel ?

Deogaire secoua la tête avec obstination.

— Je n'ai que faire d'outils et d'armes. Ma compagne est la philosophie.

Fidelma pria Gormán de déposer la barre au-dehors avant de refaire face au prisonnier.

— Maintenant, reprenons : comment en êtes-vous arrivé à vous installer dans les quartiers des invités ?

— Je vous l'ai expliqué hier ! protesta Deogaire.

— Vous avez déclaré que, chassé par frère Conchobhar, vous avez demandé à Beccan une chambre où dormir – une chambre dans les quartiers du roi, où l'on accueille les hôtes de marque. C'est bien cela ?

— Plus ou moins.

— Plutôt plus ou plutôt moins ? ironisa Gormán.

— Ce vieux fou de Conchobhar m'avait mis dehors. Il me serinait les tenants et les aboutissants de cette nouvelle foi venue de l'est. Je vous l'ai dit, nous nous disputons souvent à ce sujet. Mais, hier soir, mon oncle s'est terriblement emporté.

Fidelma s'abstint de l'informer que l'apothicaire avait confirmé son témoignage.

— Qu'est-ce qui l'a fâché à ce point ?

— J'ai argué qu'au moins les dieux anciens, les enfants de Danú, ne prétendaient pas, eux, à la toute-puissance. Ils aspiraient à la justice mais possédaient les mêmes traits, qualités et défauts que les simples mortels.

— Pas de quoi perdre son sang-froid, intervint Gormán.

— Ce nouveau Dieu que l'on prône là-bas est supposé être seul et unique. Omnipotent et omniscient. Passé, présent et futur se confondent pour Lui.

— C'est en accord avec la foi, convint Fidelma.

— Donc, ayant le pouvoir de prévenir la guerre, Il l'autorise. Étant capable d'empêcher la maladie, Il la laisse se répandre. J'ai voulu savoir comment les gens peuvent croire en la bonté d'un Dieu qui permet ces atrocités, quand il pourrait les arrêter. Il n'existe aucune logique dans cette foi, à moins que ce Dieu-là soit mauvais et se réjouisse de la souffrance des hommes. Ces idées ont mis Conchobhar en furie. Je ne

l'avais jamais vu dans un tel état ! Il m'a averti que ce genre de raisonnement me conduirait à la damnation éternelle : je finirais dans ce lieu de châtement sans fin, *l'Ifrenn*, qui fait désormais partie de votre religion.

— Aviez-vous conscience que frère Madagan était témoin de cette dispute ?

— Je sais qu'il est passé chercher un remède, mais il est reparti aussitôt.

— Donc, après avoir quitté l'officine, vous êtes allé trouver l'intendant ?

— Pas exactement. Je ne savais que faire lorsque j'ai rencontré Beccan. Remarquant mon désarroi, il m'a demandé ce qui m'arrivait, j'ai expliqué que Conchabhar m'avait jeté dehors et que j'allais devoir prendre la route, puisque je n'avais pas le choix. Il a répondu que ce n'était guère prudent de voyager à cette heure tardive. Il m'aiderait, à une seule condition : je devais retourner dans l'officine et lui apporter des médicaments, qu'il m'a indiqués, pour une parente souffrante. Alors, il me procurerait un endroit pour dormir. Il voulait s'assurer que je pouvais lui rendre ce service sans que Conchobhar s'en aperçoive, et j'ai dit que oui.

Fidelma dissimula sa surprise.

— Beccan connaissait les remèdes nécessaires ? De quelle sorte étaient-ils ?

— De ceux qui combattent la fièvre et les refroidissements. Rien de nocif, si c'est à cela que vous pensez.

— Et une fois que vous les lui auriez fournis, que se passerait-il ?

— Je devais me trouver devant la porte de la cuisine pendant le festin, et il me conduirait à une chambre inoccupée dans les quartiers des invités. Il me suffirait d'y rester jusqu'au premier repas du matin, après quoi les gardes de faction à chaque étage se dispersaient. Quand il ferait jour, je prendrais la route.

— Et tout cela, en contrepartie des remèdes ?

— Oui.

— Après avoir quitté Cashel, où comptiez-vous aller ?

— Chez moi, à Sliabh Luchra.

— Encore une question : où étaient les servantes au moment où Beccan vous a fait entrer dans la cuisine ?

— Je l'ignore, mais il n'y avait personne.

— N'est-ce pas inhabituel ? remarqua Fidelma, songeuse.

— Cette histoire ne me dit rien qui vaille, interrompit Gormán. Beccan devrait savoir mieux que quiconque que la sécurité du roi est essentielle. Nul ne doit pénétrer dans les quartiers des invités à l'insu de la garde.

Deogaire redressa la tête d'un air belliqueux.

— Ce n'est pas dans ma philosophie de faire du mal à quiconque.

— Encore faut-il le prouver, dit Fidelma.

— Vous doutez de moi ?

— Je doute de tout le monde jusqu'à ce que l'affaire soit élucidée, répliqua-t-elle posément. Beccan aura à répondre de son comportement, qui n'est pas celui qu'on attend d'un intendant de la maison royale.

— Je ne suis pas un menteur, lady ! J'ai dit vrai, protesta le prisonnier.

— Alors le mensonge se dissipera et la vérité subsistera, affirma-t-elle avec assurance en se levant.

Deogaire rétorqua d'un ton amer :

— J'aimerais croire autant que vous au triomphe de la justice, lady. Il y a eu deux meurtres déjà dans ce château, plus une troisième tentative à laquelle votre époux et vous-même avez réchappé par miracle. Le coupable court toujours. Où la vérité se cache-t-elle, ces jours-ci ?

— Nous attendrons le retour de Beccan. Ce qui signifie que vous resterez confiné au *Laochtech* jusqu'à nouvel ordre.

Deogaire parut sur le point de riposter, puis il soupira :

— Au moins, j'aurai un lit sec et à manger.

Ils le quittèrent. Bien que la porte fût fermée à clé, Fidelma insista pour qu'un garde demeure à proximité.

— Vous doutez encore de sa culpabilité et vous craignez qu'on tente de lui nuire ? l'interrogea Gormán.

— Rudgal était certainement responsable de l'attaque contre frère Egric et le vénérable Victricius. Bien qu'il ait été placé sous la protection de vos guerriers, il a été assassiné parce que nous n'avons pas été assez vigilants. Et si, pour invraisemblable que semble son histoire, Deogaire disait la vérité ? Alors son existence serait menacée. Mieux vaut parer à toute éventualité.

À cet instant, une trompe retentit. Alertés, tous deux se hâtèrent

vers l'entrée de la forteresse. Un guerrier clama du haut de la tour de garde :

— Groupe en vue, à l'est ! Quatre guerriers et trois moines. L'un des guerriers porte la bannière du Clan Baiscne.

— Lady, la garde personnelle du roi de Laigin ! Sans doute le groupe de Saxons attendu par le roi... Et Beccan qui n'est pas là !

CHAPITRE XII

Au vu du rang distingué des chefs de la délégation, Colgú décida de les recevoir dans la chambre du conseil en présence de son cercle restreint. Fidelma et Eadulf étant tenus d'y assister, la jeune femme alla tirer son époux du sommeil et, tandis qu'il procédait à des ablutions, lui relata ses découvertes du matin.

Ils furent rejoints dans la salle par l'abbé Ségdæ et son intendant. Le brehon Aillín s'y trouvait déjà, arguant que sa présence était requise par le protocole puisqu'il n'était pas officiellement démis par le conseil des brehons, fait que nul ne pouvait contester. L'abbesse Líocho et sœur Dianaimh avaient été convoquées par frère Cerdic avant sa mort, aussi furent-elles également invitées.

Tous attendaient, tendus, pendant que Gormán, en sa qualité de commandant de la garde royale, souhaitait la bienvenue aux visiteurs aux portes du château et les escortait. En l'absence de Beccan, ce fut également lui qui se chargea de les annoncer dans les formes.

L'évêque Arwald de Magonsaete s'avança dès que son nom fut prononcé. « Arrogant » fut le premier qualificatif qui s'imposa à l'esprit d'Eadulf, exactement comme il l'avait pressenti. L'homme de haute taille, aux traits émaciés, arborait une expression méprisante qui semblait lui être naturelle. Ses yeux foncés étaient rapprochés sous d'épais sourcils qui se rejoignaient presque, surmontés par un front proéminent. Il s'arrêta devant Colgú, qui se préparait à quitter son trône en signe de bienvenue et d'amitié. Cependant, l'évêque ne manifestant aucune intention de le saluer, le souverain resta assis.

Eadulf posa son regard, au-delà d'Arwald, sur un petit homme grisonnant qui, de prime abord, évoquait un vieil oncle bienveillant. Il eût fait penser à un chérubin au teint olivâtre, d'origine méridionale, n'étaient les plis durs aux commissures de ses lèvres charnues. Ses yeux

clairs semblaient de glace sous des sourcils broussailleux. Il s'immobilisa un peu en retrait de l'évêque Arwald et inclina légèrement la tête lorsque Gormán annonça le vénérable Verax.

Les deux visiteurs étaient richement vêtus, comme il seyait à leurs éminentes fonctions. Leurs manteaux de brocart conservaient leur splendeur en dépit de la poussière du voyage. Une croix d'argent en pendentif ornait la poitrine de l'évêque Arwald, une croix d'or ciselée, plus élaborée, brillait sur celle du vénérable Verax. Eadulf espérait que Colgú se rappellerait que ce dernier était le véritable chef de la députation. Pourquoi Verax se comportait-il comme si l'évêque était son supérieur ?

À distance respectueuse derrière les deux hommes se tenait un jeune moine. Vêtu d'une simple bure marron sur laquelle pendait une croix en bronze, il garda la tête basse même lorsque Gormán l'annonça – frère Bosa, scribe. Aux yeux d'Eadulf, son apparence ne s'accordait pas avec sa fonction, car il avait un physique d'athlète et se mouvait avec la précision d'un guerrier.

Voyant qu'il avait achevé de présenter la délégation sans que l'évêque esquisse un geste envers le roi, Gormán entonna d'une voix puissante :

— Vous vous tenez devant Colgú, fils de Failbhe Flann, roi de Muman, descendant des Eóghanacht de Cashel, seigneur de Tuadmuma, d'Aurmuma, de Desmuma et de Iar Muman...

D'ordinaire, Colgú lui aurait intimé l'ordre d'abréger, cependant il le laissa continuer le temps d'observer ses hôtes. Enfin, il leva la main pour couper court à cette litanie d'ancêtres et de territoires pendant laquelle le jeune scribe n'avait cessé de murmurer à l'intention d'Arwald et de Verax. Ainsi, il ne remplissait pas seulement l'office de scribe, mais celui d'interprète. Le roi distingua quelques bribes de ses paroles et l'interrompit.

— Nous parlons presque tous latin, ici, et pouvons poursuivre dans cette langue.

Le scribe recula sur un geste du vénérable Verax. Colgú reprit :

— Vous êtes les bienvenus à Cashel.

L'évêque Arwald répliqua d'un ton cassant :

— Je l'espère bien. Que vos esclaves nous apportent des sièges, car notre voyage à travers cette contrée de sauvages a été ardu.

Des exclamations de stupeur s'élevèrent de l'assemblée et Colgú lui-

même tressaillit, malgré les années passées à dissimuler ses réactions en public.

Gormán s'avança, la main sur la garde de son épée.

— On ne s'adresse pas ainsi à notre roi, cinquante-neuvième descendant direct d'Eibhear Fionn, fils de Golamh qui conduisit jadis les enfants de Gaedheal Glas sur cette terre et reçut le droit de la gouverner de...

D'un signe, Colgú lui imposa silence sans détacher les yeux du visage d'Arwald. Il déclara avec calme :

— Nos hôtes, étant étrangers, ignorent notre protocole. Dans la contrée de sauvages qui est la nôtre, nous accordons une importance rigoureuse aux règles de courtoisie. Ainsi, on a coutume de s'incliner devant un monarque lorsqu'on se présente à lui. On ne s'assied que sur son invitation. Il importe également de savoir que nous ne pratiquons pas l'esclavage. Les seuls dont on restreigne la liberté sont les criminels, quelle que soit la classe dont ils sont issus, et les otages.

Le teint jaunâtre de l'évêque Arwald avait pâli, ses fines lèvres rouges ne formaient plus qu'une ligne étroite et ses mâchoires se crispaient comme s'il tentait de contrôler sa rage. Colgú fixa le vénérable Verax.

— Eu égard à la fatigue occasionnée par votre voyage à travers notre contrée de brutes, nous vous invitons donc, vénérable Verax, ainsi que votre compagnon, l'évêque Arwald, à être assis pendant que nous discutons de ce qui vous a contraints à ces tribulations.

Son interlocuteur s'avança d'un pas, les traits figés en un sourire.

— Cela ne sera pas nécessaire, Colgú de Muman. Veuillez pardonner notre méconnaissance de vos usages.

— Ce sont pourtant les mêmes qui prévalent dans le royaume de Laigin, où vous avez été les hôtes de Fianamail.

Dans son exaspération, Fidelma n'avait pu réprimer cette remarque.

L'évêque Arwald se tourna vivement, les yeux plissés comme s'il notait sa présence pour la première fois.

— Qui êtes-vous ? l'interrogea-t-il avec hauteur.

— Lady Fidelma, ma sœur, présenta Colgú sur un ton glacial. Auprès d'elle, son époux, frère Eadulf, qui bien qu'originaire de votre pays s'est établi ici. C'est un ami respecté et un conseiller estimé de cette cour.

— Eadulf ? répéta l'évêque Arwald en jetant un coup d'œil lourd de

sous-entendus au vénérable Verax. Vous êtes de mon pays ?

— Pas exactement, Arwald de Magonsaete, répliqua Eadulf. Je suis de Seaxmund's Ham, dans la terre de South Folk, au royaume des Angles de l'Est.

— Eadulf de Seaxmund's Ham, répéta l'évêque Arwald tout en l'examinant avec attention. Vous arrivez à peine, je crois.

— Il n'en est rien. Pourquoi cette question ?

— N'étiez-vous pas à Cantorbéry il y a peu ?

— Vous vous méprenez. Mon dernier séjour dans le royaume de Kent remonte à l'hiver d'il y a cinq ans.

— Néanmoins, j'ai ouï dire que vous avez quitté Cantorbéry en compagnie d'un homme âgé voilà seulement quelques semaines. À Laigin, on vous a vus tous deux accoster dans l'un des ports du Sud.

Stupéfait, Eadulf échangea un regard avec Fidelma. Le confondait-on avec son frère ? Que signifiait le ton perfide du prélat ? Il s'apprêtait à le questionner lorsque Colgú intervint :

— Je peux vous assurer que notre ami Eadulf réside ici depuis des années, durant lesquelles il a rempli maintes missions pour moi, avec ma sœur.

L'évêque Arwald tourna ses yeux sombres sur lui.

— Des missions ? Quelles missions ? Et pourquoi avec une femme ?

Pour la seconde fois, la stupeur fut générale. Cet étranger osait interpeller le roi, et sur quel ton ! De nouveau, Colgú passa outre à cette atteinte au protocole.

— Est-il possible que vous n'ayez pas entendu parler de lady Fidelma, qui, avec son époux, représente mes intérêts jusqu'au-delà des cinq royaumes ? *Dálaigh*, avocate devant les cours de justice, elle est également ma conseillère en matière de droit.

Cette fois, l'information fit mouche. Le vénérable Verax considéra la jeune femme avec soin et s'exclama :

— Bien sûr ! Gelasius m'a vanté sa sagesse. N'a-t-elle pas rendu de précieux services à Rome quand Wighard, l'archevêque de Cantorbéry, fut assassiné au palais du Latran ? Oui, maintenant je me rappelle. Cette même Fidelma fit partie de la délégation qui présenta des arguments contre les changements apportés par Sa Sainteté lors du Grand Débat à Streonshalh et, plus tard, au concile d'Autun. Oh ! Oui, nous avons entendu parler d'elle.

Eadulf perçut une nuance d'avertissement dans ces propos, mais

n'aurait su dire si la menace était dirigée contre l'évêque Arwald ou contre son épouse.

Colgú se carra dans son fauteuil.

— Vous entendrez mes bardes célébrer les exploits de Fidelma et d'Eadulf pendant votre séjour. En attendant, nous espérons que l'on a pourvu à tous vos besoins.

L'évêque Arwald gardait les yeux rivés à Eadulf, mais sentant peser sur lui le regard de son compagnon, il s'adressa à Colgú sans se départir de son agressivité.

— Le roi Fianamail et l'abbé de Fearna nous ont fourni une escorte de quatre guerriers pour notre protection personnelle. Vos gardes leur ont refusé l'entrée.

Gormán toussota afin d'attirer l'attention du roi.

— J'ai donné instruction que les guerriers du Clan Baiscne logent en ville, dans l'auberge de Rumann.

— Je m'insurge contre cette disposition ! Ces guerriers devraient être cantonnés ici afin que je puisse faire appel à eux en cas de danger.

— Vous insinuez que vous pourriez avoir besoin de leur protection au sein de cette forteresse ? s'indigna l'abbé Ségdæ, ne pouvant plus se contenir.

— Dès mon arrivée, j'ai appris que mon émissaire a été assassiné à l'intérieur de cette enceinte, répliqua Arwald avec fureur. Je ne pense pas que le terme « insinuer » soit de mise.

— Une enquête est en cours, assura Colgú.

Arwald afficha une expression stupéfaite.

— Comment ? Personne n'a encore été exécuté pour cet outrage ? Alors le meurtrier court toujours ! Et vous prétendez qu'il n'y a pas de quoi s'alarmer ? Je suis mécontent au plus haut point. Frère Cerdic venait de se joindre à la... à mon groupe de pèlerins et s'était porté volontaire pour annoncer notre arrivée. Pourquoi a-t-il été occis ?

— Les investigations prennent du temps, fit valoir Colgú, contrarié d'être sur la défensive. Ici, où nous sommes gouvernés par des lois séculaires, nous ne pratiquons pas d'exécutions sommaires. J'ai chargé ma sœur et son époux d'élucider cette affaire.

L'évêque cracha avec mépris :

— Ah ! Et l'on s'étonne que rien n'ait été résolu !

D'un coup d'œil, le roi signala à Fidelma de ne pas répondre à cette provocation. La mine sévère, il répliqua :

— Puisque vous êtes étrangers, nous allons vous expliquer pourquoi votre escorte armée n'est pas admise au sein de cette enceinte. Les relations entre les royaumes de Muman et de Laigin ne sont pas des plus cordiales. Parfois, une guerre peut résulter d'une erreur, d'un malentendu qui éveille de l'animosité. Il est désormais établi entre nous qu'aucun guerrier de Laigin n'entrera en armes dans le château de Cashel, surtout s'il appartient au Baiscne, la garde d'élite de Fianamail, tout comme le Nasc Niadh, qui est la mienne, se verrait interdire l'accès en armes dans la forteresse de Dinn Rig ou même de Fearnna.

Une fois de plus, le vénérable Verax se montra conciliant.

— Nous ne voudrions pas interférer avec cet usage et provoquer un quelconque grief.

— Ma garde restera à proximité durant tout votre séjour, n'ayez crainte, précisa Gormán avec froideur.

Labbé Ségdæ se pencha vers Colgú et lui murmura à l'oreille dans leur langue commune :

— Découvrons ce que veulent ces prélats arrogants avant qu'ils ne viennent à bout de notre patience.

Par bonheur, frère Bosa ne parut rien entendre.

— À présent, déclara le roi, il vous tarde certainement de vous délasser. Des chambres vous attendent dans les quartiers des hôtes de marque. Cependant, afin que notre archevêque se prépare aux discussions à venir, il serait souhaitable de nous indiquer la raison de votre venue. De quels points désirez-vous débattre ?

— Ségdæ jouit d'un grand renom, éluda le vénérable Verax. Comment expliquer qu'un ecclésiastique aussi influent se contente d'être un simple abbé ?

Colgú lui adressant un signe d'approbation, l'abbé répondit :

— Je crains qu'une fois encore vous ne montriez une totale méconnaissance de nos usages. Ici, un abbé est de rang supérieur à celui d'un évêque.

Ce disant, il planta son regard dans les yeux d'Arwald.

— Pourtant, reprit le prélat, il est beaucoup question de primauté parmi votre peuple. On m'a parlé de l'évêque – ou serait-ce un abbé ? – d'un lieu nommé Ard Macha, selon qui c'est là-bas que Patrick le Breton prêcha pour la première fois sur cette terre. Selon cet argument, cet abbé devrait être nommé primat des évêques et des abbés de cette île.

— Ce sera l'un de nos nombreux points de divergence, rétorqua

Ségdae. Est-ce à ce propos que vous avez parcouru tant de chemin ?

Le vénérable Verax resta silencieux, puis concéda :

— En effet, il sera utile d'échanger nos vues sur cette question.

— Le malheureux frère Cerdic n'a fait nulle mention du motif de votre visite. Il m'a convoqué d'Imleach, tout comme l'abbesse Líocho de Cill Náile, ici présente. Naturellement, nous sommes tous curieux d'apprendre ce qui amène d'aussi éminentes personnalités dans ce royaume.

Le vénérable Verax considéra l'abbesse avec intérêt.

— Réfutez-vous également la revendication de l'abbé d'Ard Macha à votre profit ? lui demanda-t-il.

— Mon abbaye n'est établie que depuis quelques années. Je n'entretiens aucune prétention de cette sorte.

Frère Bosa s'était avancé et chuchotait à l'oreille du vénérable Verax, qui hocha la tête.

— On me dit que vous avez séjourné au royaume d'Oswy.

— Y étiez-vous ? répliqua-t-elle directement au scribe. Je ne vous connais pas.

Frère Bosa se sentit obligé de répondre.

— Non, toutefois le bruit court que vous avez passé quelque temps à l'abbaye de Lastingham.

Le rouge monta aux joues de Líocho.

— Alors peut-être saurez-vous me dire pourquoi frère Cerdic m'a convoquée ?

Le vénérable Verax coupa court à cet échange.

— Et si nous remettons la discussion à plus tard, une fois que nous serons plus dispos ? Nous arrivons à peine et avons besoin de repos.

— Sans expliciter la raison de votre venue ? s'étonna Colgú, contrarié.

— Qu'il en soit ainsi jusqu'à ce que nous puissions débattre posément.

Malgré la douceur apparente du vieux religieux, on ne pouvait se méprendre sur sa détermination. Le roi jeta un coup d'œil à Gormán, qui anticipa ses ordres :

— Dar Luga attend d'accompagner nos hôtes à leurs chambres.

Il ouvrit la porte et la femme de charge entra.

— Voici notre *airn betach*. Si vous avez la moindre requête, veuillez vous adresser à elle. Ce soir, un festin sera donné en votre honneur.

Cette fois, Verax prit l'initiative en s'inclinant avec raideur, imité, après une brève hésitation, par l'évêque Arwald. Ils se tournèrent et suivirent Dar Luga, frère Bosa dans leur sillage.

Colgú avait un sourire désabusé aux lèvres tandis que les autres se rassemblaient autour de lui.

— Eh bien, ami Eadulf ! Vous nous aviez avertis du genre d'homme auquel nous devons nous attendre. Je suis effaré que cet Arwald soit si mal dégrossi dans l'art de la diplomatie.

— La diplomatie ? dit Eadulf, narquois. Vous avez eu la vivante illustration de la façon d'être des gens de Mercie. Ils ne savent exposer leurs vues qu'à la pointe du glaive. Je m'étonne de votre patience.

Aillín, qui était demeuré silencieux depuis le début, laissa éclater sa fureur :

— Si j'avais encore voix au chapitre, je soutiendrais que leur arrogance viole nos lois et rabaisse votre prix de l'honneur.

— En quoi donc ? s'enquit Colgú, tandis que tous fixaient le vieillard, ébahis.

— Les textes de loi, dans leur sagesse, soulignent l'importance de la déférence témoignée à un monarque. Ils stipulent que ne peut être roi celui à qui l'on dénie son tribut. Le *Críth Gablach* précise que ne peut être roi celui qui, n'étant pas traité avec la considération due à sa fonction, néglige une telle offense. Un souverain est censé exiger le respect des insolents, des fortes têtes qui ne ploient pas le genou devant lui. Au besoin par la force. Sans quoi il perd son prix de l'honneur et, de là, la royauté. De même s'il ne veille pas à préserver la dignité de sa maison.

Fidelma se campa à côté de son frère.

— Brehon Aillín, susurra-t-elle, je ne suis pas, vous le savez, aussi expérimentée que vous et je n'occupe pas le rang de brehon. Je ne suis que *dálaigh*, et il ne m'est permis de statuer que sur les cas mineurs.

Soupçonnant un sarcasme, le brehon prit un air revêché.

— Vous allez me dire que mon interprétation de la loi est erronée, je suppose.

— Vous avez cité le texte correctement.

Avant qu'un sourire triomphant se forme sur les lèvres d'Aillín, elle ajouta :

— Toutes les personnes présentes ont été témoins du manque d'égards de ces visiteurs envers mon frère. Toutes les personnes

présentes ont entendu mon frère les semoncer pour leur attitude. Néanmoins un roi, selon le texte auquel vous vous référez, est censé prendre en compte toutes les circonstances avec équité. Mon frère a adopté le point de vue que, étant étrangers, ils ne connaissent pas nos lois aussi intimement que vous, brehon Aillín. Et, en effet, toutes les personnes présentes ont entendu le vénérable Verax admettre qu'ils les ignoraient. Tous, nous les avons vus marquer leur respect à Colgú en prenant congé. Par conséquent, si le roi était accusé d'avoir toléré qu'on déshonore sa fonction, et si j'étais amenée à assurer sa défense, j'arguerais, témoins à l'appui, que l'accusation ne repose sur rien.

Le brehon battit des paupières, puis serra les dents. Colgú s'efforça de dissimuler sa satisfaction : on avait rivé son clou à l'intraitable vieillard.

— Vous pouvez vous retirer, brehon Aillín. Je n'ai pas besoin de vous consulter davantage pour l'instant.

Le juge tourna les talons avec une prestesse surprenante pour son âge et sortit d'un pas retentissant. Un sourire éclaira enfin le visage du roi, qui dit à sa sœur :

— Si un regard pouvait tuer, Fidelma...

— Je me méfieraïs du brehon Aillín à votre place, lady, avertit Gormán, qui n'avait pas envie de rire. Les ennemis tels que lui laissent supputer leurs griefs jusqu'à ce qu'éclatent des querelles sanglantes.

L'abbesse Líocho exprima enfin son agacement.

— Quand saurons-nous pourquoi ces gens sont venus ? Ils parlent par énigmes !

— Ce soir, espérons-le, répondit Colgú. Je suis las moi aussi de ces cachotteries.

— En parlant de ce soir, remarqua Fidelma, a-t-on des nouvelles de Beccan ?

— Je comptais sur lui pour assurer les préparatifs du festin, admit son frère. La nuit va bientôt tomber, il est trop tard pour l'envoyer quérir.

— Qui le remplacera ?

— Gormán sera notre maître de cérémonie. La supervision des mets et du service incombera à Dar Luga. Qu'on prévoie de la musique et des divertissements. Pas question que nos hôtes nous prennent pour des barbares !

— Montrons-leur l'extrême importance que l'hospitalité revêt dans

nos usages, approuva Fidelma.

— L'entrée de nos hôtes sera saluée au son des cors et des trompettes, déclara le roi.

— Quel genre de musique doit-on choisir pour le festin ? s'enquit Gormán, prenant ses devoirs très au sérieux.

— Ni assourdissant ni soporifique. Je vous laisse régler cela avec les musiciens. Recommandez-leur d'interpréter des morceaux dans le style *gan-traige*.

Cette forme musicale incitait à la joie et au rire. Ces mélodies à la gaieté communicative contrebalanceraient, il fallait le souhaiter, l'atmosphère jusque-là hostile.

— Et aussi quelques ballades après le repas, suggéra l'abbé Ségdæ. J'ai beaucoup aimé celle où votre barde, l'autre jour, célébrait votre victoire à Cnoc Áine en s'accompagnant du *cruit*.

Les poètes affectionnaient cette petite harpe à huit cordes pour mettre leurs poèmes en musique.

— Mieux vaudrait un thème moins délicat que le soulèvement des Uí Fidgente. Pourquoi pas la ballade qui retrace les premières années du bienheureux Ailbhe, sauvé par une louve alors que son père l'avait abandonné ? Voilà qui devrait plaire à des gens de Rome.

L'abbesse Líoch gardait un visage fermé, tout comme sœur Dianaimh et frère Madagan. Ce fut elle qui les ramena à leur principal sujet de préoccupation.

— Il convient certes de prévoir des divertissements pour ces hôtes, mais que veulent-ils en réalité ? Que font-ils ici, dans les cinq royaumes ? Voilà ce que j'aimerais savoir.

— Líoch a raison, dit Fidelma à son frère. Depuis qu'on nous a annoncé leur visite, les événements inexplicables se succèdent. Y a-t-il un rapport de cause à effet ?

— Je ne peux leur extorquer d'informations contre leur gré.

— L'occasion s'en présentera naturellement ce soir, affirma l'abbé Ségdæ, provoquant un silence sceptique. Je serai le fer de lance dans le conflit qui s'annonce. En tant que *comarb*, successeur du bienheureux Ailbhe, abbé et archevêque de ce royaume, j'exigerai des réponses !

— Et s'ils persistent à n'en fournir aucune ? interrogea l'abbesse Líoch, une pointe de dérision dans la voix.

— Nous aurons recours à la loi.

Même Fidelma resta dubitative.

— Auriez-vous l'obligeance de nous éclairer ?

— Parmi certains de nos clercs, surtout ceux influencés par Rome, un mouvement vise à remplacer notre système légal par ce qu'ils appellent « les pénitentiels ». Quelques-unes de nos abbayes les ont d'ores et déjà introduits. Je m'oppose à de telles abominations.

— Nous sommes d'accord.

— Dans notre société, un abbé ou un évêque n'a pas plus de poids aux yeux de la loi qu'un seigneur séculier. S'il se conduit de façon répréhensible, le peuple a le pouvoir de le destituer. Le représentant de l'Église comparaît devant le *derbhfine* de l'abbaye, dont les membres sont considérés comme sa famille. S'il est jugé coupable d'avoir enfreint la loi, ils peuvent élire un nouvel abbé ou évêque à sa place. Cela s'applique également aux abbesses et à leur maison, précisa-t-il à l'adresse de Líoich.

Il observa une pause, le temps d'affûter ses arguments.

— Tous les clercs de haut rang ont les mêmes droits que les rois des provinces. Je suis un Eóghanacht et mon prix de l'honneur, d'après la loi, s'élève à quatorze *cumals*.

Fidelma secoua la tête.

— Je ne comprends toujours pas. Quel recours juridique proposez-vous ?

— Un texte des *Bretha Nemed Toísech* souligne qu'un clerc doit accorder de la considération à la société. S'il s'y refuse, il en supportera les conséquences.

Une lueur malicieuse brilla dans les yeux de Fidelma.

— Le *Córus Béscnai* traite des abus commis par les clercs, les abbés et les évêques. Ils peuvent être punis comme n'importe quel contrevenant.

L'abbé acquiesça, jubilant de plaisir.

— Les anciennes annales ne nous apprennent-elles pas que les hommes d'Église les plus puissants peuvent être détenus en otages, déchus de leurs droits, confinés dans un territoire et obligés de travailler pour le bien commun ?

Colgú se pencha en avant.

— Attendez... Suggérez-vous que Gormán et ses hommes se saisissent de Verax et d'Arwald pour les jeter en prison ? Cela provoquerait un tollé dans leur royaume. Avant longtemps, des armées étrangères débarqueraient sur nos rivages. Ce serait la guerre. Une telle

option est absolument inacceptable !

Fidelma eut un petit rire rassurant.

— Avec l'aide de Dieu, mon frère, nous n'en arriverons pas là. L'abbé Séгдаe parle seulement de brandir une menace, non de l'appliquer. Oui, cela se tient ! dit-elle, de plus en plus enthousiaste. Il y a quelques années, le conseil des brehons a même amendé nos lois de manière à mentionner la peine encourue par un évêque qui faillit à ses obligations envers la communauté.

— Parfait. Mais quel discours adopter face à eux ? voulut savoir Colgú. Comment envelopper sous un langage fleuri la menace que, soit ils exposent la raison de leur venue, soit nous les réduisons en esclavage ?

— Il convient en premier lieu d'approcher le vénérable Verax, conseilla Fidelma. Quoi qu'il décide, Arwald s'y pliera en dépit de son arrogance. Attendons de voir ce que la soirée nous réserve. Entre-temps, Eadulf et moi allons nous retirer, car nous avons à discuter.

CHAPITRE XIII

Ils se dirigeaient vers la cour quand Fidelma s'arrêta net. Eadulf scruta les murailles avec inquiétude, bien que la plus proche fût à bonne distance. Cependant, c'était une idée, et non un projectile, qui avait frappé son épouse.

— Il existe un moyen facile de découvrir les intentions de nos visiteurs !

— Ta proposition me semblait déjà excellente. Le vénérable Verax est investi de l'autorité de Rome et il est le plus apte à entendre raison.

— Nous agirons ainsi en dernier recours. D'abord, si tu en trouves l'occasion, tâche de bavarder avec le jeune scribe qui les accompagne... Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Frère Bosa ?

— Exact. Bien qu'il se montre très discret, étant au service de l'évêque Arwald il devrait être au fait de ce qui les amène.

Eadulf demeura sceptique.

— Il obéit à ses maîtres. S'ils lui ont recommandé le silence, il restera muet comme une carpe. D'ailleurs, il m'inspire de l'antipathie.

— Pourquoi ?

— Je sens chez lui quelque chose de sournois.

Fidelma éclata de rire.

— Ma parole, mon mari, commencerais-tu à te défier des moines ? D'abord ton frère et maintenant ce scribe... On ne naît pas « dans » la vie religieuse. On y entre en laissant derrière soi un passé, une carrière qui peuvent être de toutes sortes. Sa réaction dépendra beaucoup de la façon dont tu t'y prendras. Nous cherchons à percer une brèche dans le mur de silence dressé par Verax et Arwald. Après tout, tu es de la même région. Et tu as conservé la tonsure romaine, n'ayant pas complètement souscrit aux rites de notre Église.

Eadulf était intrigué en dépit de ses réserves.

— C'est une idée. As-tu remarqué l'attitude d'Arwald lorsqu'il m'a pris pour Egric ? Nous avons au moins découvert une chose : il s'intéresse au fait que mon frère soit arrivé dans ce royaume après être passé par Cantorbéry. Mais pourquoi a-t-il dit « en compagnie d'un homme âgé », sans plus de précisions ?

— Gardons l'esprit ouvert et...

Fidelma aperçut, à l'autre extrémité de la cour, celui-là même dont ils discutaient. Frère Bosa s'adressa à un garde qui lui désigna la chapelle, et le moine y pénétra.

— L'occasion idéale, Eadulf ! Va donc le rejoindre pendant que je regagne nos appartements et vois ce que tu peux en tirer.

Eadulf se rendit sans hâte à la chapelle. En dehors de la lumière versée par quelques lampes, l'intérieur était plongé dans l'ombre. Du seuil, il scruta les alentours et tenta de distinguer la silhouette du Saxon, qu'il repéra enfin, tout au fond, agenouillée en prière.

Eadulf attendit que frère Bosa termine ses dévotions puis s'approcha de lui. Le moine se leva à sa vue.

— Vous me cherchez, frère ? demanda-t-il dans leur langue commune.

— Je suis impressionné par vos qualités d'interprète, répondit Eadulf d'un ton qu'il voulait amical. Comment avez-vous acquis une telle maîtrise de la langue des cinq royaumes ?

— J'ai étudié à l'abbaye de Durrow comme nombre de nos compatriotes. J'y suis resté deux ans avant de retourner chez moi.

— Et où se trouve ce chez-moi ?

Le jeune scribe éluda :

— Vous qui venez du royaume des Angles de l'Est, ne trouvez-vous pas pénible de vivre au milieu de ce peuple aux mœurs étranges ? Voyez ces serviteurs qui se considèrent comme les égaux de leur roi. Nous, nous leur ferions ravalier leur morgue à coups de fouet.

— Ici, nous n'avons pas coutume de châtier ceux qui veillent à nos besoins. Nous les récompensons plutôt pour leur dévouement. Vous devriez le savoir, puisque vous avez étudié deux ans dans ce pays.

— Je ne me préoccupais pas des gens extérieurs à l'abbaye. Je me concentrais sur mes études et j'ai été soulagé de repartir, répondit l'autre avec rudesse.

— Vous êtes de Magonsaete, je présume ?

— Ce trou à rats ? Pas moi ! Je suis du royaume de Kent et descends en droite ligne de Wecta, fils de Woden. Mon père était Oclha, frère d'Eorcenbert.

Eadulf en resta pantois. Eorcenbert avait régné sur le Kent et épousé Seaxburh, fille d'Anna, roi des Angles de l'Est. Premier souverain élevé dans la foi chrétienne, après son accession au trône Eorcenbert avait ordonné la destruction des anciennes divinités et de leurs prêtres. Il avait nommé le premier archevêque de Cantorbéry issu du peuple jute, Frithuwine, qui prit le nom latin de Deusdedit et mourut de la peste jaune.

Frère Bosa sourit avec indulgence, prenant le silence d'Eadulf pour une crainte révérencielle inspirée par son noble lignage.

— Je suis le fils des rois du plus ancien royaume de notre peuple. Mon père, dans sa grande piété, m'a d'abord envoyé à Rome faire mon éducation, puis à Durrow afin de connaître les us des barbares qui entourent notre pays.

Eadulf, qui observait le jeune homme pensivement, fit remarquer :

— L'évêque Arwald est de Magonsaete.

— Je n'ai que faire de cet endroit-là, assura frère Bosa d'un air altier.

— Pourtant, vous servez l'évêque. Pourquoi ?

— Je suis de Cantorbéry et mon maître est l'archevêque Théodore, auquel Arwald est également soumis. Cette mission...

Il s'interrompit comme s'il avait failli révéler un détail crucial.

— L'évêque Arwald croit m'avoir vu à Cantorbéry en compagnie d'un vieillard.

Eadulf marqua une pause, cependant frère Bosa s'abstint de tout commentaire.

— Comment l'évêque peut-il me confondre avec un autre, et comment sait-il que cet homme et son compagnon se rendaient dans les cinq royaumes ?

Faute de trouver une échappatoire, le moine concéda :

— Je l'ai aperçu, moi aussi. Il vous ressemblait de façon frappante mais, maintenant que je vous vois de près, il était beaucoup plus jeune. Pendant que nous séjournions à l'abbaye de Fearn, l'évêque Arwald s'est renseigné auprès de marchands. Deux hommes répondant à la description de ceux que nous recherchons avaient accosté dans un port du Sud, peu auparavant.

— Vous les recherchez donc ! Pour quelle raison ?

— En quoi cela présente-t-il un intérêt pour vous ?

— Dans la mesure où l'un d'eux me ressemble au point qu'on nous confonde, il me semble que cela m'importe, non ?

— Je le conçois. Il m'est impossible de vous éclairer, toutefois une chose est sûre : l'évêque Arwald tient vivement à les retrouver.

— Vous savez, j'imagine, que le vénérable Verax est le frère du Saint-Père ?

Frère Bosa parut surpris qu'Eadulf lui-même en fût informé et se contenta d'un bref hochement de tête avant d'ajouter :

— Cela m'afflige de me trouver au milieu de barbares qui n'ont pas accepté la vraie foi. Vous-même, frère Eadulf, portez la tonsure de Rome, pourtant vous résidez parmi ces gens et avez même épousé l'une des leurs.

— Vous me désapprouvez ?

Frère Bosa se pencha pour lui marteler la poitrine d'un index péremptoire.

— Il paraît que vous êtes allé à Rome et que vous vous êtes déclaré en faveur de ses enseignements. Vous avez même représenté la voie authentique à Streonshalh face aux errements de l'Église de Colomba.

— Et donc ? s'enquit Eadulf d'une voix dangereusement calme.

— Plus tard vous avez été enjôlé par une étrangère que vous avez épousée. Un moine devrait demeurer célibataire.

— Ah, vous prônez le célibat ! remarqua Eadulf, un sourcil levé.

— Ceux qui entrent dans les ordres se fourvoient en menant une vie conjugale, décréta le jeune scribe avec un sourire fat.

Eadulf riposta d'un ton glacial :

— Vous êtes à présent à Muman, frère Bosa, au cœur des cinq royaumes qui rendent allégeance au haut roi. Tous se conforment à des lois et à des pratiques identiques. Vous seriez bien inspiré de ne pas exprimer l'opinion que leur liturgie relève de fausses doctrines. Rappelez-vous, c'est Rome qui, au fil de conciles et d'assemblées, s'est écartée des enseignements primitifs. Ici, ce sont ces doctrines-là que l'on considère comme déviantes.

— Sornettes !

— Sornettes ou pas, ni l'évêque de Rome ni son conseil ne se sont prononcés contre le mariage des prêtres. Respectez le lieu où vous vous trouvez.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Avez-vous lu les œuvres d'Ambroise Aurélien de Gaule, qui devint évêque de Mediolanon¹, une place forte située, dit-on, au nord de Rome ?

— Jamais.

— Il donne un conseil que vous feriez bien de méditer : *Quando hic sum, non jejuno sabbato ; quando Romae sum, jejuno sabbato.*

Frère Bosa réfléchit, puis traduisit :

— « Quand je suis ici, je ne jeûne pas le samedi ; quand je suis à Rome, je jeûne le samedi. » Qu'est-ce que cela signifie ?

— Qu'il convient de suivre les coutumes de l'endroit où l'on séjourne sans tenter d'imposer les siennes.

— Mais si je sais que je détiens la vérité, ai-je le droit de garder le silence ?

— Assurez-vous, avant de clamer votre vérité, qu'elle n'offense pas les oreilles des autres !

— Il est clair désormais que vous avez convolé avec une étrangère à seule fin de gagner la faveur de ces gens. Est-ce cette vérité qui vous blesse ?

Eadulf songea à Egric et refréna sa colère.

— Cela ne s'est pas du tout passé comme vous le croyez. De plus, nulle part dans la chrétienté on ne voit cette notion de célibat obligatoire pour qui embrasse la vie monastique. Les apôtres eux-mêmes étaient mariés. Le Christ n'a-t-il pas guéri la belle-mère de Pierre ? Paul n'a-t-il pas écrit à Timothée, dans sa lettre aux Éphésiens, que le mariage est admis parmi les Pères de l'Église à condition de ne prendre qu'une seule épouse, contrairement aux sociétés qui pratiquent la polygamie ?

Frère Bosa se pencha en avant, animé par une ardeur fervente.

— Paul a également écrit aux chrétiens de Corinthe que les prêtres célibataires se soucient des affaires du Seigneur et vouent leur vie à Lui plaire, tandis que les hommes et les femmes mariés ne se préoccupent que de satisfaire leur conjoint et d'acquiescer la sécurité matérielle.

— Certes. Comme il l'a toutefois précisé, il exposait des opinions personnelles qu'il se gardait d'imposer à autrui. Chacun restait libre de ses choix.

— J'ai lu, dans les Saintes Écritures, que les disciples demandèrent au Christ s'il était préférable de ne pas se marier, sur quoi Il répondit

que ceux qui Le suivent doivent renoncer au mariage pour accéder au Royaume des Cieux.

— Reprenez le texte, frère Bosa. Vous le trouverez dans l'Évangile selon saint Matthieu. Les paroles du Christ sont très claires. Il parle de façon générale en disant que certains ne sont pas faits pour le mariage car ils sont nés ainsi. D'autres ont la possibilité d'y renoncer pour se vouer au Royaume des Cieux. Nulle part il n'est question d'obligation.

— Il est évident qu'on ne peut se consacrer aux besoins des ouailles tout en étant distrait par ceux d'une famille. Ce fut un des canons approuvés lors du grand concile d'Elvira, s'obstina frère Bosa.

— Le conseil d'Elvira, il y a trois siècles, fut le premier concile chrétien d'Ibérie. Il ne rassembla que quelques évêques et prêtres de la région dont les déclarations ne furent d'aucune portée. Et ne me dites pas que le premier concile d'évêques à l'ouest de la chrétienté – celui d'Arles, en Gaule, quelques années après – se déclara aussi en faveur du célibat.

— Ce fut pourtant le cas ! Plus de quarante-trois évêques venus de l'ouest de l'Empire romain entérinèrent les décisions prises à Elvira, y compris celle-là. Ce sont ces édits que nous devons soutenir.

— Dans ces conditions, cher frère Bosa, déclara Eadulf avec froideur, votre délégation, de par sa seule présence, risque d'y contrevenir.

Le jeune homme le fixa sans comprendre.

— Le canon dix-neuf d'Elvira énonce que les évêques, les prêtres et les diacres ne quitteront pas leur église pour s'engager dans des affaires profanes et ne se rendront pas dans des provinces étrangères.

Eadulf citait de mémoire, cependant l'attitude de frère Bosa trahit qu'il avait touché juste.

— Nous ne sommes pas venus pour... commença-t-il, s'interrompant aussitôt.

— Alors pour quelle raison, au juste ?

— Toujours pas pour être pervertis par des notions dépassées, déjà prosrites au concile d'Arles ! repartit sèchement le scribe.

— Celui-là fut convoqué par l'empereur romain Constantin afin de juguler l'opposition des donatistes, qui ne voulaient pas de l'intervention de l'État dans les affaires religieuses. Beaucoup de décisions prises à Arles ne firent pas l'unanimité au sein de la chrétienté.

Eadulf soupira. Il avait laissé passer l'occasion d'apprendre le véritable dessein de la délégation.

— Le pape Sirice a décrété que les religieux ne doivent plus cohabiter avec leurs épouses, s'entêta le scribe.

— Cher frère Bosa, dit Eadulf avec un sourire las, je vois que vous êtes un adepte convaincu de la chasteté. Par bonheur, cette attitude contre nature n'est pas une doctrine. L'idée qu'on ne peut investir ses forces dans la nouvelle foi sans se faire eunuque va à l'encontre de la Création et insulte le Tout-Puissant. Ce n'est pas l'union entre un homme et une femme qui mérite l'anathème, mais les relations charnelles hors des liens sacrés du mariage. Le vœu de fidélité mutuelle prononcé par un couple est la suite naturelle du commandement divin de croître et multiplier. Maintenant, je pense que nous avons consacré assez de temps à ce sujet.

Il se sentait dépité de s'être laissé détourner de sa mission. Il n'était pas plus près de découvrir le but de cette étrange délégation, excepté... excepté qu'il la sentait liée à l'arrivée inopinée de son frère et au meurtre du vénérable Victricius. Il tenta le tout pour le tout.

— Une question encore, puisque vous venez de Cantorbéry. Y auriez-vous rencontré le vénérable Victricius de Palestrina ?

— Le « vénérable » Victricius ? demanda frère Bosa, appuyant sur l'épithète.

— Vous le connaissez donc ?

L'autre le fixait avec suspicion.

— Est-il à Cashel ? Il s'agit en effet du vieillard auquel l'évêque Arwald a fait allusion.

Eadulf résolut de s'en tenir à la vérité.

— Nous avons appris qu'il a été assassiné lors d'une attaque sur le fleuve, plus au sud.

— Qui l'a attaqué ?

— Des bandits.

— Des bandits ? L'ont-ils dépouillé ?

— Ils ont emporté ce qu'ils n'ont pas détruit. Que savez-vous de lui ? Nous avons cru comprendre que c'était un ecclésiastique éminent.

La réaction du scribe le prit au dépourvu : il se mit à pouffer de rire.

— J'ai connu un Victricius à Cantorbéry, mais ce n'était ni un ecclésiastique ni un individu digne qu'on accole un tel titre à son nom. Je ne mettrais même pas ma main au feu que c'était son véritable nom.

Eadulf tenta de réprimer une sensation grandissante de malaise.

— Qui était-il, alors ?

— Seul son âge avancé pouvait justifier le terme de « vénérable ». Quand je l'ai vu, il était attaché à un poteau et on lui appliquait des coups de fouet.

Eadulf se remémora la description de Gormán – les cicatrices de laceration au dos du cadavre.

— Qu'avait-il fait de mal ?

— Il s'accoutrait en religieux et arborait la tonsure de Rome. En réalité, il avait volé de la vaisselle d'or et d'argent dans la nouvelle abbaye de Minster et eut bien de la chance de ne pas finir au bout d'une corde. Il parvint à convaincre la princesse qu'il était romain, ce qui lui valut la vie sauve.

— Quelle princesse ?

— L'an dernier, la princesse Domneva, de la maison royale de Kent, est devenue l'abbesse d'une fondation qu'elle a installée près de Ypwines Fleot, aujourd'hui nommée Minster. Elle a surpris ce larron et l'a fait conduire devant le roi Egbert, à Cantorbéry. Êtes-vous certain qu'il est mort et que son butin lui a été dérobé ?

L'inquiétude perçait dans sa voix.

— À ce qu'on m'a dit, des hors-la-loi ont pris son navire à l'abordage. Les matelots ont été tués, les biens emportés ou détruits.

Il se garda de toute référence à Egric.

De retour dans ses appartements, Eadulf avait à peine fini de relater la conversation à Fidelma qu'on toqua à leur porte. Un page annonça, hors d'haleine :

— Le roi requiert votre présence immédiate à la chambre du conseil.

— Ma présence ? s'enquit Fidelma.

— Il souhaite vous voir tous les deux, lady, déclara l'adolescent avant de détalé.

— Que se passe-t-il encore ? marmonna Eadulf.

Quand Gormán, qui montait la garde, les fit entrer, ils découvrirent non seulement le roi, mais l'abbé Ségdae en compagnie de frère Madagan. Colgú les accueillit avec soulagement.

— J'ai grand besoin de vos talents.

— Pourquoi cette soudaine convocation ? s'enquit sa sœur en

prenant le siège qu'il lui indiquait.

— Notre ami Eadulf, en bavardant avec frère Bosa, a poussé le vénérable Verax à réagir.

— Moi ? fit Eadulf, stupéfait.

— À ce que j'ai cru comprendre, vous avez tenté d'obtenir des informations de l'interprète. Il a dû en faire part à ses maîtres, et on dirait que vos questions ont produit leur effet.

Fidelma se pencha vers son époux et lui murmura :

— Ou les informations que tu as données concernant Victricius.

— Le vénérable Verax m'a envoyé un message. Il comprend notre désir de connaître le but de sa visite et il est disposé à s'expliquer.

— C'est trop de bonté, ironisa l'abbé Ségdae.

— Il propose de nous l'exposer avant le festin. Il comptait s'en ouvrir devant moi, l'abbé Ségdae et son intendant, ce à quoi j'ai consenti, à condition que ce soit également en présence de mes deux conseillers – toi, Fidelma, pour le domaine juridique, et vous, Eadulf, pour l'aspect diplomatique.

— Il a accepté ? demanda la jeune femme.

— Oui.

— Alors, certainement, écoutons ce qu'il a à nous dire ! Espérons que la soirée qui suivra sera moins tendue.

Gormán, envoyé pour confirmer qu'ils étaient prêts, revint peu après, escortant Verax de Segni. Le regard du prélat passa sur l'assemblée avant de se fixer sur le roi.

— Vous pouvez vous asseoir, vénérable Verax. Vous souhaitez nous exposer les raisons de votre présence à Cashel ?

— Oui. Pardonnez-nous notre réticence initiale. Comme vous l'avez si bien compris, nous sommes étrangers sur une terre inconnue et avons été bouleversés par le meurtre de notre émissaire alors qu'il jouissait de votre protection.

— Soyez assuré que le coupable sera châtié selon nos lois.

— Je n'en doute plus à présent.

— Donc, quel est le but de votre venue ?

Le vénérable Verax réfléchit.

— Permettez-moi de vous narrer la chose à ma façon.

— Que tous s'asseyent ! ordonna le roi avec un ample geste du bras.

Le vieil homme se cala contre le dossier de son siège et s'éclaircit la gorge.

— La chrétienté, vous le savez, est en proie à de nombreuses difficultés. L'une de celles-ci concerne la propagation de la vraie foi jusqu'aux confins de la terre. Certains croient être les seuls à comprendre le sens véritable de la Parole divine.

L'abbé Ségdae intervint :

— Pour autant que nous le sachions, Rome a tenu de nombreux conciles où de nouvelles interprétations ont été proposées. Nous, en Occident, conservons la foi telle qu'elle nous fut présentée à l'origine.

— Et par qui vous fut-elle présentée ? Je pourrais citer une demi-douzaine de courants différents : le donatisme, le pélagianisme, l'iconoclasme, le priscillianisme, l'arianisme... La liste est interminable. L'ambition de Rome est que ces différentes interprétations soient un jour unifiées...

— Selon ses propres vues, marmonna l'abbé Ségdae de façon audible. Et comment Rome compte-t-elle s'y prendre ? Beaucoup affirment adhérer aux enseignements de Jésus. Pourtant, certains prétendent qu'il n'était qu'un être de chair qui adopta le titre de « Fils de Dieu », au sens où tous, autant que nous sommes, nous serions les enfants du Créateur.

— Cette thèse a été condamnée par le concile d'Antioche il y a de longues années, rappela Verax.

— D'autres encore croient que Jésus était un être humain doté d'une âme divine.

— Ah ! Cette interprétation-là, c'est le concile de Constantinople qui l'a invalidée.

— Arius soutenait que le Christ n'était pas éternel.

— L'arianisme aussi a été réfuté, soupira le vénérable Verax. Maints d'entre ceux qui entrent dans la foi ne parviennent pas à comprendre que Jésus puisse être d'essence à la fois humaine et divine.

— Pour l'instant, Rome accepte la notion que le Christ possède deux natures, mais une seule volonté, déclara l'abbé.

— Mon frère, l'évêque de Rome, travaille avec notre aide à rectifier également cet enseignement erroné.

— Loin de moi l'idée de vous manquer de respect, mais ces arguments relèvent d'un débat entre docteurs de la foi, observa Colgú. Quand la religion chrétienne fut introduite sur notre île, on nous dit que Jésus était purement divin ; peu après, nous avons appris que cette conception n'était pas acceptée par tous, y compris à Rome. Êtes-vous

ici pour prêcher de nouveaux changements ?

Le vieux prélat secoua négativement la tête.

— Vos cinq royaumes comptent, m'a-t-on dit, de nombreux évêques – tels que vous, abbé Ségdæ d'Imleach. Chacun de ces évêques cherche à asseoir son pouvoir.

L'abbé lança un coup d'œil au souverain avant de répondre :

— Nous ne considérons pas les choses en ces termes. Je vous ai déjà précisé que les abbés ont préséance sur les évêques. En effet, ils sont souvent du même sang que les rois et les princes qui leur ont octroyé les terres de leur abbaye. Les abbés et les abbesses sont désignés par le *derbhfine*, qui représente leur famille. Chez nous, un fils ne succède à son père, ou une fille à sa mère, qu'en raison de son mérite, même si nous croyons aux vertus des liens familiaux.

Le vénérable Verax grimaça sans tenter de cacher sa répugnance.

— De l'avis de la majorité d'entre nous, seul le célibat permet de servir Dieu sans arrière-pensée.

— Curieux principe, cependant nous n'en débattons pas, intervint Fidelma avec vivacité. Les idées prônées par Rome vont souvent à l'encontre du sens que nous donnons à la vie.

L'abbé Ségdæ vit là l'occasion d'aborder son sujet de prédilection :

— Ici, nous croyons que chacun, homme ou femme, est responsable de ses actes, qu'ils soient bons ou mauvais. Nous sommes tous capables de rédemption. Pourtant, j'ai ouï dire que Rome a fait siens les enseignements d'Augustin d'Hippone, selon lequel le péché originel corrompt la nature humaine à l'aube des temps, à la suite de quoi nous fûmes tous condamnés. Seul Dieu sait qui sera envoyé au Ciel, qui en Enfer. Autrement dit, peu importent les actions qu'un individu commet ou la façon dont il se comporte au cours sa vie, tout est déjà déterminé. En suivant cette logique, pourquoi ne pas s'abandonner au péché puisqu'il n'existe aucune possibilité de rédemption ? Cette croyance nous trouble profondément. Elle met en péril la loi morale, d'une importance fondamentale pour nous. Pélage, qui déclare en revanche que nous sommes à même de choisir le bien et, ainsi, de sauver notre âme, trouve un écho dans nos convictions.

Les joues du vénérable Verax se marbraient de rouge.

— Dieu est connaissance infinie, aussi, quoi que nous fassions, notre avenir est décrété d'avance. Nous savons bien que vous êtes égarés par les idées de Pélage, depuis longtemps déclarées hérétiques !

— Elles avaient l'aval de Zosime, évêque de Rome, mais il a cédé aux pressions d'Augustin et de ses partisans pour des motifs politiques, lui opposa l'abbé Ségdae.

Colgú, contrarié par la tournure que prenait cet échange, décida d'y mettre un terme.

— J'ignorais que je réunissais un nouveau concile pour discuter des aspects de la foi. Est-ce pour cette raison que vous êtes ici, vénérable Verax ? Les points que vous soulevez concernent les ecclésiastiques, non les rois.

Le visiteur se ressaisit.

— Mes excuses. L'évêque de Rome déplore que ces contrées occidentales soient privées du solide soutien de la foi. Je serais enclin à proposer que l'archevêque de Cantorbéry étende son autorité sur l'ensemble des abbés et des évêques de cette île, afin d'assurer une sorte de conformité religieuse. Nous sommes venus nous enquérir si cela vous agréerait, ou si une autre solution serait envisageable.

D'abord, seul un silence stupéfait lui répondit. Puis l'abbé déclara :

— Les chemins choisis par nos Églises et par notre peuple sont trop différents des vôtres pour que nous prenions cette proposition au sérieux.

Même Eadulf jugea bon d'exprimer son avis :

— Cantorbéry n'exerce pas d'autorité religieuse sur tous les Angles et les Saxons, et encore moins sur les Bretons à l'ouest, ou les Cruthin et les Dál Riadans au nord. L'évêque de Rome est mal informé, ou mal conseillé.

Une ombre passa sur les traits de Verax, qui répondit avec un mince sourire :

— À quoi sert de recueillir des informations, si ce n'est pour sonder les cœurs ?

— C'est donc pour cela que vous êtes venus ? demanda Colgú, encore incrédule. Pour savoir comment nous réagirions devant une telle offre ? Soyez sûrs que le royaume de Muman serait uni contre cette idée. Je ne doute pas que vous ayez rencontré la même opposition à Laigin.

— Nous avons ouï dire que certains prélats des cinq royaumes souhaitent voir un archevêque présider sur toutes les instances religieuses, répliqua le vénérable.

— Depuis longtemps, les abbés d'Ard Macha prétendent être les

héritiers de saint Patrick, admit Ségdae d'un ton bourru. Ils affirment en outre qu'il fut le premier à prêcher à travers les cinq royaumes. Ils en déduisent qu'ils devraient exercer une suprématie sur tous les autres clercs de notre île.

— Vous n'êtes pas d'accord avec eux ?

— Rares sont ceux qui leur donnent raison. En fait, l'évêque de Rome envoya saint Patrick dans ces contrées alors que nous étions déjà convertis. Il devait nous détourner des arguments de Pélage, que nous avions acceptés mais que Rome considérait comme hérétiques. De nombreux enseignants de la foi ont précédé Patrick le Breton, même l'émissaire de Rome, Palladius, dont nos amis d'Ard Macha préféreraient oublier l'existence.

— Donc, vous ne seriez pas d'avis que les abbés ou évêques d'Ard Macha possèdent un droit historique de diriger tous ces royaumes ?

— Certes pas ! Ségéne, l'actuel abbé d'Ard Macha, se heurte même à l'opposition de l'abbé de Dún Lethglaisse, où saint Patrick vécut et fut enterré.

— Alors, quelle serait la plus ancienne de toutes les Églises ?

— Ici, à Muman, plusieurs enseignants de la foi avaient établi leur abbaye avant que Patrick le Breton n'arrive dans les royaumes du Nord. Pour ma part, je suis le *comarb*, le successeur, du bienheureux Ailbhe d'Imleach ; après lui vinrent Ciarán de Saighir, Declán d'Ard Mór, Abbán de Magh Arnaide. Fiacc fonda l'abbaye de Sléibhte avant que Patrick ne lui rende visite. Même Ibar établit sa communauté sur l'île de Beg Ériu à Laigin longtemps avant lui.

— Ces abbayes auraient donc, selon vous, la primauté sur Ard Macha ?

Colgú apporta résolument son appui à son archevêque, ne voulant plus le laisser soutenir seul leur position dans ce débat.

— Imleach est, de longue date, considérée comme la première et la plus ancienne des abbayes situées au sud de cette île. Nul ne l'ignore à Muman.

— Si vous avez posé les mêmes questions à Laigin, vous avez dû recevoir des réponses semblables, renchérit Fidelma.

Le vénérable Verax se tourna vers elle.

— Ah, oui !... Il est vrai que, du temps où vous vous appeliez « sœur » Fidelma, vous avez vécu parmi les religieux de Kildare. L'endroit se trouve bien à Laigin ?

— Oui. J'y suis restée jusqu'à ce que je décide de servir mon frère en tant qu'avocate.

— On m'a dit que vous avez quitté ce lieu à la suite d'un désaccord avec l'abbesse... l'abbesse Ita, n'est-ce pas ?

Fidelma ne répondit pas. Elle avait préféré s'en aller plutôt que de révéler que l'abbesse était une voleuse doublée d'une meurtrière. Peu après, Ita avait disparu au large de Laigin alors qu'elle partait faire œuvre de missionnaire.

— L'abbé Moling, évêque de Ferna, m'a confié que Kildare revendique l'antériorité par rapport à toutes les maisons de Dieu car elle fut fondée par la bienheureuse Brigitte, poursuivit Verax. Cette requête ne sera jamais approuvée par Rome.

— Pourquoi ? s'enquit Fidelma.

— Parce que Kildare est... comment dire ? Une abbaye mixte où cohabitent hommes, femmes et enfants. Elle est régie par l'abbé Máel Dobarchon, qui répond de ses décisions devant l'abbesse Gnáthnat, elle-même considérée comme succédant à la sainte. Cela la placerait à la tête des clercs de ces royaumes, ce qui serait ridicule !

— Uniquement selon vos critères, répliqua Fidelma avec fougue.

— Alors, qui pourrait prétendre au titre d'archevêque des cinq royaumes ?

L'abbé Ségdæ se tourna vers frère Madagan, qui avait jusqu'alors conservé le silence. L'entendant comprit qu'il était temps d'exprimer son point de vue.

— Je verrais assez l'abbé Colmán Cass de Cluain Mic Nois, où sont inhumés nombre de rois. Mais vous vous attellez à une tâche ardue. En dépit de ce que les abbés d'Ard Macha ont pu écrire à Rome – car on devine qu'ils ont entamé une procédure officielle –, beaucoup, parmi les cinq royaumes, contesteraient leurs droits.

Le vénérable Verax soupesa cet argument, puis interrogea Ségdæ :

— Compte tenu de ces contestations, diriez-vous que certains, ici, apprécieraient de se prévaloir de la bénédiction de Rome ?

— Je doute qu'ils l'estimeraient nécessaire. L'évêque de Rome est reconnu comme gardien de la foi en signe de respect, car ce fut là-bas, nous dit-on, que furent posés les fondements de notre religion et que ses préceptes se répandirent dans le monde.

— Mais vous convenez qu'une reconnaissance par Rome serait précieuse ?

Labbé haussa les épaules.

— Elle revêtirait une certaine valeur. Cependant, pour l’instant, seul l’abbé Ségéne d’Ard Macha y paraît sensible. Pour le reste d’entre nous, ce qui importe est le titre de *comarb*, celui qui succède au premier de nos saints enseignants.

Verax s’adossa contre son siège, hochant du menton pensivement.

— Néanmoins, elle posséderait de la valeur.

Il se leva et inclina la tête devant le roi.

— Le jour s’achève, je dois me préparer en vue du festin que vous avez eu la bonté de prévoir pour notre humble délégation. M’est-il permis de me retirer ?

— En somme, conclut Colgú, vous désiriez simplement nous consulter et savoir si nous accepterions qu’un archevêque de Cantorbéry supervise les cinq royaumes, ou que ce rôle soit confié à l’un de nos prélats ?

— Tel était notre dessein, confirma le vénérable Verax avec solennité.

Le roi attendit que les portes se referment avant de commenter :

— Ces gens ont entrepris un bien long voyage pour d’aussi vaines spéculations.

Eadulf ne pouvait qu’abonder dans son sens.

— La plupart des innombrables conseils convoqués par l’Église concernent, hélas, des détails infimes. Je ne serais pas surpris qu’un concile se réunisse pour définir si le Christ possédait les sandales qu’il avait aux pieds.

— Pour ma part, confia l’abbé, je suis heureux d’en avoir fini.

Le murmure d’assentiment général fut rompu par la voix paisible de Fidelma.

— Vous oubliez qu’un membre de cette délégation a été assassiné dans notre chapelle. Était-ce seulement parce que, à Rome, on voulait savoir si le clergé des cinq royaumes accepterait la domination d’un archevêque ?

Lorsque plus tard elle se retrouva seule avec Eadulf, elle se montra encore plus franche.

— Le vénérable Verax n’a fait aucune mention de Victricius. C’est pourtant ta conversation avec frère Bosa qui l’a poussé à s’expliquer devant nous. Pourquoi ? Les arguments qu’il a fournis ne me suffisent pas. Oui, je suis convaincue qu’il ment quant au but véritable de sa

mission.



- 1. Milan.

CHAPITRE XIV

Le festin en l'honneur des hôtes distingués avait été organisé à la hâte. Lorsque Fidelma et Eadulf entrèrent dans la grand-salle, les premiers invités étaient conduits à la place qui leur était assignée selon l'étiquette. Les tables étaient disposées le long des murs, à l'exception de celle, sur l'estrade, où prendraient place les convives de haut rang. Là s'asseyaient d'ordinaire le roi, son chef brehon et le *tánaiste* ou héritier présomptif, toutefois Aillín avait demandé à être excusé et Finguine collectait les tributs dans les territoires voisins. Aussi, ce soir-là, Colgú aurait à sa droite l'abbé Ségdæ et à sa gauche Fidelma et Eadulf.

En temps normal, Gormán aurait également été attablé en tant que commandant de la garde d'élite. Comme il supervisait le festin, il devrait rester debout derrière le fauteuil du roi, même s'il demeurerait le seul autorisé à porter des armes, conformément aux us et coutumes de Muman.

Les visiteurs étaient déjà assis sur la droite, au plus près de la table d'honneur. Derrière eux, frère Bosa servirait d'interprète chaque fois que nécessaire.

L'annonce du festin ayant été fort précipitée, à peine quelques princes du royaume étaient là, accompagnés de leur épouse. Ainsi, parmi les nombreuses branches des Eóghanacht, seules se trouvaient représentées celles d'Áine, d'Airthir Chliach, de Glendamnach et de Múscraige Breogain avec, suspendus au mur, des écus aux armoiries correspondantes. À gauche de chaque seigneur, un page attendait respectueusement de le servir. L'abbesse Líoch et des clercs de Cashel, dont frère Conchobhar, assistaient également au banquet. Tout au bout, sœur Dianaimh était assise près de frère Madagan. Seul un côté des tables était occupé, la tradition voulant que nul ne se fît face.

Fidelma poussa un soupir de soulagement. Apparemment, Gormán s'était tiré à la perfection des contraintes du protocole. La moindre erreur aurait pu provoquer une querelle du plus mauvais effet devant des hôtes étrangers.

Trois sonneries de trompette signalèrent l'arrivée du roi. Tandis que l'assemblée se levait, Colgú émergea d'un passage masqué par un rideau derrière son fauteuil. N'ayant pas de bâton d'office pour marteler le sol, Gormán fit un pas en avant et annonça d'une voix puissante :

— Gloire à Colgú, fils de Failbhe Flann, fils d'Áedo Dubh, cinquante-neuvième génération après Eibhear Fionn fils de Milidh, Milésius le guerrier qui mena sur cette terre les enfants des Gaëls et vainquit les déesses de la Souveraineté, Éire, Banba et Fodhla. Descendant d'Eóghan Mór, premier ancêtre du noble Clan des Eóghanacht, dont Corc établit la citadelle sur ce Rocher. Gloire à Colgú, souverain incontesté des cinq territoires de Muman.

Eadulf lança un coup d'œil à Fidelma. Décidément, son frère tenait à affirmer son rang, lui qu'on avait même vu interrompre les bardes chantant en sa présence les louanges traditionnelles, ou *forsundud*. « Inutile de me louer pour mes ancêtres, disait-il. Je préfère qu'on me célèbre pour mes mérites plutôt que pour ceux de mes pères. » Fidelma écoutait, impassible. Eadulf reporta son attention sur le vénérable Verax et l'évêque Arwald, puis sur frère Bosa qui traduisait, les paroles se bousculant sur ses lèvres. Ce rituel n'était autorisé qu'à leur seule intention.

Quand ce fut fini, Colgú leva son gobelet.

— Soyez tous les bienvenus ce soir. Santé aux hommes, et que les femmes vivent à jamais !

Ceux dans l'assemblée qui connaissaient ce vœu traditionnel répondirent en chœur.

Sur un signal de Gormán, le groupe de musiciens commença à jouer au bout de la salle, tandis que les portes s'ouvraient sur une procession de serviteurs chargés de mets fumants – pièces de venaison, moutons et sangliers rôtis, œufs d'oie et saucisses, chou à l'ail des ours, poireaux et oignons rissolés au beurre – ainsi qu'un assortiment de vins gaulois et surtout de cidres, en particulier le *nenadmin* extrait de pommes sauvages.

Ce banquet n'était pas le plus festif auquel Eadulf eût participé. Même Fidelma demeurait sombre. La conversation à table languissait,

l'atmosphère était dénuée d'entrain malgré les efforts des musiciens. L'ambiance s'améliora quand Colgú, se levant, invita les hôtes à circuler et à bavarder à leur guise. Eadulf se retrouva tout à coup face à l'évêque Arwald.

— Eh bien, frère Eadulf ! Il semble que j'aie été mal informé concernant votre présence à Cantorbéry. Je vous prie de m'en excuser.

— En effet, je n'y suis pas allé depuis de longues années.

— Vous devez bien connaître le royaume de Muman.

— Autant qu'il est possible à un étranger durant le laps de temps où j'ai vécu ici.

— Pourtant vous assumez un rôle unique, étant apparenté au roi de par votre union.

— Cela m'a valu certains privilèges, reconnut Eadulf avec réticence. Ainsi que des désagréments.

— Mais cela vous amène à côtoyer les principaux membres de la noblesse, n'est-ce pas ?

— Quelques-uns.

— Par exemple, vous rencontrez fréquemment l'abbé Ségdae ?

— Cela va de soi.

— Il soutient que son Église fut fondée avant l'arrivée de saint Patrick.

— C'est ce que l'on raconte par ici. L'abbaye d'Imleach fut créée par Ailbhe, fils d'Olcnaïs des Araid Cliach. On dit qu'un évêque nommé Palladius fut envoyé par Rome et baptisa Ailbhe bien des années avant la venue de saint Patrick. Ségdae en est le successeur légitime.

— J'ai ouï dire qu'il est aussi apparenté à la famille régnante et, par conséquent, à Colgú, souligna l'évêque Arwald.

— Certes, la chose est courante dans ce pays.

— Donc, la prétention d'Ard Macha à être la plus ancienne Église de toutes éveillerait du ressentiment ?

— Naturellement. Ce ne serait pas la première fois qu'une telle rivalité envenime les rapports entre les principales Églises des cinq royaumes.

— Le haut roi n'exerce-t-il aucun contrôle ?

— Il s'agit pour l'essentiel d'un titre honorifique. Le pouvoir est aux mains des rois des provinces. Lui-même ne gouverne qu'avec leur approbation.

— Je gage néanmoins que le fils d'un haut roi sera haut roi à son

tour.

— La couronne ne se transmet pas comme dans votre peuple. Ici, le nouveau roi est désigné par trois générations de sa famille, qui l'estiment le plus compétent.

Arwald secoua la tête, dépassé.

— Étrange usage ! Mais, je me demande, l'abbé Ségdae a-t-il jamais songé à présenter une requête à Rome pour la primatie de son abbaye, puisqu'elle est, selon lui, antérieure à celle d'Ard Macha ?

— Posez-lui plutôt la question, il n'est pas loin ! répondit Eadulf, amusé. Je doute toutefois qu'il se soucie de l'opinion de Rome.

— Et pourquoi donc ?

— La plupart des Églises des cinq royaumes s'estiment indépendantes de toute autorité extérieure, que ce soit Rome, Constantinople ou Alexandrie.

— Pourtant, même les Bretons et les Irlandais reconnaissent l'autorité romaine.

Eadulf nota avec intérêt que l'évêque cherchait à l'entraîner sur le même terrain que le vénérable Verax.

— Il y a une différence entre reconnaître le rôle particulier de Rome dans la propagation de la foi et l'accepter comme autorité suprême. Vous le savez, les cinq royaumes ont souvent refusé de se soumettre à ses règles ou même à ses lois, notamment les pénitentiels, qui entrent en conflit avec le droit de ce pays.

— Oui, je crois d'ailleurs que vous parlez en connaissance de cause. Je suis stupéfait, comme vous devriez l'être, venant du royaume des Angles, qu'une simple femme puisse mener des interrogatoires, juger et statuer en matière légale.

— Vous parlez de mon épouse ?

— Ou de toute femme assumant la fonction de législateur dans cette étonnante contrée. Revenons-en plutôt à notre ami l'abbé Ségdae. Vous affirmez qu'il ne souhaiterait pas solliciter le soutien particulier de Rome pour exercer son ascendant sur les évêques de ces royaumes ?

— Quoique je ne puisse m'exprimer en son nom, cela me paraît improbable.

— Même s'il obtenait un symbole qui le prouve sans conteste ? Voyons, il irait peut-être jusqu'à payer pour cela, ne croyez-vous pas ?

Eadulf dévisagea Arwald avec suspicion.

— Qu'êtes-vous en train de sous-entendre ? Si vous souhaitez de

plus amples informations, adressez-vous au principal intéressé.

— Je ne sous-entends rien et n'avais nul désir de vous offenser, frère. Étant de la même partie du monde que moi, vous êtes idéalement placé pour m'expliquer la façon de penser de ces gens ; cela m'évite de les heurter ou de les blesser sans le vouloir. Je vous en prie, acceptez mes excuses.

Ce n'était pas dans l'habitude du prélat de se montrer contrit.

— L'essentiel tient en quelques mots : ici, on apprécie hautement la franchise.

— Soyez remercié pour la vôtre, frère Eadulf !

L'évêque se dirigea vers un groupe qui entourait l'abbesse Líoch. Eadulf le suivit du regard, puis s'aperçut que sœur Dianaimh, à côté de lui, fixait le dos d'Arwald avec hostilité.

— Vous n'aimez pas notre invité ?

Elle sursauta.

— Cela se voit tant que ça ? Alors, inutile de le nier.

— Avez-vous à cela une raison particulière ?

— Je n'ai pas de bons souvenirs de l'abbaye de Lastingham, pas plus que je n'apprécie les hommes de Mercie.

— C'est tout ?

— Cela ne suffit-il pas ?

— Accompagniez-vous l'abbesse, à Lastingham ?

— Non. Je l'ai connue là-bas, après le Grand Débat de Streonshalh auquel vous assistiez, Fidelma et vous.

— Pourquoi êtes-vous allée au royaume d'Oswy ?

— Malgré sa décision de suivre Rome, qui a poussé beaucoup de nos missionnaires à rentrer chez nous, de petits groupes d'enseignants ont continué à porter la bonne parole aux royaumes des Angles et des Saxons. J'étais du nombre.

— De quelle abbaye étiez-vous ?

— De Sléibhte.

— Ah, oui ! Elle se trouve au-delà du territoire Osraige, c'est bien ça ?

— Oui. Elle fut fondée par Fiacc, fils de MacDara, prince des Uí Bairrche, qui fut converti avant même la venue de saint Patrick. Les Uí Bairrche régnaient sur Laigin autrefois, avant d'être renversés par les Uí Cennselaig.

— Qui en est l'abbé, à présent ?

— Aéd. L'abbaye est considérée comme un bastion des Uí Bairrche ; elle est à peine reconnue par le roi Fianamail de Laigin qui, bien sûr, descend des Uí Cennselaig, et cela n'est pas sans provoquer des tensions. C'est pourquoi j'ai décidé de me joindre aux pèlerins qui partaient pour Lastingham.

— Et c'est ainsi que vous avez rencontré l'abbesse Líocho.

— Oui, quoiqu'elle ne fût pas abbesse, en ce temps-là. Elle ne l'est devenue qu'alors qu'elle était déjà à Cill Náile. Elle m'a demandé d'être son intendante, et j'ai accepté.

Eadulf saisit l'occasion pour poser la question qui les taraudait, Fidelma et lui.

— Ce que je ne m'explique pas, c'est pourquoi frère Cerdic lui a demandé, à elle en particulier, de venir ici. D'après le vénérable Verax, ils cherchent simplement à déterminer qui pourrait être reconnu comme archevêque des cinq royaumes. Quel rôle l'abbesse de Cill Náile jouerait-elle dans ce choix ?

— Je ne saurais vous éclairer, répondit la jeune fille, qui paraissait embarrassée.

— J'imagine que Cill Náile ne cherche pas à se prévaloir de son ancienneté ? demanda-t-il d'un ton badin.

Sœur Dainaimh se troubla, puis sourit en comprenant qu'il plaisantait.

Sur ces entrefaites, frère Madagan les rejoignit. Il souhaitait s'entretenir avec la religieuse, qu'il entraîna à l'écart après s'être excusé. Eadulf chercha Fidelma des yeux. Elle était assise et bavardait avec Líocho. S'étaient-elles réconciliées ? L'abbesse l'accueillit aimablement.

— Nous parlions justement de frère Cerdic, commenta-t-elle alors qu'il prenait place à côté d'elles.

— De quoi exactement ?

— Je disais à Fidelma que j'en suis toujours à me demander pourquoi il m'a priée de venir. Rien dans le propos de cette délégation n'a le moindre intérêt pour moi.

— Du moins, si l'on en croit le vénérable Verax.

— Auriez-vous une raison de douter de lui ?

— Rappelez-nous en quels termes exacts frère Cerdic avait formulé sa requête, demanda Fidelma.

— Il a déclaré qu'il serait « dans mon intérêt » de venir.

— C'est bien tout ?

— Absolument tout.

— Je causais avec sœur Dianaimh il y a quelques instants, indiqua Eadulf. J'ignorais qu'elle était à Lastingham avec vous. Avait-elle rencontré frère Cerdic auparavant ?

L'abbesse esquaissa un signe de dénégation.

— Non, elle me l'aurait dit. Elle est arrivée à Lastingham un certain temps après l'attaque et c'est alors que nous avons lié connaissance. Vous savez sans doute qu'elle venait de l'abbaye de Sléibhte ? Enfin... Je ne comprends toujours pas que frère Cerdic ait requis ma présence.

— Pour revendiquer la primatie sur les abbayes des cinq royaumes ?

— Quelle idée ! répondit l'abbesse, le prenant au sérieux. Nos Églises sont indépendantes ; elles recherchent la protection des rois et des princes du territoire, mais n'aspirent pas à dominer qui que ce soit. Sinon, en quoi nos abbés et nos évêques différeraient-ils des princes temporels ? Encore un peu et ils lèveraient leurs propres armées pour défendre leurs abbayes, qui deviendraient des places fortes. Nous devrions leur payer tribut, à eux plutôt qu'aux rois.

Après cette sortie, l'abbesse les pria de l'excuser et s'éloigna, laissant Eadulf songeur.

— Elle a raison. Quelle intention frère Cerdic pouvait-il bien avoir à l'esprit ?

— Tu semblais en grande conversation avec l'évêque Arwald. En es-tu plus avancé pour autant ?

— Non. On aurait dit qu'il voulait s'assurer que notre abbé ne briguerait pas l'appui de Rome pour revendiquer la primatie d'Imleach.

— Tiens... J'aurais cru que Ségdae s'était montré on ne peut plus clair.

— Qui invoque mon nom en vain ?

L'abbé, qui s'était approché, s'assit auprès d'eux.

— Nous continuons à nous interroger sur le dessein de nos visiteurs, résuma Fidelma.

— Une curieuse délégation, vraiment ! convint l'abbé. Je serais soulagé de savoir pourquoi on a assassiné leur émissaire. Sa mort jette un voile inquiétant sur cette affaire.

Eadulf se demanda si Fidelma lui révélerait les liens qui unissaient le « vénérable » Victricius et son frère. Elle n'estima visiblement pas le moment opportun.

— À leur place, poursuivit Ségdae, j'aurais commencé par me

rendre au royaume de Midhe, siège du haut roi, puis j'aurais réuni en conseil les archevêques des cinq royaumes, afin que chacun présente ses arguments. Au lieu de cela, ils ont choisi de nous sonder discrètement tour à tour. D'abord Laigin, puis Muman... où ensuite ? Connachta ?

Eadulf vit passer sur les traits de Fidelma une expression qu'il connaissait bien – un battement de cils, un frémissement à la commissure des lèvres : l'abbé venait de prononcer une remarque essentielle.

— Deogaire nous avait pourtant avertis ! dit-il en souriant. Vous souvenez-vous, la nuit des funérailles ? Vous avez mis frère Madagan en garde contre les dangers de la prophétie.

L'abbé gloussa de rire.

— Mon intendant m'a confié qu'il fait souvent un songe, stupide, à mon sens, où il creuse la tombe du bienheureux Ailbhe, fondateur de notre abbaye.

— Frère Madagan, d'humeur si flegmatique ! s'exclama Fidelma. Qui l'aurait cru ? Quelle interprétation en donne-t-il ?

— Dans son rêve, la tombe livre des secrets d'où il ressort qu'Imleach est promise à un destin hors du commun. Il croit à une vision prophétique. Après l'éclat de Deogaire, j'ai tenté de faire comprendre à Madagan que les sorciers et les prophètes sont souvent mis au ban de la société. Ah ! Je voulais dire un mot à l'évêque Arwald. Si vous voulez bien m'excuser...

Fidelma fit signe à Eadulf de se rapprocher d'elle, puis murmura :

— Il faudrait tâcher de faire parler le vénérable Verax. L'évêque de Rome, son frère, lui a-t-il vraiment imposé un tel périple à seule fin d'écouter des on-dit ? Non, il y a là quelque chose de plus complexe, en rapport avec Cantorbéry.

Eadulf haussa les sourcils.

— Il a effectivement commencé par suggérer que Théodore pourrait étendre son autorité religieuse sur les cinq royaumes et s'est enquis de ce que nous en penserions.

— La réponse était courue d'avance.

Eadulf se leva et jeta un regard circulaire sur l'assemblée : le vénérable Verax était en compagnie de frère Conchobhar. Il adressa une grimace comique à Fidelma avant de passer entre les petits groupes afin de les rejoindre. L'apothicaire parut soulagé à son approche ; de toute

évidence, il n'appréciait guère sa conversation avec le prélat. Eadulf comprit vite pourquoi.

— « Qu'ils se présentent donc et te sauvent, ceux qui détaillent le ciel, qui observent les étoiles, qui annoncent chaque mois ce qui va fondre sur toi ! » vitupérait Verax. Ainsi parlait Isaïe : « Voici qu'ils sont comme fétus de paille, le feu les brûlera, ils ne sauveront pas leur vie de l'étreinte de la flamme¹. »

Eadulf eut de la peine pour le vieux moine, qui pratiquait la divination en observant les astres selon un usage répandu. Certains tenants de la nouvelle foi s'opposaient à cette science, même si la naissance du Christ avait été prédite, d'après les Écritures, par des astrologues qui étaient allés lui rendre hommage. Frère Conchobhar marmonna une excuse et battit en retraite. Eadulf sourit au clerc romain.

— Trouvez-vous votre visite instructive, vénérable Verax ?

Le vieil homme renifla dédaigneusement.

— Va-t-on chercher dans le désert un homme vêtu d'habits précieux ? répliqua-t-il, paraphrasant l'apôtre Matthieu². Je ne m'attendais à rien de plus que ce que j'ai trouvé.

— Vous considérez cette terre comme un désert ? releva Eadulf, dissimulant son étonnement.

— Pas vous ? Oh ! Je sais, vous avez formé un attachement ici, mais vous êtes allé à Rome, vous y avez vécu et étudié. Ce pays est un désert en comparaison.

— Nous pourrions débattre longtemps à ce sujet.

— J'apporte la foi et la civilisation, répondit l'autre sans prendre garde à sa réticence. La diplomatie est un instrument qui permet de gagner la confiance. Je vous parlerai sans détour, Eadulf, car vous êtes intelligent. Je vois, à votre tonsure, que vous soutenez Rome.

Eadulf se retint de protester. La connivence née d'une similitude de vues l'aiderait peut-être à obtenir ce qu'il cherchait.

— Rome est un tout autre monde, approuva-t-il.

— Je suis venu sans illusions parmi les barbares, dit le vénérable Verax sur un ton d'aimable confiance. N'ai-je pas en mémoire la description du grand historien Strabon ? Ces gens-là sont des cannibales qui dévorent leur père lorsqu'il trépassé, et qui entretiennent des rapports charnels avec leur mère et leurs sœurs.

Eadulf ne put s'empêcher de sourire.

— Le contestez-vous ? dit sèchement le vénérable.

— Vous vous apercevrez, je pense, que Strabon était mal informé. Avez-vous vu une seule preuve, depuis que vous êtes ici, que ce sont davantage que des affabulations ?

— Que je n'en aie pas vu la preuve ne signifie pas pour autant qu'elle n'existe pas.

— Et... vous êtes ici depuis longtemps ?

— Nous sommes arrivés alors que la lune était dans son premier quartier – notre batelier a profité des mortes-eaux. Nous sommes à présent dans le troisième.

— Vous avez accosté à Laigin, bien entendu. Je connais un peu ce royaume. Dans quel port ?

— Son nom signifiait « la hauteur » de je ne sais quoi...

— Ard Ladrann. Il se situe sur la côte orientale du royaume. Ensuite, vous avez probablement voyagé plein ouest pour vous rendre à Fearna.

— Oui. Nous y avons été accueillis par l'abbé Moling, qui nous a conduits au roi. Un homme aux manières affectées.

Eadulf préféra faire la sourde oreille.

— La route est longue, de Cantorbéry à Ard Ladrann ! Vous deviez être épuisés.

— Certes, nous sommes restés en selle près de sept jours jusqu'à ce que nous embarquions. Épuisant, en vérité. Mais, à chaque halte, des frères nous ont prodigué l'hospitalité.

— Sans compter que vous veniez déjà de Rome ! Le trajet de Rome à Cantorbéry n'est exempt ni de fatigues ni de dangers. Moi-même, j'ai accompli l'aller et retour par deux fois.

— Comme de nombreux pèlerins, répondit le vénérable Verax, désinvolte. Combien plus de périls il comportait, il y a des siècles, quand les grands généraux romains marchèrent à la tête de leurs légions pour conquérir l'île de Bretagne ! Ils furent confrontés à des hordes barbares.

— Quant à moi, j'ai eu le privilège de voyager de conserve avec Théodore après sa nomination par votre frère aux fonctions d'archevêque. Comment se porte-t-il ?

— Sa santé est bonne, toutefois les royaumes placés sous son autorité sont source de difficultés et représentent un lourd fardeau. C'est pourquoi...

Il pinça subitement les lèvres comme s'il craignait d'en avoir trop dit.

— Frère Cerdic faisait-il partie de votre groupe entre Cantorbéry et Ard Ladrann ? s'enquit Eadulf, feignant de ne pas remarquer son embarras.

— Pourquoi m'interrogez-vous à son sujet ?

— Colgú vous a expliqué que Fidelma et moi tentons d'élucider les circonstances de sa mort. Il est arrivé ici en compagnie d'un moine nommé Rónán, qui est depuis retourné à Laigin. À quelle étape du voyage s'est-il séparé de la délégation pour annoncer son arrivée à Cashel ?

— Voyons... Frère Cerdic est parti avec nous de Cantorbéry, de même que frère Bosa. À Laigin, nous sommes restés tout d'abord à l'abbaye de Fearn, puis nous avons passé quelques jours à Dinn Rig, la forteresse de Fianamail. C'est alors que frère Cerdic s'est porté volontaire pour nous ouvrir la voie. L'abbé Moling a désigné frère Rónán, afin qu'il l'accompagne en tant que guide et traducteur.

— Donc, il était chargé de se rendre à Imleach et de convoquer l'abbé Ségdæ. Mais pourquoi la réunion devait-elle se tenir à Cashel ?

— Parce que c'est le siège du roi. Fianamail de Laigin estimait préférable que les débats aient lieu devant le souverain de chaque territoire.

— Cela ne manque pas de logique, convint Eadulf. Pourtant, frère Cerdic s'est aussi présenté à Cill Náile et a informé l'abbesse que sa présence était requise.

Le vénérable eut un sourire onctueux.

— Requête ? Le mot est fort. L'évêque Arwald savait que l'abbesse avait séjourné dans le royaume d'Oswy et que, peut-être, frère Cerdic la connaissait. Mais nous n'avons jamais requis expressément sa présence.

— Intéressant. Donc, il se pourrait que frère Cerdic et l'abbesse se fussent déjà rencontrés ?

— Je n'irais pas jusqu'à l'affirmer. Est-ce important ?

— Rien de ce qui peut jeter de la lumière sur cette affaire n'est à négliger. Je regrette que votre long voyage ait été infructueux et qu'il ait coûté la vie à l'un des vôtres. Nous ne ménagerons aucun effort pour découvrir, d'ici votre départ, pourquoi et par qui il a été assassiné.

— Et vous aurez notre gratitude, frère Eadulf. Ma foi, je vous ai exposé tout ce que je sais. Frère Cerdic nous a quittés à Dinn Rig, il est

allé à Sléibhte, puis il a continué jusqu'ici.

Eadulf s'apprêtait à se détourner quand il mesura la portée de cette information supplémentaire.

— Frère Cerdic est allé à Sléibhte ?

— Il y aurait là-bas une vieille abbaye qu'il désirait visiter, confirma le vénérable Verax avant de le saluer d'une inclinaison de tête.

Eadulf demeura seul un long moment, tout à ses réflexions. Ensuite, il retourna auprès de son épouse qui était en grande conversation avec le roi.

— Comme je le disais à l'instant à Fidelma, déclara Colgú, cette réunion était assommante. J'ai proposé à nos hôtes de se reposer encore une journée avant de repartir vers l'abbaye de Cluain Mic Nois, s'ils tiennent à poursuivre cette entreprise stérile. Là-bas, ils entendront les mêmes réponses. Les prétentions d'Ard Macha ne seront jamais soutenues par les évêques des cinq royaumes. Quant à accepter la supervision religieuse de Théodore....

Il partit d'un bruyant éclat de rire.

— Il reste le meurtre de frère Cerdic à élucider, souligna sa sœur.

— Vas-tu tenir Deogaire enfermé ? On peut sûrement tirer de lui une confession. Sa culpabilité est évidente, non ?

— C'est ce qui me trouble. Un coupable aurait échafaudé une bien meilleure défense.

— Les faits parlent d'eux-mêmes, maintint Colgú.

— Souvent, on les perçoit sous un faux jour, de sorte qu'ils paraissent le contraire de ce qu'ils sont. J'espère être en mesure de le démontrer quand nous aurons progressé.

— Il nous reste peu de temps, Fidelma. En cas d'échec, j'aurai à verser une compensation au vénérable Verax, ainsi que des amendes. Cela entachera ma réputation. Ils sont nombreux, ceux qui pourraient utiliser cette défaillance contre moi. D'aucuns prétendraient que je ne suis pas digne d'être roi et s'emploieraient à me faire destituer.

— Aillín pourrait rallier des partisans à sa cause, observa Eadulf.

— Démasque le meurtrier avant le départ de la délégation et tout ira bien, conclut Colgú, l'expression crispée. Il se fait tard. Voici qu'approche le vénérable Verax, sans doute pour demander à se retirer.

Fidelma attira Eadulf à l'écart.

— Qu'as-tu appris ?

— Rien que nous ne sachions déjà, mis à part que frère Cerdic est

passé par l'abbaye de Sléibhte avant d'aller à Cill Náile.

— Pour quelle raison a-t-il fait ce détour ?

— Il aurait eu envie d'y jeter un coup d'œil parce qu'elle est très vieille. Le plus intéressant, c'est que, à Sléibhte, ils pourraient se targuer d'être plus anciens qu'Ard Macha. Sœur Dianaimh y a étudié, naguère.

Fidelma poussa un soupir de dépit.

— Décidément, tout cela n'est pas clair. On nous ment, où que nous nous tournions, on dresse des barrières devant nous.

— Il nous reste à interroger Beccan, lui rappela Eadulf. Ensuite, nous verrons bien. Mais, à présent, je suis d'accord avec toi : je ne crois pas un mot de ce que raconte ce suave prélat de Rome, tout frère du pape qu'il soit.

1. Isaïe 47, 13-14.

2. Matthieu 11, 7-8.

CHAPITRE XV

Le temps était sec, mais des rafales de vent et de lourdes nuées grises annonçaient la pluie. Fidelma et Eadulf, attablés devant le repas du matin, se parlaient à peine, retranchés dans leurs pensées. Muirgen entra afin d'emporter les plats vides.

— Beccan est revenu, annonça-t-elle.

Ils redressèrent la tête en même temps.

— Aujourd'hui ? De bonne heure, alors ! dit Fidelma.

— Je suis descendue aux cuisines chercher du pain chaud et je l'ai vu arriver de l'entrée du château.

— Allons lui parler sur-le-champ ! décida la jeune femme, qui se levait déjà.

Eadulf s'empara d'une dernière tranche de pain généreusement recouverte de miel et lui emboîta le pas. Ils traversaient la cour vers le bâtiment principal quand ils rencontrèrent l'abbesse Líoch qui marchait, l'air pressée, vers la chapelle.

— Avez-vous vu mon intendante ? demanda-t-elle lorsqu'ils furent à la même hauteur.

— Sœur Dianaimh ? Non, mais nous nous sommes réveillés tard aujourd'hui. Vous paraissez soucieuse, remarqua Fidelma.

— Je voulais la consulter au sujet d'une brouille et maintenant je m'inquiète de ne la trouver nulle part.

— C'est sans doute qu'elle s'est levée tôt et vaque à ses occupations. Elle est forcément ici, sans quoi la sentinelle l'aurait vue franchir la poterne, dit Eadulf pour la tranquilliser.

— J'ai déjà interrogé le garde. Elle n'a pas quitté l'enceinte.

— Il n'y a pas grand nombre d'endroits où elle a pu aller, reprit Fidelma. Vous comptiez regarder à la chapelle, n'est-ce pas ? Vous l'y trouverez certainement.

L'abbesse parut peu convaincue, mais reprit son chemin.

— À présent, dit Eadulf, voyons si Beccan confirme ce que Deogaire voulait nous faire accroire.

Dans la cuisine, l'intendant, contrit, était aux prises avec Dar Luga. Dès qu'il les vit, il s'approcha d'eux en se tordant les mains.

— J'ai appris la nouvelle, lady. C'est ma faute, tout est ma faute ! Luan m'a dit... Il était de faction à mon arrivée.

— Qu'est-ce qui est votre faute, Beccan ? demanda Fidelma d'un ton posé.

— Mon absence au moment où les hôtes tant attendus sont arrivés, gémit-il, au bord des larmes. Je suis prêt à en assumer les conséquences...

— Vous a-t-on parlé de Deogaire ? l'interrompit Eadulf.

Voyant l'air perplexe de l'intendant, Fidelma l'éclaira rapidement.

— Là encore, je suis fautif, geignit-il. Je n'aurais jamais dû le laisser loger dans les quartiers des invités.

— Calmez-vous et relatez-nous les faits en prenant votre temps.

L'intendant se frotta le visage et rassembla ses idées.

— Deogaire s'est présenté à la porte de la cuisine l'autre soir et a demandé à me voir.

— Vous le connaissiez ?

— Je le savais apparenté à frère Conchobhar et je l'avais croisé plusieurs fois à Cashel ces temps-ci.

— Continuez.

— Il m'a dit qu'il s'était querellé avec son oncle et qu'il avait besoin d'un lit au château. L'heure était trop tardive pour qu'il parte sur les routes, aussi m'a-t-il prié...

— Un moment. Pourquoi est-il venu vous trouver alors que vous ne le connaissiez pas ? Pourquoi ne s'est-il pas adressé ailleurs ? Il aurait pu descendre à l'auberge, en ville, coucher dans la paille aux écuries ou même s'arranger avec les gardes pour s'installer dans un coin du *Laochtech*. Pourquoi réclamer l'intendant royal ?

— Il avait sans nul doute noté mon importance au sein du château, répondit Beccan avec une fierté mal dissimulée.

— Donc, il a sollicité un lit ?

— Comme je vous l'ai dit.

Cela ne concordait assurément pas avec la version de Deogaire.

— Alors vous l'avez conduit dans les quartiers des hôtes royaux et

vous lui avez donné une chambre inoccupée ?

Beccan hocha la tête, confus.

— Je ne me doutais pas qu'il s'en servirait pour s'attaquer à vous et à frère Eadulf.

— Sa culpabilité reste à prouver. Vous confirmez que vous avez accédé à sa requête ? Lui avez-vous recommandé de ne pas s'aventurer dehors avant le petit jour ?

— Il me semble. J'ai dû expliquer que, la nuit, on a coutume de poster des guerriers du Collier d'or à chaque porte et sur chaque palier.

— Par conséquent, Deogaire savait qu'il lui serait impossible de quitter l'étage sans s'attirer des questions ?

— Surtout une fois que les invités auraient regagné leurs chambres. Oui, je le lui ai dit.

— Lui avez-vous appris qu'il pouvait sortir sur le toit et quitter le bâtiment en descendant par l'escalier opposé ?

— Certes. Je tiens à ce que nos hôtes connaissent l'existence de cette issue en cas d'incendie. Après un festin, un accident est vite arrivé ; il suffit de faire tomber la lampe ou la chandelle. Par bonheur, cela ne s'est jamais produit depuis que j'assume mes fonctions, mais il paraît que sous le règne de Máenach Mac Fingín deux invités sont morts de suffocation à cause de la fumée.

Fidelma avait eu vent de cette tragédie, survenue à l'époque où elle avait quitté l'école de droit du brehon Morann pour entrer à l'abbaye de Kildare sur le conseil de son cousin, l'abbé Laisran de Durrow. Plus rien ne l'attachait à Cashel après la mort de son père. Máenach, un neveu, lui avait succédé sur le trône, puis Cathal, un cousin éloigné qui avait succombé à la peste jaune juste après l'avoir invitée à revenir pour le conseiller. Alors seulement Colgú avait été désigné et le monde de Fidelma avait recouvré sa stabilité. Elle avait rencontré Eadulf, s'était bâti une réputation en tant que *dálaigh* et n'aspirait plus à l'isolement d'un lieu de culte.

Elle se concentra à nouveau sur son interrogatoire.

— Très bien. Donc, vous avez laissé Deogaire dans la chambre et vous êtes retourné à vos devoirs ?

— C'est bien cela.

— Vous avez accueilli les invités du banquet et vous vous êtes éclipsé en déléguant vos responsabilités à Dar Luga.

— J'avais obtenu la permission du roi de m'absenter durant deux

jours. Nous n'avions pas beaucoup d'invités, ce soir-là. J'ai laissé les instructions nécessaires. Dar Luga m'a assuré qu'elle fermerait avec soin la porte des cuisines et replacerait la clé sur le crochet, ce qui est la dernière tâche dont je m'acquitte d'ordinaire.

— Où étiez-vous ? Deux jours, c'est bien long, surtout lorsqu'on attend de façon imminente des hôtes importants.

— C'est une affaire personnelle, lady, répondit-il, sur la défensive.

— Vous savez bien que lorsqu'il s'agit d'un crime, l'intérêt de l'enquête passe avant la vie privée, riposta-t-elle, utilisant l'ancien terme légal, *derritius*. On m'a informée que vous étiez au chevet d'une personne malade.

— Oui, auprès de... d'une amie.

— Comment s'appelle-t-elle, cette amie ?

Il hésita.

— Maon.

— Je ne connais personne de ce nom à Cashel, c'est pourquoi vous allez devoir m'en dire un peu plus à son sujet. À défaut de réponses précises, je devrai aller l'interroger.

Dans son affolement, Beccan se mit à balbutier.

— Maon souffrait tant... Je devais lui apporter des remèdes pour la soulager.

— Je suis désolée pour elle, dit Fidelma. Connaissez-vous la cause de son mal ?

— Elle avait une forte fièvre. J'ai dû rester constamment à ses côtés.

— Pourtant, nous avons un médecin en ville et un apothicaire au château. Pourquoi ne pas avoir requis leurs services ?

— Le médecin avait été appelé au gué de l'Âne et ne reviendrait pas avant deux jours. Je ne savais que faire.

— Qui a eu l'idée de ce marché avec Deogaire – des remèdes en échange d'un lit et de votre silence ?

Elle parlait d'un ton détaché, et Beccan parut d'abord ne pas comprendre.

— Lui.

— Tiens, il savait donc ce qui vous inquiétait ?

— J'avais rendu visite à mon amie un peu plus tôt, c'est ainsi que j'ai appris que le médecin avait quitté la ville. Je revenais, le cœur lourd, sachant que le roi avait besoin de mes services. C'est alors que j'ai rencontré Deogaire dans la cour, il m'a demandé ce que j'avais et je

m'en suis ouvert à lui. Il a proposé de m'apporter des potions qui feraient tomber la fièvre de Maon.

— Vous lui avez fait confiance ?

— Il devait me procurer des préparations de son oncle. Frère Conchobhar est un apothicaire respecté.

— Et la fièvre est tombée ?

— Oui. Mon amie est presque rétablie. En fait, elle allait tout à fait bien quand je l'ai quittée.

— Une chose m'échappe : pourquoi n'êtes-vous pas allé directement chez frère Conchobhar afin qu'il soigne lui-même Maon ?

— J'étais désespéré, les pensées en déroute. Puisque j'avais rencontré Deogaire, il ne me semblait plus nécessaire d'aller quérir frère Conchobhar.

— Cette rencontre avec Deogaire a-t-elle eu lieu avant ou après la dispute avec son oncle ?

— Après. Nous avons convenu qu'il se présenterait à la porte de la cuisine avec les potions.

Fidelma demeura songeuse. Enfin, elle reprit :

— Il convient d'informer frère Conchobhar que certains de ses remèdes ont disparu ; par ailleurs, il serait bon qu'il rende visite à Maon pour s'assurer que le traitement suffit. Certaines fièvres sont récurrentes.

— Vous croyez ? demanda l'intendant. Elle a l'air guérie, après tout.

— Je poserai la question. Mais pourquoi tant de discrétion au sujet de votre amie ? Nul ne la connaît, en ville.

Beccan écarta les bras, prenant de l'assurance depuis qu'il s'était expliqué.

— Je suis du peuple des Déisi qui vivent au sud de la Siúr, comme vous le savez, lady. Maon vient de mon village natal, situé près de l'église du bienheureux Miodán. Elle s'est enfuie de chez sa famille pour me retrouver. J'ai découvert une petite cabane dans la forêt, au-delà de la route des pierres. Elle s'y cachait depuis quelques jours, espérant que je pourrais lui procurer du travail aux cuisines, quand la fièvre s'est déclarée. Elle a pris froid en marchant à travers les montagnes, dans la pluie et le vent.

Fidelma se montra compatissante.

— Malheureusement, votre présence est indispensable au château, sans quoi j'aurais prié le roi de vous accorder quelques jours

supplémentaires. Je veillerai à ce que frère Conchobhar aille voir Maon.

Dar Luga, qui s'affairait à proximité, s'éclaircit la gorge.

— Je connais la cabane en question. Elle se trouve du côté de chez Della.

— Notre amie serait enchantée de l'aider, ajouta Eadulf.

— Je suis passée par là-bas il y a peu, après avoir rendu visite à ma sœur Lassar à Rath na Drinne. Justement, j'étais étonnée que cette vieille hutte semble occupée.

Elle secoua la tête avec réprobation en regardant Beccan.

— Ce n'est pas un endroit décent pour une malade. La pauvre, vous auriez dû l'amener au château ! On ne manque pas de place, on aurait ajouté un lit dans les quartiers des domestiques... Pourtant, ça m'étonne...

Elle se tut, comme si un souvenir venait de lui revenir.

— Quoi donc ? l'encouragea Fidelma.

— Beccan, vous disiez que votre amie avait fait le chemin à pied, or un cheval était attaché à un arbre devant la cabane.

Il secoua la tête.

— Qu'en sais-je ? Il se peut qu'un cavalier se soit arrêté pour demander un renseignement.

— Peu importe, trancha Fidelma, nous nous occuperons de ce détail plus tard. Merci d'avoir répondu à nos questions.

Au-dehors, Eadulf se montra dubitatif.

— Son histoire me paraît bien creuse. J'ai peine à y ajouter foi.

— Tu as raison, l'approuva son épouse, cependant je ne veux pas encore le pousser dans ses derniers retranchements.

— Une chose au moins est sûre : Beccan a quitté le château pendant le festin et n'est rentré que ce matin. Par conséquent, il ne pouvait être sur la terrasse quand la statue est tombée sur nous. Pourquoi mentirait-il à propos du reste ?

— Pourquoi, en vérité ?

Comme ils approchaient du *Laochtech*, Fidelma proposa de passer voir Deogaire avant de signaler l'existence de la malade au vieil apothicaire. Soudain, ils entendirent l'écho d'une altercation. Une voix fluette se mêlait à celle, grave et profonde, du garde à la porte de la forteresse.

Fidelma distingua un garçon d'une dizaine d'années, planté d'un air crâne devant la sentinelle qui lui barrait l'accès.

— Je dois voir le brehon du roi ! Il le faut ! insista l'enfant.

Ils n'entendirent pas distinctement la réponse bourrue du garde, mais le virent tendre le doigt pour signifier au gamin de déguerpir.

Le couple s'empressa de s'approcher.

— Qu'y a-t-il, petit ? demanda Fidelma avec bonté.

— Mon père dit que je dois voir le brehon du roi.

— Ton père ? Il me semble te reconnaître. N'es-tu pas le fils de Rumann ? Pourquoi as-tu besoin du brehon ?

— Parce que... parce que... commença l'enfant, tâchant de se rappeler le message exact. Parce que mon père a découvert un cadavre dans la brasserie.

Soulagé de s'être acquitté de sa mission, il tourna les talons et dévala la pente.

Eadulf resta pétrifié.

— C'était le fils de Rumann ? Rumann le tavernier ?

Elle acquiesça.

— Mais... mon frère ! Egric, mon frère ! Ce doit être lui !

Livide, il se mit à courir à toutes jambes dans le sillage de l'enfant.

Fidelma recommanda au garde stupéfait :

— Informez Gormán et dites-lui qu'il nous trouvera chez Rumann.

À son tour, elle descendit rapidement vers Cashel. Malgré la distance, il n'était pas question d'attendre qu'on selle des chevaux.

La taverne se trouvait à l'autre bout de la place. L'établissement était de belle taille – il n'y en avait pas de plus grand parmi les fermes et les demeures qui s'étendaient à l'ombre de la citadelle des Eóghanacht. Outre la *bruighean*, l'auberge elle-même, avec ses dépendances adjacentes pour les voyageurs, il comptait des écuries, un poulailler et une soue puis, au-delà, un terrain maraîcher. En somme, Rumann était relativement autonome, surtout pour la préparation de l'ale, de l'hydromel et du cidre de pommes sauvages.

Sur le flanc de l'auberge se trouvait un petit groupe de bâtisses où Rumann préparait les différents breuvages de son cru, car il était aussi *scoaire* – brasseur officiel. Les meilleures brasseries, les plus prestigieuses, bénéficiaient d'un statut légal et d'une certification officielle, octroyés, après inspection, par un brehon. Ces maisons légales portaient le nom de *dligtech*. Les autres établissements n'étaient pas pénalisés, à moins de vendre de la bière avariée. En ce cas, la brasserie revenait au prince de la région et le tenancier devait verser

une compensation à tous ceux qui avaient consommé de cette mixture.

Bien entendu, les auberges et les brasseries officielles se prévalaient de leur statut en fixant des prix élevés, mais il était plus sage de boire en toute confiance. Rumann était fier de sa double certification, pour son auberge et sa brasserie. Il jouissait du privilège d'accueillir les visiteurs lorsque toutes les chambres étaient prises dans les quartiers des invités, au château. En l'occurrence, il hébergeait les membres de l'escorte accompagnant les deux prélat.

Eadulf et Fidelma remarquèrent les gardes de Laigin, assis sous un abri au toit de chaume devant l'auberge. Ils jouaient au *disle*, un jeu de dés populaire parmi les guerriers, mais ils étaient préoccupés et jetèrent des regards nerveux dans leur direction.

Rumann, dans un état d'agitation extrême, les attendait sur le seuil. Sans mot dire, il leur fit signe de le suivre.

— Qui est-ce ? l'interrogea Eadulf en entrant dans la salle sur ses talons.

L'aubergiste lança par-dessus son épaule :

— Quelqu'un qui n'est pas d'ici.

Eadulf le saisit par le bras et le força à se retourner.

— C'est Egric ? Celui qui a passé plusieurs heures chez vous avec Dego ?

À son soulagement indicible, l'aubergiste secoua la tête.

— Non. Ces deux-là, je ne les ai pas revus depuis qu'ils sont partis dans les montagnes.

— Montrez-nous le corps, ordonna Fidelma, et expliquez-nous dans quelles circonstances vous l'avez trouvé.

Le tavernier les fit sortir par la porte de derrière tout en narrant son histoire.

— Nous avons veillé jusqu'à une heure avancée, la nuit dernière, afin de pourvoir aux besoins des guerriers de Laigin et de plusieurs autres clients. Il était déjà tard, ce matin, quand mon aide et moi avons voulu entamer le processus de fermentation de la *bracat*.

Cette ale fermentée à partir de l'orge ou du seigle tirait son nom de *bracha*, le malt.

— Le grain passé au four était déjà broyé, prêt à être versé dans la cuve où on le fait bouillir avant de le filtrer, puis de le laisser fermenter. J'ai voulu vérifier la propreté des parois... et j'ai découvert un corps, tout au fond.

Ils avaient traversé la cour extérieure où attendaient les trois brasseurs de Rumann. L'un d'eux se tenait avec nervosité près de l'énorme cuve en bois. À ses pieds gisait une forme couverte d'un sac.

L'homme se pencha et ôta la toile. En dépit de la couche pâteuse qui séchait sur elle, ils n'eurent aucune peine à reconnaître la victime. Sœur Dianaimh de Cill Náile.

CHAPITRE XVI

— De l'eau, que je puisse la nettoyer et l'examiner, réclama Eadulf, le visage dur.

Laubergiste transmet l'ordre à l'un de ses employés, qui apporta précipitamment un seau d'eau. Eadulf en versa un peu, avec délicatesse, sur le haut du corps de la morte, puis il l'observa.

— Elle a été étranglée. On voit la marque d'une corde et des meurtrissures sur le cou. L'assassin s'est approché par derrière. Dans sa surprise, elle n'a peut-être même pas eu le temps de crier.

— Quelqu'un a-t-il entendu du bruit pendant la nuit ? demanda Fidelma à Rumann.

— Pas moi en tout cas !

— Il me faudra interroger votre famille, vos ouvriers et tous ceux qui ont couché dans votre établissement.

— Très bien. Les seuls qui séjournent chez moi sont les hommes du Clan Baiscne, sinon il n'y a que mon fils et moi. Vous le savez, mon épouse est morte de la peste jaune il y a des années. J'ai fermé un peu avant minuit et j'ai dormi d'une traite. Mon fils était déjà plongé dans un profond sommeil.

— Et les membres de l'escorte ?

— Ils s'étaient retirés, à part deux que j'ai laissés en bas, en pleine partie de *búanbach*.

C'était un autre jeu de plateau très prisé des guerriers et dont le nom signifiait « victoire durable ».

— Et les brasseurs ? dit-elle, se tournant d'un air inquisiteur vers le trio.

— Nous habitons tous de l'autre côté de la place, expliqua l'un d'eux, se faisant leur porte-parole. Nous avons quitté la brasserie au coucher du soleil, après avoir fini le travail de la journée. Ce matin, on

était en train de préparer le ferment quand Rumann a trouvé...

Il avala sa salive et indiqua le cadavre d'un signe de tête.

— Il a envoyé son fils au château pour alerter le brehon.

Fidelma contempla le corps, puis reporta son attention sur les brasseurs.

— Puis-je vous demander une faveur ? Auriez-vous la bonté d'envelopper dans un drap la dépouille de cette jeune fille et de l'emporter chez frère Conchobhar, au château ? Vous agiriez sous mon autorité et seriez récompensés pour la peine.

Le porte-parole consulta ses compagnons du regard, puis porta sa main noueuse à son front.

— Nous le ferons, et de bon cœur.

Fidelma regagna l'avant de la taverne où les Laigin tentaient tant bien que mal de se concentrer sur leur partie de dés. À son approche, ils se levèrent comme un seul homme.

— Que se passe-t-il, lady ? Quelque chose de grave ?

— Un meurtre a été commis. Lequel d'entre vous est le chef ?

L'un d'eux s'avança d'un pas.

— Moi. Je m'appelle Muiredach et j'assure le commandement.

— Je suis Fidelma de Cashel, et je suis *dálaigh*.

Muiredach inclina la tête.

— De quelle façon puis-je me rendre utile ?

— L'un de vous a-t-il vu ou entendu quoi que ce soit d'anormal pendant la nuit ?

Ils répondirent par la négative.

— À quelle heure êtes-vous montés vous coucher ?

L'un des jeunes gens admit avec embarras :

— Tôt, avant le tavernier. Certains d'entre nous avaient un peu abusé de l'hydromel.

Un deuxième protesta, sur la défensive :

— On se morfond à attendre les deux religieux, obligés qu'on est de ne pas s'éloigner le temps qu'ils terminent leurs affaires. Il n'y a rien pour s'occuper ici, à part boire et jouer aux dés.

Muiredach lança un regard courroucé à son subordonné, mais Fidelma compatit et se promit d'en toucher un mot à son frère. Les membres de la garde d'élite pourraient certainement organiser des expéditions de chasse ou des concours pour distraire ces hommes. Mais, pour l'heure, des considérations plus importantes exigeaient son

attention.

— Je comprends que l'inaction vous pèse. À présent, j'ai quelques questions à vous poser. Qui s'est retiré de bonne heure ? Je sais qu'au moins deux d'entre vous sont restés à jouer au *búanbach*.

Deux des guerriers se désignèrent, un peu gênés : c'est eux qui s'étaient enivrés et avaient dû monter avant leurs camarades. Muiredach et l'un des autres confirmèrent qu'ils avaient disputé une partie serrée.

— J'ai gagné, annonça le second avec le sourire, fier de l'avoir emporté sur son commandant.

— Combien de temps vous êtes-vous attardés ?

— Pas très longtemps, affirma Muiredach. Néanmoins, tout le monde dormait quand nous nous sommes couchés. Ils ronflaient comme des ours ! Ce matin, au réveil, on a senti qu'il s'était passé quelque chose. Un meurtre, donc ?

— Une jeune religieuse, étranglée au milieu des cuves de la brasserie, expliqua Eadulf.

Muiredach et ses compagnons semblèrent consternés.

Sur ces entrefaites, les brasseurs apparurent, portant le corps sur un brancard improvisé.

— Vous devriez regarder ses traits au cas où l'un d'entre vous la reconnaîtrait, suggéra Fidelma.

Elle ordonna aux ouvriers de poser leur fardeau. Eadulf écarta avec douceur le drap du visage de la victime.

Les guerriers s'approchèrent et Muiredach changea d'expression.

— Avez-vous déjà rencontré sœur Dianaimh ? interrogea Fidelma, indiquant en même temps aux brasseurs de poursuivre leur mission.

— J'ignorais son nom, mais je l'ai vue avant que nous ne venions à Cashel.

— Avant, vraiment ?

— Il y a quelque temps, à Sléibhte.

La jeune femme le scruta, stupéfaite, se demandant si elle avait bien entendu.

— À Sléibhte ?

— Oui, à l'abbaye. J'escortais frère Rónán et l'un des étrangers. Cette fille était là-bas. C'est elle, sans l'ombre d'un doute.

— Pouvez-vous me donner plus de détails ?

— Ils se résument à peu de chose. J'étais chargé de les accompagner

à l'abbaye de Sléibhte. Nous y sommes restés deux jours, après quoi on n'avait plus besoin de mes services, aussi j'ai rejoint mes compagnons à Dinn Rig. C'est alors qu'on m'a informé que je devais escorter trois autres étrangers, à Cashel, cette fois, avec un petit groupe de mon choix.

— Oui, oui ! s'impatienta Fidelma. Mais la jeune fille, sœur Dianaimh ? Où et quand exactement l'avez-vous vue à l'abbaye de Sléibhte ?

— Le lendemain de notre arrivée. Je sellais mon cheval pour le voyage du retour quand, dans la cour de l'écurie, j'ai vu une cavalière prête à quitter l'abbaye. C'était elle. L'abbé Aéd en personne avait pris la peine de venir lui dire au revoir.

— Aéd ? releva Eadulf. L'abbé et évêque de Sléibhte ?

— Oui, répondit Muiredach. Il lui a remis quelque chose et il a dit : « Dieu vous accorde la réussite. Si vous parvenez à l'acquérir, ce sera d'un grand prix pour notre cause. » Je n'ai pas entendu sa réponse. Ensuite, elle s'est éloignée. C'est tout.

Fidelma assimila ces informations en silence.

— Vous ne l'aviez jamais revue jusqu'à aujourd'hui ?

— Jamais, lady. Je regrette de ne pouvoir mieux vous aider.

— Votre aide a été plus précieuse que vous n'imaginez. Rumann, je vous renvoie vos ouvriers sans tarder et je vous tiens informé.

Tandis qu'ils rebroussaient lentement chemin vers le château, Eadulf demanda :

— Et maintenant ?

— Maintenant, nous devons découvrir comment sœur Dianaimh a quitté l'enceinte et s'est rendue à la brasserie sans passer devant la sentinelle.

Gormán les attendait aux portes, l'air grave.

— Ils ont emmené le corps chez frère Conchobhar. Tout cela n'augure rien de bon. Je crains que la prophétie de Deogaire ne soit en train de se réaliser.

— Qui était de faction cette nuit ? l'interrogea Fidelma, insensible à son accablement.

Gormán ne redoutait aucun mortel, toutefois la crainte d'un ennemi surnaturel commençait à glacer son cœur.

— Enda.

— Où est-il, à présent ?

— Au *Laochtech*, en train de dormir, s'il a un brin de bon sens.

— Malheureusement, nous allons devoir le réveiller.

Le couple demeura dans l'antichambre. Gormán revint peu après avec le guerrier, échevelé et rhabillé à la hâte.

— Je suis désolée, lui dit Fidelma. J'ai besoin d'une information au plus vite.

— Que désirez-vous savoir, lady ?

— À quelle heure avez-vous pris votre poste ?

— Peu avant minuit. Le festin se terminait, les musiciens jouaient le dernier morceau.

— Mais vous n'êtes pas resté là-bas toute la nuit ?

— Non, j'ai été relayé par Bríon.

— Je vais le chercher, annonça Gormán. Il dort, lui aussi.

— Très bien. Je n'ai qu'un seul renseignement à vous demander, Enda : à quel moment sœur Dianaimh a-t-elle quitté le château ?

— Pas pendant mon tour de garde. L'abbesse Líocho nous a déjà posé cette question à tous les deux.

En effet, se rappela Fidelma, l'abbesse cherchait son intendante quelques heures plus tôt.

— Impossible de la manquer, poursuivit le guerrier, vu qu'il n'y a qu'un seul point de passage. Bríon a pris la relève pour le deuxième *cadar*.

Quand le ciel nocturne était dégagé, les plus instruits mesuraient le passage des heures grâce à la position des étoiles, qui guidaient également les fermiers au fil des saisons depuis des temps immémoriaux.

Bríon, qui était à peine sorti de l'adolescence, arriva, effaré et se frottant les yeux.

— Je suis confuse d'interrompre votre sommeil, lui dit Fidelma. Pouvez-vous m'indiquer à quelle heure sœur Dianaimh a franchi les portes de la forteresse, ce matin ?

Le jeune homme réprima un bâillement.

— Comme je l'ai dit à l'abbesse Líocho, elle n'est pas passée par là pendant ma garde. J'ai terminé juste après le lever du soleil.

Fidelma n'escomptait pas une réponse différente, néanmoins chaque détail se devait d'être vérifié.

— Les portes ont-elles bien été fermées à minuit, selon le règlement ?

— Oui, confirma Enda, et on ne les a rouvertes qu'une seule fois, quand les musiciens sont retournés en ville à la fin du festin. Je les connais tous et je peux vous assurer que sœur Dianaimh n'était pas du nombre.

Fidelma hocha la tête et leur permit de réintégrer leurs quartiers.

— Il nous faut maintenant découvrir par quel moyen sœur Dianaimh a quitté la forteresse, dit-elle à ses compagnons.

— Impossible d'en sortir, à moins de voler dans les airs, maugréa Eadulf. Je l'imagine mal escaladant les murailles. Moi-même je ne m'y risquerais pas, et encore moins en pleine nuit.

— La réponse se présentera à nous tôt ou tard.

Gormán les avait écoutés, mais son esprit était ailleurs.

— Je ne sais pas si cela vaut la peine d'être signalé... Hier soir, j'ai surpris quelques bribes d'une conversation entre la sœur et le Saxon – pardonnez-moi, ami Eadulf –, frère Bosa.

— Répétez-la-nous, que nous puissions en juger, répondit vivement Fidelma.

— C'était alors que les invités se mêlaient les uns aux autres. Je regardais autour de moi pour m'assurer que tout était en ordre et je n'ai pas entendu le début de l'échange. Cependant, je vais essayer de reconstituer le reste aussi exactement que possible.

Il ferma les yeux pour mieux se concentrer.

— Frère Bosa a dit : « Mais votre abbé n'est pas intéressé ? » « Ce n'est plus mon abbé », a répondu sœur Dianaimh, d'un ton qui m'a paru un peu sec. « Pourtant, vous continuez à lui rendre visite », a-t-il insisté, ce à quoi elle a répliqué : « Je porte souvent des messages à l'abbé Aéd, il est vrai. Mais il a déjà juré fidélité à l'abbé Ségène d'Ard Macha. » Frère Bosa a objecté : « N'est-ce pas contraire aux vœux du roi Fianamail, qui soutient Kildare et voit en elle l'Église primitive de l'île ? » Elle a alors expliqué qu'Aéd appartient aux Uí Barraiche et Fianamail aux Uí Cennselaigh, mais frère Bosa n'a pas compris que ces deux familles de Laigin sont, en fait, opposées par une longue inimitié, et elle n'a pas pris la peine de le préciser. « Alors, a-t-il continué, il est faux de dire que l'abbé Aéd ne serait pas intéressé par ce marché. » À ces mots, sœur Dianaimh a tourné les talons et l'a planté là.

— Pas intéressé par ce marché... répéta Fidelma, échangeant un regard pensif avec Eadulf. Donc, le scribe savait qu'elle était allée récemment à Sléibhte. Allons maintenant voir ce qu'elle avait dans ses

effets.

La jeune religieuse avait partagé sa chambre avec l'abbesse, qui était assise sur son lit, la tête entre les mains. La nouvelle du meurtre s'était répandue à la vitesse de l'éclair.

— Je ne comprends pas ! s'écria-t-elle, levant vers eux un visage sillonné de larmes. Fidelma, qui pouvait vouloir du mal à cette enfant innocente ?

— Innocente à bien des égards, sans doute, mais il faut croire qu'elle s'était aussi rendue coupable de quelque chose. De quoi au juste ? À moi de le découvrir. J'aimerais jeter un coup d'œil sur ses effets personnels, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Personne ne les a encore examinés ?

— Pour quoi faire ? répondit Líoch avec tristesse. De si maigres possessions...

Elle désigna du menton le lit supplémentaire où une cape de laine était déployée. Une sacoche de cheval ou *srathar* pendait à proximité, renfermant des affaires de rechange. Fidelma décrocha du lit le *ciorbholg*, l'inévitable sac à peignes que toute femme possédait quel que soit son rang. Assise au bord du lit, elle en inspecta le contenu puis le reposa avec un soupir. Il n'y avait rien là-dedans qui méritât de l'intérêt. En se penchant pour le remettre en place, elle sentit une bosse dure sous sa cuisse.

Aussitôt, elle souleva la paillasse ; au-dessous était dissimulé un sac de cuir, qu'elle soupesa.

— Il est bien lourd, marmonna-t-elle.

Elle remit le matelas en place, se rassit, le sac posé à côté d'elle, et dénoua les cordons.

Eadulf, qui regardait par-dessus son épaule, poussa un sifflement de surprise.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Líoch, s'approchant elle aussi.

— Saviez-vous que sœur Dianaimh transportait ces pièces ? l'interrogea Fidelma.

— Des pièces ? Quelles pièces ?

L'abbesse, éberluée, étouffa un cri.

Le sac était empli de pièces d'or et d'argent, romaines, gauloises et bretonnes.

— Voyons, il doit bien y avoir là-dedans... commença à supputer Eadulf.

— De quoi payer le prix de l'honneur de n'importe quel souverain des cinq royaumes, suggéra son épouse.

— Ou acquérir cinquante vaches laitières, souffla l'abbesse, se rasseyant, les jambes coupées par l'émotion.

— Vous ne vous doutiez pas que votre intendante transportait une telle fortune ? interrogea Fidelma en refermant le sac.

— Aucunement... Mais pourquoi, pourquoi ?

— Mettons cela en lieu sûr jusqu'à ce que cette question soit élucidée. D'ici là, pas un mot à quiconque.

Líoch se contenta d'opiner du chef.

— Cela pourrait-il être le motif du crime ? avança Eadulf. Le meurtrier savait qu'elle avait cette somme en sa possession et l'a tuée pour s'en emparer.

— D'accord, supposons-le. Mais alors, il devait bien se douter qu'elle ne conservait pas pareil trésor sur elle. Si on l'a tuée pour cette raison, comment expliquer que personne ne soit venu fouiller cette chambre ?

— J'y ai dormi jusqu'au matin, où j'ai découvert son absence, déclara l'abbesse avec nervosité.

Sans répondre, Fidelma tendit le sac renflé à Eadulf.

— Et maintenant ? s'enquit-il.

— Nous allons le confier à mon frère. Il m'est venu une idée.

— Plus ça va, plus je suis perdu, soupira Eadulf alors qu'ils se rendaient dans les appartements royaux. Au départ, nous avons le meurtre d'un clerc saxon. Ensuite, l'attaque contre mon frère et son compagnon, que nous attribuons à des brigands du territoire Déisi. Les voleurs sont capturés et tués, excepté leur chef. Celui-ci est conduit à Cashel car il possède, prétend-il, une information à échanger. Voilà qu'à son tour il est assassiné. On nous annonce la venue d'une délégation de Cantorbéry. Nous échappons à une tentative de meurtre, et nous apprenons que le compagnon de mon frère n'était pas un éminent prélat, mais un voleur. Et maintenant, la jeune *bann-mhaor* de l'abbesse Líoch est étranglée, et l'on découvre qu'elle transportait une fortune.

— L'écheveau le plus emmêlé peut être dénoué à force de patience, observa Fidelma.

— Mais s'il est vrai que le vénérable Victricius n'était qu'un voleur, pour quelle raison venait-il par ici ? Dans quelle mesure dissimulait-il

ses projets à mon frère ?

— Dès que ce sac sera en lieu sûr, nous verrons si Bosa peut nous apporter quelques éclaircissements.

Ils trouvèrent le scribe accoudé au parapet du chemin de ronde, le regard perdu vers le lointain.

— Que je suis las de ces horizons ! lança-t-il alors qu'ils approchaient. Des montagnes dans toutes les directions... Qu'on me donne mon plat pays ou mes douces collines, entre ciel et mer !

— Je suis déjà allée dans le royaume de Kent, dit gentiment Fidelma. Nous passions par Cantorbéry avant de rejoindre l'abbaye d'Aldred. Je garde le souvenir de collines ondoyantes et de clairs ruisseaux. Nous avons un dicton, ici : « Rien ne vaut son foyer. »

Frère Bosa soupira, à mille lieues de l'attitude qu'il montrait d'habitude.

— Nous aimerions vous poser quelques questions, dit Eadulf, passant à l'attaque.

Aussitôt, l'expression vulnérable redevint réservée.

— À quel propos ?

— Vous avez entendu, à coup sûr, que sœur Dianaimh a été assassinée.

— Dans une taverne, lieu peu fréquentable pour une nonne.

— Une fois morte, elle n'était plus vraiment en mesure de protester quand on l'y a traînée, ironisa Eadulf.

— En tant que *dálaigh*, j'ai besoin d'informations, enchaîna Fidelma.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je pourrais vous en donner ? répliqua le jeune homme.

— Vous bavardiez avec elle durant le festin, hier soir. Je me demande si elle a laissé transparaître de l'inquiétude ou de la peur.

— Nous nous sommes à peine parlé.

— Sur quoi portait cette brève conversation ?

Frère Bosa répondit à contrecœur :

— Vous n'êtes pas sans le savoir, nous tâchons de déterminer quelle Église pourrait se prévaloir d'être la plus ancienne sur cette île.

— Et vous l'interrogez à ce sujet ?

— J'avais cru comprendre qu'elle avait été formée à l'abbaye de Sléibhte, antérieure à la venue de saint Patrick dans ces contrées. Le roi Fianamail soutient une autre abbaye, Kildare, dont le Saint-Père ne prendrait jamais la candidature au sérieux car elle est dirigée par une

abbesse.

— Donc, vous demandiez à sœur Dianaimh si l'abbé Aéd de Sléibhte désirait faire valoir son ancienneté ? clarifia Fidelma.

— Puisque le vénérable Verax devait en avoir l'assurance, j'ai profité de l'occasion pour poser la question.

— Et avez-vous obtenu la réponse que vous souhaitiez ?

— Pas vraiment.

— Pourquoi pensiez-vous que la *bann-mhaor* de l'abbesse de Cill Náile serait bien informée à ce propos ?

— En raison de ses liens avec Sléibhte, marmonna frère Bosa.

— Se pourrait-il que frère Cerdic l'eût rencontrée là-bas ? Et n'aurait-ce pas été, justement, la raison de l'invitation à Cashel ?

— J'ignore de quoi vous parlez.

— Nous ne pouvions comprendre que l'abbesse Líoch ait été conviée, même à la lumière des explications du vénérable Verax. Elle dirige une communauté très récente, pour laquelle elle n'a pas de telles prétentions.

— Nous ignorions que frère Cerdic avait étendu l'invitation à l'abbesse, protesta le scribe.

— Il avait vu sœur Dianaimh à Sléibhte et tenait à ce qu'elle rencontre coûte que coûte votre délégation. Il ne pouvait rien faire ouvertement, mais s'il invitait l'abbesse, celle-ci amènerait naturellement son intendante.

Frère Bosa conservait un air impénétrable.

— Je ne vous suis plus, lady.

— Pourquoi se donner tant de mal pour obtenir une information toute simple ? réfléchit-elle à haute voix. Il suffisait à votre groupe de vous présenter à Tara devant le haut roi, Cenn Faelad, de lui exposer votre mission ainsi qu'à Sedna, son brehon, et vous auriez appris tout cela sans qu'il fût nécessaire de vous déplacer dans chaque royaume. Ce qui m'amène à me demander si votre délégation ne dissimule pas un tout autre dessein.

Frère Bosa s'empourpra.

— De quoi d'autre pourrait-il s'agir ?

— Vous avez quelque chose à vendre ? lâcha Eadulf, surprenant Fidelma elle-même.

— À vendre ? Comment cela ? balbutia le scribe.

— Hier soir, on m'a demandé si l'abbé Ségdæ était prêt à payer afin

d'obtenir une sorte d'approbation officielle entérinant la primauté de son Église. Apparemment, vous avez posé la même question à sœur Dianaimh concernant l'abbé Aéd.

— Le roi Fianamail nous a déjà informés que l'abbé Aéd soutient l'abbé Ségéne d'Ard Macha, répliqua frère Bosa avec colère, avant de se rendre compte qu'il s'était trahi.

— C'est donc cela, alors, l'objet de ce périple parmi les évêques de ces royaumes ? Vous cherchez le plus offrant ?

— Assez de billevesées ! s'indigna frère Bosa, les traits décomposés. Pensez-vous que le Saint-Père consentirait à monnayer un tel office ?

— Pourquoi pas ? répondit Eadulf. Acheter et vendre un privilège est bien dans la nature humaine.

— De véritables inepties ! vociféra frère Bosa. À présent, si vous voulez bien m'excuser !

Il passa en les bousculant et emprunta l'escalier qui descendait vers la cour.

— Bien, bien ! commenta Eadulf. Sa réaction en dit long. Néanmoins, je ne comprends pas que l'abbé Aéd soutienne Ard Macha.

— Question de politique plus que de religion. Le premier évêque et abbé de Sléibhte, Fiacc, était un prince des Uí Bairrche, les seigneurs de Laigin. Cependant, son frère Oenghus tua Grimmthan, lui-même prince des Uí Cennselaigh. Dès lors, ceux-ci n'ont eu de cesse qu'ils brisent le pouvoir des Uí Bairrche dans toutes les forteresses du royaume. L'abbé Aéd descend des Uí Bairrche ; il sait que le pouvoir ecclésiastique et la politique vont de pair. Il redoute d'être dépossédé de sa belle abbaye. S'il accepte de reconnaître l'antériorité d'Ard Macha sur sa propre Église, c'est à seule fin de bénéficier de sa protection.

— Comment interpréter, alors, la scène dont Muiredach a été témoin ? Qu'est-ce que sœur Dianaimh était censée acquérir grâce aux espèces sonnantes et trébuchantes qu'Aéd lui a remises ?

Fidelma s'appuya au parapet, les mains pressées l'une contre l'autre, et contempla les pentes verdoyantes. Il craignit que sa remarque n'ait été inopportune.

— C'est un point important, ajouta-t-il pour se justifier.

— Et même essentiel, dit-elle en se tournant vers lui. Il importe de l'éclaircir.

— Tu crois vraiment que Vitalien accorderait la primatie contre de l'argent ?

— Non. Néanmoins, la question reste posée : pour quelle raison sœur Dianaimh transportait-elle une pareille fortune ? Comment comptait-elle l'utiliser ?

Eadulf poussa un soupir.

— Je commence à penser que notre ami Deogaire avait raison.

— En quoi ?

— Cette délégation, venue de l'est ainsi qu'il l'annonçait, a quelque chose de maléfique. Songe qu'elle s'est déjà accompagnée de quatre décès, six en comptant les marins.

— Sans oublier la tentative qui nous visait, lui rappela-t-elle avec un froid sourire.

Elle s'écarta du parapet et examina la muraille qui s'étendait vers le sud de la forteresse.

— Mais oui ! s'écria-t-elle soudain en s'engageant sur le chemin de ronde.

Eadulf la suivit. Ils croisèrent deux gardes qui s'écartèrent respectueusement sur leur passage. L'un d'eux leur lança un avertissement :

— Faites bien attention quand vous arriverez dans l'angle sud-ouest, où il y a eu l'éboulement. Les ouvriers y travaillent encore.

Fidelma leva la main pour le remercier. C'était précisément vers ce pan de mur qu'elle se dirigeait, se morigénant de n'y avoir pas songé avant.

Un tailleur de pierre rectifiait l'angle d'un bloc sur l'échafaudage. Les voyant approcher, il cessa d'actionner son maillet et son ciseau pour les saluer.

— Prenez garde ! C'est dangereux, par ici.

— Nous ferons attention, assura Fidelma.

Elle se pencha avec prudence et observa la structure de bois qui se dressait depuis le sol. Plusieurs hommes, tout en bas, équarriyaient et hissaient les pierres.

— Est-il facile de monter et de descendre par l'échafaudage ? s'enquit-elle.

— Très facile, lady, quand on en a l'habitude. C'est notre métier.

— Quelqu'un d'inexpérimenté en serait-il quand même capable ? Ces échelles, là-bas, sont-elles toujours en place ?

— Elles sont attachées à la structure par souci de sécurité. On perdrait du temps s'il fallait les enlever et les remettre chaque jour. Déjà

que l'intendant de votre maison nous tanne sous prétexte que nous lambinons ! Nous travaillons aussi vite que possible.

— Donc elles restent là durant la nuit ?

— Oui. Mais il ne faut pas craindre un assaut ennemi, dit l'homme, riant à cette idée. L'échafaudage est facile à défendre du haut du rempart.

— On pourrait les utiliser même si l'on n'est pas très habile ?

— Il n'y a pas besoin d'habileté pour grimper sur une échelle, lady.

Fidelma se tourna vers Eadulf, un sourire aux lèvres, et lui dit à mi-voix :

— Nous avons élucidé un mystère de plus. Je vais descendre, j'ai besoin d'essayer par moi-même pour me rendre compte.

— Mais, protesta le tailleur de pierre, si par malheur vous glissiez...

— En cas d'accident, Eadulf sera témoin que j'ai pris cette décision de mon plein gré et vous serez dispensé de toute compensation.

Sans ajouter un mot, elle enjamba le mur et, empoignant les étais de bois, se laissa glisser jusqu'à la première plate-forme. Elle arriva à côté de l'homme stupéfait qui tentait encore de la dissuader. Eadulf, avec un gémissement désespéré, suivit le même chemin. Arrivée à la troisième échelle, elle constata que le bois fendu avait retenu des fils de laine teinte et détacha les fibres avec soin. Elles provenaient d'une étoffe semblable à celle des habits religieux.

La descente, d'échelle en plate-forme, fut rapide et facile. Arrivés tout en bas, ils levèrent la tête vers la forteresse vertigineuse. Les ouvriers avaient assisté, bouche bée, à cet exercice impromptu. Fidelma s'exclama avec un sourire de triomphe :

— Maintenant, nous savons comment sœur Dianaimh a pu quitter la forteresse en secret sans passer par les portes !

Elle montra les brins de laine à son époux :

— Je parie que, quand nous examinerons sa robe, ces fils correspondront parfaitement.

— Je t'aurais crue même sans démonstration pratique, lui reprocha Eadulf. D'ici, il est aisé de se rendre chez Rumann. Cela signifie qu'elle comptait y rencontrer quelqu'un.

— J'en suis convaincue, approuva-t-elle. Quelqu'un qu'elle connaissait et avec qui...

— Avec qui elle était sur le point de conclure une transaction grâce au sac de pièces ? interrompit Eadulf.

— Elle ne l'avait pas sur elle, mais je commence à distinguer une lueur dans cette ténébreuse affaire...

Avant qu'Eadulf ait pu placer un mot, elle ajouta avec énergie :

— Alors, préfères-tu faire le tour jusqu'aux portes ou remonter par le même chemin ?

— Plutôt faire trois fois le tour du Rocher que de grimper sur ces échelles, dit-il avec une feinte terreur.

Ils entreprirent de marcher à l'ombre de la citadelle vers l'entrée principale.

— Une autre idée me vient à l'esprit, annonça-t-il.

— Laquelle ? l'interrogea Fidelma, de fort belle humeur.

— Puisqu'il était si facile à sœur Dianaimh de quitter le palais sans être vue, ça l'était tout autant à quelqu'un d'autre d'y entrer.

Fidelma y avait déjà pensé.

— Je recommanderai à mon frère que cet échafaudage soit gardé jour et nuit.

CHAPITRE XVII

Frère Conchobhar s'affairait dans son officine et leva les yeux avec un sourire de bienvenue quand le couple entra.

— Sitôt que j'ai reçu votre message, j'ai vérifié ce qui manquait dans ma réserve. Deogaire a bien choisi les potions indiquées pour les symptômes qu'on lui a décrits. J'irai examiner la malade dès que j'aurai fini.

— Nous vous accompagnerons, lui dit Fidelma. Nous aussi, nous tenons beaucoup à la voir.

— Entre-temps, j'ai du nouveau, c'est pourquoi je me réjouis que vous soyez passés, annonça le vieillard, contenant à peine sa jubilation. Au sujet de notre bande d'étoffe... Le gardien des livres a trouvé une référence qui corrobore notre idée première : il y a quelques générations, tous les évêques s'en paraient pour célébrer la messe. La pratique est tombée en désuétude à travers les cinq royaumes à mesure que nous avons accordé plus d'importance à nos abbés.

— Et... c'est tout ? demanda Fidelma, déçue.

Le sourire de l'apothicaire s'élargit.

— Il m'a également appris que cela s'appelait un *pallium*, et que sa symbolique a évolué au cours du siècle dernier. L'évêque de Rome, celui qu'ils nomment Grégoire, décréta que seuls les évêques d'un statut particulier avaient le droit de l'arborer. Il adressa à l'évêque Jean de Ravenne son traité sur les règles pastorales où il expliquait notamment ce que cette bande de laine représentait. À présent, c'est un ornement liturgique que l'évêque de Rome confère uniquement aux primats. Nul autre n'a le droit de s'en revêtir.

— Vous voulez dire, seul un archevêque tel que Théodore de Cantorbéry ? insista Eadulf, stupéfait.

— C'est l'emblème du nouveau pouvoir romain, dont le port n'est

autorisé que lors du rituel de la messe, confirma le vieil homme. Nous possédons un exemplaire du *Pastoral* de Grégoire dans notre *tech screptra*.

— Donc ce *pallium* est un insigne de pouvoir sacerdotal, résuma Fidelma, mesurant toutes les implications de cette révélation.

— Que signifie le fait que Rudgal ait pu s'en emparer sur le navire ? interrogea frère Conchobhar. L'apportait-on à l'un de nos évêques ? Pourtant, ils n'admettent aucune autorité au-dessus d'eux.

— C'est tout l'objet des discussions voulues par le vénérable Verax, indiqua Eadulf. L'abbé Ségène d'Ard Macha aurait sollicité la primatie auprès de Rome, sous prétexte que son abbaye a été fondée par saint Patrick. Avant de lui présenter le *pallium*, la délégation a pu avoir pour mission de consulter les abbés et les évêques.

— Je trouve cela peu probable, objecta Fidelma.

— Patrick préférait l'abbaye de Dún Phádraig, où il s'est éteint et repose désormais, souligna frère Conchobhar. Même en se réclamant de lui, Ségène ne peut avoir gain de cause.

— En supposant que l'évêque de Rome ait envoyé le *pallium* en réponse à cette requête, pourquoi l'émissaire l'apportait-il à Cashel ? Pourquoi ne pas se rendre directement à Ard Macha ? renchérit Fidelma.

— Se pourrait-il que le *pallium* ait été destiné à l'abbé Ségdæ ? Qu'Imleach, et non Ard Macha, soit en passe d'être reconnue ? se demanda l'apothicaire.

Fidelma considéra les deux hommes avec une légère tristesse.

— Vous négligez plusieurs éléments essentiels. En premier lieu, où avons-nous trouvé ce *pallium* ?

— Sur le corps d'un détrousseur, qui devait en connaître la valeur puisqu'il comptait l'échanger contre sa liberté, répondit promptement Eadulf.

— Et comment l'avait-il obtenu ?

— Eh bien, en attaquant le navire du vénérable Victricius...

— Et qui, au juste, était Victricius ? D'après le scribe, un vulgaire voleur.

— Mais alors, mon frère était-il son complice ? Sa dupe ? Qui croire ?

— Si nous n'ajoutons pas crédit aux déclarations de frère Bosa, il faut supposer que la délégation saxonne tout entière n'est pas ce qu'elle

prétend.

Son époux considéra en silence cette alternative.

— Autre chose, poursuivit-elle. Aux yeux du profane, cet ornement n'est qu'une bande de laine d'agneau, peut-être une écharpe. Rares sont ceux qui en discernent la valeur. Mais pour ceux-là, le *pallium* représente un moyen inouï de s'enrichir pour peu qu'on s'entende à le monnayer. Comment Rudgal le savait-il ?

À cet instant, la porte s'ouvrit et Enda s'engouffra dans l'officine.

— Pardonnez-moi, on m'a dit qu'Eadulf était ici.

— Oui, dit ce dernier en se retournant. Qu'y a-t-il ?

— Frère Berrihert d'Eatharlach est aux portes et vous réclame avec insistance.

Trois ans plus tôt, Eadulf avait aidé Berrihert et ses deux frères – de sang et dans la foi –, Pecanum et Naovan, à s'établir dans la grande vallée d'Eatharlach. Il l'avait rencontré à Streonshalh. Après la décision funeste d'Oswy de se conformer au rite romain, l'évêque Colmán, refusant de changer d'allégeance, avait rassemblé tous ceux qui continuaient d'adhérer aux enseignements de Colomba et les avait d'abord conduits au royaume breton de Rheged, puis sur sa propre terre de Connachta. Berrihert et ses frères avaient trouvé la paix et la sérénité à Eatharlach, où Miach, chef des Uí Cuileann, les avait acceptés après qu'Eadulf se fut porté garant pour eux.

— Qu'est-ce qui peut bien l'amener ? s'étonna Eadulf. Ses frères et lui quittent rarement la vallée.

— Rien de bon, j'en ai peur, répondit Enda. Il monte le cheval qu'avait Dego en partant. Je l'ai interrogé, mais il m'a seulement répété d'aller vous quérir sans tarder.

Eadulf sortait déjà. Après avoir recommandé à frère Conchobhar de garder le *pallium* en lieu sûr, Fidelma se dépêcha de le suivre. Ils trouvèrent frère Berrihert, couvert de la poussière du voyage, près du cheval de Dego. Il ne perdit pas de temps en civilités.

— J'ai chevauché d'une traite, frère Eadulf, car je vous apporte une nouvelle d'une extrême gravité.

Il avait la voix rauque de fatigue et de soif et dut s'éclaircir la gorge. Enda lui tendit une outre d'eau, dont frère Berrihert but à longs traits avant de continuer :

— Hier, j'ai trouvé ce cheval, sans cavalier mais encore sellé, qui broutait sur un contrefort de l'An Starraicín.

— « Le Pic pointu », l'un des monts des Sliabh na gCoillte, expliqua Enda à l'intention d'Eadulf.

— J'ai cherché aux alentours et je n'ai pas tardé à trouver son maître... Un guerrier grièvement blessé, qui campait près d'une rivière où, à ce que j'ai pu voir, il avait pêché. Je l'ai ramené sur sa monture dans notre cabane, à mes frères et moi. Nous le soignons de notre mieux. À son torque d'or, nous avons compris qu'il est de Cashel.

— Dans quel état est-il ? s'inquiéta Fidelma.

— Il a une vilaine plaie à l'arrière du crâne, mais le pire, c'est le bras, d'où le sang ruisselait comme d'une fontaine. Il a aussi été poignardé dans le dos, toutefois le coup n'a pas atteint d'organe. Il a recouvré sa lucidité juste le temps de réclamer frère Eadulf.

— Dego ! s'exclama Enda, ses pires craintes confirmées.

— Le malheureux !... Il était parti en compagnie de mon frère. Et Egric ? Où est-il ?

Fidelma lui pressa l'épaule.

— Je n'ai vu personne hormis le guerrier.

— A-t-il dit quelque chose ?

— Il répétait seulement « Prévenez Eadulf ! » avec l'énergie du désespoir. Alors j'ai enfourché son cheval et j'ai foncé ventre à terre.

Fidelma se tourna vers Enda :

— Veillez à ce qu'on donne une collation à frère Berrihert afin qu'il reprenne des forces et procurez-lui un cheval de nos écuries. Eadulf et lui partent immédiatement pour An Starraicín. Vous y serez avant la nuit en maintenant une bonne allure, dit-elle à son époux. Prenez Gormán avec vous, et aussi Aidan qui est un excellent pisteur. Ses compétences vous seront précieuses pour retrouver Egric. Quant à vous, Enda, ajouta-t-elle, le sentant déçu de ne pas être du nombre, vous assurerez le commandement de la garde puisque vous êtes le plus haut gradé après Gormán. À présent, allez avertir les autres.

Peu après, elle suivait des yeux les cavaliers qui traversaient la ville en direction du sud-ouest et du lointain vallon d'Eatharlach. Elle regagna ses appartements afin de se préparer, comptant accompagner frère Conchobhar auprès de la malade. Elle venait à peine d'arriver que Muirgen toqua à la porte et entra.

— Le petit Alchú est prêt pour sa promenade matinale.

Fidelma rougit. Dans ce tourbillon d'événements, elle avait oublié leur rendez-vous régulier. La nourrice pinça les lèvres avec réprobation.

— Il se fait toujours une joie de ces balades à cheval. Frère Eadulf l'a pris hier ; aujourd'hui, lady, c'est à vous.

— Je sais, je sais. Mais il y a tant à faire ! soupira-t-elle. Amenez-moi le petit.

Muirgen revint quelques instants plus tard, tenant l'enfant par la main.

— *Muimme* dit que, comme tu es occupée, on n'ira pas faire un tour tous les deux, lança-t-il sur un ton accusateur.

Fidelma se baissa à sa hauteur et se força à sourire.

— Non, elle ne voulait pas dire ça. J'ai un travail très, très important à faire pour le roi Am-Nar, alors nous avons une surprise pour toi.

Le petit garçon attendit, les sourcils légèrement froncés.

— Je t'emmène voir tante Della et nous allons lui demander si tu peux t'entraîner dans son enclos. Elle saura te montrer beaucoup de tours à faire avec ton poney. Et tu sais qu'elle te prépare toujours de bonnes choses quand tu lui rends visite.

Rayonnant de joie, il battit des mains, au grand soulagement de Fidelma.

— Oui ! Tante Della ! Tante Della !

Leurs montures les attendaient, sellées, aux écuries. Frère Conchobhar les rejoignit avec son *lés*, sa sacoche d'instruments, en bandoulière sur son dos. Son rang de médecin l'autorisait à se déplacer à cheval muni de l'*echlaisc*, une cravache qui était l'emblème de sa profession. Elle n'était pas censée être utilisée mais faisait partie du prix de l'honneur de tout médecin et, selon la loi, pouvait lui être confisquée pour manquement à ses devoirs. En dépit de son âge, frère Conchobhar demeurait un excellent cavalier. Il avait souvent chevauché avec Fidelma lorsqu'elle était petite.

— Parfait, approuva-t-il lorsqu'elle lui expliqua la présence de son fils. Je devais passer prendre chez Della des simples qu'elle a cueillis pour moi. La cabane dont parlait Beccan se trouve sur le versant de la colline, non loin de chez elle.

— C'est toujours un tel plaisir de lui rendre visite ! De plus, nous verrons comment Aibell s'accoutume à sa nouvelle vie.

— Il paraît que Gormán est très épris d'elle, dit-il avec un bon sourire.

— Oui, il en est tombé amoureux à l'instant où nous l'avons

découverte dans la cabane de bûcheron, près de l'enclos de Della¹.

— Esclave des Sliabh Luachra... Quelle triste existence elle a menée avant de s'échapper ! J'aurais dû demander à Deogaire s'il l'a rencontrée, sur cette terre inhospitalière.

Fidelma n'avait jamais fait le rapprochement. Elle se promet de prévenir la jeune fille et de la rassurer, au cas où elle reconnaîtrait soudain un membre du clan qui l'avait retenue captive des années durant.

Fidelma chevauchant Aonbharr, son étalon, le petit Alchú, à ses côtés, juché sur son poney et le vieillard fermant la marche, tous trois se mirent en route à une allure placide. Fidelma préférait ménager les forces de l'apothicaire. Néanmoins, ils traversèrent bientôt la place, où les membres de l'escorte passaient toujours le temps à de sempiternelles parties de dés.

La chaumière de Della se trouvait à la lisière de la ville. Devant l'enclos, Fidelma sauta à terre et aida Alchú à descendre. En les reconnaissant, un gros chien bondit vers eux en jappant. C'était un *leith-choin*, croisement entre un chien-loup et un terrier.

À l'appel amical de Fidelma, une jeune fille accourut de la maison. Sa chevelure d'un noir bleuté flottait au vent, dégageant un joli minois aux joues éclaboussées de taches de son. Ses yeux sombres brillaient d'animation et ses lèvres rouges s'ouvraient en un sourire sur des dents éclatantes.

— Aibell ! cria Fidelma. Retenez le chien, de peur qu'il ne renverse Alchú.

La jeune fille attrapa l'animal fou de joie par son collier et lui ordonna de s'asseoir. Il obéit, remuant frénétiquement la queue.

Aibell leva alors les yeux vers frère Conchobhar, encore à cheval, et une légère déception apparut sur ses traits.

— Gormán est parti avec Eadulf pour la vallée d'Eatharlach, expliqua Fidelma avec gentillesse. Il ne reviendra pas avant quelques jours.

— Soyez le bienvenu, frère Conchobhar ! dit la jeune fille pour dissimuler son embarras. Nous vous attendions. Vous venez chercher les simples, n'est-ce pas ?

— Nous aimerions vous confier Alchú à toutes les deux. Cela ne sera pas long – une visite urgente –, puis nous reviendrons. Dites bien à Della combien nous sommes confus de ne pouvoir la saluer tout de

suite.

Aibell acquiesça, bien qu'un peu surprise, et s'avança en souriant pour prendre le petit garçon par la main tandis que Fidelma remontait en selle.

Les deux compagnons contournèrent l'enclos à l'arrière de la propriété et s'engagèrent sur la piste menant vers le sud, puis ils gravirent la colline sur la route des pierres, qui méritait bien son nom. S'enfonçant dans les bois presque dès la sortie de la ville, celle-ci aboutissait à Rath na Drinne, où Ferloga avait sa taverne. Plus loin encore s'étendait la célèbre plaine de Femen. Fidelma chevauchait la première entre les hauts arbres aux silhouettes tourmentées.

— Drôle d'endroit pour y installer une malade, remarqua frère Conchobhar.

— Elle devait être trop souffrante pour qu'il la conduise en ville.

Cependant, elle aussi s'était fait cette réflexion et n'était pas convaincue par son propre argument.

— Là, juste devant... Il me semble que nous y sommes, signala-t-il.

La bâtisse était beaucoup plus exiguë que dans les souvenirs de Fidelma, toutefois il y avait bien longtemps qu'elle n'était venue dans cette partie des bois et la mémoire est souvent trompeuse. En fait, cette cahute n'était pas plus grande que celle où ils avaient trouvé Aibell.

— Un bûcheron y vivait jadis, mais elle est déserte depuis des années, reprit Conchobhar. Avez-vous remarqué ? Aucune fumée, pas plus, d'ailleurs, que de carriole ou de cheval... En fait, elle paraît toujours inhabitée.

Les pensées de Fidelma avaient suivi le même cours. L'absence de feu, surtout, la préoccupait. La cabane n'était donc pas chauffée en dépit de la froidure ?

Elle s'arrêta à faible distance et éleva la voix :

— Maon ! N'ayez pas peur ! Un médecin vient vous rendre visite. C'est Beccan qui nous envoie.

Pour toute réponse, des oiseaux affolés s'enfuirent vers le ciel dans un grand tumulte de battements d'ailes.

Ils mirent pied à terre et attachèrent les chevaux à des arbustes. Lorsque Fidelma frappa, le battant de bois se déroba et s'ouvrit sous ses doigts.

À l'intérieur il faisait sombre, mais pas au point de les empêcher de voir que tout était désert. Dans l'atmosphère confinée flottaient de

vagues relents d'alcool. Tandis que frère Conchobhar, sur le seuil, scrutait la pièce avec dégoût, elle se hasarda à entrer et décrocha le morceau de grosse toile qui masquait la fenêtre afin de laisser pénétrer un peu de jour.

— Quelqu'un s'est bel et bien abrité ici, observa-t-elle en s'approchant de la couche disposée dans un coin. Mais pas récemment, ajouta-t-elle en y passant la main. La paille est froide et humide.

— D'où déduisez-vous qu'on l'a occupée dernièrement ?

Elle attira son attention sur deux gobelets de terre cuite vides, sur la table.

— S'ils étaient là depuis plus d'une semaine, ils seraient couverts d'une couche de poussière. Voyez comme la saleté s'est accumulée sur les étagères.

— Il n'y a, que je sache, pas d'autre cabane dans cette forêt. Si Beccan n'a pas installé son amie ici pour la soigner, alors où ?

Sans répondre, Fidelma sortit, observa les alentours, puis poursuivit ses explorations à l'arrière où s'étendait un terrain herbu et plat. Peut-être le bûcheron d'antan y gardait-il son cheval ou sa charrette. L'herbe avait été piétinée récemment. Un vieux seau, contre le mur, contenait un fond d'eau. Elle y plongea le doigt et posa une goutte sur ses lèvres avec circonspection : l'eau n'était pas croupie. Des épillets d'avoine gisaient par terre – un cheval avait été abreuvé et nourri. Ses yeux perçants examinèrent les arbres. Elle n'eut pas à chercher bien loin ; l'un d'eux présentait, sur l'écorce, des traces de frottement à quelques pieds du sol – celles causées par une corde nouée autour et par les mouvements d'un cheval qui piaffait et s'agitait.

Elle regagna l'avant de la cahute où l'attendait frère Conchobhar.

— Nous avons fait tout ce chemin pour rien.

— Beccan se serait-il trompé dans ses indications ?

— Je ne le pense pas. Hélas, ce ne sera pas le premier mensonge que j'aurai entendu ces jours-ci ! Ma foi, nous ne pouvons rien faire de plus pour le moment. Retournons chez Della.

Ils parcoururent lentement le trajet en sens inverse et parvinrent à l'enclos de la petite exploitation, où Alchú, sur son poney, décrivait des cercles et franchissait des obstacles disposés à intervalles réguliers. Il criait de joie à chaque saut. Assise sur la clôture, Aibell ne le quittait pas des yeux.

Dans un coin, le cheval de trait broutait paisiblement. Gormán y

laissait également son destrier quand ses devoirs ne le retenaient pas au palais. Le petit garçon les repéra le premier et tira sur les rênes en faisant « Ho ! », puis s'approcha d'eux au trot.

— Coucou, *mathair* ! On ne peut pas encore rentrer, tante Della fait des gâteaux et il faut les manger, d'abord.

— Ne t'inquiète pas, tu en auras tout le temps.

Pendant qu'Ailbell quittait son perchoir pour aider Alchú à descendre, Della apparut sur le pas de sa porte, s'essuyant les mains sur son tablier. Sa silhouette était menue et, en dépit de ses quarante ans, son teint n'avait rien perdu de sa jeunesse ni ses cheveux de leur éclat doré.

— Vous venez déjà chercher le petit, Fidelma ? J'allais servir les gâteaux, ils sortent à peine du four. Ah ! Frère Conchobhar ! Bienvenue ! Toutes vos herbes sont prêtes. Venez goûter mes gâteaux. J'ai aussi du bon cidre pour les accompagner.

Comme une mère poule guidant sa couvée, elle les fit tous entrer. Ailbell avait calmé le chien surexcité par le retour des visiteurs et, très vite, Alchú trôna à table devant un gâteau et un gobelet de jus de pomme.

Quand tout le monde eut complimenté la maîtresse de maison pour ses délicieuses pâtisseries et son cidre fort, Fidelma demanda :

— Avez-vous vu Beccan dans les parages, ces temps-ci ?

— Non, toutefois je le connais assez mal. On le dit convenable et courtois, mais peu liant en dépit de ses dehors engageants. Dar Luga m'a raconté qu'il a débuté aux cuisines et qu'il a rapidement été promu au rang d'intendant de la maison du roi.

— Il est vrai.

— C'est étonnant que votre frère n'ait pas choisi un intendant issu d'un clan Eóghanacht de préférence à un Déisi.

Fidelma tressaillit. Bien sûr ! Elle avait négligé ce détail !

— Que serait-il venu faire par ici ? reprit son amie.

Fidelma lui parla de Maon et de la cahute désertée.

— Tout cela est bien singulier, commenta Della. L'autre jour, Gormán a dû emprunter ce chemin à travers bois ; à son retour, il m'a demandé si la cabane de bûcheron était habitée. J'ai dit que non, plus depuis que j'étais enfant – ce qui ne date pas d'hier. Pourtant, mon fils a vu un cheval attaché au-dehors.

— Dar Luga aussi, en rendant visite à sa sœur.

— Fi ! Amener une pauvre malade là-bas, quelle honte !

— Sa santé ne nous donne plus aucun motif de crainte, assura la jeune femme, coulant un regard en biais vers son vieil ami. Une fois au château, nous apprendrons de Beccan où elle est allée.

— Elle a fait preuve d'une vigueur peu commune, observa l'apothicaire. Il faut d'habitude plusieurs jours pour se remettre d'une forte fièvre.

Fidelma se remémora alors le sujet qu'elle comptait aborder avec la protégée de Della.

— Aibell, j'aimerais vous avertir... Un parent de frère Conchobhar séjourne en ce moment à Cashel. Il est originaire de Sliabh Luachra.

Une expression de mépris assombrit les traits de la jeune fille.

— J'espérais ne jamais plus entendre ce nom-là. Je ne savais pas que vous étiez de Sliabh Luachra ! lança-t-elle d'un ton accusateur au vieux moine.

— Pas du tout ! répondit-il. Ma sœur avait épousé l'un des leurs. Elle est morte il y a de longues années, mais son fils tient à me rendre visite de temps à autre.

Bien qu'ayant atteint l'âge du choix, Aibell avait été vendue au clan par son père. Par suite de cette transaction illégale, elle était restée asservie jusqu'à ce qu'elle saisisse l'occasion de s'échapper.

— Je préférerais vous le dire au cas où vous le rencontreriez, précisa Fidelma avec douceur. Lui aussi pourrait vous reconnaître. En ce moment, il est sous les verrous car des soupçons pèsent sur lui, mais sait-on jamais ?

— Je le fuirai comme la peste, affirma la jeune fille en frissonnant.

— Vous n'avez plus rien à craindre, désormais.

— Bien des rumeurs courent au sujet des meurtres commis au château, intervint Della. Est-ce lui le coupable ?

— Je refuse de le croire, s'interposa frère Conchobhar. Quoique je réprouve ses opinions et son mode de vie, je sais qu'il ne ferait pas de mal à une mouche.

— Comment se nomme-t-il, frère Conchobhar ? s'enquit Aibell. Se peut-il que je l'aie connu là-bas ?

— Peut-être. Il s'appelle Deogaire.

Ce nom fit sur la jeune fille l'effet d'un coup de tonnerre. Elle resta bouche bée, les yeux écarquillés.

— Deogaire le magicien ?

— Oui, c’est ainsi qu’on surnomme mon neveu.
Aibell recula, abasourdie, et se laissa choir sur un siège.

1. Voir *Expiation par le sang*, *op. cit.*

CHAPITRE XVIII

— Vous le connaissez donc ? constata Fidelma.

À sa vive surprise, un sourire joyeux s'épanouit sur le frais minois d'Aibell.

— Mais oui ! Où puis-je le voir ? Au château ?

— Qu'est-il pour vous ?

— Quelqu'un d'une grande bonté.

— Deogaire ? Il s'est montré bon envers vous ? interrogea frère Conchobhar avec stupeur. De quelle façon, mon enfant ?

— Sans son aide, je n'aurais pu m'échapper de la maison de Fidaig où j'étais retenue au mépris des lois et de la morale.

— Vous ne nous avez jamais narré votre évasion, dit Fidelma. Nous savons seulement que, arrivée au gué de l'Âne sur la Siúr, vous avez continué en carriole avec le marchand Ordan de Rathordan jusqu'à Cashel, où nous vous avons trouvée dans la hutte de bûcheron.

— Il y a peu à dire.

— Ce « peu », nous aimerions l'entendre de votre bouche afin de mieux comprendre.

— Longtemps, j'ai enduré des mauvais traitements sans pouvoir me confier à personne. J'avais abandonné tout espoir. Et puis, un beau jour, Deogaire est arrivé à la forteresse. Il était traité avec respect car les Luachra sont très superstitieux ; beaucoup croient toujours aux anciens dieux, bien que certains, comme Artgal et Gláed, aient adopté la nouvelle foi. Vous savez combien ce territoire est isolé, entouré de montagnes et de marais. Les pics jumeaux qui se dressent là-bas sont appelés les « seins de Danú », du nom de la divinité nourricière païenne de nos ancêtres.

« Dans les rares occasions où il y avait des invités, je devais les servir. C'est ainsi que j'ai connu Deogaire. Il sait vraiment lire dans les

pensées, car il a compris tout de suite combien j'étais malheureuse. Enfin j'avais trouvé un ami à qui parler ! Il m'écoutait avec patience, compatissait de tout son cœur et me donnait du courage. Il m'a appris que même un arbre qui paraît mort peut reverdir. Il m'a rendu confiance en l'avenir. Et, à la fin, il m'a aidée à fuir de ce terrible lieu.

— Comment a-t-il réussi ? l'interrogea Fidelma.

— Une nuit, il m'a prise avec lui sur son cheval. Nous avons évité les gardes et nous sommes enfoncés au milieu des montagnes. Fidaig a lâché ses guerriers après nous – par deux fois, ils ont bien failli nous rattraper ! Et puis nous nous sommes abrités dans la vallée des Corbeaux, une morne solitude où, m'a expliqué Deogaire, réside l'ancienne déesse de la Mort et des Batailles. De notre cachette, nous avons distingué nos poursuivants. Ils n'allaient pas tarder à nous découvrir.

« Deogaire a dit que nous devons nous séparer. Si nous restions ensemble, ils nous captureraient bientôt. En revanche, s'il filait, ma cape accrochée à ses épaules, il leur donnerait l'illusion que j'étais en croupe et il les éloignerait. Je devais quitter les montagnes en me dirigeant toujours vers l'est. Il tenterait plus tard de me rejoindre. Son plan a réussi, les guerriers de Fidaig se sont lancés à sa poursuite et, dès qu'ils ont été hors de vue, j'ai suivi ses recommandations. Seulement, je ne l'ai jamais revu.

Frère Conchobhar était grandement réconforté.

— Il y a donc du bon en lui, après tout.

— Du bon ? Comment pouvez-vous en douter ? s'indigna la jeune fille, sa combativité reprenant le dessus. Parce qu'il refuse d'abandonner l'ancienne religion de notre peuple ? Et pourquoi accepterait-il cette nouvelle foi venue d'ailleurs ? Ce n'est pas parce que quelqu'un n'est pas d'accord avec vous qu'il est mauvais pour autant, ou qu'il mérite d'être condamné. Je préfère mille fois mon ami Deogaire à quelqu'un comme mon père, qui prétendait être un bon chrétien.

— J'espère que mon neveu connaîtra la rédemption, murmura pieusement frère Conchobhar pour cacher son embarras.

— La rédemption ? A-t-il besoin d'être délivré du mal ? Quand on entend les querelles qui divisent les « défenseurs de la foi » – et encore heureux qu'elles ne mènent pas à un bain de sang ! –, on se demande qui a le droit de juger Deogaire.

Della, consternée, observait le jeune Alchú qui ouvrait ses oreilles

toutes grandes pour ne rien perdre de cette passionnante discussion d'adultes.

— Aibell, ici, nous appartenons tous à la nouvelle foi, la réprimanda-t-elle avec douceur. Vous n'allez pas nous dire que vous êtes adepte des anciennes voies ?

La jeune fille rougit et recouvra son calme.

— Pardon, Della, je ne voulais pas paraître insultante. Après ce qui m'est arrivé, je ne suis pas certaine de croire en quoi que ce soit. Seulement, je ne supporte pas qu'on critique Deogaire à cause de ses convictions, qui étaient celles de notre peuple depuis la nuit des temps. Il est libre de ses opinions... Non ?

Fidelma lui tapota le bras. Elle ressentait une sympathie secrète pour la logique de ces arguments.

— Nul ne peut être condamné pour des idées, du moment qu'elles ne nuisent à personne.

— Alors, il est là-haut, au château ? Je dois aller le voir !

— Ce n'est pas possible tant qu'il est en détention et que l'enquête suit son cours.

— Sérieusement ? On l'accuse, lui, d'être mêlé à ces crimes ?

— Entre autres choses.

— Mais alors, vous devez le défendre ! Vous qui êtes *dálaigh*, vous le laverez de tout soupçon.

Fidelma songea à l'ancienne maxime – *Même la vérité peut être amère.*

— C'est moi qui suis chargée de l'enquête. J'ai ordonné son incarcération au vu des éléments dont je dispose jusqu'à présent.

L'espoir s'éteignit dans le regard d'Aibell.

— Je refuse de croire qu'il ait pu faire du mal à quiconque. Jamais je ne le pourrai.

— Espérons que nous trouverons la preuve qu'il mérite votre confiance, dit Fidelma en se levant. Viens, Alchú, il faut rentrer. Je vous tiendrai informée, promit-elle à la jeune fille, et dès qu'il sera possible de voir Deogaire, je vous enverrai chercher. Vous avez ma parole.

Elle remercia alors Della pour son hospitalité. Son amie paraissait troublée en remettant les sachets de plantes médicinales à frère Conchobhar. Aibell resta assise en silence, fixant la table sans la voir, et oublia même de dire au revoir à Alchú.

Lorsqu'ils eurent chevauché quelque temps, le vieillard dit à

Fidelma :

— Vous voilà bien soucieuse.

Elle vit qu'Alchú se concentrait sur sa monture, aussi répondit-elle à mi-voix :

— Je suis troublée par la tournure que prennent les événements. Deogaire avait-il fait la moindre allusion à Aibell ?

— C'est un garçon très secret, soupira le vieil apothicaire. Il n'avait aucune raison de me parler d'elle, d'autant plus qu'il ignorait qu'elle vit à Cashel.

— Elle le tient en haute estime.

Il hocha la tête, dubitatif.

— Elle est amoureuse de lui, vous voulez dire ? Oui, c'est indéniable, moi aussi j'en ai remarqué les signes. Donc, vous vous inquiétez pour Gormán ?

— J'ai conçu de l'affection pour lui avant même de découvrir que mon amie Della était sa mère. Vous rappelez-vous comment tous deux ont été accusés d'inceste et comment la vérité a éclaté au grand jour ?

— Cette vérité-là, du moins. Et vous en avez été l'instrument.

— Gormán a eu le coup de foudre pour Aibell, ce fameux *teinntide* dont on parle tant. Il est sous l'emprise de la maladie d'amour.

— Oui, le phénomène se produit parfois – au grand bonheur des bardes, confirma frère Conchobhar avec un bon rire.

— Je croyais ce sentiment réciproque mais, en observant Aibell, en l'entendant parler de Deogaire tout à l'heure, eh bien... il m'apparaît clairement qu'un autre a su gagner son affection.

— Quelle situation compliquée ! Beaucoup de gens souffrent de cette maladie, comme vous dites. N'en avez-vous pas éprouvé les effets lorsque vous avez rencontré Eadulf ?

Fidelma ne dit mot. Elle songeait à l'époque où, jeune étudiante à l'école de droit du brehon Morann, elle avait été frappée par le *teinntide*. Un guerrier nommé Cian avait conquis son cœur, puis était passé à une autre, la laissant inconsolable. Elle ne s'en était tout à fait remise que des années plus tard, quand elle s'était retrouvée en présence de Cian au cours d'un pèlerinage. Alors, enfin, elle avait discerné l'être vain et égoïste qu'il avait toujours été. Une tocade, non un sentiment qui s'épanouit et se renforce au fil des ans. Elle n'avait rien éprouvé de tel avec Eadulf. Leur amitié avait grandi et ils étaient devenus inséparables, même si elle avait plusieurs fois tenté de rompre.

L'amour véritable, c'était cela.

— Que vous êtes silencieuse, ma chère enfant ! constata frère Conchobhar, la faisant sursauter.

— Pardon ! Que disiez-vous ?

— Je demandais si vous aviez ressenti le coup de foudre lorsque vous avez vu notre ami Eadulf pour la première fois.

— Il ne faut pas croire à ces chimères, éluda-t-elle. On ne peut connaître quelqu'un au premier regard. Or l'amour, c'est découvrir l'autre avec ses défauts et ses qualités, et conserver, intact, de l'attachement pour lui.

Frère Conchobhar dissimula sa surprise. Eadulf lui avait toujours parlé d'une attirance aussi subite qu'immédiate.

— J'ai peur pour Gormán, reprit tristement Fidelma. Le fait qu'Aibell vive sous le même toit et fasse déjà partie de la famille... Oui, cela créera des difficultés. Je m'attendais à entendre bientôt une heureuse nouvelle.

— Ce sera plus difficile encore si Deogaire est inculpé de tentative de meurtre, répliqua le vieil homme.

Ils traversaient la place de la ville. Les guerriers de Laigin, toujours installés chez Rumann, courtoisaient deux jouvencelles qui semblaient fort sensibles à leurs attentions.

— On n'en arrivera pas là, répondit-elle, l'esprit ailleurs.

— Je l'espère, ne serait-ce que pour m'éviter de payer amendes, compensation et prix de l'honneur, puisque je suis son seul parent.

Fidelma tourna vivement la tête et rencontra son regard malicieux. Elle éclata de rire. L'apothicaire était connu pour plaisanter en conservant le plus grand sérieux.

— Je pense que vous n'avez rien à craindre pour vos économies, frère Conchobhar.

Gormán galopait en tête, suivi par Eadulf cramponné à sa monture et par frère Berrihert ; Aidan fermait la marche, surveillant les cavaliers moins expérimentés. Ils ne firent halte qu'une seule fois, le temps d'abreuver les chevaux, et progressèrent donc rapidement à travers les basses terres. Devant eux, des montagnes marquaient l'entrée de la vallée majestueuse où coulait l'Eatharlach, large et puissant.

Comme Eadulf l'avait estimé, le soleil se couchait déjà derrière les cimes quand ils s'engagèrent dans la passe, qui s'étendait d'est en ouest.

Ils traversèrent un gué pour rejoindre le sud de la vallée et parvinrent au pied des montagnes de la Forêt. Des dizaines de pics émergeaient au sommet des pentes tapissées d'arbres. Au bord d'un des innombrables ruisseaux qui alimentaient le fleuve, les trois moines avaient construit une hutte de bois et entrepris d'édifier une chapelle où ils pourvoiraient aux besoins spirituels des Uí Cuileann. Le crépuscule enveloppait presque entièrement les hauteurs, mais ils distinguèrent le halo d'un feu à travers les troncs bien avant d'arriver à la clairière. On l'avait installé à l'extérieur afin d'éviter tout danger pour les bâtisses en bois.

Frère Berrihert lança un cri de reconnaissance et l'un de ses frères sortit à leur rencontre. Eadulf, qui mettait pied à terre, reconnut Pecanum.

— Son état s'est aggravé, dit celui-ci sans préambule. L'infection gagne le bras. J'ai déjà vu des cas semblables et je crains qu'il ne faille amputer.

Eadulf fut horrifié.

— Dego perdrait son bras ?

— Le bras droit, répondit frère Pecanum d'un air accablé. Nous sommes fautifs. La plaie nous semblait propre, mais, depuis le départ de Berrihert, son aspect n'a fait qu'empirer. Nous avons eu beau la baigner de notre mieux, une odeur putrescente s'en dégage.

Gormán inspira l'air à pleins poumons. Il savait ce que cela représentait pour un guerrier d'avoir le bras droit amputé, même s'il survivait à l'opération.

Un cri résonna dans la cabane.

— Lui avez-vous administré un remède pour atténuer ses souffrances ? interrogea Eadulf.

— Il a refusé de rien prendre avant de vous avoir vu. C'est un caractère obstiné.

— Attendez-moi dehors pendant que je l'examine, dit Eadulf à Gormán et à Aidan.

Il s'arma de courage, puis entra dans la cahute dont l'intérieur était éclairé par deux lampes. Naovan, le troisième frère, agenouillé à côté d'une paille, tamponnait le front du malade qui se tordait de douleur. Tournant à peine la tête vers la porte, il se pencha pour murmurer :

— Frère Eadulf est ici.

Le visage blême et baigné de sueur, parvenant à peine à garder les

yeux ouverts, son ami n'avait plus rien du jeune et beau guerrier qui avait quitté Cashel quelques jours plus tôt.

— Ami... ami Eadulf ? C'est bien vous ?

Eadulf s'accroupit auprès de lui et perçut une odeur putride.

— Oui, Dego, je suis là.

— Je suis... je suis... désolé.

Eadulf humecta ses lèvres desséchées.

— Désolé ? De quoi ?

— On pêchait, avec Egric... Penchés sur l'eau... J'ai senti un coup... par-derrière. Une douleur. Egric... disparu. C'est eux, ceux qui m'ont fait ça... ils s'en sont pris à lui. J'ai entendu des chevaux... Pardon... pas pu... protéger votre frère.

Ayant enfin délivré son message, il perdit à demi connaissance et se mit à marmonner des paroles incohérentes.

Frère Naovan posa la main sur le front de Dego.

— Berrihert n'a vu personne dans les parages quand il l'a trouvé. Il a une blessure superficielle à l'épaule, mais celle au bras est profonde et provient d'une lame dentelée. Je pense que l'assaillant visait son dos, mais que Dego a bougé au même moment. Avant qu'il ait pu se retourner pour se défendre, l'autre l'a frappé à la nuque. J'ai pu traiter cette plaie-là, ainsi que celle à l'épaule. Mais celle du bras...

— Laissez-moi regarder.

Eadulf s'interdit de penser à son frère. Il contempla les traits torturés du guerrier avec qui Fidelma et lui avaient partagé tant d'aventures. Son premier devoir était de l'aider de son mieux.

Frère Naovan écarta les couvertures et exposa le bras droit. Les mâchoires crispées, Eadulf observa les tissus enflés et noircis d'où montait une violente odeur de pourriture. La lame n'avait été ni propre ni aiguisée, et l'infection s'était étendue rapidement. Eadulf n'avait pas perdu son temps, à Tuam Breacain. Il reconnaissait les signes.

— Nous devons amputer sur-le-champ si nous voulons qu'il ait une chance de survivre.

— Nous le pensions, hélas, mais nous n'avons pas les compétences requises. Les soins simples, nous savons les prodiguer – administrer des potions, confectionner des onguents... Mais enfoncer une lame au travers de la chair, des muscles et des os, cela exige des connaissances.

— Il le faudra pourtant, répondit Eadulf avec rudesse.

Il sortit rejoindre les autres, qui l'attendaient, et regarda

sombrement autour de lui. Il avait parlé à frère Naovan dans son propre langage. Cette fois, il lui fallait trouver le mot juste pour que Gormán et Aidan comprennent bien de quoi il s'agissait : il se décida pour *trochugad*, découper un membre.

— Son bras nécessite une amputation et nous devons agir vite. Quelqu'un sait-il comment on s'y prend ? Vous avez dû voir cette opération sur les champs de bataille.

Tous bredouillèrent des dénégations. Eadulf serra les dents, puis déclara :

— C'est donc moi qui devrai la tenter.

Fidelma avait quitté frère Conchobhar aux écuries et s'était rendue au *Laochtech* où Enda et Luan se détendaient. Ils se levèrent à son entrée.

— Je viens voir notre prisonnier.

— Celui-là, je ne serai pas fâché quand on pourra le relâcher, soupira Enda en prenant les clés.

— Pourquoi ? Deogaire crée-t-il beaucoup d'embarras ?

— C'est peu dire ! Au début, il appelait constamment pour demander si Beccan était de retour. J'ai eu le malheur de répondre que oui, et depuis il ne cesse de réclamer une confrontation pour lui faire cracher la vérité.

— Vous n'avez pas accédé à sa requête, j'espère ?

— Bien sûr que non, lady ! Gormán a laissé des ordres très stricts que vous seule pouvez annuler. J'ai même fait la sourde oreille devant les récriminations du brehon Aillín.

— Aillín ? Il a tenté d'interférer ?

— Il a exigé de voir le prisonnier. Quand je l'ai informé que je n'avais pas le droit de l'introduire auprès de Deogaire, il s'est offusqué et m'a rappelé qu'il était le chef brehon du royaume. J'ai répondu que si Colgú me l'ordonnait, je le ferais.

— Intéressant... Quand est-il venu ?

— Après votre départ du château avec frère Conchobhar.

— Et, sitôt que vous lui avez refusé l'accès, il est parti ?

— Oui, mais pas de très bonne humeur.

— Parfait. Ouvrez-moi et attendez au-dehors pendant que je m'entretiens avec Deogaire.

— Est-ce bien prudent, lady ?

— J'estime que oui.

Enda déverrouilla la porte et laissa entrer Fidelma avant de refermer. Deogaire, qui était allongé, se leva d'un bond.

— Beccan est-il revenu ? Vous a-t-il appris la vérité ? demanda-t-il, surexcité.

— Il est revenu.

— Alors, je suis libre ?

— Asseyez-vous, Deogaire, dit-elle en désignant le lit, elle-même prenant place sur le tabouret. Pourquoi, à votre avis, le brehon Aillín désirait-il vous voir cet après-midi ?

— Ah ! Voilà donc la cause de tout ce tapage ? Il voulait m'interroger, j'imagine. C'est à lui qu'il faut poser la question.

— Soit.

— Si Beccan est de retour, pourquoi ne suis-je pas libre ?

Fidelma le regarda droit dans les yeux.

— Parce que votre version diffère de la sienne sur certains points.

Il accusa le coup.

— Je ne comprends pas.

— Sur votre dispute avec votre oncle et votre départ de sa maison, tout concorde. Cependant, vous affirmez que Beccan vous a suggéré de passer la nuit dans les quartiers des hôtes ; lui soutient que c'est vous qui l'avez réclamé, en contrepartie de remèdes pris dans la réserve de frère Conchobhar, dont il avait besoin pour une amie souffrante.

Deogaire la fixa sans comprendre.

— Ne voyez-vous pas la différence ? poursuivit-elle avec patience. La seconde version donne à cette affaire un éclairage différent. Elle implique que vous désiriez passer la nuit dans les quartiers des invités, pour un motif précis.

— Je voulais seulement un lieu où dormir ! J'aurais pu aller aux écuries, dans la chapelle ou même à l'auberge, en ville. Tout, plutôt que de me mettre en route pour Sliabh Luachra dans les ténèbres.

— Mais vous n'avez cherché refuge dans aucun de ces endroits. Vous êtes allé dans les quartiers des invités et, cette nuit-là, quelqu'un a tenté de nous tuer, Eadulf et moi. À présent, discernez-vous l'implication logique de chaque version ? Dois-je croire la vôtre ou celle de l'intendant royal ?

— Logique ou pas, je vous répète que je n'y étais pour rien. La proposition émanait de Beccan.

— Quel dessein aurait-elle servi ?

Deogaire écarta les mains en un geste d'impuissance.

— Je l'ignore. J'ai dit la vérité, voilà tout ce que je sais.

Fidelma soupira.

— Alors, vous devrez attendre que mon enquête progresse. J'ai de nouvelles questions à poser à Beccan. Vous resterez ici jusqu'à ce qu'on y voie clair.

— Et si ce jour ne vient pas ? Dois-je croupir ici, victime de ses mensonges ?

— Le vent finit toujours par tourner, Deogaire, assura Fidelma en se levant. Il importe avant tout de rester philosophe, n'est-ce pas ?

Le jeune homme la foudroya des yeux, sans un mot. Prise de compassion, elle lui pressa l'épaule.

— Naguère, vous avez appris à quelqu'un que même un arbre mort peut reverdir. Dans son cas, votre prédiction s'est réalisée. Méditez le sage conseil que vous-même lui avez donné.

Il la dévisagea, les sourcils froncés, tâchant de percer le sens de ses paroles.

— Vous avez une amie tout près d'ici, insista Fidelma. Une amie qui vous croit incapable de commettre ce dont on vous soupçonne à présent. Celle que vous avez aidée à s'affranchir du joug de Fidaig.

— Aibell ? s'écria Deogaire en se levant. Est-elle ici ? Elle a réussi à s'enfuir de la vallée des Corbeaux ?

Fidelma leva la main pour le calmer.

— Tout malheur a ses bons côtés. Aibell vous voit tel que vous êtes, au-delà des apparences auxquelles d'autres s'arrêtent. Vous la retrouverez plus tard, lorsque cette affaire sera éclaircie.

— Dans combien de temps ? s'enquit-il, reprenant espoir.

— Bientôt. On s'est servi de vous, je ne discerne pas encore tout à fait à quelles fins. Pour cette raison, vous resterez ici. C'est le seul endroit où vous soyez en sécurité.

Une fois ressortie, la porte verrouillée derrière elle, Fidelma dit tout bas à Enda :

— Je veux nos meilleurs guerriers, de jour et de nuit, dans ce couloir.

— À vos ordres ! répondit Enda avec animation. Vous pensez qu'il tentera de s'échapper ?

Elle secoua la tête avec un doux sourire.

— Non, mon ami. Je pense qu'on tentera d'entrer, pour le tuer.

Eadulf, la mine grave, regardait tour à tour ses compagnons à la lumière du feu de camp.

— Je vais devoir pratiquer l'amputation. J'ai déjà vu un médecin procéder.

— Et votre frère, ami Eadulf ? avança Gormán avec hésitation. Ne vaut-il pas mieux s'employer à le retrouver d'abord ?

— Dego ne passera pas la nuit. Il est notre priorité. D'ailleurs, on ne peut rien pour Egric avant l'aube.

Il chercha autour de lui. Son regard tomba sur une table en bois brut, près du feu, où les frères préparaient et prenaient leurs repas.

— Avez-vous plusieurs lanternes ? demanda-t-il à Berrihert, qui répondit par l'affirmative. J'ai besoin que vous laviez cette table à grande eau et que vous accrochiez les lanternes autour, de sorte qu'elle soit bien éclairée.

Berrihert et Pecanum se mirent aussitôt à la tâche. Eadulf s'adressa ensuite à Gormán et à Aidan.

— Vous allez vous charger d'une pénible besogne, mes amis. Vous tiendrez Dego pendant que j'opérerai.

— Compris, grogna Gormán. J'ai une gourde de *laith* ; l'alcool le grisera et l'aidera peut-être.

— Moi aussi j'en ai une, dit Aidan. C'est une boisson très forte.

Eadulf hocha la tête.

— Tant mieux. Elle servira de plus à désinfecter la plaie. Coupez deux branchettes solides que vous écorcerez ; il aura besoin de mordre et, moi, cela me permettra de tordre l'étoffe qui comprimera son bras afin d'arrêter le saignement.

Pendant que chacun exécutait ses ordres, Eadulf détacha de son cheval le *lés* qu'il emportait où qu'il aille. Cette habitude lui avait été maintes fois précieuse pendant ses pérégrinations avec Fidelma et il s'efforçait de maintenir le contenu de la sacoche en parfait état. On y trouvait des instruments chirurgicaux, de petits flacons, ou *soithech*, pour les infusions de plantes aux vertus antiseptiques et sédatives. Il retourna à la table, que frère Pecanum achevait de nettoyer. Frère Berrihert avait allumé et accroché les lanternes.

Eadulf inspecta les préparatifs avec satisfaction. Posant son *lés* sur un tabouret, il prit les gourdes que lui tendaient les guerriers.

— Nous devons travailler vite, très vite. Comprenez que je ne peux garantir qu'il aura la vie sauve, mais que, si nous ne faisons rien, il sera mort au matin.

Ils l'écoutèrent en silence. Il espérait que les ombres folles projetées par les lanternes dissimulaient sa pâleur et sa nervosité, car ses compagnons avaient les yeux rivés sur lui. Il devait les guider par son exemple, leur inspirer force et courage.

— Gormán, prenez l'une des gourdes et faites avaler à Dego autant d'alcool qu'il le pourra. Ensuite, Aidan et vous le porterez jusqu'à cette table. Vous, Aidan, vous immobiliserez ses jambes pendant que Gormán maintiendra son bras gauche et son épaule.

Eadulf respira un bon coup.

— Berrihert, je vous veux à mes côtés en permanence. Vous élèverez une des lampes selon mes instructions. Pecanum, vous serez mon assistant et me passerez les instruments dont j'aurai besoin. Aucune hésitation n'est permise.

Il parcourut le cercle des yeux sans que personne pose de question.

— Commençons. Gormán, allez-y et, avec Naovan, faites boire Dego. Avec de la chance, il perdra connaissance. Pecanum, venez que je vous montre les instruments.

Un peu plus tard, le malade fut déposé sur la table, délirant sous l'effet de l'alcool et de la fièvre.

— Tout le monde est prêt ? demanda Eadulf.

Il enroula une bande d'étoffe en haut du bras droit du guerrier, inséra au-dessous l'une des deux petites branches et la tourna autant qu'il put. Il passa la seconde à Gormán qui la glissa entre les dents de Dego afin qu'il puisse la mordre de toutes ses forces.

— Maintenant !

Gormán et Aidan plaquèrent le patient contre la table. Frère Berrihert s'approcha en élevant la lampe.

Eadulf mania l'*altan*, le scalpel à la lame effilée, aussi vite qu'il l'osait. Au bout de quelques instants, il réclama le *rodb*, une scie chirurgicale acérée, que lui passa frère Pecanum. Dego commença à hurler et ses deux amis durent peser sur lui de tout leur poids pour l'empêcher de se débattre. Le bras se détacha en laissant un moignon sanglant au-dessus du coude. Alors, au soulagement général, Dego s'évanouit. Assisté de frère Pecanum, Eadulf versa une généreuse rasade de *laith* sur le membre amputé, puis rabattit les tissus sains et un pan

de peau qu'il avait eu soin de conserver à l'extrémité. À l'aide de l'aiguille où était déjà passé un fil en boyau, il cousit le tout en place et l'arrosa à nouveau d'alcool.

— Tout le monde peut se détendre, à présent, annonça-t-il à ses compagnons.

Dego gisait, toujours inconscient. Eadulf lui tâta le front, qu'il trouva moite. Il posa l'oreille sur le torse, juste au-dessus du cœur, perçut un battement rapide mais régulier. Il sortit de son *lés* un rouleau de toile blanche toute neuve, qu'il imprégna d'un liquide contenu dans une fiole, et banda le moignon. Enfin, il recula, le souffle court.

Frère Berrihert lui tendit un gobelet.

— Vous en avez rudement besoin.

Sans discuter, Eadulf en avala une gorgée et se mit à tousser, la gorge en feu.

— C'est distillé à partir de myrtilles et d'autres baies des marais. Plutôt fort, comme breuvage, pas vrai ? dit le moine en esquissant un sourire.

Eadulf acquiesça en s'essuyant les lèvres.

— On peut le ramener dans son lit.

Alors que frère Berrihert et Aidan soulevaient le malade toujours inconscient, un petit objet luisant tomba de ses vêtements. Eadulf le ramassa, croyant trouver une pièce, mais se rendit compte que c'était trop lourd et malléable pour du métal précieux. L'approchant de la lampe, il le retourna entre ses doigts et poussa un sifflement de surprise.

— Qu'est-ce que c'est, ami Eadulf ? lui demanda Gormán.

— Un morceau de plomb, qui est tombé des habits de Dego.

— Ah ! Ça !

— Vous l'avez vu auparavant ?

— Il comptait s'en servir pour lester sa ligne de pêche.

— Où l'a-t-il trouvé ?

Gormán dut prendre le temps de réfléchir, puis se souvint.

— Parmi les décombres, après l'attaque des Déisi sur le fleuve.

Eadulf sentit son pouls s'accélérer.

— Dites-moi, Gormán, y avait-il quelque chose d'attaché ?

— Je ne crois pas... Juste ce bout de métal, sur des documents calcinés.

— Des documents ? Ce n'était pas, plutôt, un parchemin et un bout

de ruban ?

— Je ne me rappelle pas si c'était du vélin, du parchemin ou du papyrus. Tout était quasiment réduit en cendres. Ce morceau de métal était au milieu. Dego l'a ramassé, a vu que ça ne valait rien et a décidé de s'en servir pour la pêche.

— Il a vu que ça ne valait rien... marmonna Eadulf, pensif.

— Eh bien, ce n'est pas une pièce de monnaie, puisque c'est du plomb ! Une amulette, peut-être, car on y trouve cette inscription latine, vous voyez, là, sur le côté : VI.TA., « vie ».

Eadulf sourit et secoua la tête.

— Pas « vie », Gormán. Vitalien.

— À quoi bon inscrire son nom sur un morceau de plomb ? s'étonna le guerrier.

— Je le garde pour l'instant. Ne vous inquiétez pas, je dédommagerai Dego.

Son regard retourna à la table d'opération improvisée et au membre découpé, qui s'y trouvait toujours.

— Il faudrait l'enterrer. Et récurer cette table à fond, à l'eau bouillante.

Gormán se mit immédiatement à la tâche avec frère Pecanum.

Frère Berrihert ressortit de la cabane.

— Naovan reste à son chevet. Ne peut-on rien faire de plus ?

— Non, à part prier. Nous en saurons plus au matin.

— Ma foi, lança Gormán, levant les yeux de sa besogne, quelle que soit l'issue, les bardes chanteront vos louanges, ami Eadulf. Jamais je n'ai vu une telle habileté. Si un jour je suis vaincu au combat et qu'il faille m'amputer, j'espère que vous serez là pour moi. Vous êtes encore plus fort que Fingín Faithliaig.

— Qui donc ? interrogea Eadulf, sentant néanmoins qu'il s'agissait d'un compliment.

— Le plus grand médecin que Muman ait jamais connu. N'avez-vous pas entendu parler de la bataille de Crinna qui eut lieu à Midhe, le royaume du Milieu ?

Eadulf répondit par la négative. La fatigue commençait à prendre le dessus et ses idées se brouillaient. Il alla s'asseoir sur une couverture de cheval étalée près du feu. Il distinguait les paroles de Gormán sans vraiment les comprendre.

— Cette bataille fut livrée il y a plus de quatre siècles, avant même

que les Eóghanacht aient établi le cœur de leur royaume à Cashel. Tadhg fils de Cian régnait, en ces jours lointains. Fingín était son médecin attitré. On raconte qu'un souverain d'Ulaidh, Fergus fils d'Imchadh, marcha sur Midhe avec son armée pour tenter de renverser le haut roi, Cormac fils d'Art. Les provinces restées loyales furent appelées à la rescousse. Seuls Tadhg et ses guerriers quittèrent Muman pour le soutenir. Fergus fut défait et occis au cours de la grande bataille de Crinna, mais Tadhg reçut une terrible blessure ; certains disent qu'il eut le crâne fendu. Fingín le secourut et le guérit, ce qui lui valut le titre de plus grand des médecins.

Eadulf essaya de sourire, mais n'en eut pas la force.

— Avant de vanter mes exploits, il faut attendre le matin...

Il s'étonna du brouillard qui estompait soudain les contours de la forêt et se sentit tomber. Des bras solides le rattrapèrent, un cri résonna, puis la voix de Gormán :

— C'est l'épuisement. Il...

La voix s'amenuisa et Eadulf s'enfonça dans des eaux sombres où il perdit conscience de l'espace et du temps.

1. Voir *La Cloche du lépreux*, 10/18, no 4280.

CHAPITRE XIX

Fidelma s'éveilla au contact d'une main sur son épaule. Elle se redressa, sur la défensive, mais ce n'était que la nourrice. Le ciel s'éclaircissait, l'aube était depuis longtemps levée. La jeune femme avait dormi d'un sommeil lourd et profond.

— Qu'y a-t-il ? Eadulf est-il de retour ?

— Non, lady. Enda vous demande aux portes de la forteresse, sur-le-champ.

— Quoi, tout de suite ? Mais... je ne suis pas apprêtée.

— C'est très urgent. Quelqu'un d'autre est mort.

Fidelma sortit du lit et s'habilla précipitamment avec l'aide de Muirgen.

— Pas Deogaire ? s'inquiéta-t-elle.

— Il n'a pas précisé.

La nourrice la fit asseoir sur le tabouret. Tandis qu'on peignait sa chevelure, Fidelma bouillait d'impatience. Enfin elle fut libre de courir jusqu'aux portes, où Enda et un second guerrier s'entretenaient avec un homme d'apparence familière : le tailleur de pierre avec lequel elle avait parlé quelques jours plus tôt. Fidelma pesta tout bas. Elle avait oublié de demander à son frère qu'on poste des sentinelles devant l'échafaudage.

— Qu'y a-t-il ? interrogea-t-elle, hors d'haleine, les regardant à tour de rôle.

Le guerrier fit signe à l'homme de parler.

— On allait se mettre au travail comme le jour se levait, lady, commença-t-il avec nervosité. C'est alors qu'on a découvert un cadavre au pied de l'échafaudage. À sa position, il était tombé du sommet.

La gorge desséchée par l'anxiété, Fidelma demanda :

— Vous ne l'avez pas reconnu, par hasard ?

— Si, hélas.

— Pourquoi « hélas » ?

— C'est lui qui avait commandé les travaux.

— Je ne comprends pas... Vous effectuez cette réfection pour mon frère...

— C'était son intendant, Beccan.

Fidelma le fixa si intensément qu'il perdit contenance et baissa les yeux.

— Vous voulez dire que le cadavre est celui de Beccan ? répéta-t-elle.

— Oui, lady.

Fidelma se sentit submergée par la culpabilité. Ayant découvert le mensonge de l'intendant au sujet de la prétendue malade, elle avait décidé, plutôt que de le confronter avec les faits et la version de Deogaire, d'attendre le lendemain. De cette façon, il se bercerait d'un sentiment illusoire de sécurité avant qu'elle ne le questionne. Si elle avait vu juste, si véritablement Beccan avait trempé dans cette affaire, alors il était mort à cause de ses atermoiements. Elle avait même espéré qu'Eadulf reviendrait avec de nouvelles informations, car la clé du mystère résidait dans les événements survenus sur la Siúr, dont Egric constituait un maillon essentiel.

— Dois-je ordonner qu'on porte le corps chez frère Conchobhar ? s'enquit Enda.

Mais le tailleur de pierre n'en avait pas terminé.

— Difficile de croire à une chute accidentelle, dit-il à Fidelma. Le système d'échelles et de plates-formes est bien conçu. On travaille dessus depuis des années sans qu'il nous soit jamais arrivé malheur.

— Vous pensez donc qu'on l'a aidé à tomber ? Ou qu'il a sauté ?

— Ce n'est pas à moi de le dire. Je suis responsable de mon échafaudage. En cas d'accident, je devrai verser une compensation. Mon opinion n'est donc pas neutre, lady.

— Deogaire est-il toujours en sûreté au *Laochtech* ? demanda Fidelma au guerrier.

— Oui. Gardé jour et nuit, conformément à vos ordres.

— Bien. Jetons un coup d'œil à cet échafaudage.

Avançant la première, Fidelma gravit les marches qui menaient sur le mur d'enceinte et parcourut la brève distance jusqu'à l'angle sud-ouest des remparts. Sous le regard attentif des deux hommes, elle

examina rapidement la muraille. Sa main s'arrêta sur une grande pierre taillée un peu saillante, qu'elle délogea et retourna. Puis Fidelma la posa au sommet du mur avant de se pencher par-dessus le parapet.

— Vous avez trouvé le corps juste à côté de l'échafaudage ?

— Oui, lady.

— Il y avait du sang à la tête ?

— Bien sûr, après une chute pareille...

— Plus exactement derrière la tête ?

— Oui, une grande blessure à la nuque. Il a dû heurter un obstacle en tombant.

— Beccan n'est pas tombé de l'échafaudage par accident, dit-elle avec gravité. Il a été assassiné.

Enda siffla tout bas.

— Comment le savez-vous, lady ?

Fidelma souleva la pierre qu'elle avait ôtée du mur et leur montra la partie inférieure, souillée de traînées rougeâtres.

— Si Beccan présente une blessure à l'arrière du crâne, ce que nous vérifierons sous peu, elle a été infligée au moyen de cette pierre. Le sang y est encore humide.

— Vous êtes bien sûre que ce n'est pas un accident ? insista Enda.

— Oui, à moins que Beccan ne se soit lui-même infligé un coup derrière la tête, qu'il ait soigneusement remis la pierre en place, puis qu'il ait entrepris de descendre en rebondissant contre l'échafaudage.

Les sarcasmes de Fidelma ne faisaient que dissimuler ses remords.

— S'il avait chu de l'échafaudage, il ne serait pas tombé à l'endroit où vous l'avez trouvé. Non, il a basculé par-dessus ce parapet. On l'a frappé à la tête, puis on l'a poussé.

En silence, ils assimilèrent ses conclusions. Le tailleur de pierre laissa paraître son soulagement que son installation ne fût pas mise en cause.

— Donc, selon vous, l'échafaudage ne présente aucun danger ?

— Aucun, puisque vous convenez que l'intendant n'est pas mort par suite d'un accident.

— Très bien. Je tenais à m'en assurer, car nous allons l'emprunter pour gagner du temps.

Avant qu'ils puissent protester, elle enjamba le parapet et entama la descente. L'ayant déjà pratiquée, elle l'accomplit avec assez d'aisance, ce qui était aussi bien vu le tumulte qui habitait son esprit.

Elle était parvenue à la conclusion que le coupable était Beccan, or voilà qu'il était mort. Certes, elle n'avait pas percé à jour ses motivations, cependant tout concordait : il se trouvait dans l'enceinte quand on avait découvert le corps de frère Cerdic, il avait libre accès à la réserve où Rudgal avait été détenu, il avait menti concernant Deogaire et Maon ; il avait fort bien pu regagner la forteresse à l'insu de tous, cette fameuse nuit, pour pousser la statue. Il avait profité de la présence de l'échafaudage pour ses allées et venues ; de même, il avait pu rencontrer sœur Dianaimh dans l'obscurité et la tuer. Préjugés ou pas, il était du clan des Déisi, de la même région que Rudgal et ses vauriens. Oui, tout semblait lié, quoiqu'elle n'eût pas réussi à assembler les détails dans l'ordre. Cependant le motif lui échappait, à son grand dépit.

L'affaire était encore plus complexe qu'elle n'avait cru. Il lui manquait un élément, qui unirait tous les autres. Mais lequel ?

En s'éveillant, Eadulf eut conscience d'une vive lumière qui brillait par intermittence au-dessus de lui – le soleil à travers le feuillage. Puis il entendit les oiseaux pépier à qui mieux mieux. L'aube était passée depuis belle lurette. Il était allongé près du feu devant la cabane de bois. On avait étendu sur lui une lourde couverture pour le protéger du froid. Alors qu'il recouvrait sa lucidité, une silhouette sombre barra la lumière. Il leva les yeux et vit Gormán qui lui souriait en lui tendant un gobelet d'eau.

— Reposez-vous, ami Eadulf. Tout va bien.

Eadulf se frotta le crâne et tenta de rassembler ses idées.

— Que s'est-il passé ?

Se sentant la gorge sèche, il prit le gobelet et savoura, à petites gorgées, l'eau fraîche de la rivière.

— Vous vous êtes écroulé d'épuisement, dit Gormán avec simplicité. D'abord cette longue chevauchée, et puis cette rude épreuve, hier soir... Moi, je n'en aurais pas eu le cran.

— Dego a-t-il... Est-il... ?

— Il vivra. D'après frère Berrihert, il a dormi naturellement pendant la plus grande partie de la nuit.

Eadulf poussa un soupir de soulagement et finit de boire à longs traits.

— Rien de plus réparateur que le sommeil. Il doit dormir le plus

possible durant les jours qui viennent afin de récupérer. Je vais examiner la plaie, dit-il, se levant et rendant le gobelet à Gormán.

Dego était immobile sur le lit, mais, à la grande surprise d'Eadulf, complètement réveillé.

— Comment vous sentez-vous ?

— J'ai connu mieux, répondit le guerrier, qui trouva la force d'esquisser un sourire.

Eadulf hocha la tête, compatissant, et défit le bandage avec douceur. L'odeur fétide avait disparu, la blessure était propre et, sauf imprévu, cicatriserait à merveille. Il prodigua ses conseils à frère Pecanum :

— La plaie doit être baignée régulièrement – je vous laisserai une décoction à verser dessus de temps en temps. Il est impératif de changer souvent le pansement. Mais, d'ici à quelques jours, tout devrait être en bonne voie de guérison. Bientôt, ajouta-t-il à l'intention de Dego, nous vous reverrons debout et en pleine forme.

Le jeune homme se rembrunit et répondit avec amertume :

— Je suis un guerrier depuis que je suis en âge de manier une arme. Je ne sais rien d'autre que servir dans le Nasc Niadh. Sans mon bras droit, que me reste-t-il ?

— Allons, mon ami ! Vos bardes ne racontent-ils pas qu'Elatha parvint à séduire la déesse Ériu, tout borgne et manchot qu'il était ?

— Des fables... grommela le malade. Elatha était le roi des Fomorii, qui résident sous la mer et sont tous difformes.

— Il y a souvent du vrai dans les légendes. Et puis, j'ai déjà vu des guerriers combattre l'épée dans la senestre, raisonna Eadulf tout en remettant le bandage en place. Nous allons vous laisser aux soins attentifs de Berrihert et de ses frères pendant que nous nous mettons en quête d'Egric.

— Je regrette de n'avoir pas réussi à le protéger. Nous pêchions et je ne me suis aperçu de rien avant d'être assommé, bien qu'il me semble avoir entendu des chevaux.

— Ne vous inquiétez pas et appliquez-vous à guérir.

Dego répondit par un petit signe de tête.

Au-dehors, Eadulf eut un rapide échange avec Berrihert et Naovan.

— Veillez sur lui, mes amis. Ne vous occupez pas seulement de sa blessure, mais de son moral. Il est jeune, il servait dans la garde d'élite. À présent, il doit ressasser ce que sera sa vie avec une seule main – et encore, la gauche ! Après ce changement incommensurable, il risque de

sombrer dans la tristesse et ce sentiment n'est pas propice à la guérison du corps.

Frère Berrihert serra la main d'Eadulf dans la sienne.

— N'ayez aucune inquiétude, nous prendrons bien soin de lui. Vous êtes vraiment un médecin hors pair. Je n'avais jamais vu pareil prodige.

— Loué soit Dieu qui a guidé mes doigts, murmura Eadulf. Loué soit-Il, que vous ayez tous été là pour m'assister ! Néanmoins, il est encore tôt. Soyez vigilants.

— Compris, dit frère Naovan. Du repos, des soins et un bon moral sont la clé de la guérison.

— Je vais vous amener à l'endroit où j'ai découvert Dego, dit frère Berrihert. Seuls, vous auriez du mal à le repérer.

— Votre compagnie est la bienvenue.

Eadulf prit dans son sac trois *lestar* de terre cuite scellés de bouchons de liège importés d'Ibérie et renforcés de cire, qu'il montra à Pecanum et à Naovan.

— Rappelez-vous la marque que j'ai apposée sur chacun de ces flacons. Celui-ci contient une décoction de tiges, de feuilles et de fleurs de verge d'or, *stat óir*. C'est un antiseptique et un astringent, qui prévient l'infection et arrête l'hémorragie. Si vous suspectez la moindre trace de pus dans la blessure, baignez-la avec cette préparation.

Les deux frères acquiescèrent.

— Cet autre renferme un puissant sédatif, qui peut être donné à boire. Il est à base de pensée sauvage, *goimín serraigh*. Dans le troisième, vous trouverez un concentré de potentille, que vous appelez ici *tor cúigmhéarach*. Outre ses vertus soporifiques, elle soulage le mal de tête. Est-ce clair ?

— Parfaitement, frère Eadulf. Nous nous relayerons au chevet de Dego et prierons pour sa guérison.

— Maintenant, dit Eadulf à Gormán, tâchons de trouver Egric.

Frère Berrihert conduisit le petit groupe sur les contreforts de la montagne. Il allait à pied, les autres à cheval. La déclivité les obligeait à avancer au pas, mais il les avait avertis qu'ils auraient besoin de leurs montures sitôt passées les hautes vallées. Fort heureusement, ils pourraient éviter les cimes. Au-delà de la lisière des arbres, la pente se fit plus raide. Ils franchirent la colline du Pic pointu avant de descendre vers le sud le long d'une piste qui traversait un vallon, entre deux sommets. Ensuite, la descente devint abrupte ; le chemin suivait un ru

qui croissait en force et en rapidité à mesure qu'il se précipitait vers les plaines.

— Je le reconnais, dit Gormán en souriant. Ce torrent devient la rivière des Canards, qui se jette dans la Siúr, là-bas, de l'autre côté.

— Cette région vous est familière ? s'étonna Eadulf, qui avait perdu tous repères.

Le commandant désigna une sente à peine distincte sur l'épaule rocheuse.

— Voici la piste de Maranáin, un rebelle Uí Fidgente qui tenta de s'échapper après notre victoire à Cnoc Áine. Et, là-bas, le lieu où il est enterré, conclut-il avec une sombre satisfaction.

— C'est justement par là, sur la rive orientale du fleuve, que j'ai découvert votre compagnon, remarqua frère Berriherth.

— Vous avez traversé toute la montagne avec Dego sur son cheval ? demanda Eadulf, stupéfait.

— Je vous ai fait passer par la route la plus rapide. Avec lui, j'en ai suivi une autre, plus facile, à travers une partie de la forêt qu'on appelle le fourré de Gloiairn. Il existe une passe étroite entre An Starraicín et Sliabh an Aird. En dépit du détour, le trajet est beaucoup moins éprouvant pour un cheval et, surtout, pour un blessé.

— Eh bien, voyons ce que cet endroit a à nous apprendre !

Des sacoches et du matériel de pêche étaient encore épars autour de cendres froides. Aidan, déjà accroupi, examinait le terrain de son regard expérimenté. Il se leva, longea le bord de l'onde avant de pousser un grognement de contentement et disparut ensuite vers un bosquet. Ils attendirent son retour en silence.

— Les traces les plus nombreuses, ce sont les allées et venues de Dego et d'Egric en train de s'installer, expliqua-t-il lorsqu'il réapparut. Leurs chevaux étaient attachés derrière le campement. Deux autres sont arrivés de l'est et ont fait halte dans ce bois. Les cavaliers ont mis pied à terre, ils se déplaçaient vite et ont surgi dans le campement à l'improviste. Vous voyez le sang séché, sur le rocher ? C'est là qu'ils ont attaqué Dego.

— Et Egric ?

— On voit des traces de lutte, mais pas de sang. À eux deux, ils l'ont maîtrisé. Il s'est débattu pendant qu'ils le traînaient vers sa monture... ici. Après, les traces de sabots mènent au sous-bois. Trois chevaux sont repartis vers l'est.

— Donc, Egric a été fait prisonnier, et non assassiné ? conclut Eadulf, impressionné en dépit de son inquiétude.

— Oui, ami Eadulf, c'est ainsi que j'interprète les signes.

Gormán tira pensivement sur sa lèvre inférieure.

— Qui peuvent être ses ravisseurs ?

— Suivons-les ! décida Eadulf. Je sais que les traces remontent au moins à deux jours, mais il faut voir où elles mènent. Je veux retrouver mon frère et les agresseurs de Dego.

Ils s'accordèrent à dire que frère Berrihert ne pouvait les aider davantage, aussi repartit-il à pied à travers les montagnes, laissant les trois cavaliers poursuivre leur route, mus par une froide détermination.

Colgú faisait les cent pas. De temps à autre, il lançait un regard soucieux à sa sœur, assise, détendue, devant lui. Enfin, il s'arrêta et passa une main distraite dans ses cheveux flamboyants.

— Je ne comprends plus rien à ces événements, Fidelma. Courrons-nous un danger ? Eadulf et toi n'avez eu la vie sauve que de justesse.

— Je ne le crois pas, répondit-elle. Cette attaque-là visait à nous égarer. Non, cette affaire est autrement plus compliquée qu'une menace envers le trône.

— Une conspiration religieuse ?

— En un sens.

— Deogaire et ses semblables tenteraient d'endiguer le flot de la nouvelle foi ?

— Il est innocent. On s'est servi de lui à seule fin de détourner nos soupçons. Quel malheur que Beccan, mon principal suspect, ait péri avant que je puisse l'interroger ! Et quelle terrible erreur de calcul de ma part !

— Pourtant, Beccan... Non, impossible que ce soit lui ! Avons-nous d'autres suspects ? demanda son frère.

— Plus qu'il ne nous en faut.

— Je ne sais que penser... Des nouvelles d'Eadulf ?

— Pas encore.

— Dego était un de mes guerriers les plus chevronnés. Dieu fasse que ses blessures ne soient pas graves ! Si seulement Gormán était là pour me conseiller ! Dois-je rappeler un *catha* pour parer au pire ?

Gormán avait récemment été promu au rang de *cath-mhilidh*, commandant de bataillon. Un *catha*, composé de trois mille hommes,

était subdivisé en compagnies de cent, en sections de cinquante et en escouades de neuf. Une seule compagnie restait en permanence au château. Les autres étaient cantonnées dans des campements où l'instruction militaire et l'entraînement des armes occupaient leur temps – toujours assez près, cependant, pour être rappelées en cas de besoin.

— Le danger ne viendra pas d'armées ennemies, mais de quelque chose de beaucoup plus insidieux, répondit Fidelma. Mon frère, les idées sont parfois plus redoutables que des hommes en armes.

Colgú se rassit et saisit une coupe de vin.

— Que venait faire Beccan dans ces arguties religieuses ?

— Je n'ai pas encore reconstitué la trame entière. Un détail m'échappe, le fil qui unit le tout.

— Ce fil, a-t-il un rapport avec Egric ?

— Non. J'ai compris son rôle il y a longtemps, toutefois je n'ai pas abordé le sujet avec Eadulf car je crains qu'il lui soit difficile d'admettre la vérité. Cicéron ne parlait-il pas, déjà, de *bellum domesticum* – de conflit familial ? Cela n'a rien de nouveau, mais Eadulf ne s'attendait pas à y être confronté.

— Lui qui est étranger à cette terre a payé de sa personne sans compter pour aider notre peuple. Pourvu qu'il ne coure aucun danger !

— Les risques sont toujours présents, c'est pourquoi j'ai fait en sorte que Gormán et Aidan l'accompagnent. Je leur accorde la plus grande confiance.

— Et toi, es-tu en sécurité ? s'inquiéta son frère. Je n'ai pas besoin de renforcer la garde, c'est bien certain ?

— Enda restera sur le qui-vive. C'est ma faute si Beccan a été tué. Je comptais te demander qu'on surveille l'échafaudage, néanmoins je n'avais pas imaginé que son propre complice se retournerait contre lui.

— Il avait donc un complice ?

— Oh, oui ! répondit-elle, énigmatique. Et je commence à peine à discerner qui.

Il semblait à Eadulf qu'ils suivaient les trois chevaux depuis une éternité, pourtant, à en juger par la position du soleil blafard, il n'était pas encore midi. Aidan chevauchait devant, parfois penché sur l'encolure de sa monture pour scruter le sentier qui se déroulait sous ses yeux.

— Les traces sont encore nettes et régulières, ce qui signifie qu'ils

avançant sans se presser.

— Où vont-ils, à votre avis ? s'enquit Eadulf.

— Vers le sud-est, répondit Gormán. Ou du moins vers la Siúr.

— Aucune chance de les rattraper ?

Gormán ne voulut pas lui mentir.

— Regardons la réalité en face, ami Eadulf. Votre frère a été capturé il y a deux bonnes journées. Même si ses ravisseurs ont fait des haltes prolongées pour la nuit, ils conservent trop d'avance. Notre unique espoir est qu'ils s'arrêtent assez longtemps en un lieu précis. Alors, oui, nous les rattraperons.

Eadulf garda le silence. Il avait été tenté de demander, un peu plus tôt, pourquoi eux-mêmes cheminaient d'un pas placide. En accélérant, ils auraient rejoint plus vite ceux qu'ils traquaient... La réponse s'imposa soudain, limpide, à son esprit. Il crut même entendre Fidelma lui expliquer qu'en forçant l'allure ils épuiserait leurs montures, et qu'un cheval fourbu, quand on avait besoin de sa vigueur et de sa rapidité, ne servait plus à rien.

Ils s'enfoncèrent dans un bois épais au-delà duquel devait se trouver la Siúr. Ils en avaient traversé de si nombreux qu'il ne portait plus qu'un regard indifférent sur les arbres qui auraient rendu la forêt impénétrable, n'était le sentier mal tracé qu'ils suivaient.

Eadulf s'assoupissait, doucement bercé par les mouvements de son cob, quand un hurlement terrible perça le silence.

Aussitôt, les deux guerriers scrutèrent les alentours, l'épée au clair. Ne percevant aucune menace imminente, Gormán fit signe à ses compagnons de descendre de selle et posa un doigt sur ses lèvres. D'un geste, il ordonna à Aidan de prendre ses rênes, après quoi il s'avança, courbé, sur le sentier et disparut parmi les arbres. Il reparut bientôt et s'approcha d'eux, leur adressant à nouveau signe de ne pas faire de bruit.

— Nous avons de la chance, chuchota-t-il. Ils ont établi un campement permanent de l'autre côté, dans les bois. J'ai vu un enclos désert et une cabane – sans doute leur repaire.

— Est-ce Egric qui a crié ? murmura Eadulf, redoutant le pire.

— Il est leur prisonnier. Du sang-froid, mon ami, avertit Gormán. Ils sont en train de l'interroger... et ils savent s'y prendre.

Eadulf se raidit, mais s'efforça de dominer son émotion.

— Qu'allons-nous faire ?

— Il est attaché à un vieil anneau en métal fixé au mur. Ses ravisseurs sont deux, pas plus. Je crois que nous aurons le dessus sans difficulté, ce ne sont pas des guerriers. Laissons là nos chevaux. Aidan, vous qui êtes un habile archer, postez-vous à l'extrémité opposée de l'enclos, sous les arbres. Vous serez à couvert tout en ayant une vue dégagée. J'approcherai par ce chemin...

— Je viens avec vous, dit Eadulf.

Gormán faillit protester, puis renonça devant son expression déterminée.

— Soit, à condition que vous restiez derrière moi. Je leur crierai de se rendre – on peut toujours espérer qu'ils se montreront raisonnables. Dans le cas contraire, Aidan s'occupera de celui qui représente un danger immédiat. Compris ?

Aidan prit son arc et son carquois et se glissa avec une discrétion déconcertante sous les frondaisons, dans la direction indiquée par Gormán.

Celui-ci attendit le temps que son camarade se mette en position, puis il fit signe à Eadulf de le suivre à pas feutrés. Ils longèrent la courbe du sentier, qui s'élargissait en une clairière où se trouvaient les vestiges d'un enclos circulaire en pierres sèches. Les murets croulants disparaissaient presque sous la mousse et les herbes folles. Sur un des côtés, une cabane abritait sans doute jadis les bouviers.

Gormán agita la main derrière son dos pour ordonner à Eadulf de demeurer en retrait.

Deux hommes se tenaient dans l'enclos. L'un, l'épée au poing, concentrait son regard à ses pieds, hors du champ de vision d'Eadulf. L'autre buvait à même une cruche en terre cuite. Il n'y avait aucune trace d'Egric. Près de la cabane, trois chevaux étaient attachés. Des volutes de fumée montaient d'un feu de camp.

Gormán jeta un coup d'œil vers la ligne d'arbres qui épousait l'élévation d'une petite éminence comme s'il pouvait distinguer Aidan. Il adressa à Eadulf un bref signe de tête, se campa solidement sur ses jambes et lança d'une voix forte :

— Jetez vos armes, vous êtes cernés !

L'homme à la cruche lâcha le récipient et hurla à son compagnon :

— Achève-le !

L'autre éleva son arme, mais, alors même qu'il la brandissait dans les airs, il poussa un cri et tomba en avant, une flèche fichée dans le dos.

Pendant que son comparse se retournait en tirant sa lame du fourreau, Gormán courut à toutes jambes vers le muret et bondit par-dessus – trop tard : déjà son adversaire enfonçait le fer dans un corps à demi allongé à terre, presque recouvert par le cadavre. Le meurtrier fit volte-face, mais Gormán, en une fente puissante, lui perça le torse sous la clavicule. Lorsqu’il ôta son épée, l’homme proféra un son inarticulé et s’écroula.

Eadulf poussa un cri de désarroi en reconnaissant la silhouette prostrée. Egric, adossé contre le mur, les poignets attachés à un anneau fixé dans la pierre, avait les vêtements, le visage et les bras couverts de sang, les doigts d’une main brisés. Il avait subi la torture. Eadulf s’agenouilla auprès de lui. Un regard lui suffit à évaluer son état. Il repoussa le corps du tortionnaire et, de son couteau, trancha les liens qui entravaient son frère. Le jeune homme s’affaissa contre lui avec un gémissement.

Eadulf le redressa doucement, étendit ses jambes devant lui, puis déboucha sa gourde et fit couler un filet d’eau contre les lèvres de son cadet. Egric ouvrit les yeux et tâcha de concentrer son regard.

— Eadulf ?

Sa voix était à peine audible.

— Oui, je suis là.

— Je regrette... tellement... que ça ait tourné ainsi.

— Reste immobile et tout ira bien.

— N’essaie pas de me mentir. Je sais, je vais bientôt partir. Le problème, c’est que... je ne partage pas tes convictions. Il faut... il faut que je te dise...

Il se mit à tousser et cracha du sang.

— Que tu n’as jamais eu la foi ? acheva Eadulf avec tendresse. Aucune importance.

— Pas moyen de te duper... même quand on était jeunes, plaisanta le moribond. J’ai vécu parmi les Cruthin... combattu dans l’armée d’Oswy. Après la retraite... je suis allé à Cantorbéry. Qu’avais-je à perdre ? J’ai rencontré le vieux Victricius... Quelle canaille ! Nous faisions bien la paire...

Une autre quinte de toux fit couler un ruisseau de sang à la commissure de sa bouche.

— Je vais... te quitter.

Eadulf se força à sourire.

— Alors qu'on vient à peine de se retrouver ? Pas question ! Que voulaient ces hommes qui t'ont torturé ?

— Que je dise où... où tout est caché. Mais je ne sais pas...

— Qu'est-ce qui est caché ?

Egric poussa une plainte. Eadulf porta la gourde à ses lèvres et l'aida à boire. Peu importait, désormais, que ce fût mauvais pour lui.

— Leur chef... Maon. Les mêmes qui nous ont attaqués sur le fleuve. Maon...

— Que voulait-il ?

Le visage d'Egric se crispa.

— Qui... qui est frère Docgan ? Demande les *custodes*... Demande... à Bosa ! Plus le temps...

Ses traits se tordirent, déformés par la douleur.

— Nous le découvrirons, n'aie pas peur, promet Eadulf.

Egric secoua la tête.

— Pas peur... Je les entends venir. Bientôt, je m'en irai pour Gladsheim. Il existe, pas vrai ? demanda-t-il, saisi d'une subite inquiétude. Pas vrai, grand frère ?

Eadulf sentit sa gorge se nouer. Gladsheim, le château du dieu Woden dans l'Asgard... Les souvenirs de sa jeunesse assaillirent sa mémoire. Devait-il renier sa foi ? Les yeux de son cadet se voilaient. Ce ne serait plus très long.

— Il existe pour les cœurs sincères. Hâte-toi vers Asgard, petit frère. Woden t'attend, là-bas, dans son château.

Un sourire de contentement s'épanouit lentement sur les lèvres d'Egric et il ferma les paupières. Il les rouvrit soudain, éperdu, lançant des regards fébriles de tous côtés.

— Je dois partir une arme à la main ! Sans cela, je n'entrerai pas !

Mû par une force incroyable, il se mit à tâtonner autour de lui.

Eadulf se tourna prestement vers Gormán.

— Votre épée !

Sans poser de question, le jeune guerrier la lui tendit en lui présentant la garde. Eadulf saisit la main valide de son frère et lui referma les doigts sur le pommeau.

— Là, chuchota-t-il. L'épée, ton épée... tu l'as à la main.

Egric referma les yeux, un sourire flottant à nouveau sur ses lèvres.

— Merci, Eadulf, dit-il en un souffle. Nous nous reverrons un jour, dans la grande cité d'Aesir. D'ici là, vis longtemps, et vis bien.

Une détermination étonnante l'animait. Lentement, il pointa l'arme vers le ciel, puis cria de toutes ses forces :

— Woden !

Lécho de son appel se réverbérait encore à travers la forêt quand il retomba, le regard fixe.

Eadulf ne parvenait plus à refouler ses larmes.

— Adieu, petit frère. Puisse Woden t'accueillir à Gladsheim, et que Dieu me pardonne de t'avoir aidé dans ce voyage plutôt que vers le Ciel des chrétiens.

Il se rendit compte que Gormán attendait près de lui. Il dégagea l'épée de la paume inerte et, sans chercher à s'essuyer les yeux, la rendit au commandant, la garde en avant.

— C'est ainsi que meurent les guerriers de mon peuple.

Gormán ne dit mot et le laissa, agenouillé, faire à son frère des adieux silencieux.

Enfin, Eadulf se leva. Ses compagnons avaient fouillé le campement et placé les corps côte à côte.

— Je ne les connais pas, dit-il.

Gormán et Aidan secouèrent la tête en réponse à sa question muette.

— Mon frère a mentionné le nom de l'un d'eux, Maon.

Il fronça les sourcils : où avait-il entendu ce prénom auparavant ? N'était-ce pas celui de l'amie souffrante à qui Beccan avait apporté des remèdes ? Non, impossible.

— Je croyais que c'était un prénom de femme, pourtant mon frère a dit que le chef de ces bandits s'appelait Maon.

— Ce nom peut être aussi bien masculin que féminin, ami Eadulf. Il signifie « Le » ou « La Taciturne » et désignait une divinité païenne. Lady Fidelma vous le confirmera : la fille de son maître, le brehon Morann, s'appelait ainsi.

Eadulf regarda le ciel.

— Pourrons-nous arriver à Cashel avant la nuit ? C'est important.

— Elle tombe tôt en cette période de l'année. Néanmoins, nous traverserons à Finnian's Height, où les moines de l'abbaye ont bâti un nouveau pont sur la Siúr. Une bonne route part de là-bas, comme vous le savez. La dernière partie du voyage sera sûre, même s'il fait noir.

— L'abbaye de Finnian est donc proche ? demanda Eadulf, surpris. Il est vrai que je connais bien cette route.

— Que désirez-vous faire ?

— Nous allons laisser ces deux-là dans la cabane. Emmenons leurs montures à l'abbaye, nous dirons aux frères qu'elles sont à eux pourvu qu'ils viennent chercher les corps pour les inhumer. Nous n'avons pas le temps de nous en charger. Quant à la dépouille de mon frère, je l'emporte à Cashel.

Gormán et Aidan échangèrent un coup d'œil sans mot dire. Le premier prit une couverture et enveloppa avec délicatesse le corps d'Egric. Comme s'il était aussi léger qu'une plume, il le souleva et le déposa sur le dos du cheval avant de le fixer solidement. Pendant ce temps, Aidan avait ramassé du petit bois et des branchages pour en recouvrir les cadavres.

— Il n'y avait absolument rien sur eux qui permette de les identifier ? s'enquit Eadulf.

— Non, répondit Gormán. Ils appartenaient peut-être à la bande de Rudgal. Cummasach avait bien dit que deux des leurs s'étaient échappés.

Eadulf l'avait oublié. Il répondit avec lassitude :

— Retournons à Cashel.

Sur ce, ils enfourchèrent leurs montures. Gormán menait le cheval chargé de leur défunt, Eadulf le suivait et Aidan formait l'arrière-garde, les brides des deux chevaux sans cavalier à la main. Excepté durant leur brève halte à l'abbaye de Finnian's Height, le trajet s'accomplit dans un silence de mort.

CHAPITRE XX

Eadulf regardait tristement par la fenêtre. En bas, un groupe de guerriers conduit par Enda entraît dans la cour. Depuis les récents événements, Colgú avait accru le nombre de patrouilles autour de Cashel.

— Il paraît que le conseil des brehons a pris une décision, dit-il, se tournant vers Fidelma, assise au coin du feu.

— Je plains le pauvre Aillín. Il part demain, mais pas de son plein gré. Il aurait mieux valu qu'il quitte de lui-même ses fonctions. Quel pitoyable terme à une longue carrière !

— Connais-tu le nouveau chef brehon, Fithel ?

— Nos chemins ne se sont croisés qu'une seule fois, lors d'un rassemblement du conseil. Il est du Corco Mruad, au nord-ouest du royaume où je n'ai pas eu l'occasion d'aller. En dépit de son extrême jeunesse, il est réputé pour la justesse de ses décisions. On m'a dit qu'il arrivera plus tard dans la journée.

Elle se leva et se mit à faire les cent pas, plongée dans ses pensées. Enfin, elle le rejoignit près de la fenêtre.

— Tu es absolument sûr que ton frère a prononcé le mot *custodes* ? demanda-t-elle, non pour la première fois.

— Je t'ai répété ses paroles mot pour mot, répondit Eadulf avec patience. Pourquoi m'empêches-tu d'interroger frère Bosa ? Egric a pourtant suggéré qu'il connaît le fond de toute cette affaire !

— Il a aussi demandé qui est frère Docgan.

— Victricius et lui étaient censés le rencontrer à Cluain Meala. Nous savons désormais que cet individu n'existe pas.

— C'est un nom saxon, d'après ce que tu m'as dit, et cela signifie « petit chien ».

— À quoi cela nous avance-t-il d'en connaître le sens ?

Fidelma reprit ses allées et venues.

— Encore un peu et tu vas creuser un sillon ! s'exaspéra son époux. Écoute, mon frère a dénoncé Bosa en exhalant son dernier souffle. Cessons ces tergiversations et affrontons-le sans attendre !

Fidelma se tourna vers lui, le front orageux. Puis ses traits s'adoucirent et elle posa la main sur le bras d'Eadulf.

— C'est difficile, je le comprends. Tu n'avais pas vu Egric depuis dix ans et, juste alors que tu croyais le retrouver, la mort te l'a arraché. Toutefois, tu ne dois pas te laisser aveugler par tes émotions.

— Il a dit...

— Oui, et cela confirme ma théorie. Je crois savoir qui est l'instigateur de tous ces meurtres et je cherche le moyen de le confondre.

— Peut-être que si tu partageais ta théorie avec moi, nous le trouverions, ce moyen, répliqua Eadulf d'un ton sec.

— Quand tu retraceras dans ton esprit le fil complet des événements, tu constateras que pour aucun de ces crimes il n'y a de témoin. Rien que le ou les assassins. Or, sans témoins, il est délicat de soutenir une accusation devant une cour de justice. Nous n'en avons pas un seul à présenter pour l'attaque contre Victricius maintenant qu'Egric n'est plus, ni pour les meurtres de frère Cerdic, de Rudgal, de sœur Dianaimh et de Beccan. Pas même pour l'attentat dont nous avons été victimes.

— Crois-tu vraiment que tout soit lié ?

— Quant à cela, aucun doute ! Ceux qui auraient pu apporter leur témoignage ont disparu l'un après l'autre. Malheureusement, Maon et son compagnon aussi sont morts. On n'y peut rien.

— C'est à ce Maon-là que Beccan prétendait apporter des potions dans la cabane ?

— Il n'avait pas la mémoire des noms. Rappelle-toi, mon frère le soupçonnait de les noter par excès de zèle. Beccan avait besoin d'inventer une amie souffrante pour couvrir ses rendez-vous avec Maon. Comme ce prénom pouvait aussi bien passer pour celui d'une femme, il a décidé de le conserver par facilité.

— C'est une déduction circonstancielle, objecta Eadulf.

— L'affaire ne repose sur rien d'autre que des circonstances. Ce que nous qualifions de « preuves indirectes d'après la loi ». Mais bien que notre droit tienne compte d'un motif de suspicion, on ne peut porter

d'accusation sans ce qu'on appelle *arrae cuir*, un certain nombre de personnes de bonne réputation dont le témoignage est, au moins en partie, apte à confondre un coupable. Même alors, la procédure est invalidée pour peu que l'accusé fournisse une raison innocente qui explique les faits.

— Tu sais qui est au cœur de ces mystères, mais tu ne peux l'accuser faute de preuve ?

— Voilà. Je ne dispose pas de preuve concluante à présenter au chef brehon Fithel.

— À certains égards, votre système juridique est excellent, Fidelma. À d'autres, je préfère celui de mon peuple. S'il existe un motif légitime de suspicion, c'est à l'accusé de démontrer son innocence.

— Concentrons-nous sur la loi telle qu'elle s'applique ici. Maon et son complice ont torturé Egric pour le forcer à révéler... quoi donc ? La cachette d'un objet précieux ? Nous savons tous deux de quoi il s'agit, et je pense que tu comprends maintenant comment il est tombé entre les mains de Victricius et de ton frère.

Eadulf acquiesça à contrecœur. Mais Fidelma sourit soudain.

— Je viens enfin d'avoir l'idée que je cherchais. J'ai même honte de ne pas y avoir pensé plus tôt. Allons chercher Gormán !

Intrigué, Eadulf se mit en quête avec elle du commandant de la garde.

Ils le trouvèrent au *Laochtech*, où il les accueillit avec un sourire contraint.

— J'espère que vous venez m'ordonner de libérer Deogaire, lady. Non seulement il faut le supporter, mais, maintenant, je dois aussi subir les reproches d'Aibell. J'ignorais qu'elle le connaissait.

— Aibell s'est présentée ici ? Je lui avais dit d'attendre qu'on l'autorise à le voir.

— Comme vous avez dû le remarquer, elle n'est pas précisément du genre soumise. Elle est venue plusieurs fois et m'a supplié de la laisser entrer. Je ne fais qu'exécuter vos ordres, pourtant, à sa façon de se conduire, on croirait que je suis un monstre.

— Je regrette que cela ait créé des dissensions entre vous, dit Fidelma, contrite. Malheureusement, il faudra garder notre prisonnier un jour de plus. En attendant, j'ai une mission à vous confier. Je veux que vous abordiez certaines personnes de telle sorte qu'elles croient que la rencontre est fortuite. Surtout, nulle ne doit se douter que vous avez

parlé aux autres.

— Une mission secrète ? s'enquit le jeune guerrier, les yeux brillants.

— Cela y ressemble, répondit-elle en souriant. Je veux que vous répandiez une rumeur. À qui avez-vous parlé, depuis que vous êtes revenu avec Eadulf ?

— Nous avons rendu notre rapport au roi, en votre présence.

— À personne d'autre ?

— Non. J'ai été trop absorbé par mes obligations. Toutefois, le roi a pu informer des membres de son entourage de ce qui s'est passé, l'abbé Ségdae, par exemple.

— Certes. Dans toutes ces conversations, je voudrais que vous glissiez, sans avoir l'air d'y attacher d'importance, qu'Eadulf est revenu avec un coffret en cuir auquel Egric tenait comme à la prune de ses yeux. Il l'a porté tout droit chez frère Conchobhar pour le mettre en lieu sûr.

— Un coffret en cuir ? répéta Gormán, ébahi, en passant ses doigts dans ses cheveux.

— Toute la ruse consiste à donner l'impression à votre interlocuteur que vous n'avez fait cette confidence qu'à lui.

— À vos ordres, lady ! dit-il avec un léger sourire. Je veillerai à ce que le message soit transmis, comme seul un guerrier sait le faire même s'il ne comprend pas. Alors, qui sont les gens à qui vous voulez donner cette information ?

Frère Eadulf changea de position sur le sol froid de l'officine, n'aspirant qu'à se lever pour dégourdir ses membres ankylosés. Fidelma était assise comme lui de l'autre côté de la salle. Frère Conchobhar s'était-il endormi, dans la petite arrière-salle ? Gormán, lui, était tapi dans l'ombre de l'entrée latérale de la chapelle, qui donnait sur une courette entre les deux édifices. De là, il surveillait la porte de l'apothicaire. Par cette nuit sans lune, on ne pouvait estimer le passage des heures, cependant Eadulf était sûr qu'il était plus de minuit. Il doutait que la ruse de Fidelma porte ses fruits.

Il commençait à somnoler, recru de fatigue, quand un bruit lui fit recouvrer toute sa lucidité. Cela venait du dehors, de l'autre côté du carreau ! Il se colla contre un renforcement, entendit le tintement du verre brisé, un grincement, puis sentit l'air froid de la nuit alors que la

fenêtre s'ouvrait. Une respiration lourde, un grognement assourdi... l'intrus se hissait à travers l'ouverture juste assez large pour le laisser passer.

La silhouette se redressa et attendit de s'habituer à l'obscurité. Alors retentit, haute et claire, la voix de Fidelma :

— J'espérais que vous seriez le premier, frère Bosa.

L'homme fit volte-face en étouffant un cri.

— N'opposez pas de résistance, ordonna-t-elle d'un ton uni avant d'appeler frère Conchobhar.

La porte adjacente s'ouvrit et le vieillard chuchota :

— Nous le tenons ?

— Oui, voici notre premier visiteur. Frère Bosa, allez rejoindre frère Conchobhar et patientez tranquillement à ses côtés. Pour votre gouverne, sachez qu'il est muni d'un *altan* – dans votre langue, un scalpel. Son tranchant peut se révéler des plus déplaisants, c'est pourquoi je vous encourage à vous tenir coi.

Eadulf avait esquissé un geste hors de sa cachette, mais elle le pria de rester où il était. Les instants s'égrenèrent à nouveau. Il se sentait pris de fourmillements quand il perçut un nouveau bruit. Fidelma avait insisté pour que la porte de l'officine fût fermée à clé afin de ne pas éveiller la méfiance de l'ennemi, or un raclement métallique venait de se faire entendre, suivi par un déclic. Nerveusement, Eadulf tenta de percer les ténèbres.

Malgré la profondeur de la nuit, il distingua une ombre plus foncée brièvement découpée sur l'ouverture de la porte, puis l'obscurité se reforma. Le silence amplifia le grattement de la pierre sur le métal tandis que le nouveau venu s'efforçait d'allumer une lampe. La flamme prit et inonda la salle de sa clarté.

Eadulf entendit Fidelma se lever et en fit autant, découvrant avec stupeur les traits de l'intrus – la dernière personne à laquelle il se serait attendu.

L'homme lâcha la lampe, qui s'éteignit en se brisant, mais la porte s'ouvrit cette fois sur une haute silhouette, et la voix ferme de Gormán résonna.

— Vous êtes pris. Rendez-vous !

La salle s'éclaira à nouveau comme frère Conchobhar entraînait, sa lanterne dans une main, son scalpel dans l'autre. L'intrus parut soupeser ses chances, puis poussa un profond soupir et se résigna.

En milieu de matinée, sur le conseil de Fidelma, le roi convoqua tous les principaux intéressés et siégea avec, à sa droite, son nouveau chef brehon. Fithel évoquait assez un elfe avec son visage fin, son corps fluet et ses cheveux roux frisés ; toutefois, ce que l'on remarquait en premier chez lui, c'était ses yeux. Clairs comme la glace, ils fixaient sans ciller et semblaient pénétrer jusqu'à l'âme.

Devant eux, du côté droit de la chambre, étaient assis Fidelma et Eadulf ; derrière ceux-ci, l'abbé Ségdæ, l'abbesse Líocho, frère Madagan et frère Conchobhar. À gauche, le vénérable Verax, l'évêque Arwald et frère Bosa.

On avait tiré Deogaire de sa prison et fait monter Muiredach, le guerrier du Clan Baiscne, de l'auberge de Rumann. Ils étaient installés tout au fond, face au roi et au brehon. Les meilleurs guerriers de la garde d'élite, Gormán, Enda, Aidan et Luan, étaient postés à des points stratégiques.

Latmosphère était lourde de tension contenue.

S'étant assuré que chacun était placé selon les recommandations de Fidelma, Colgú prit la parole.

— La coutume voudrait que mon intendant ouvre la séance, mais, puisqu'il n'est plus de ce monde, je m'en chargerai moi-même. Je serai assisté par mon nouveau chef brehon, qui sera seul juge en cette affaire. Le latin étant communément parlé par tous les participants, excepté certains de mes gardes, la procédure se fera dans cette langue sauf en cas de difficulté de compréhension. Cela convient-il à tout le monde ?

Tous manifestèrent leur accord. Colgú céda alors la parole à Fithel, qui s'éclaircit la gorge et demanda si le *dálaigh* était prêt.

Fidelma se leva, salua son frère et le chef brehon d'une brève inclinaison de la tête, puis s'avança au centre de la chambre.

— J'ai souvent dû traiter des cas difficiles au cours de ma carrière. Pour un avocat auprès des cours de justice de ce royaume, rien n'est plus contrariant que l'absence de témoin dans une affaire de meurtre, qui oblige à baser les déductions sur des conjectures. Tel était le problème auquel je me suis trouvée confrontée en l'occurrence. Personne ne semblant disposé à dire la vérité, je me voyais réduite à broser un tableau à partir d'éléments disparates. Cela m'a amenée à concevoir une ruse pour provoquer les aveux de celui sur lequel pesaient mes soupçons.

« Je requiers que, une fois mes arguments présentés, ce subterfuge soit considéré comme un moyen légal d'obtenir une *coibsen*a ou confession, le suspect s'étant ainsi déclaré *bibamnacht*, coupable des crimes.

Elle marqua une pause. Le brehon Fithel hocha la tête pour montrer qu'il ne s'opposait pas à sa requête préliminaire.

— Dès lors, employons-nous donc à reconstituer cette malheureuse histoire.

Brusquement, elle se tourna vers le vénérable Verax.

— Relatez-nous comment s'est opéré le vol des articles que vous avait confiés votre frère Vitalien, évêque de Rome, pour que vous les remettiez à l'archevêque Théodore de Cantorbéry.

Le prélat sursauta, interloqué par cette question directe, et chercha le regard de frère Bosa, qui haussa les épaules d'un air fataliste. Il répondit à Fidelma, les yeux plissés :

— Soit vous possédez un exceptionnel pouvoir de déduction, Fidelma de Cashel, soit vous avez bien deviné.

Elle secoua la tête avec un sourire attristé.

— S'il est une chose qu'aurait pu vous apprendre à mon sujet le *nomenclator* du palais du Latran, Gelasius, que je suis fier d'appeler mon ami, c'est que je ne « devine » jamais.

Le vénérable Verax se décida.

— En effet, j'ai quitté Rome investi d'une mission par le Saint-Père : je devais remettre des objets du culte à Théodore de Cantorbéry – à lui et à nul autre.

— Vous étiez à peine arrivé à Cantorbéry que le vol a eu lieu. J'aimerais en connaître les circonstances exactes.

— Je transportais ces pieux objets dans une cassette que nous ne perdions jamais de vue, moi et mon serviteur personnel.

— Sauf au moment où ils ont été dérobés, souligna-t-elle, un peu narquoise.

— Je les croyais en sûreté dans ma résidence pendant mes entretiens avec l'archevêque Théodore. Une nuit, j'ai regagné tardivement ma chambre pour découvrir que mon serviteur avait été assommé, la cassette forcée et vidée de son contenu. Une enquête fut diligentée. L'évêque Arwald, qui servait l'archevêque Théodore à la tête des *custodes*, fit serment de retrouver le ou les voleurs.

Fidelma s'adressa à Arwald :

— L'archevêque avait pris pour modèle le palais du Latran et organisé un groupe, la *custodia*, qui veillait à la sécurité de l'Église à Cantorbéry. C'est bien cela ?

— Oui.

— Et vous étiez à sa tête ?

— Oui.

— Frère Bosa et frère Cerdic en faisaient-ils partie ?

— Oui.

— Donc, vous avez entrepris d'arrêter le ou les auteurs de ce larcin. Quand avez-vous su qu'un brigand, qui se faisait passer pour un vénérable moine du nom de Victricius, était le responsable ?

— Peu de temps après. Les voleurs n'ont pas le sens de l'honneur, et Victricius était connu. On l'a aperçu à la résidence de l'archevêque alors qu'il sortait des quartiers des hôtes de marque. Plus tard, on l'a remarqué dans diverses tavernes en compagnie d'un jeune guerrier. Nous nous sommes rendu compte par la suite, après certains recoupements, que frère Cerdic et frère Bosa avaient vu ce comparse, qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à frère Eadulf. D'autres gibiers de potence ne tardèrent pas à les trahir et à révéler leur cachette. Un de nos *custodes* s'y rendit, mais tous deux avaient déjà filé, laissant derrière eux, disons, des documents sans importance qui confirmèrent leur culpabilité.

— Est-ce frère Cerdic qui fut chargé de les débusquer dans leur tanière ?

L'évêque Arwald, un peu décontenancé, hocha la tête.

— Il venait de rejoindre notre *custodia* et montrait un enthousiasme impressionnant.

— Ce fut donc lui qui vous rapporta qu'ils avaient fui ?

— Oui. Querelles de brigands profitent aux honnêtes gens. La vérité finit toujours par éclater. Plus tard, en interrogeant le tenancier de l'auberge où ils avaient passé la nuit, j'appris qu'ils se dirigeaient vers la côte septentrionale de Cantorbéry. Des cavaliers lancés à leur poursuite découvrirent qu'ils avaient embarqué sur un navire marchand en partance pour ce royaume. Nous savions qu'ils y trouveraient à coup sûr des acquéreurs pour ce qu'ils nous avaient volé.

— D'où en tiriez-vous la certitude ?

Le vénérable Verax répondit à sa place :

— Je savais par mon frère et par nos archives qu'Ard Macha avait

sollicité la primatie sur toutes vos Églises. Il ne faisait aucun doute que les objets en question éveilleraient de l'intérêt.

— Va-t-on nous apprendre ce que sont ces fameux objets ? interrogea le chef brehon.

— Nous y viendrons dans un moment, affirma Fidelma, qui reporta son attention sur le vénérable Verax. Ainsi, vous avez décidé de poursuivre les voleurs jusqu'ici ?

— Nous n'avions pas d'autre choix.

— Pourquoi n'avez-vous pas suivi la même route maritime ?

— Le temps était à l'orage. Nous risquions de ne pas trouver de bateau avant plusieurs jours. Sur le conseil de frère Bosa, qui était venu ici auparavant, nous avons résolu de rejoindre à cheval un port situé dans le royaume des Saxons de l'Ouest, d'où nous embarquerions. Notre frère avait étudié à Durrow et connaissait bien la route. Il lui semblait même que nous arriverions avant le navire marchand, qu'attendait une longue traversée.

— Une question ! interrompit Eadulf qui, ayant reçu l'autorisation de Fithel, demanda : En quoi la présence éminente du vénérable Verax était-elle nécessaire ?

— J'avais été chargé d'une mission par le Saint-Père, il m'incombait de veiller à son exécution. En outre, j'étais le seul à connaître ces objets et à pouvoir les identifier.

— À part les voleurs, nuança Eadulf.

Le brehon Fithel se pencha en avant et déclara :

— À ce stade, je me vois dans l'obligation d'insister : qu'on nous dise avec exactitude ce qu'étaient ces objets du culte.

— Des emblèmes d'une extrême valeur aux yeux de certains qui, dans cette contrée, voulaient se prévaloir de l'approbation de Rome, éluda le vénérable Verax.

— Certains ? reprit Fidelma avec une pointe d'ironie. Puisqu'il faut parler avec exactitude, il s'agit de gens d'Église qui désiraient incarner l'autorité suprême sur l'ensemble de nos royaumes. Voilà pourquoi, bien entendu, vous teniez tant à découvrir qui, parmi nos abbés et nos évêques, pouvait revendiquer la primatie. L'intention de Victricius était de vendre les emblèmes au plus offrant, car ils conféraient l'autorité de l'évêque de Rome à quiconque les possédait.

L'abbé Séгда intervint, la mine sévère.

— Pourtant, ces voleurs devaient se douter que la transaction serait

non seulement illégale, mais invalide.

— Certes, puisque les emblèmes étaient destinés à un autre, approuva Fidelma.

Le vénérable Verax eut un sourire crispé.

— Malheureusement, sur le parchemin portant le propre sceau du Saint-Père, la mention du nom du bénéficiaire, ainsi que celle du siège et centre de juridiction épiscopal, devait être complétée plus tard par un scribe.

— Ne devait-il pas être remis à l'archevêque Théodore de Cantorbéry ? objecta Eadulf.

— Théodore était déjà archevêque et n'avait pas besoin d'une telle investiture. Cependant, il avait peine à contrôler les royaumes des Angles et des Saxons. Il avait envoyé un émissaire à Rome, requérant la permission d'élever un évêque du nom de Wilfrid au rang d'archevêque de Northumbrie, avec sa cathédrale dans la cité d'York. Ce Wilfrid deviendrait donc le second chef des évêques au pays des Angles et des Saxons. Cependant, Théodore voulait disposer de ce document sans que Wilfrid fût nommé, le temps d'aplanir certains désaccords. Ma tâche consistait à apporter à Cantorbéry le *pallium* et le pouvoir portant le sceau du Saint-Père.

— En d'autres termes, résuma Eadulf, n'importe qui pouvait acheter ce parchemin et y inscrire son propre nom ? Rome aurait beau nier, la revendication serait suffisamment crédible pour causer un schisme pendant des générations.

— Exactement.

— Pour ma part, assura l'abbé Ségdae, je n'aurais jamais voulu de ces insignes dénués de valeur.

— D'autres n'auraient pas eu de tels scrupules, remarqua Fidelma. Au Grand Débat de Streonshalh et au concile d'Autun, j'ai vu des évêques et des abbés pas moins assoiffés de pouvoir que des princes temporels. Maints d'entre eux auraient été prêts à payer le prix de l'honneur d'un roi pour posséder de tels objets. Par bonheur, ceux-ci ont en partie été détruits.

Le vénérable Verax se pencha avidement en avant.

— Détruits ? En êtes-vous sûre ?

— Pour finir, dit-elle, ignorant cette intervention, vous avez accosté au royaume de Laigin, prétendant que vous veniez en délégation afin de consulter les chefs de nos Églises. Vous interrogiez également les

marchands et les voyageurs pour savoir si vos voleurs étaient arrivés ici. En fait, ils avaient débarqué plus au sud, à Láirge, dans le royaume de Muman, puis payé leur passage sur un bateau du fleuve qui devait les amener ici, à Cashel.

— Vous disiez que l'un des voleurs se faisait appeler Victricius ? interrompit le brehon Fithel.

— Plus exactement le « vénérable Victricius de Palestrina ». Il avait déjà été condamné pour vol et châtié par le fouet à Cantorbéry.

— Son compagnon était mon propre frère, ajouta Eadulf avec raideur. Mon frère cadet, qui, par un étrange caprice du hasard, fut conduit à Cashel après avoir survécu à l'attaque. Il continua à prétendre qu'il était moine et qu'il accompagnait le vénérable Victricius dans une mission pour la foi.

— Ainsi, Victricius et Egric s'emparèrent des emblèmes à Cantorbéry et les apportèrent à Láirge, conclut Colgú.

— Précisément, confirma sa sœur. Ensuite, le sort de ces objets demeura un mystère.

Elle était le point de mire de tous les regards. Sur son invitation, Eadulf présenta à l'assistance un paquet enveloppé d'une étoffe, qu'ils avaient apporté dans la chambre du conseil.

— Hélas, quand les voleurs arrivèrent au port, ils rencontrèrent celui qui allait mettre en branle un cycle fatal. Jusqu'à ce que nous entendions sa confession finale, nous ne pouvons que conjecturer les détails. Il rencontra Victricius et Egric à Láirge. Il apprit ce qu'ils avaient à vendre, en mesura l'immense valeur et songea que, par ce biais, il obtiendrait prestige et pouvoir. Le hic était que, personnellement, il n'avait pas les moyens de les acquérir.

« Il recommanda donc aux deux compères de remonter la Siúr en direction de Cluain Meala, le Champ de miel, où quelqu'un entrerait en relation avec eux. Bien entendu, il comptait faire en sorte qu'ils n'arrivent jamais à destination. Il s'arrangea avec une bande de réprouvés, menée par Rudgal, pour leur tendre un guet-apens. Les Déisi pourraient rafler tout ce qu'ils trouveraient à condition de lui rapporter certains objets. Nous savons que Rudgal et ses compagnons tuèrent Victricius et les deux marins, et laissèrent Egric pour mort.

— Mais vous disiez que certains emblèmes seulement avaient été détruits, la pressa le vénérable Verax avec anxiété.

Fidelma fit signe à Eadulf, qui déroula l'étoffe posée devant lui et en

sortit la bandelette de laine d'agneau brodée que frère Conchobhar avait trouvée autour de la taille de Rudgal. Le vénérable Verax se leva et la lui prit des mains, tremblant d'émotion.

— Le *pallium* ! Celui-là même que le Saint-Père a béni !

— Hélas, Rudgal et ses hommes n'attachaient pas une importance excessive à la vie humaine ou à des écrits. Rudgal préserva le *pallium*, mais ses compagnons saccagèrent les documents, y compris celui portant le sceau de l'évêque de Rome. Ils firent main basse sur tout ce qui leur parut avoir du prix et mirent le feu au reste.

— Comment être sûr que le document portant le sceau du Saint-Père fut détruit ? s'enquit le vénérable Verax.

Des plis de sa robe, Eadulf sortit le petit fragment de plomb semblable à une pièce.

— Par chance, j'en avais vu de semblables durant mon séjour à Rome. Voici le sceau de plomb où figurent les lettres VI.T.A., à côté d'un symbole. Quand nos guerriers sont arrivés sur le lieu de l'attaque, l'un d'eux l'a remarqué par terre, au milieu des cendres. Il l'a pris pour un bout de métal sans valeur et a eu l'idée de s'en servir pour lester son fil de pêche. C'est le seul autre emblème qui ait subsisté.

Il le déposa dans la main tendue du vénérable Verax, qui poussa un profond soupir.

— C'est bien la *bullae* du Saint-Père, le sceau attaché à tous les documents officiels signés de sa main.

Le brehon Fithel demanda à voir l'objet, qu'il retourna entre ses doigts.

— Curieux, vraiment. Je me serais attendu à ce qu'un sceau d'une telle valeur soit fait dans un métal précieux. Comment l'avez-vous appelé ? Une bulle ?

— Le mot *bullae* signifie « sceau », expliqua le prélat en le lui reprenant des mains. Ainsi, c'est tout ce qui subsiste ? demanda-t-il à Fidelma. Il ne reste aucun document ?

— Aucun.

L'évêque Arwald laissa paraître toute l'étendue de sa déception.

— Il semble que nous ayons accompli ce voyage en vain.

— En vain ? le reprit Fidelma. Un voyage est-il jamais accompli pour rien ? J'espère que non. Vous avez le *pallium*. Vous avez la *bullae*. Et peut-être avez-vous appris quelque chose, vous et votre délégation, au sujet de nos royaumes.

Elle fixa le vénérable Verax droit dans les yeux et ajouta, impassible :

— Vous pourrez informer votre peuple que Strabon se trompait quand il nous accusait de cannibalisme à la face du monde. Rien que pour cette raison, à coup sûr, ce voyage ne fut pas accompli en pure perte.

— Je voulais dire que notre crainte que ces emblèmes tombent entre de mauvaises mains n'était pas justifiée, se défendit l'évêque Arwald.

— Au contraire ! répliqua Fidelma. Huit personnes en sont mortes. Un jeune guerrier restera toute sa vie infirme et, si nous n'avions eu de la chance, Eadulf et moi aurions été blessés, voire tués.

— Quelles huit personnes ? interrogea le vénérable Verax.

— Victricius et Egric, deux marins, frère Cerdic, Rudgal, sœur Dianaimh, Beccan... sans compter les brigands dont Rudgal était le chef.

— Vous affirmez que toutes ces morts découlent du même événement – le vol des objets précieux à Cantorbéry ? demanda le chef brehon.

— Je l'affirme.

— *Post hoc, ergo propter hoc*, commenta l'évêque, sarcastique. À la suite de cela, donc à cause de cela. Ces événements s'étant succédé après le vol, vous prétendez qu'il en est nécessairement la cause. Ma foi, la corrélation n'implique pas la causalité.

— J'ai déjà expliqué que les brigands sont venus dans ce royaume, au port de Láirge, où ils ont rencontré un individu prêt à tout pour s'approprier leur butin. Dès cet instant, leur destin fut scellé, car cette action entraîna une série de conséquences.

— Et cet individu ? interrogea Fithel. Allez-vous nous révéler qui il est ?

— Bien sûr. Certains, ici, connaissent déjà son identité. Toutefois, permettez-moi de vous guider à travers le méandre de fausses pistes qui se présentait à moi, afin que vous en compreniez la logique. Lorsque l'attaque fut signalée au brehon de Cluan Meala, Cummasach, prince des Déisi, entreprit de châtier les jeunes dévoyés. Ils résistèrent et, pour le plus grand nombre, périrent en combattant. Trois firent exception. Deux s'échappèrent : Maon et son compagnon, morts à présent. Leur chef, Rudgal, fut emmené captif. Néanmoins, connaissant la valeur de

la bandelette de laine, il avait eu le temps de l'enrouler autour de sa taille et comptait l'échanger contre sa liberté.

« Cela, l'instigateur de ce complot meurtrier ne pouvait le permettre. Il tenta, par un grossier stratagème, de faire passer la mort de Rudgal pour un suicide, sans se douter que le jeune homme conservait le *pallium* sur lui. On le découvrit lorsque le défunt fut préparé pour l'inhumation et, depuis, il est resté caché dans l'officine de frère Conchobhar.

— Mais qu'en est-il des autres décès ? voulut savoir le brehon. Prétendez-vous qu'une seule et unique personne en fut responsable ? Certains ont eu lieu, semble-t-il, pendant que Deogaire était emprisonné. S'il n'est pour rien dans la tentative d'attentat contre votre époux et vous, qui l'a commise ?

— Deogaire est innocent. J'ai dû le tenir enfermé pour endormir la méfiance du meurtrier, dont il fallait le protéger. Car ce criminel n'éprouve aucun scrupule à sacrifier des innocents.

Frère Conchobhar se pencha vers son neveu, les traits radieux, et lui tapa sur l'épaule pour le féliciter.

— Cela signifie que le coupable était Beccan, conclut Colgú. Mais comment... ? Lui aussi fut assassiné, de même que sœur Dianaimh.

— Comme le dit si bien un de nos dictons, brun, noir ou blanc, c'est toujours son propre agneau que reconnaît la brebis, déclara Fidelma.

— Où voulez-vous en venir ? l'interrogea Fithel, qui n'était pas le seul à se sentir intrigué.

— Tout le monde se souvient, je pense, que Beccan était un membre des Déisi – un peuple vivant au sud de la Siúr, précisa-t-elle au profit du vénérable Verax et de ses compagnons. En débitant son tissu de mensonges à propos d'une amie souffrante nommée Maon, il a laissé échapper que sa ville natale était située près de la chapelle du bienheureux Miodán. Or, le prince Cummasach nous a informés que Rudgal et sa bande avaient été surpris là-bas. Ils étaient originaire du même lieu.

— Voulez-vous suggérer que Beccan était leur complice ? demanda le brehon.

— Oui, forcé par les siens. On s'est servi de lui pour m'égarer sur une fausse piste quand on a cru, à tort, que j'approchais de la vérité. Hélas, il n'en était rien, sans quoi...

— Comment a-t-on pu l'y forcer ? voulut savoir Colgú.

— Nous découvrirons bientôt qu'il était apparenté à celui qui fomenta cette conspiration meurtrière, ainsi qu'à Rudgal.

Le brehon Fithel fronça les sourcils.

— En quoi consistait la fausse piste dont vous parliez ?

— Beccan fut chargé d'orienter les soupçons vers Deogaire. Malheureusement, l'excès de franchise est souvent nuisible. Deogaire n'adhérait pas à notre foi et ne s'en cachait pas ; aveuglés par nos préjugés, nous étions prêts à croire le pire à son sujet. Donc, si l'on s'arrangeait pour qu'il paraisse coupable d'un quelconque forfait, on détournerait notre attention du véritable coupable. Il s'agissait d'une machination aux rouages compliqués.

« Quelqu'un savait que Deogaire s'était disputé avec son oncle. Il donna à Beccan des instructions précises, auxquelles ce dernier se conforma : il suggéra à Deogaire de dormir dans les quartiers des hôtes. L'idée de proposer cela en échange de remèdes avait pour but premier d'endormir la méfiance de Deogaire, qui aurait pu s'étonner de cette subite bienveillance à son égard. En second lieu, cela fournissait à Beccan un prétexte pour quitter le château cette nuit-là. Voyez-vous, il devait avertir Maon et son compagnon qu'Egric avait survécu à leur attaque et qu'il était parti pour Eatharlach avec Dego. Le meurtrier avait conclu – à tort – qu'Egric avait conservé le *pallium* et la *bullae*, et les avait cachés. Il fallait ordonner à Maon de le rattraper, ce dont l'assassin ne pouvait se charger car une absence prolongée aurait suscité la curiosité.

« Tout se passa comme prévu. L'instigateur fit basculer une statue sur notre passage, sans intention de nous donner la mort mais comme une simple manœuvre de diversion. Nous étions censés découvrir Deogaire dans une des chambres et sauter à la conclusion qu'il était le coupable. Avec le recul, la ruse était grossière car, dès que Beccan reparaîtrait, les deux versions seraient contradictoires. Le meurtrier pensait-il que nous croirions Beccan sur parole, sans chercher plus loin, sans vérifier l'existence de la dénommée Maon ? Ou avait-il envisagé que nous rejeterions le blâme sur Beccan ? Je l'avoue, admit-elle en soupirant, c'est ce que j'ai fait, au début, en découvrant que n'importe qui pouvait entrer et sortir par l'échafaudage à l'insu des sentinelles.

— C'est la mort de Beccan qui t'a amenée à changer d'avis ? s'enquit Colgú.

— Oui. Ce meurtre fut, de la part du criminel, une erreur

magistrale. Il craignait que Beccan ne révèle tout s'il subissait un interrogatoire.

— Comment avez-vous élaboré votre raisonnement ? demanda le brehon Fithel.

— Faute de témoins, j'étais contrainte de me concentrer sur les faits, ou ce que j'en connaissais. C'est en procédant par élimination que j'ai rétréci le champ des suspects. Un seul individu passait dans les parages chaque fois qu'un meurtre avait été commis ; ce même individu avait un lien avec le village de Miodán et se trouvait dans le port de Láirge quand Victricius et Egric avaient accosté.

Elle marqua un temps d'arrêt. Toutes les personnes de l'assistance se penchaient en avant, retenant leur souffle. Dans l'exercice de sa fonction de *dálaigh*, Fidelma avait acquis l'art de ménager des pauses dramatiques devant une cour.

— J'ai donc résolu de tendre un piège pour forcer le coupable à se révéler et obtenir la *coibsená*, la confession. Certains, ici présents, apprirent qu'Egric avait bel et bien eu en sa possession un coffret auquel il tenait comme à la prune de ses yeux. La rumeur se répandit qu'Eadulf avait rapporté ce coffret à Cashel et l'avait confié à notre apothicaire. Nous espérions que le coupable s'introduirait dans l'officine et tenterait de le dérober.

Elle s'interrompit à nouveau et parcourut des yeux les visages pleins d'expectative.

— Notre piège opéra à merveille. La nuit dernière, deux personnes sont entrées par effraction chez frère Conchobhar.

CHAPITRE XXI

— Le premier qui entra, poursuivit Fidelma, fut frère Bosa.

Un brouhaha s'ensuivit. L'évêque Arwald se dressa, les traits déformés par la colère.

— Prétendez-vous que frère Bosa soit coupable de ces crimes ? Depuis cinq ans qu'il sert dans la *custodia* de Cantorbéry, je n'ai qu'à me louer de sa loyauté. D'ailleurs, il n'était même pas là quand...

— Asseyez-vous ! ordonna sèchement le brehon. Frère Bosa, êtes-vous entré par effraction dans l'officine de frère Conchobhar cette nuit ?

Le moine interpellé se leva.

— Je ne le nie pas.

— Dans quel dessein ?

— Récupérer les objets dont il a été question.

— Expliquez-nous mieux votre motivation, l'encouragea Fidelma tandis que des exclamations sonores fusaient de toutes parts.

— En tant que *custos* de Cantorbéry, j'avais pour devoir de les retrouver et de les remettre à leur légitime destinataire sitôt que j'ai appris où ils se trouvaient.

— Encore quelques questions, frère Bosa. L'évêque Arwald a indiqué que frère Cerdic était nouveau dans la *custodia*. Est-ce exact ?

— Oui.

— Confirmez-vous de même que frère Cerdic fut chargé d'arrêter Victricius et son complice dans leur repaire ?

— Il en fut ainsi.

— D'après son rapport, il était arrivé trop tard et ils s'étaient déjà enfuis ?

— Que voulez-vous insinuer ? intervint Arwald.

— Je n'insinue jamais, rectifia Fidelma d'un air grave. À présent, à

vous de me répondre : frère Cerdic avait-il demandé à vous accompagner dans cette mission ?

— Ce n'est pas sur lui que s'était porté mon choix initial, cependant il souhaitait ardemment faire partie de notre groupe.

— À votre arrivée à Laigin, vous avez appris que Victricius et Egric avaient touché terre à Láirge, puis qu'ils avaient remonté la Siúr en direction de Muman. Qui eut l'idée d'envoyer frère Cerdic nous avertir de votre venue ? Il ne parlait pas notre langue, à la différence de frère Bosa. À coup sûr, votre interprète aurait constitué un meilleur émissaire.

— Frère Cerdic tenait beaucoup à accomplir cette tâche.

Fidelma observa un bref silence.

— Il existe deux possibilités. Soit frère Cerdic avait partie liée avec les voleurs dès le début, soit, les ayant découverts à Cantorbéry, il a accepté de les laisser filer en échange d'une part de leurs profits.

Le vénérable Verax fut atterré.

— Comment le savez-vous ?

— Par déduction. Muiredach, l'un des guerriers qui vous ont escortés ici, a également accompagné frère Cerdic et frère Rónán à l'abbaye de Sléibhte où, par coïncidence ou à dessein, se trouvait sœur Dianaimh.

L'abbesse Líoich, qui jusque-là n'avait pas proféré un mot, laissa échapper un petit cri douloureux.

— Frère Cerdic s'était rendu là-bas parce qu'on nous avait dit que c'était une des abbayes les plus anciennes, expliqua l'évêque Arwald. Nous pensions qu'elle tenterait peut-être de revendiquer la primatie.

— Vous ignoriez que, pour des raisons politiques, l'abbé Aéd avait décidé de soutenir Ard Macha. Nous savons quant à nous que l'abbé est un descendant de l'ancienne lignée royale des Uí Bairrche, dont les membres détestent la famille de Fianamail. Aéd, en appuyant la primatie d'Ard Macha, se préservait contre toute ambition du roi de Laigin. Toutefois, c'était compter sans le destin.

Le brehon Fithel changea de position sur son siège.

— Le destin ? Expliquez-vous.

— Sœur Dianaimh avait vécu au royaume d'Oswy, à Lastingham, et parlait donc bien le langage de frère Cerdic. En fait, il réussit à s'entretenir avec elle seul à seul et proposa une transaction. Dianaimh était loyale envers l'abbé et lui rapporta ce que tramait Cerdic. J'avance

que Aéd décida d'offrir un présent à son nouveau protecteur. Il remit à sœur Dianaimh un sac de pièces afin d'acquérir les articles sacrés. Bien entendu, elle devrait trouver le moyen d'apporter cet argent à Cashel, où frère Cerdic comptait rejoindre Victricius et Egric.

— Sœur Dianaimh m'accompagnait en tant que *bann-mhaor*, protesta l'abbesse.

— Nous ne pouvions comprendre la raison pour laquelle frère Cerdic avait requis votre présence, rappela Fidelma. Vous n'étiez pas concernée par la venue de cette délégation. Mais frère Cerdic savait fort bien que vous ne voyageriez pas seule. Vous seriez accompagnée de votre jeune intendante. Ainsi, sœur Dianaimh et lui étaient assurés de sa présence, ici, avec l'argent, quand les objets seraient disponibles pour la vente.

— Donc, en réalité, frère Cerdic collaborait avec Victricius et Egric ? interrogea Fithel.

— Depuis le début, si mes soupçons sont fondés. Il est désormais impossible de le prouver.

— Qui d'autre s'est introduit dans l'officine la nuit dernière ? la questionna le brehon.

— Revenons-en au moment où frère Bosa a tenté de mettre la main sur les objets qu'il croyait y trouver. Vous êtes entré, n'est-ce pas ? Et que s'est-il passé ?

— Vos compagnons et vous étiez là, confirma le *custos*. Vous m'avez ordonné de rester tranquille jusqu'à...

— Jusqu'à la seconde intrusion, acheva Fidelma.

Elle se tourna vers frère Madagan, qui était assis, le visage de marbre. Seulement alors, les membres de l'assistance s'aperçurent que Gormán et Aidan s'étaient postés juste à côté de l'intendant d'Imleach. Madagan redressa le menton avec un rictus méprisant.

— Je ne peux nier que je suis entré chez frère Conchobhar cette nuit. Quant au reste, vous n'avez ni preuve ni témoin, rien que votre théorie. Je pourrais très bien être venu prendre les objets afin de les mettre plus en sûreté pour l'abbaye.

— Ce qui impliquerait que vous connaissiez, et leur nature, et leur valeur, remarqua Fidelma en souriant.

— J'avais mal aux dents et cherchais un remède chez l'apothicaire.

— En forçant une porte fermée à clé ?

— Quoi qu'il en soit, vous avez échoué. Vous arguez du fait que

j'étais à Láirge, que je suis un Déisi de Miodán – cela mis à part, où sont vos preuves ?

— Pour soutenir cette accusation, il vous faut présenter un argument substantiel, approuva le brehon.

— Rappelez-vous : l'abbé Ségdæ nous a informés que frère Madagan était tout juste revenu du port de Láirge. Il était là-bas quand Victricius et Egric sont arrivés ; pour une raison quelconque, ils en sont venus à lui confier ce qu'ils avaient à vendre. Peut-être parce qu'il s'était vanté d'être l'intendant d'une des plus anciennes abbayes des cinq royaumes.

« Il a recommandé aux deux complices de remonter en bateau jusqu'à Cluain Meala, le Champ de miel, où un certain frère Docgan les retrouverait avec la somme qu'ils demandaient. Mais frère Madagan n'avait, bien sûr, aucune intention de payer. Il s'arrangea pour que des membres de son clan, qui résidaient à Miodán, les attaquent sur le fleuve et les dépouillent.

« Toutefois, lorsqu'il regagna Imleach, il dut faire face à des complications. Frère Cerdic était arrivé et s'était identifié comme le troisième larron. Surtout, il révéla qu'il avait un autre acquéreur, c'est-à-dire sœur Dianaimh. Frère Madagan dut se débarrasser de l'un, puis de l'autre, néanmoins il ne réussit pas à découvrir l'argent avec lequel elle allait conclure le marché. N'oubliez pas, frère Madagan n'avait ni les moyens ni l'intention d'acheter les précieux emblèmes.

« Frère Madagan fut consterné quand il entendit qu'Egric avait survécu. Je me demandais pourquoi il semblait éviter le frère d'Eadulf. Il se devait d'assister à l'inhumation de Cerdic, cette nuit-là, mais il dissimula son visage sous un capuchon, de peur qu'Egric ne l'identifie. Quant à celui-ci, dès qu'il apprit que des membres de la *custodia* étaient sur le point d'arriver, il se débrouilla pour quitter Cashel, sous prétexte d'une partie de pêche avec Dego.

« Madagan devait découvrir coûte que coûte où se trouvaient les emblèmes. Lorsqu'il interrogea Rudgal à ce sujet dans la réserve, le jeune homme, qui comptait échanger sa liberté contre le *pallium*, refusa de le lui dire. Il lui révéla tout de même qu'une fois libre il rejoindrait Maon, qui attendait dans une cabane, dans les bois. Madagan l'assassina, sans se douter que le *pallium* était à portée de main. Il croyait que les objets étaient toujours en la possession d'Egric. D'où le recours à un stratagème compliqué consistant à informer Maon par le

biais de Beccan, tout en détournant nos soupçons vers Deogaire. Cette tentative de diversion fut, elle aussi, une grossière erreur.

— Qui était l'autre conspirateur ? la questionna Fithel. Ce frère Docgan qui a été brièvement évoqué ?

— Docgan est un prénom saxon. L'idée ne manquait pas d'ironie, car il signifie « petit chien ». Frère Madagan, auriez-vous l'obligeance de dire à nos visiteurs ce que signifie votre propre nom ? Non ? poursuivit-elle, comme il dardait sur elle un regard noir. Eh bien...

— Madagan signifie « petit chien », interrompit frère Conchobhar sur un ton triomphant.

Tandis qu'elle se rasseyait, ayant clos son réquisitoire, l'abbé Séгдаe considéra son intendant avec effroi.

— Cela peut-il être vrai ? Madagan répétait souvent que l'importance d'Imleach devrait être mieux reconnue, mais...

Une expression de colère mêlée de pitié s'était peinte sur le visage de frère Madagan.

— Imleach est plus ancienne qu'Ard Macha. Ailbhe a converti ce royaume bien avant que Patrick ait mis les pieds à Sliabh Mís pour prêcher la bonne parole. Il y a beau temps que vous auriez dû revendiquer ce qui vous appartient de droit ! À Imleach revient la primatie. Les cinq royaumes devraient lui accorder respect et soumission, et sa puissance serait reconnue jusqu'à Rome. Vous en aviez l'occasion et vous l'avez laissée passer.

Le brehon Fithel se renversa sur sa chaise et acquiesça avec satisfaction.

— La voilà, votre *bibamnacht* – la confession du coupable.

Le vénérable Verax secoua tristement la tête.

— Je ne vois pas comment vos soupçons se sont portés sur lui, Fidelma. La raison ne peut se réduire à la similitude de sens entre les noms. Cette affaire est d'une telle complexité qu'il devait se croire parfaitement à l'abri.

— Une fois qu'on a éliminé toutes les possibilités, celle qui reste est forcément la solution, répondit-elle. Cependant, au fond de moi, j'ai dû être alertée lors des obsèques de frère Cerdic. Quand Deogaire a prédit que la malédiction viendrait de l'est, l'abbé Séгдаe a fait une curieuse réflexion à frère Madagan au sujet du peu de respect qu'inspirent les prophètes. Je me demandais à quoi il faisait allusion. Peu de temps après, l'abbé a expliqué que frère Madagan lui avait relaté que, dans un

songe, il se voyait creuser la tombe du bienheureux Ailbhe et y découvrir les preuves qu'Imleach était promise à un brillant avenir.

— Un rêve stupide, commenta l'abbé Ségdæ d'un ton amer.

— Pas tant que cela. Frère Madagan vous préparait au jour où le *pallium* et le sceau seraient entre ses mains. Il projetait de les ensevelir dans le tombeau d'Ailbhe puis, sur la foi de son rêve, de les faire ramener au jour afin qu'on proclame un miracle.

— Mais il n'était que mon intendant. Quel profit lui aurait procuré l'élévation de l'abbaye ?

— Ce pouvoir rejaillirait sur lui, répondit Eadulf. Il caressait même peut-être l'idée de vous remplacer un jour dans vos fonctions.

— Pourquoi ? demanda l'abbé Ségdæ, affligé, à frère Madagan. Mais pourquoi ?

L'autre se contenta de sourire avec dédain.

— Mieux vaut être un objet d'envie que de pitié.

Quelques jours plus tard, Fidelma et Eadulf se réchauffaient au coin du feu dans leur chambre. Au matin, Cashel s'était éveillé poudré d'un fin manteau de neige.

— Tout paraît si paisible, soupira-t-elle, maintenant que le vénérable Verax et ses compagnons sont repartis.

— Mes compatriotes ont été fort surpris que frère Madagan ne soit pas mis à mort sur-le-champ. Quelquefois, j'ai moi aussi peine à comprendre cette conception de la loi et de la justice, si différente de celle de mon peuple.

— En quoi cela profite-t-il à la société de tuer un criminel par vindicte ? Mieux vaut l'obliger à apporter une compensation à ceux auxquels il a nui et, ainsi, lui permettre de se réhabiliter.

— Qu'advient-il de lui, alors ?

— En raison du caractère odieux de ses méfaits, il sera escorté par le prince Finguine au large des territoires des Corco Loígde, où il y a une myriade de petites îles. Lune sera choisie ; puis on l'y laissera avec quelques outils, livré à ses propres ressources. Dans un an environ, on retournera sur l'île pour voir s'il a réussi à survivre. De cette façon, nous laisserons Dieu juger de son sort.

— Pourtant, il conserve la vie. Il n'a pas tué Egric de ses mains et, certes, mon frère n'était pas exemplaire, mais... Ah ! Peut-être est-ce moi qui ai mal agi ? J'aurais dû mieux veiller sur lui du temps de son

adolescence. Au lieu de quoi je l'ai abandonné afin de poursuivre mes propres ambitions.

— Nul ne peut te blâmer pour le chemin qu'il a choisi, répliqua Fidelma avec fermeté. Qui sait quelles autres influences il a rencontrées ?

Il y eut un silence, puis elle reprit :

— Il paraît que Dego est revenu à Cashel ce matin. Je dois lui rendre visite.

— J'ai vu Gormán, tout à l'heure. D'après lui, notre ami semble avoir un bon moral. Son bras cicatrise correctement et il réussit déjà à monter à cheval. C'est ainsi qu'il a fait toute la route depuis Eatharlach, bien qu'avec un peu d'aide de frère Berrihert.

Fidelma sourit.

— On n'a pas besoin de ses deux mains pour chevaucher. Un bon guerrier guide sa monture par la pression de ses cuisses contre ses flancs.

— J'espère que Dego reprendra le dessus. J'ai essayé de le reconforter en lui parlant du guerrier manchot des Fomorii.

— L'histoire de Nuada au bras d'argent aurait été plus indiquée.

Eadulf chercha dans sa mémoire.

— Je n'en ai pas souvenir.

— C'était un roi du temps jadis, lié de près à ma propre famille. Eóghan Mór, fondateur de notre maison, était souvent surnommé Mug Nuada, le serviteur de Nuada – celui-là même qui perdit un bras au combat.

— Je croyais qu'une infirmité physique excluait de la royauté ?

— On raconte que le médecin des dieux, Dian Cécht, lui fabriqua une main et un bras d'argent – d'où son surnom. Avec le temps, Miach, fils de Dian Cécht, surpassa son père dans l'art du chirurgien. Il confectionna à Nuada des membres de chair et de sang.

Eadulf fit une moue sceptique.

— Ah ! Les contes et légendes d'autrefois... ! Eh bien, ni un dieu ni un médecin n'apparaîtront pour rendre au pauvre Dego ce qu'il a perdu. Ces fables trouvent leur limite dans les caprices de l'imagination.

— Mais c'est de notre imagination que naissent le courage et la volonté de créer. Dego ne restera pas dans le coin d'une taverne à se lamenter sur son sort. Je n'ai aucune inquiétude pour son avenir...

— Mais... ? continua Eadulf, sentant qu'elle ne formulait pas sa

pensée entière.

— Un autre problème me préoccupe énormément.

— Un seul ? la taquina-t-il.

— Un problème important, confirma-t-elle avec sérieux.

— Ah ! Aibell.

— Tu as remarqué ?

— Le moyen de faire autrement !

— Je me demande si je ne devrais pas conseiller à Deogaire de partir sans tarder pour Sliabh Luachra. Gormán le foudroie du regard chaque fois qu'il pose les yeux sur lui.

— Il y a de quoi. Aibell ne quitte plus Deogaire depuis qu'il a été libéré. Connaissant les sentiments de Gormán envers elle, ça ne m'étonnerait pas que la situation s'envenime.

— C'est pourquoi il faudrait dire à Deogaire de s'en aller. Je vais devoir m'y résoudre, je suppose.

Eadulf secoua négativement la tête.

— Toi qui es censée être pétrie de sagesse, tu montres de temps en temps une méconnaissance affligeante de la nature humaine.

Les yeux verts de Fidelma étincelèrent.

— Pourquoi donc ?

— Si on le renvoie, elle saura aussitôt pourquoi. Elle en rejettera la faute sur Gormán, qui n'aura plus la moindre chance de se rapprocher d'elle. De plus, elle pourrait décider de suivre Deogaire, ce qui reviendrait au même.

— Que faire, alors ?

— Comme pourrait le dire le vénérable Verax, *res in cardine est*, l'affaire est en suspens, telle une porte sur ses gonds. Pour l'instant, les choses peuvent tourner dans l'une ou l'autre direction. J'ai bon espoir que tout finira par s'arranger. Cependant, si nous nous en mêlons, nous obtiendrons le résultat inverse de ce que nous désirons. Un corps peut être réparé, Fidelma, mais pas un cœur brisé.

Retrouvez sœur Fidelma dans les épisodes précédents

:

01. Absolution par le meurtre (664)

En l'an 664, dans une Irlande où les Églises romaine et celtique s'entre-déchirent, l'abbaye de Streoneshalh subit une série de meurtres. Mais sœur Fidelma n'est pas une religieuse tout à fait comme les autres... D'une obstination redoutable, elle est aussi armée d'une rare intuition. Et quand une de ses amies est assassinée, ses talents d'enquêtrice éclatent au grand jour.

02. Le Suaire de l'archevêque (664)

En mission à Rome, sœur Fidelma et son ami, le moine Eadulf, sont à peine remis du voyage que l'archevêque de Cantorbéry s'effondre, assassiné. Un meurtre que l'astucieux duo est tenu de tirer au clair au plus vite. Car, dans un contexte politique déjà tendu entre les Églises romaine et irlandaise, cette sombre affaire promet de mettre le feu aux poudres.

03. Les Cinq Royaumes (665)

De retour chez elle, au château de Cashel, sœur Fidelma n'a pas le temps de s'adonner à la joie des retrouvailles. Les terres de Cathal, roi de Muman, s'apprêtent à sombrer sous la dévastation d'une guerre fratricide. Prête à tout, Fidelma n'a que trois semaines pour sauver sa famille et ramener la paix au sein des cinq royaumes d'Irlande.

04. La Ruse du serpent (666)

Le corps d'une jeune fille décapitée au fond d'un puits vient

bouleverser la paix d'un petit monastère irlandais. Appelée à la rescousse, sœur Fidelma fait route vers le lieu du crime sans tarder. Mais la découverte d'un navire abandonné et, surtout, la disparition de son compagnon, le moine Eadulf, ne manquent pas de la détourner de sa route.

05. Le Secret de Móen (666)

Lorsque le jeune Móen est retrouvé penché, un poignard à la main, sur le corps ensanglanté de son maître, sa culpabilité ne fait aucun doute. Les raisons d'une telle barbarie restent en revanche inexplicables. Confrontée à un présumé coupable sourd, muet et aveugle, sœur Fidelma devra user de toute sa finesse et de sa perspicacité pour dénouer cette délicate intrigue.

06. La Mort aux trois visages (666)

En 666, quelques terres d'Irlande résistent farouchement à la campagne de christianisation. Sœur Fidelma, envoyée vers une de ces régions réfractaires, y reçoit un accueil sinistre : les cadavres de trente-trois hommes gisent sur son chemin, disposés selon un vieux rite païen. La mission s'annonce périlleuse, mais l'audacieuse religieuse n'est pas prête à renoncer.

07. Le Sang du moine (666)

Les précieuses reliques de saint Ailbe ont été dérobées. Terrible présage que leur disparition ! Seule la clairvoyante Fidelma, sœur du roi, religieuse et avocate de renom, peut encore sauver le royaume du chaos annoncé. Avec l'aide d'Eadulf, elle devra désamorcer une redoutable conspiration.

08. Le Pèlerinage de sœur Fidelma (666)

Partie en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, sœur Fidelma est loin de trouver la paix qu'elle espérait. Lors de la traversée, une religieuse disparaît mystérieusement du navire, laissant derrière elle un vêtement couvert de sang. Fidelma n'a d'autre choix que de mener l'enquête, contre l'hostilité des autres pèlerins et d'inattendus fantômes du passé.

09. La Dame des ténèbres (666)

Sœur Fidelma rentre précipitamment de pèlerinage pour découvrir

que son ami, frère Eadulf, est accusé du meurtre d'une religieuse et sur le point d'être exécuté. L'entrépide avocate vole à son secours jusqu'à l'abbaye de Fearn, dans le royaume hostile de Laigin. Elle a vingt-quatre heures pour prouver son innocence.

10. Les Disparus de Dyfed (666)

Contraints de faire halte dans le royaume breton de Dyfed, sœur Fidelma et frère Eadulf se voient chargés de résoudre un insondable mystère : deux jours auparavant, une communauté entière s'est volatilisée. S'agit-il d'une attaque rivale... ou d'un événement surnaturel ? Une chose est sûre : l'efficace duo ne se laissera impressionner ni par les hommes ni par le diable !

11. Le Châtiment de l'au-delà (666)

Après des années d'absence, frère Eadulf, accompagné de Fidelma, retourne en terre natale. Mais l'homme de Dieu déchant vite : son ami d'enfance vient d'être assassiné et le fantôme d'une jeune femme hante le cloître. Dans ce royaume des Angles où règne la loi du plus fort, Eadulf s'engage dans un combat sans merci contre l'obscurantisme et les sombres secrets de l'abbé.

12. Les Mystères de la lune (667)

Toute jeune mère, sœur Fidelma se morfond. Mais lorsqu'un chef de clan sollicite son aide pour résoudre une série de crimes perpétrés sur des jeunes filles les nuits de pleine lune, elle accepte volontiers. Dans une atmosphère où la peur, la haine et les mythes païens contribuent à la confusion générale, la religieuse devra garder la tête froide pour débusquer le coupable.

13. De la ciguë pour les vêpres (nouvelles)

Avant qu'elle ne devienne une héroïne de romans, sœur Fidelma a su donner la preuve de ses talents d'enquêtrice dans des nouvelles ici réunies. Chacune de ces histoires révèle des aspects inconnus du passé et de la personnalité de la grande avocate irlandaise du VII^e siècle.

14. La Cloche du lépreux (667)

Sœur Fidelma et frère Eadulf doivent affronter la pire des épreuves : la disparition de leur enfant. Rongée par la culpabilité, Fidelma se sent pour la première fois de sa vie incapable d'agir. Eadulf se lance donc

seul sur la piste d'une troupe de baladins nains et d'un mystérieux lépreux... Mais le temps est compté et aucun faux pas n'est permis !

15. Maître des âmes (668)

Après le naufrage de son navire en terre Uí Fidgente, un capitaine assiste impuissant à l'enlèvement des religieuses qui l'ont sauvé. Sans autre appui que son instinct, sœur Fidelma, la plus célèbre *dálaigh* du pays, parcourt les côtes irlandaises rongées par la corruption et les guerres de clans pour retrouver les ravisseurs et leur chef, le redoutable Maître des âmes.

16. Une prière pour les damnés (668)

Pour son mariage avec Eadulf, Fidelma imaginait la plus belle des cérémonies. Mais la veille de la célébration, l'abbé Ultán est découvert assassiné, tandis que l'un des invités les plus prestigieux, le roi du Connacht, est surpris fuyant la scène du crime. Les jeunes promis devront au plus vite faire tomber les masques des convives s'ils veulent échapper à de vraies noces de sang.

17. Une danse avec les démons (669)

À Tara, sanctuaire réputé inviolable, sœur Fidelma est convoquée de toute urgence. Le haut roi a été assassiné et le principal suspect est un chef de clan appartenant à la famille royale. Fidelma doit éclaircir l'affaire au plus vite. Entre résurgences des vieilles croyances et menaces de luttes fratricides, les cinq royaumes sont au bord du chaos.

18. Le Concile des maudits (670)

Un conseil hostile à l'Église celtique, rassemblant les leaders des confessions de toute l'Europe occidentale, est organisé en France. Dans ce climat empreint de mysticisme, l'inimitié bat son plein. Quand le chef délégué d'Hibernia est assassiné... Conseillère de la délégation irlandaise, Fidelma est chargée de mener l'enquête, qui, très vite, se transforme en un sinistre puzzle.

19. La Colombe de la mort (670)

En route vers l'Irlande, le navire de sœur Fidelma est attaqué près des côtes bretonnes. Son cousin Bressan, ambassadeur du roi de Muman, est froidement exécuté. Recueillie par un moine en terre étrangère, Fidelma jure de confondre le meurtrier. Seul indice, l'insigne

des pirates : une colombe – blason du clan Canao qui règne sur la péninsule.

20. La Parole des morts (nouvelles)

Fidelma de Kildare, sœur du roi de Muman, religieuse de l'Église celtique et avocate au tribunal des brehons, a le don de faire parler les morts. Cet opus recueille quinze affaires criminelles troublantes et fascinantes, qui nous entraînent au cœur de la société irlandaise médiévale et révèlent des détails de son histoire intime.

21. Un calice de sang (670)

Une cellule verrouillée de l'intérieur, un érudit poignardé et de précieux manuscrits dérobés : l'effroi se répand comme la peste dans l'abbaye de Lios Mór. Mais sœur Fidelma est moins prête que jamais à se laisser dicter sa conduite. Et si elle est bien sûre d'une chose, c'est que le meurtrier ne s'est pas volatilisé par l'opération du Saint-Esprit.

22. Le Cavalier blanc (664)

Sœur Fidelma fait halte à Gênes sur la route qui la ramène vers son Irlande natale. Pour recueillir les derniers mots de son ancien maître agonisant, le frère Ruadán, elle doit encore traverser la fabuleuse vallée de Trebbia, où se trouve nichée l'abbaye de Bobium. Mais le pays est déchiré par des conflits sanglants entre factions chrétiennes, et Fidelma se retrouve plongée au cœur d'une guerre civile.

23. La Septième Trompette (670)

Quand le corps d'un jeune noble est découvert non loin du royaume de Cashel, le roi de Muman fait appel à sœur Fidelma et à son époux frère Eadulf pour mener l'enquête. Mais tandis que l'ouest du royaume est mis à feu et à sang par un moine fanatique, Fidelma se retrouve la cible d'un enlèvement dont elle a peu de chance de sortir indemne. Le temps de l'Apocalypse annoncé par le septième Ange serait-il venu ?

24. Expiation par le sang (670)

« Rappelle-toi Liamuin ! » Tels sont les derniers mots entendus par le roi Colgú avant d'être poignardé dans le cou. Déterminée à lui rendre justice, sa sœur Fidelma s'aventure jusqu'en territoire ennemi pour découvrir les secrets de la sombre abbaye de Mungairit. Et l'aide de son compagnon Eadulf ne sera pas de trop, à l'heure où l'équilibre des cinq

royaumes court à la catastrophe.

Sur l'auteur

Peter Tremayne, de son vrai nom Peter Berresford Ellis, est passionné de culture celte. Né le 10 mars 1943, il s'est fait connaître avec des récits fantastiques fondés sur les mythes et légendes celtiques. Il reçoit en 1988 l'Irish Post Award, en reconnaissance de ses apports importants à l'étude de l'histoire irlandaise. Entre 1983 et 1993, il écrit huit thrillers sous le nom de Peter MacAlan, puis se lance dans la rédaction des « Mystères de sœur Fidelma », série qui compte aujourd'hui vingt-cinq titres, dont *Maître des âmes*, lauréat du prix Historia du roman policier historique 2010. Peter Tremayne est membre de la Society of Authors ainsi que de la Crime Writers Society.

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr
et sur
www.10-18.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur

Titre original :
The Devil's Seal

© Peter Tremayne, 2014.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2015, pour la traduction française.

Couverture : Photo © Valentino Sani | Trevillion Images

ISBN 978-2-823-82227-4

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.